

Théophile OBENGA

**L'ÉGYPTE, LA GRÈCE
ET
L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE**

Histoire interculturelle dans l'Antiquité

Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

© KHEPERA, 2005
ISBN : 2-909885-12-7
<http://www.ankhonline.com>

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2005
ISBN : 2-7475-9199-9
EAN : 9782747591997

Théophile OBENGA

**L'ÉGYPTÉ, LA GRÈCE
ET
L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE**

Histoire interculturelle dans l'Antiquité

Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque

KHEPERA



BP 11

91192 Gif-sur-Yvette – FRANCE

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

FRANCE

L'Harmattan Hongrie

Könyvesbolt

Kossuth L. u. 14-16

1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa

Fac. des Sc. Sociales, Pol. et

Adm. ; BP243, KIN XI

Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia

Via Degli Artisti, 15

10124 Torino

ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso

1200 logements villa 96

12B2260

Ouagadougou 12

Du même auteur

Livres :

L'Afrique dans l'Antiquité. Égypte pharaonique-Afrique noire, Paris, Présence Africaine, 1973.

La philosophie africaine de la période pharaonique — 2780–330 avant notre ère, Paris, L'Harmattan, 1990,

Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes, Paris, L'Harmattan, 1993,

La géométrie égyptienne — Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale, Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995,

Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996).

Articles :

Le "chamito-sémitique" n'existe pas, in ANKH n°1, février 1992, pp. 51-58.

Aristote et l'Égypte ancienne, in ANKH n°2, avril 1993, pp. 9-18.

La Stèle d'Iritisen ou le premier Traité d'Esthétique de l'humanité, in ANKH n°3, juin 1994, pp. 28-49.

La parenté égyptienne : considérations sociologiques, in ANKH n°4/5, 1995-1996, pp. 139-183.

Anthropologie pharaonique – Textes à l'appui, in ANKH n°6/7, 1997-1998, pp. 8-53.

Africa, the cradle of writing, in ANKH n°8/9, 1999-2000, pp. 87-96.

L'Égypte pharaonique et Israël dans l'Antiquité, in ANKH n°10/11, 2001-2002, pp. 106-131.

Comparaisons morphologiques entre l'Égyptien ancien et le Dagara, in ANKH n°12/13, 2001-2002, pp. 48-63.

Bibliographie exhaustive sur le site web : <http://www.ankhonline.com>

« L'interprétation des monuments de l'Égypte mettra encore mieux en évidence l'origine égyptienne des sciences et des principales doctrines philosophiques de la Grèce »

Champollion, *Grammaire égyptienne*,
Paris, 1836, pp. XXII.

« Le point de départ des Grecs fut la somme de savoir accumulé lentement depuis des millénaires en Orient et en Égypte »

Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*,
Paris, Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1948, p. 229.

« La civilisation antique est une civilisation de la beauté. Le doit-elle à sa composante grecque ? Mais on peut penser aussi à l'Égypte, où la beauté est la marque de l'éternité »

Pierre Grimal, Préface de l'ouvrage *La Rome antique, Histoire et Civilisations*,
par Jochen Martin, édit., Paris, Éditions Bordas, 1998, p. 5.

A la mémoire de Patrice BEJEDI NTONE

pour tout le Bien (Maât) qu'il fut sur terre.

Avant-propos

Dans cet ouvrage d'histoire culturelle dans l'Antiquité, les questions importantes suivantes sont traitées :

1. le rôle éducateur de l'Égypte pharaonique vis-à-vis de la Grèce ancienne,
2. l'école d'Alexandrie,
3. les mots grecs d'origine égyptienne.

Isocrate (436 - 338 av. notre ère), orateur athénien, dans son ouvrage *Busiris*, et **Plutarque** (vers 50 - vers 125), écrivain grec qui voyagea en Égypte, dans son *Isis et Osiris*, font, l'un et l'autre, un éloge non mitigé de la civilisation pharaonique, en insistant sur la sagesse égyptienne qui a nourri bien des religions et des philosophies sur le pourtour de la Méditerranée, notamment la "pensée grecque".

L'archéologie confirme largement cette influence civilisatrice de l'Égypte sur le monde grec dans son ensemble. Les fouilles du Professeur **V. KARAGEORGHIS** à Chypre, dans les années 80, apportent des témoignages irrécusables. La numismatique ne contredit pas les mythes qui font de Delphos, le fondateur de Delphes au pied du Parnasse, un roi nègre (travaux d'**Ernest BABELON**, 1907-1914).

Il est alors évident, sur la base de faits variés et vérifiables, que la civilisation pharaonique a rayonné sur bien d'autres mondes voisins (Canaan, Phénicie, Chypre, Crète, Syrie antique, Grèce, Asie Mineure). Toute l'Europe méridionale, des Balkans aux Pyrénées, a adoré la divine Isis, seule déesse vraiment internationale dans l'Antiquité païenne.

De façon plus précise, nous examinons, scrupuleusement, textes à l'appui, l'éducation de l'intelligentsia grecque, de **Thalès** à **Aristote**, dans la Vallée du Nil égyptienne, par des savants de ce pays. **Cheikh Anta DIOP** lui-même a consacré de longs travaux sur cette question fondamentale.

Quant à l'**École d'Alexandrie**, elle a été le trait d'union culturel et scientifique entre l'Égypte hellénistique et Rome. Or cette Égypte grecque est elle-même l'héritière de la glorieuse Égypte pharaonique (**Jean LECLANT**, 1984).

Il est tout naturellement fait appel à l'étymologie, à la linguistique (phonétique) et surtout à la philologie pour traiter des mots grecs d'origine égyptienne. Il faut peut-être préciser rapidement que la philologie, encore balbutiante en Afrique noire, est la science des documents écrits, sous l'angle de leur étude critique, de leurs rapports avec la civilisation, de l'histoire des mots et de leur origine. Au chapitre 18 de *Civilisation ou Barbarie* (Paris, Présence Africaine, 1981, pp. 479-482), **Cheikh Anta DIOP** propose, pour la première fois en Afrique, la méthode que l'on pourrait suivre avec profit dans cette recherche des mots égyptiens qui ont passé en grec.

Au fond de toute cette démarche historique, il y a l'intention, avouée, de faire bénéficier l'histoire culturelle dans l'Antiquité de nouvelles approches à propos du dossier "Égypte ancienne et étrangers" où les tendances conservatrices l'emportent bien souvent, falsifiant ainsi l'écriture de l'histoire égyptienne dans ses rapports avec d'autres peuples, étrangers à l'Afrique.

Il s'agit donc de revenir sur ces tendances chauvinistes et ethnocentristes, dans une attitude de vérité historique et surtout de réconciliation de l'homme avec toute son histoire.

La conclusion générale de cet ouvrage insiste précisément sur cette leçon d'histoire interculturelle, dans un monde qui sent de plus en plus la nécessité de son unité humaine, l'urgence d'un fécond discours culturel planétaire.

Première partie

**ÉGYPTE ET GRÈCE :
LE SENS DU COURANT DE L'HISTOIRE**

Les Grecs dans la Vallée du Nil. Itinéraires empruntés. Prix du voyage.

Comment les Grecs d'Ionie et les Grecs des temps classiques eurent-ils accès à la vallée du Nil ?

Grecs de toute provenance : Ioniens et Cariens d'Asie Mineure, Grecs des îles et du continent proprement dit, Grecs de Cyrène, se répandirent dans toute l'Égypte, terre de vieille civilisation et d'une fertilité prodigieuse, sous les Pharaons de la XXVI^e dynastie (664-525 av. notre ère), **Psammétique I**, **Néchao II**, **Psammétique II**, **Apriès** et **Amasis**, rois enterrés dans le temple de **Neith** à Saïs. Précisément, durant cette dynastie égyptienne, le pays connut une belle renaissance politique (la cour et l'administration reconstituées après l'expulsion des Assyriens et des Éthiopiens de la XXV^e dynastie), intellectuelle (l'écriture démotique), artistique et religieuse (toutes les grandes villes s'embellissent de constructions pieuses). L'Égypte commerce alors avec les Grecs : Naucratis, sur la branche canopique du Nil, près de Saïs, est un comptoir commercial grec fondé par les Milésiens, sous **Psammétique I** (VII^e siècle av. notre ère). Naucratis ne sera éclipsée qu'à la fondation d'Alexandrie, en 332 avant notre ère, par **Alexandre le Grand**. Les corps d'élite de l'armée égyptienne sont formés par des mercenaires et des aventuriers de Carie, d'Ionie et de Doride. Les intellectuels suivent les commerçants et les mercenaires ; un sage de Saïs dira à **Solon** (qui n'était ni commerçant ni mercenaire, mais étudiant en quête de savoir) que les Grecs n'étaient que des enfants, au regard de l'histoire et de la philosophie, des connaissances en général.

Le roi **Amasis** fut encore plus favorable aux Hellènes, qui s'établirent d'ailleurs un peu partout, à Memphis, à Abydos, dans la Grande Oasis. **Hérodote** rapporte : *“Ami des Grecs, Amasis donna à quelques-uns d'entre eux des marques de sa bienveillance (...). Amasis conclut avec les Cyrénéens amitié et*

alliance. (...). Amasis a aussi consacré des offrandes en pays grec : à Cyrène, à Lindos, à Samos, à Hera (...). Il est le premier au monde (i.e. le premier Égyptien) qui se soit emparé de l'île de Chypre et l'ait réduite à payer tribut.”¹.

Cet accès massif, permanent et durable, des Grecs à la terre égyptienne, à sa civilisation mutli-millénaire, lors de l'avènement de la XXVI^e dynastie qui fut, pour tout le pays, le signal d'une véritable renaissance artistique, littéraire et scientifique, avec de très nombreux scribes, fonctionnaires de l'Etat, représentants de l'élément cultivé de la population, cet accès des Grecs à la vallée du Nil va donc constituer un tournant dans l'histoire hellène : “*Le fait est à retenir, il est d'une importance capitale. En effet, c'est peu après cet événement que la science et la philosophie grecques commencent à prendre leur essor.*”².

Et comment n'en serait-il pas ainsi, vu la supériorité écrasante de l'Égypte, dans tous les domaines du savoir, sur les peuples voisins, notamment les Hellènes ? Avant leurs contacts prolongés avec les Égyptiens, les Grecs n'ont pratiquement rien apporté à la civilisation de l'ancien monde méditerranéen. C'est là une évidence historique. Or, dans la vallée du Nil, l'instruction était fort répandue dans tout le pays. La classe des prêtres détenait le monopole des sciences et des lettres. Chaque grande ville possédait une ou plusieurs écoles qui dépendaient des temples où vivaient de puissants collèges sacerdotaux, bien hiérarchisés. Saïs, Bubaste, Tanis, Héliopolis, Memphis, Hermopolis, Abydos et Thèbes avaient de grands savants, qui ne pouvaient ne pas exploiter les anciennes bibliothèques, par exemple la bibliothèque du temple d'Edfou, la bibliothèque sacerdotale de Tebtunis, au Fayoum (avec de nombreux textes littéraires, des traités religieux ou scientifiques), les bibliothèques privées de Thèbes, celle de Deir el-Médineh (l'actuelle collection "Chester-Beatty") qui comprenait des textes magiques, des contes populaires et mythologiques, des psaumes, des textes littéraires et médicaux. Il faut sans doute rappeler aussi que le collège sacerdotal d'Héliopolis (la ville de Râ) avait une réputation universelle: les plus illustres d'entre les Hellènes vinrent y puiser une grande partie de leurs connaissances.

¹ Hérodote, Livre II (*Euterpe*), 178, 181, 182.

² G. Milhaud, *Les leçons sur les origines de la science grecque*, chap. 1. Le sanctuaire grec à Naucratis s'appelait Hellénion : il avait été fondé en commun par les cités ioniennes de Chios, Téos, Phocée et Clazomènes ; les cités doriennes de Rhodes (Ialysos, Cameiros et Lindos), Cnide, Halicarnasse, Phasélis et la cité éolienne de Mytilène (Hérodote, II, 178).

Par conséquent, sous la XXVI^e dynastie, au temps des rois saïtes, de 664 à 525 avant notre ère, les Grecs pouvaient visiter la vallée du Nil en toute tranquillité, s'y installer et s'y instruire dans les meilleures conditions. Même sous la domination perse (XXVII^e dynastie : **Cambyse, Darius, Xerxès**, de 525 à 401 av notre ère), rien n'empêcha voyageurs, historiens, philosophes et hommes d'Etat grecs, de parcourir l'Égypte en toute quiétude, d'étudier ses mœurs, ses arts, ses croyances religieuses, comme le prouve par exemple **Hérodote**, "le père de l'histoire".

La possibilité des relations intellectuelles entre l'Égypte et la Grèce est un fait d'histoire. Tous les Grecs d'une haute intelligence (**Thalès de Milet, Pythagore de Samos, Empédocle d'Agrigente, Anaxagore de Clazomènes, Platon d'Athènes**, etc., etc.) étaient donc parfaitement à même d'aller puiser à la source de la sagesse égyptienne, et ils l'ont fait, séduits par le prestige et l'antiquité de la plus grande civilisation qui rayonnait dans le monde méditerranéen depuis des millénaires. La Grèce doit à l'Égypte ses premiers philosophes. La pensée égyptienne a exercé une certaine influence sur la pensée grecque, comme aujourd'hui les sciences et les technologies nord-américaines dominent le monde entier. Affaire de simple supériorité écrasante de la part des U.S.A.! Dans l'Antiquité, et à la période qui nous intéresse, la suprématie scientifique de l'Égypte n'avait pas d'équivalent en Grèce. Mais l'écriture de l'histoire de l'humanité selon des thématiques indo-européennes exclusives, a gauchi volontairement les faits, qui sont pourtant ce qu'il sont.

Pour se rendre en Égypte, les Grecs, étudiants, commerçants, touristes, mercenaires, aventuriers empruntaient forcément l'une ou l'autre de ces routes:

1. la route orientale : rade de Phalère au VI^e siècle - puis à partir du Pirée (port et banlieue d'Athènes) aux V^e et IV^e siècles - les Cyclades (îles grecques de la mer Egée, autour de Délos) - l'île de Rhodes (escale commerciale importante entre l'Égypte, la Phénicie et la Grèce) - côtes de Lycie (sud-ouest de l'Asie Mineure)- et de Pamphylie (contrée méridionale de l'Asie Mineure, entre la Lycie et la Cilicie) - Chypre (Kypros, "île du cuivre") - côte syro-palestinienne - Égypte : cette route était déjà fréquentée à l'époque mycénienne ;

2. la route occidentale : c'est la route directe entre la Crète (ancienne Candie) et l'Égypte : cette route était également suivie à l'époque mycénienne (cf. *Odyssée*, XIV, 252-257).

Socrate rappelle à **Calliclès** que le prix du voyage en Égypte est de 2 drachmes au débarquement : ἀποβιβάσασα' εἰς τὸν λιμένα δύο δραχμὰς (*Gorgias*, 511e). Le *Gorgias* est un dialogue écrit par **Platon** entre 390 et 385 av. notre ère.

Les monnaies variaient de cité en cité dans la Grèce ancienne, mais celles d'Egine (île grecque, entre le Péloponnèse et l'Attique), d'Athènes qui portaient à l'avvers la tête d'Athéna et au revers la chouette de la déesse, avaient une valeur internationale : ces monnaies étaient en argent. Un drachme valait 6 oboles, soit environ 0,97 franc-or. Deux drachmes équivalaient à un statère attique, soit 1,94 francs-or. Du point de vue du poids, un drachme (6 oboles) pesait 4,32 grammes.

Il est évident que **Socrate** se serait bien gardé de faire état du prix du voyage d'Athènes en Égypte si cela ne correspondait pas à la réalité. Les Grecs qui se rendaient en Égypte payaient donc leur traversée, leur voyage.

Les relations entre la Grèce et l'Égypte étaient faciles, nombreuses et elles ont été prolongées pendant des siècles. Or l'Égypte, chronologiquement, était de loin, par rapport à la Grèce, le grand foyer des lettres, des arts et des sciences. L'Égypte avait accumulé, depuis bien longtemps, une somme de connaissances technico-scientifiques, mathématiques, astronomiques, un ensemble d'idées religieuses, philosophiques, jointes à des croyances, à des symbolismes et à des pratiques magiques : la science grecque a sûrement bénéficié de la science égyptienne, quitte à dépasser ce point de départ grandiose, comme la science grecque elle-même, au demeurant, sera dépassée, à son tour, par la science moderne. Mais, historiquement, il y a filiation plus ou moins directe, à travers innovations et créations indépendantes, sans compter ce qui fait appel à l'identité foncière de l'esprit humain, entre la science égyptienne, la science grecque et la science moderne.

C'est donc tout à fait juste et normal que de savants historiens et philosophes contemporains soient revenus sur ces contacts entre l'Égypte et la Grèce, pour montrer précisément que la Grèce n'a acquis son statut scientifique louable que grâce aux mondes antiques du Proche-Orient, et notamment de l'Égypte pharaonique. Il est nécessaire d'esquisser cette historiographie tout à fait objective.

Égypte et Grèce : historiographie

Dans l'Antiquité classique, aucun savant grec ne mettait en doute la supériorité intellectuelle et scientifique des prêtres de la vallée du Nil. C'est ce que l'on peut constater brièvement avec ce qui suit.

Homère, vivant vers 850 av. notre ère, loue sans ambages l'Égypte, pays où *“les médecins sont les plus savants du monde”*¹.

Hérodote (v. 484 - v.420 av. notre ère) insiste sur le fait que le calendrier astronomique est une invention proprement égyptienne : *“Les Égyptiens avaient, les premiers de tous les hommes, inventé l'année, et divisé en douze parties, pour la former, le cycle des saisons; ils avaient fait cette invention en observant les astres.”*²

Les Grecs ont emprunté aux Égyptiens l'art de mesurer la terre (la géométrie), et aux Babyloniens, celui de mesurer le temps (le calendrier) : *“... l'invention de la géométrie, que des Grecs rapportèrent dans leur pays. Car, pour l'usage du polos, du gnomon, et pour la division du jour en douze parties, c'est des Babyloniens que les Grecs les apprirent.”*³

Pour **Isocrate** (436 - 338 av. notre ère), l'Égypte était le berceau de la philosophie, l'origine des soins donnés à la pensée : *“Ces prêtres (égyptiens) inventèrent pour le corps le secours de la médecine. (...). Pour les âmes ils*

¹ Homère, *Odyssée*, IV, 231 : ἡτρώς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων ἀνθρώπων.

² Hérodote, II, 4 : πρώτους Αἰγυπτίους ἀνθρώπων ἀπάντων ἐξευρεῖν τὸν ἐνιαυτὸν, δωώδεκα μέρηα δασαμένους τῶν ὥρέων ἐς αὐτόν. ταῦτα δὲ ἐξευρεῖν ἐκ τῶν ἄστρων ἐλεγόν.

³ Hérodote, II, 109.

révélèrent la pratique de la philosophie qui peut à la fois fixer des lois et chercher la nature des choses.”⁴

Platon (428 ou 427 - 348 ou 347 av. notre ère) rapporte un imaginaire collectif, devenu une tradition acceptée, à savoir que c'est le dieu égyptien **Thot** qui inventa les arts, les sciences, les lois, l'écriture. Et c'est **Socrate** qui le raconte à **Phèdre** : *“Eh bien! j'ai entendu conter que vécut du côté de Naucratis, en Égypte, une des vieilles divinités de là-bas, celle dont l'emblème sacré est l'oiseau qu'ils appellent, tu le sais, l'ibis, et que le nom du dieu lui-même était Theuth. C'est lui, donc, le premier qui découvrit la science du nombre avec le calcul, la géométrie et l'astronomie, et aussi le trictrac et les dés, enfin, sache-le, les caractères de l'écriture.”⁵*

On retrouve ce récit dans *Philèbe* (18b) : **Thot**, inventeur de l'écriture.

Socrate a raison : **Thot** (*Dḥwty*, en égyptien), est bien le dieu-lunaire à forme d'ibis (le mot grec *ibis* est d'origine égyptienne : *hby*, l'ibis sacré au corps blanc, avec une tête et une queue noires). Et, pour les Égyptiens eux-mêmes, le dieu **Thot** régnait sur toutes les opérations intellectuelles et scientifiques : l'établissement de l'écriture, la séparation des langages, l'annalistique, les lois, le calcul du temps, des années, du calendrier. Des textes égyptiens affirment clairement, par ailleurs, que **Thot** est le “*cœur de Râ*”, c'est-à-dire l'essence même de la pensée créatrice.

Pourquoi **Socrate** reprend-t-il l'hommage que les Égyptiens rendaient à leur dieu **Thot** ? Pourquoi **Socrate** n'attribue-t-il pas l'invention des arts, des sciences et de l'écriture au monde assyro-babylonien ? Ce “mirage égyptien” est-il sans fondements réels ?

Il faut comprendre dans ce “mythe de Thot” la signification, par les Grecs instruits, de la très haute antiquité de la civilisation égyptienne, son rayonnement en Méditerranée, son influence chez les Grecs eux-mêmes. Cette haute antiquité de la civilisation égyptienne impliquait, aux yeux des Grecs, par une sorte d'évidence indiscutable, la grande avance intellectuelle, littéraire,

⁴ Isocrate, *Busiris* (XI), 22 : ταῖς δὲ ψυχαῖς φιλοσοφίας ἄσκησιν κατέδειξαν, ἥ καὶ νομοθετῆσαι καὶ τὴν φύσιν τῶν ὄντων ζητῆσαι δύνανται.

⁵ Platon, *Phèdre*, 274 c-d (texte grec de la dernière phrase) : τοῦτον δὲ πρῶτον ἀριθμὸν τε καὶ λογισμὸν εὗρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν, ἔτι δὲ πεττείας τε καὶ κυβείας, καὶ δὴ καὶ γράμματα.

artistique, scientifique, du pays de la vallée du Nil. Et quel intérêt les Grecs, d'ordinaire si fiers, si satisfaits d'eux-mêmes, avaient-ils à reconnaître explicitement et unanimement l'autorité supérieure des sages et savants de l'Égypte ? Quelle nécessité y avait-il à inventer le récit de **Thot**, maître ès-arts et ès-sciences ?

Aristote (384-322 av. notre ère), si érudit, si glorieux, affirme que les prêtres égyptiens, jouissant de beaucoup de loisirs, ont par conséquent fait faire des progrès considérables aux connaissances humaines : “*Aussi l'Égypte a-t-elle été le berceau des arts mathématiques.*”⁶

Pourquoi **Aristote**, le Grec macédonien, n'attribue-t-il pas le berceau des mathématiques à l'Assyrie et à la Babylonie, à la Chaldée ?

Aristote, **Platon**, **Isocrate**, **Hérodote** et **Homère** n'étaient-ils que de vulgaires “menteurs”, en soutenant que l'Égypte était le berceau des mathématiques, des jeux de société, de l'astronomie, de la géométrie, de l'écriture, du calendrier astronomique, de la médecine, de la religion⁷, de la magie, de la philosophie, de l'architecture monumentale ?

Les historiens grecs eux-mêmes qui ont eu à s'intéresser aux relations entre l'Égypte et la Grèce n'ont pas manqué de relever le fait, à savoir l'instruction des Grecs célèbres auprès des prêtres égyptiens.

Ainsi, par exemple, **Diodore de Sicile**, historien grec, né à Agyrion (1er siècle avant notre ère), auteur d'une utile compilation, la *Bibliothèque historique*, qui retrace l'histoire universelle des origines à 58 av. notre ère : en effet, **Diodore de Sicile** conclut le Livre I de sa *Bibliothèque historique* par un recensement de ceux des Grecs célèbres qui, pour leur instruction, ont voyagé en Égypte, et qui après y avoir acquis un grand nombre de connaissances utiles, les ont rapportées en Grèce. Pourquoi **Diodore de Sicile** a-t-il entrepris un tel recensement historique s'il n'y avait aucun fondement à le faire ?

Diodore de Sicile nomme **Lycurgue**, **Platon**, **Solon**, pour les institutions politiques; **Pythagore**, pour les choses sacrées, ses théorèmes géométriques, sa

⁶ Aristote, *Métaphysique*, A, I, 981 b 23 : διὸ περὶ Αἴγυπτον αἱ μαθηματικαὶ πρῶτον τέχναι συνέστησαν.

⁷ Hérodote, II, 123 : “*Les Égyptiens sont aussi les premiers à avoir énoncé cette doctrine, que l'âme de l'homme est immortelle*” : Πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσι οἱ εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθάνατος ἐστὶ.

doctrine des nombres et de la transmigration des âmes dans le corps de toutes sortes d'animaux; **Démocrite**, pour l'astrologie et l'astronomie ; **Ænopide**, pour l'astronomie également; enfin **Eudoxe**, pour les sciences mathématiques et astronomiques.

Toujours d'après **Diodore de Sicile**, **Ænopide de Chio**, qui était un pythagoricien, *“tenait des Égyptiens la connaissance de l'orbite que parcourt le soleil, qui par sa marche oblique est emporté en un sens contraire à celui dans lequel se meuvent les autres astres.”*⁸

Il s'agit là de l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur, découverte si essentielle en astronomie.

L'astronomie égyptienne avait un caractère équatorial et stellaire. Dans la zone équatoriale, large de dix degrés, on compte une cinquantaine d'étoiles ; il y en a huit qui sont les plus proches de l'équateur : les astronomes des calendriers égyptiens d'Assiout par exemple ont utilisé six de ces huit étoiles. Or, pour se faire une idée exacte de la position de ces étoiles autour de l'équateur céleste, il faut quelques éléments cosmographiques. Précisément, les Égyptiens avaient créé des compartiments géométriques contenant quelque étoile rattachée à une constellation plus étendue. Certaines étoiles avaient donc été choisies et repérées dans des astérismes, des constellations, et les décans égyptiens étaient des étoiles ou des groupes d'étoiles bien visibles choisies dans une large zone équatoriale : chaque nouvelle décade était caractérisée par le lever héliaque d'un nouveau décan. Les levers héliaques de *Sothis* (Sirius) et les levers cosmiques calculés, enregistrés supposent, à coup sûr, une astronomie perfectionnée⁹.

Il n'y avait rien en Grèce, en astronomie, à cette époque, c'est-à-dire au Moyen Empire égyptien (2052-1778 av. notre ère).

Les Dogon et les Bambara par exemple ont, comme les anciens Égyptiens, étudié l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur, c'est-à-dire l'angle du plan de l'écliptique (grand cercle de la sphère céleste décrit en un an par le Soleil dans son mouvement propre apparent, dans le cas de l'astronomie égyptienne, dogon et bambara) avec celui de l'équateur céleste. Les Dogon et les Bambara du Mali déterminaient mathématiquement et graphiquement les positions du Soleil sur

⁸ Diodore de Sicile, I, 2^e partie, XCVIII.

⁹ Ch. Fiévez, “Les trois calendriers inédits d'Assiout”, in *Chronique d'Égypte*, 1936, n°22, pp. 345-367.

l'écliptique : *"L'idée bambara et dogon de l'écliptique ne doit pas être considérée comme une notion isolée dans la pensée de ces populations soudanaises. Elle se relie à une synthèse intellectuelle, à une vue d'ensemble de l'univers et des grands phénomènes de la nature."*¹⁰

Ainsi, les Dogon et les Bambara ont élaboré, eux aussi, comme les anciens Égyptiens, une astronomie de caractère équatorial, et ils ont employé le gnomon, mesuré les angles, représenté graphiquement le mouvement du Soleil, divisé le cercle en degrés, déterminé 360 levers et couchers du Soleil durant l'année, représenté l'orbite apparente du Soleil sous la forme du cercle divisé en 360 degrés, mesuré l'inclinaison de l'écliptique qui fut, *"selon toute probabilité, une de leurs principales recherches astronomiques."*¹¹

Dans l'Antiquité et dans les temps précoloniaux, il existait, en Afrique noire, de la vallée du Nil à l'Afrique extrême-occidentale, de la vallée du Nil en Afrique orientale (Éthiopie, Somali, Kenya), de véritables collèges d'astronomes érudits¹².

En apprenant la détermination et le calcul de l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur auprès des prêtres égyptiens, **Cenopide** avait accès à un véritable savoir scientifique et non à des "recettes empiriques", comme aiment à le répéter certains auteurs modernes mal intentionnés.

Et, de fait, une bonne partie de l'historiographie moderne pose mal le problème, en ramenant l'instruction des Hellènes célèbres dans la vallée du Nil à de simples acquisitions "empiriques". Du moins, on ne nie plus avec fracas les voyages d'étude des Grecs au pays de Pharaon.

Henri JOLY (1979), Luc BRISSON (1987) et Mario VEGETTI (1988), ont étudié de façon approfondie la place importante que fait **Platon**, en connaissance de cause, dans ses écrits (de maturité), de l'antiquité immémoriale de l'Égypte, qui est évidemment désignée comme instauratrice de l'écriture, des jeux de dames,

¹⁰ Dominique Zahan, "Études sur la cosmologie des Dogon et des Bambara du Soudan Français. I. La notion d' 'écliptique chez les Dogon et les Bambara", in *Africa* (Londres), Vol. XXI, Janvier 1951, n°1, pp. 13-23 ; pour la citation, p. 19.

¹¹ Dominique Zahan, *op. cit.*, p. 19.

¹² Marco Bassi, "On the Borana Calendrial System : A Preliminary Field Report", in *Current Anthropology*, vol. 29, n°4, 1988, pp. 619-624. Les Borana vivent au Nord du Kenya et au Sud de l'Éthiopie. En 1978, **B.M. Lynch** et **L.H. Robbins** avaient étudié l'observatoire astronomique de Namoratunga, à l'Est du Lac Turkana.

des jeux de dés, de même que l'Égypte est à l'origine des savoirs proprement dits, arithmétique, géométrie, astronomie: ainsi, dans l'expérience culturelle des Grecs, le "rapport" de **Platon** à l'Égypte est vraiment exceptionnel et ne saurait être mis au nombre de simples "mythes" et de "légendes" fabriqués a posteriori, car c'est **Platon** lui-même qui se réfère, dans des domaines essentiels, à l'Égypte, pour nourrir ses propres développements, "*dans l'ombre de Thoth*", comme dit si bien Mario VEGETTI, et Henri JOLY parle de "*Platon égyptologue*", Luc BRISSON de "*L'Égypte de Platon*". Quelles que soient les "formules", les précautions stylistiques, on a l'impression que **Platon** vise bien à une syncrétisation entre la vieille Égypte et la Grèce (qui a besoin de se dire et de se reconnaître à travers l'Égypte), en un moment où les sciences humaines de l'époque (classique) apparaissent, histoire, géographie, ethnologie, politologie, égyptologie antique¹³.

Déjà, en 1956, l'humaniste Roger GODEL avait consacré un ouvrage au séjour studieux de **Platon** à Héliopolis, ville de Râ, où résidait un collège de prêtres renommés pour ses connaissances traditionnelles en astronomie : "*Platon recueillit les derniers feux, au crépuscule d'Héliopolis. Leur éclat suffisait encore à l'éblouir. En ce lieu avait vécu une grande tradition spirituelle et politique (...). Le Soleil d'Héliopolis avait embrasé, inondé, fécondé la Terre entière.*"¹⁴

L'historien et le philosophe qui a étudié avec beaucoup de critique et de sympathie l'influence de la science égyptienne sur la science grecque avant **Socrate**, est bien J.-Albert FAURE, en 1923 : son travail, modeste par le format, est d'une grande richesse historique et d'un grand sens élevé des relations culturelles entre divers peuples de l'Antiquité¹⁵.

Cette question historique des relations entre l'Égypte et la Grèce connaît des développements très amples et fort neufs. Dans un gros ouvrage de 575 pages, Martin BERNAL vient de démontrer que la civilisation de la Grèce ancienne, tenue pour "classique" par l'Europe, n'est pas un foyer culturel *sui generis*. C'était, dans la réalité des faits, une civilisation hybride, inspirée par l'Afrique (l'Égypte ancienne) et l'Asie : la civilisation "classique" plonge ses racines,

¹³ Mario Vegetti, "Dans l'ombre de Thoth. Dynamiques de l'écriture chez Platon" dans l'ouvrage collectif *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, sous la direction de Marcel Detienne, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 387-419.

¹⁴ Roger Godel, *Platon à Héliopolis d'Égypte*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 45.

¹⁵ J.-Albert Faure, *L'Égypte et les présocratiques*, Paris, Stock, 1923.

profondément, dans les cultures “afro-asiatiques”, mais “l'hellénomanie” indo-européenne a fait oublier cette vérité historique. Les Grecs n'ont jamais considéré leurs institutions politiques, leur écriture, leurs sciences, leur philosophie, leur religion, comme des acquis “autochtones”, mais bien comme des emprunts faits à l'Orient proche, et tout particulièrement à l'Égypte africaine¹⁶.

Sans doute, l'ouvrage le plus remarquable concernant l'influence de la philosophie égyptienne sur la philosophie grecque est celui du Professeur George G.M. JAMES, mathématicien, helléniste et latiniste de talent, né à Georgetown (capitale de la Guyana), mort en 1954, année de la parution même de son ouvrage exceptionnel, *Stolen Legacy* : la philosophie grecque a ses racines, directement, en Égypte, de l'époque memphite (le temps des Pyramides), jusqu'au temps d'**Alexandre le Grand**. Les Grecs ont pu bénéficier ainsi d'un héritage culturel vieux de plus de 20 siècles, et cela l'Occident l'a “camouflé”, par préjugés racistes¹⁷.

Ce livre de JAMES est en effet étonnant. Il révèle une grande connaissance et de l'Égypte ancienne et de la philosophie grecque. L'argumentation est très serrée, le style d'une précision enviable.

1954, ce fut aussi l'année de la parution, à Paris, de *Nations nègres et Culture*. “*De l'Antiquité nègre-égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*”, ouvrage à partir duquel toute l'Afrique noire a pris conscience de sa propre histoire, du rôle joué par les ancêtres dans l'évolution de l'humanité, des apports de l'Afrique noire à la civilisation planétaire. L'Afrique noire moderne est née historiquement et culturellement dans ce livre de Cheikh Anta DIOP où nous puisons désormais toutes nos certitudes humaines, pour le progrès de l'humanité.

¹⁶ Martin Bernal, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization. Volume I. Fabrication of Ancient Greece 1785-1985*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1988, 1^{ère} édition en Grande Bretagne, 1987. L'universitaire de Legon (Ghana), J.O. de Graft Hanson, a prouvé, textes à l'appui, que beaucoup de personnages de la mythologie grecque avaient des liens d'origine avec l'Égypte, l'Éthiopie et la Libye : “Africa in Greek Mythology”, in *Universitas*, vol. I, n°4, 1972, pp. 3-18.

¹⁷ George G. M. James, *Stolen Legacy. The Greeks were not the authors of Greek Philosophy, but the people of North Africa, commonly called Egyptians*. Edition de 1988. Introduction et notes bibliographiques par Asa G. Hilliard.

Les intentions de DU BOIS, de JAMES et de DIOP sont des plus nobles : rechercher la vérité historique, détruire tous les mythes, toutes les falsifications volontaires de l'histoire, travailler pour abolir les fausses distances culturelles entre les peuples de la Terre, reconnaître et admettre l'héritage de chaque peuple, comme apport singulier au patrimoine culturel de l'humanité. Mais l'Afrique fut mal servie du fait de la traite négrière, des conquêtes militaires qui ont suivi les "explorations", la colonisation administrative, politique, économique et culturelle.

Ainsi, en insistant sur cette question capitale de l'influence de la pensée égyptienne sur la pensée grecque, dans ces temps anciens, on ne fait que servir la conscience historique de l'humanité, - ce qui devrait être l'ambition saine de toute véritable historiographie contemporaine.

L'Égypte matrice de l'école philosophique et scientifique de Milet

Milet, cité ionienne, c'est-à-dire de la partie centrale de la région côtière de l'Asie Mineure, fut, à partir du VIII^e siècle avant notre ère, une grande métropole commerçante et un foyer puissant de culture grecque. Milet fut le siège de la toute première école philosophique grecque, dite “*École ionienne*”. Dans ces temps anciens, la science et la philosophie étaient intimement unies. Cette *école de Milet* qui se place ainsi chronologiquement avant l'enseignement de **Socrate** (vers 470-399 av. notre ère) et les Sophistes, couvre dans le temps presque deux siècles d'existence active, de **Thalès** (fin du VII^e siècle-début du VI^e siècle av. notre ère) jusqu'à **Archélaos de Milet**, philosophe du V^e siècle av. notre ère qui fut commensal ou élève d'**Anaxagore** (né à Clazomènes : vers 500 - vers 428 av. notre ère) et qui aurait donné des leçons à **Socrate**.

La philosophie apparaît donc chez les Grecs d'Asie Mineure vers 600 av. notre ère : “*On s'aperçoit que la Grèce propre (la Grèce d'Europe) n'a, au début du moins, joué aucun rôle. Les débuts se firent en Ionie, particulièrement à Milet.*”¹

Thalès de Milet

(fin du VII^e- début du VI^e siècle avant notre ère)

De cette école milésienne **Thalès** fut le fondateur. **Thalès** n'était pas d'ascendance strictement “indo-européenne”. Il était d'origine “cadméenne”, c'est-à-dire probablement “carienne” (Milet était l'une des principales villes de Carie, ancien pays d'Asie Mineure, sur la mer Egée).

¹ Moses I. Finley, *Les premiers temps de la Grèce : l'âge du bronze et l'époque archaïque*, trad. de l'anglais par François Hartog, Paris, Flammarion, 1980, p. 166.

Le fondateur de la *sophia* (Sagesse) dans l'histoire culturelle et philosophique de l'Europe entière, doit sa formation philosophique et scientifique aux prêtres de l'Égypte ancienne.

En effet, des passages du document le plus complet, sinon le plus sûr, que **Diogène Laërce** a consacré à la vie de **Thalès**, nous apprennent que ce philosophe-physicien de Milet porta le premier le nom de sage au temps où **Damasias** était archonte d'Athènes : "Il fut le premier qu'on appela du nom de sage."²

Damasias fut archonte d'Athènes en l'an 582. Dans son Registre des Archontes, **Démocrite de Phalère** rapporte que l'expression "*les Sept Sages*" fut créée sous l'archontat de **Damasias** : ce nom de "*Sept Sages*" fut donné par la tradition grecque à sept personnages, philosophes ou hommes d'État du VI^e siècle av. notre ère. Et, parmi ces personnages, **Thalès de Milet**.

Or ce premier sage de la Grèce visita l'Égypte où il séjourna assez longtemps, pour étudier sous l'autorité des prêtres de ce pays : "*Il s'instruisit en Égypte sous la direction des prêtres.*"³

Sur la question de l'inondation du Nil et l'explication de la crue de ses eaux, "*Thalès, compté au nombre des sept sages de la Grèce, l'attribue aux vents Étésiens*"⁴, c'est-à-dire aux vents annuels périodiques qui soufflent assez généralement du nord au sud, après le solstice d'été et pendant la canicule, et qui durent environ six semaines.

Thalès rapporta d'Égypte de nombreuses connaissances cosmogoniques, philosophiques, mathématiques, astronomiques, - ce **Thalès** qui ne suivit les leçons d'aucun maître, sauf en Égypte, où il fréquenta les prêtres du pays. Ainsi, pour les peuples hellènes, **Thalès** fut le véritable initiateur à l'étude de la nature, après son séjour studieux dans la vallée du Nil.

² Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, A3 : καὶ πρῶτος σοφὸς ὀνομάσθη.

³ Diels, A3, A11 : ἐπαιδεύθη ἐν Αἰγύπτῳ ὑπὸ τῶν ἱερέων.

⁴ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 38. Voir également Hérodote, II, 20.

Le plus ancien représentant de la science grecque⁵ est ainsi un ancien élève des Égyptiens. L'influence de l'Égypte sur la Grèce, par l'intermédiaire de **Thalès**, est par conséquent bien réelle, puisque **Thalès** n'eut pas d'autres maîtres que des prêtres égyptiens et la tradition est unanime sur ce fait. L'œuvre de **Thalès** revêt trois aspects principaux : Cosmogonie-Physique, Astronomie, Mathématiques, trois domaines qui ont pour trait d'union la philosophie, cette forme générale de la spéculation.

En Physique, c'est-à-dire, ici, dans la science de la nature (φύσις) en général, **Thalès** avait recherché quel était la matière constitutive et primordiale du monde. Pour lui, cet élément, στοιχείον, dont toutes les choses sont faites, ce principe de tout ce qui est et auquel tout se ramène en définitive, est l'eau : "*Il plaçait l'eau à l'origine de tout.*"⁶.

Matière primitive, l'eau est un principe unique, en même temps un élément muable à l'infini. Aussi, par ses mutations, l'eau est-elle propre à rendre compte de la pluralité et de la diversité des parties qui composent le monde, le cosmos. L'eau entre en effet dans la composition des corps, des êtres vivants, des végétaux, des animaux et des hommes. L'eau engendre la terre par solidification, et l'air par évaporation; le croisement de l'air et de la terre engendre d'une part le feu, d'autre part les êtres vivants.

Ce physicien-philosophe affirme ainsi avec hardiesse l'unité de la matière, tout en définissant la matière dans sa forme la plus simple, l'eau, principe des choses, des êtres, de la réalité totale qui est.

Il faut bien noter que l'eau de **Thalès** n'est pas vraiment l'*Okéanos* "illimité" d'**Homère**, ni les eaux des Babyloniens qui entourent la Terre et même le ciel de toutes parts. En effet, les eaux primordiales babyloniennes avant la création ne sont pas à isoler de deux autres éléments communs au folklore sémitique (chaldéen, babylonien, hébreu, etc.) : les ténèbres et l'esprit divin (planant au-dessus des eaux). L'existence primordiale de l'eau n'est pas un "principe" en soi, dans les croyances sémitiques. D'autre part, la philosophie sumérienne connaissait le *Hubur*, l'abîme d'eau salée, qui entourait la terre et était considérée comme le principe de toute créature vivante. Or l'eau de **Thalès**

⁵ D'après Aristote, Thalès est le fondateur de la philosophie naturelle : *Métaphysique*, livre I, chapitre III.

⁶ Diels, B13 : ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο.

n'entoure pas la terre, comme l'océan. **Thalès** place l'eau (ὕδωρ) en tant que principe, sans "contexte" mythique, à l'origine des choses.

NIETZSCHE a bien perçu la manière dont **Thalès** parle autrement de l'eau primordiale, originelle : "**Thalès a vu l'unité de l'être, et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau.**" (F. NIETZSCHE, *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, trad. Bianquis, Gallimard, Paris, 1938).

En effet, **Thalès** invente l'archè et l'exprime par une analogie : **Thalès** recourt à un "élément", à un concept concret, voire "empirique", pour expliquer l'essence originelle de tous les corps.

L'eau de **Thalès**, c'est exactement le *Noun* égyptien, les eaux primordiales, avec toute la force d'un concept concret, principe créateur unique, avant la création de l'univers par le Dèmiurge; le *Noun* a une signification universelle en tant que tel, en tant qu'"élément" appelant à "l'avenir" la nature entière. Le *Noun* égyptien n'est pas l'"Océan" illimité homérique ; il n'entoure pas non plus la terre et le ciel de "toutes parts" comme dans les cosmogonies sémitiques et sumériennes. Le *Noun* est le fondement du système de physique des anciens Égyptiens. Ce *Noun* n'est rattaché à aucun mythe de l'Océan et de *Téthys*.

En effet, d'après les prêtres et philosophes d'Héliopolis, le Dèmiurge **Râ** était sorti de par sa seule et propre énergie des eaux primitives, du *Noun*, dans lequel il reposait inerte. **Râ** avait tiré de lui-même un couple divin, qui avait engendré à son tour d'autres divinités, jusqu'à **Osiris** et **Seth**, **Isis** et **Nephtys**, qui avaient introduit dans le monde la civilisation, la mort et la résurrection, etc. Cette explication de la totalité de ce qui est procède évidemment par analogie mais, dans le fond, il s'agit d'une évolution, d'un développement dont les principales phases sont la formation du ciel (*Nwt*) et de la terre (*Geb*), leur séparation par l'air atmosphérique (*Shou*), la genèse de la vie humaine (*romē*, "l'humanité"), etc. **Ra** est sorti du *Noun*, comme la pensée rationnelle de la matière brute : l'Idée, l'Esprit sort de la Matière. Matière et Esprit ne sont pas irréductibles: l'Esprit procède de la Matière. Le *Noun* est en fait un concept exceptionnellement riche : matière-esprit destinée à l'évolution.

L'idée du *Noun* égyptien a été reprise par **Thalès**, qui s'instruisit dans la vallée du Nil, "*sous la direction des prêtres* (ὕπὸ τῶν ἱερέων)". **Râ**, l'Intelligence créatrice émergée du *Noun*, annonce déjà le *Noûs* d'**Anaxagore** (né vers 500 av. notre ère à Clazomènes, une ville d'Ionie). Dans la nature il y a une Intelligence, cause de l'arrangement et de l'ordre universel.

Le *Noûs* anaxagorien est en effet comme le **Râ** égyptien, apparu, distinct, comme entendement séparé de son objet, et comme facteur cosmologique : le *Noûs* travaille sur une matière "coexistante" comme **Râ**. Ainsi, le "matérialisme" et le "spiritualisme" des Ioniens sont déjà exprimés, clairement, dans la philosophie égyptienne, plusieurs siècles avant la naissance des penseurs grecs qui vont initier leurs compatriotes à la réflexion philosophique.

On comprend mieux, dès lors, le commentaire que fait **Cicéron** (106-43 av. notre ère) à propos de la sentence philosophique de **Thalès** : "*Il a dit que l'eau est l'origine des choses, et aussi que le dieu, c'est l'intelligence qui fait tout avec l'eau.*"⁷

Au total, l'Égypte, bien avant **Thalès**, a posé, avec les concepts de *Noun* et de **Râ**, l'unité de tout comme une unité vivante et comme "divine" à la fois : ce discours qui fait partie lui-même du tout cosmique est proprement philosophique, car l'opinion commune égyptienne était certainement assez éloignée de telles conceptions sur la réalité de l'Univers. Les prêtres égyptiens ont donc enseigné à **Thalès** une découverte essentielle : le rapport entre "l'esprit" et toutes choses, en reconnaissant dans l'eau l'"Origine" et la "Condition première" de tout ce qui est : le *Noun* est radicalement un principe d'unité.

De l'Égypte, **Thalès** apprit aussi la notion de la "mobilité" de l'âme humaine : "**Thalès** montra (ἀπεφάνητο) le premier l'âme (τὴν ψυχὴν) comme nature (φύσιν) toujours mobile ou auto-mobile (ἀεὶ κίνητον ἢ αὐτοκίνητον)"⁸.

Thalès est toujours "le premier", *prōtos*, à avoir réfléchi sur les questions essentielles en Grèce. Ici encore, ce que ce premier philosophe grec dit de l'"âme", il le doit aussi à l'anthropologie égyptienne. En effet, d'après les anciens Égyptiens, l'"homme" était composé de plusieurs forces spirituelles : le *ka*, la "force vitale" ; l'*akh*, un principe immortel efficace ; le *ba*, la partie spirituelle de l'individu qui, après la mort, retrouve son autonomie et peut errer à son gré (le *ba* est figuré sous forme d'un oiseau à tête humaine ; c'est l'"oiseau âme", un principe spirituel qui peut agir pour son compte, sans support physique); le *ren*, le "nom", qui est quelque chose de vivant et toujours porteur de sens, une force spirituelle de l'individu.

⁷ Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 10, 25.

⁸ Diels, A 22.

Un égyptologue précise : “*Dans les livres de l’au-delà le **ba** du défunt est la partie visible, active, conversant, par exemple avec le dieu solaire, prenant place dans sa suite, ou s’avançant à la rencontre du cadavre.*”⁹

Depuis les travaux de Cheikh Anta DIOP, il est désormais reconnu que les deux notions de *ka* et de *ba* sont des notions métaphysiques, dans toute l’Afrique noire.

Le *ba*, l’“âme” égyptienne, n’est pas opposé au “corps”, comme dans la religion chrétienne par exemple. C’est une “nature” humaine mobile ou auto-mobile, une puissance qui fait partie intégrante de la manifestation du défunt : “*Ton **ba** est à toi en toi ; ta puissance est à toi autour de toi.*” (*Textes des Pyramides*, § 422).

Ayant étudié la philosophie en Égypte, **Thalès** ne pouvait pas ignorer l’anthropologie égyptienne qui conçoit l’“âme” comme quelque chose de vivant, de dynamique, de mobile, bref comme une partie spirituelle de l’individu qui préfère souvent se promener au grand air, retrouver les lieux où le mort aimait fréquenter de son vivant. Aussi **Thalès** fut-il le premier (*prōtos*) à proclamer en Grèce que “*l’âme était de nature mobile ou auto-mobile*”. Et le poète **Choïritos** avait compris que **Thalès** “*fut le premier à affirmer que les âmes sont immortelles*”.

De fait, étant mobile, l’“âme” est quelque chose qui ne meurt pas. Or, dès les temps les plus reculés de leur histoire, on peut constater, chez les Égyptiens, toute une documentation textuelle et iconographique qui atteste que quelque chose de l’homme, son *ka* (“double”), son *ba* (“âme”), survivait à la mort du corps. Voilà pourquoi **Hérodote**, qui a constaté le fait en Égypte même, écrit avec assurance : “*Les Égyptiens sont aussi les premiers à avoir énoncé cette doctrine, que l’âme de l’homme est immortelle.*”¹⁰.

Cette notion métaphysique de l’“immortalité de l’âme humaine” n’appartient donc pas en propre à la Grèce : elle est venue de l’Égypte en Grèce, par **Thalès** et autres étudiants grecs interposés.

⁹ Erik Hornung, *Les Dieux de l’Égypte. Le Un et le Multiple*. Trad. Paul Couturiau, Monaco, Éditions du Rocher, 1986, p. 247.

¹⁰ Hérodote, II, 123.

Thalès a aussi importé la géométrie d'Égypte en Grèce. En effet, pour **Hérodote**, l'arpentage a donné naissance à la géométrie, et celle-ci est bien originaire d'Égypte : *“C'est (l'arpentage) qui donna lieu, à mon avis, à l'invention de la géométrie, que des Grecs rapportèrent dans leur pays.”*¹¹

L'art de mesurer la terre est née en Égypte. En effet, dans cette vallée du Nil, le partage des terres entre tous les Égyptiens (entre plusieurs millions d'individus), en portions égales et carrées, portions dont la crue du fleuve pouvait effacer une partie du tracé, exigeait toute une administration compétente pour la répartition des “champs de Pharaon”, les arpenter, voir de combien les lots étaient diminués, calculer les redevances en conséquence, faire rapport à l'administration centrale. Ainsi, la géométrie est née de l'arpentage (technique empirique), en Égypte : ce sont donc les procédés d'arpentage qui, généralisés, ont donné naissance, dans la vallée du Nil, à la géométrie.

C'est normal, puisque les Égyptiens n'imitaient aucune science mathématique avant eux, que leur géométrie ait eu une origine “matérielle”. Mais cela ne signifie nullement que leur géométrie, née de l'arpentage, ait été peu “scientifique”.

Est-ce de l’“empirisme naïf”, de la recherche “par tâtonnements”, si l'on sait calculer les aires du carré, du rectangle, du triangle, du trapèze, du cercle avec la valeur de $\pi = 3 \frac{1}{6}$? Est-ce de la géométrie indigne de ce nom quand on connaît les formules pour les volumes de cylindres et de prismes droits, pour le volume de la pyramide et pour le volume du tronc de pyramide à base carrée ? Est-ce de la mauvaise géométrie quand on invente, pour la première fois dans l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité, le calcul de la “*seget*” de diverses pyramides droites, c'est-à-dire la cotangente de l'angle de la pente des faces des pyramides ? Et tout ceci 2000 ans avant notre ère, c'est-à-dire plus de dix siècles avant la naissance du premier mathématicien grec, **Thalès** !

Le mathématicien égyptien **Ahmès** (vers 1650 av. notre ère) est le premier savant du monde à avoir inscrit un cercle dans un carré : *“We can credit Ahmosè with being the first authentic circle-squarer in recorded history !”*¹².

¹¹ Hérodote, II, 109 : δοκέει δὲ μοι ἐνθεῦτεν γεωμετρίη εὐρεθεῖσα ἐς τὴν Ἑλλάδα ἐπανελθεῖν: *“Voilà, je crois, l'origine de la géométrie, qui a passé de ce pays (L'Égypte) en Grèce”*.

¹² R.J. Gillings et W.J.A. Rigg, “The Area of a Circle in Ancient Egypt”, in *Australian Journal of Science*, vol. 32, n°5, 1969, pp. 197-200 ; pour la citation, p. 199.

Les Égyptiens ont calculé aussi, avec exactitude, la surface d'une demi-sphère¹³.

Un savant qui s'y connaissait a étudié près de 42 problèmes égyptiens de géométrie de façon très concise, avec tout le vocabulaire originel, et textes à l'appui¹⁴.

Thalès qui ne suivit les leçons d'aucun maître, sauf en Égypte, où il fréquenta les prêtres du pays, deviendra ainsi “le fondateur de la vraie science mathématique” en Grèce.

Les contributions réelles du fondateur de la géométrie grecque ne sont pas connues de façon sûre, par manque de témoignages historiques vérifiables. La tradition lui attribue cinq ou six propositions. Quand **Thalès** énonce cette proposition “*Tout diamètre partage le cercle en deux*”, il est certain qu'il ne s'est point embarrassé de la démontrer, et l'historien des mathématiques grecques T.L. HEATH¹⁵ pense non sans raison que **Thalès** a formulé cette proposition après avoir vu les cercles divisés en secteurs égaux que l'on trouve sur les monuments égyptiens.

C'est le théorème des proportions qui a immortalisé le nom du géomètre milésien. **Thalès**, à ce que rapporte la tradition, aurait montré comment trouver la hauteur d'une pyramide à l'aide de l'ombre d'un bâton vertical (c'est-à-dire par triangles semblables). Deux passages, l'un de **Diogène Laërce** qui cite **Hiéronyme**, l'autre de **Plutarque**, semblent soutenir la véracité de la tradition. Dans sa vie de **Thalès**, **Diogène Laërce** écrit : “*Hiéronyme rapporte qu'il (Thalès) avait mesuré les pyramides, en observant leur ombre au moment où elle est égale à la nôtre.*”¹⁶.

¹³ R.J. Gillings, “The Area of a the Curved Surface of a Hemispher in Ancient Egypt”, in *Australian Journal of Science*, vol. 30, n°4, 1969, pp. 113-116.

¹⁴ O. Neugebauer, “Die Geometrie der ägyptischen mathematischen Texte”, in *Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik, Astronomie und Physik* (Berlin), 1, 4, 1931, pp. 413-451 : textes traduits, illustration, lexique. Pour le volume du tronc de pyramide à base carrée, nous avons également cette étude très détaillée : R.J. Gillings, “The volume of a truncated pyramid in ancient Egyptian papyri”, in *The Mathematics teacher* (édité par Howard Eves, University of Maine), décembre 1964, vol. 57 (8), pp. 552-555, 6 figures.

¹⁵ Sir Thomas L. Heath, *A History of Greek Mathematics*, New York, Dover, 1981, vol. I : “From Thales to Euclid”, p. 131 ; la première édition est de 1921, Oxford, Clarendon Press.

¹⁶ Diogène Laërce, *Vie de Thalès*, I, 26 : ἐκ τῆς σκιᾶ παρατηρήσαντα ὅτε ἡμῖν ἰσομεγέθης ἔστί.

Le passage est assez obscur. Le procédé employé n'est pas non plus décrit.

Mais le passage de **Plutarque** indique le procédé. C'est un originaire du pays du Nil qui parle à **Thalès** : *“Il (le roi d'Égypte Amasis) t'admira pour d'autres raisons, mais il fut surtout ravi de te voir mesurer (la hauteur de) la pyramide sans aucune difficulté, sans l'aide d'aucun instrument, en plantant ton bâton à l'extrémité de l'ombre portée par la pyramide; car deux triangles ayant été ainsi formés par les rayons tangents (du soleil) tu démontras que le rapport d'une ombre à l'autre était celui de la hauteur de la pyramide à celle du bâton.”*¹⁷.

Le procédé est donc celui-ci : l'observateur est placé au pied de la pyramide au moment où son ombre est égale à l'ombre de la pyramide (ὅτε ἡμῖν ἰσομεγέθης ἐστί), et connaissant la mesure des ombres et la taille de l'observateur, on peut calculer immédiatement la hauteur de la pyramide. Ce procédé implique une idée assez nette des proportions.

Certes, d'après le début de la phrase de **Plutarque**, le roi d'Égypte **Amasis** est étonné, lui qui n'était pas mathématicien. C'est concevable. Mais c'est un Νειλόξενος, *Neiloksenos*, c'est-à-dire “un originaire du pays du Nil”, donc un mathématicien égyptien qui explique à **Thalès** comment celui-ci s'y était éventuellement pris. Le fait est celui-là en effet : c'est un Égyptien qui explique à **Thalès** le procédé utilisé par lui pour mesurer la hauteur de la pyramide d'après son ombre, avec l'aide d'un bâton. Le théorème des proportions était donc connu des Égyptiens, et **Thalès** a dû l'apprendre des prêtres du pays. Il est exact de dire, par conséquent, que le Milésien a importé la géométrie d'Égypte en Grèce, conformément à l'explication de toute la tradition scientifique grecque, dans l'Antiquité. Souvent, l'exégèse contemporaine, mal à l'aise avec les faits déposés par les Grecs dans leurs propres archives, “juge” de légendaires les voyages d'étude des Grecs dans la vallée du Nil. On aurait été devant des “légendes” si les Grecs eux-mêmes n'avaient pas répété à satiété que plusieurs de leurs savants ont été en Égypte pour apprendre les lois (le droit), les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, etc.

Les Grecs ne sont venus à la naissance de la vie intellectuelle, au VI^e siècle avant notre ère, en Ionie (bordure occidentale de l'Asie Mineure), dans la ville de Milet notamment, que lorsque certains Grecs qui vont fonder les sciences

¹⁷ Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*, § 147 A.

chez eux, ont accompli le voyage d'étude en Égypte, et même à Babylone. Telle est la stricte vérité historique. Le reste relève du simple commentaire subjectif.

En résumé, nous avons le tableau comparatif ci-après, pour mieux fixer les idées :

Égypte ancienne	Thalès
1. Vers 2500 av. notre ère: construction des pyramides (géométrie, trigonométrie, astronomie); - Vers 1650 av. notre ère : Ahmès recopie 85 problèmes (arithmétique, algèbre, géométrie, calcul des pyramides, etc.) à partir d'un texte plus ancien (2000-1800 av. notre ère); - Vers 1850 av. notre ère : le papyrus mathématique de Moscou (aire d'une demi-sphère ; volume d'un tronc de pyramide à base carrée). 2. Le concept du <i>Noun</i>, l'eau primordiale (Textes des Pyramides 2300 av; notre ère) 3. Les notions métaphysiques de <i>ka</i> et de <i>ba</i> (<i>ba</i>, âme-oiseau mobile) 4. Un <i>Neiloksenos</i>, un "Originaire du pays du Nil", mathématicien, explique à Thalès le procédé qui n'était donc pas entièrement nouveau aux yeux des savants égyptiens. 5. Les éclipses, les "<i>rencontres du soleil et la lune</i>" étaient connues des Égyptiens (S. SAUNERON, <i>Les prêtres de l'ancienne Égypte</i>, Paris, Edit. du Seuil, 1957, p. 154). Les astronomes égyptiens savaient "<i>observer avec une grande exactitude les éclipses de soleil et de lune, et les calculer à l'avance, de manière à prédire dans le plus grand détail et infailliblement ces sortes de phénomènes.</i>" (Diodore de Sicile, <i>Bibliothèque historique</i>, I, 50).	1. Vers 640 - vers 546 av. notre ère : fondateur de la géométrie grecque. La tradition grecque constituée rapporte, unanimement : Thalès s'instruisit en Égypte sous la direction des prêtres; Thalès ne suivit les leçons d'aucun maître, sauf en Égypte. 2. Thalès place l'eau à l'origine de tout 3. L'âme est de nature toujours mobile 4. Détermination de la hauteur des Pyramides par la mesure de leur ombre. 5. Hérodote rapporte la prédiction de Thalès au sujet d'une éclipse de soleil survenue en 585 av. notre ère. Les astronomes égyptiens ont certainement enseigné à Thalès la méthode de calculer les éclipses.

Les plus anciens textes astronomiques égyptiens datent de la IX^e dynastie (vers 2150 av. notre ère) : ils donnent les noms de 36 décans (étoiles qui s'élèvent à dix jours d'intervalle en même temps que le soleil). Le calendrier civil égyptien était le seul calendrier dans l'Antiquité à avoir une base astronomique : ce calendrier égyptien est le fondement même de notre calendrier actuel. Au début de la XVIII^e dynastie (1567 av. notre ère), l'astronome **Amenemhat** invente la *clepsydre*, "horloge à eau", la plus vieille horloge du monde. Quand **Callimaque** croit que c'est **Thalès** qui le premier confectionna un calendrier, enseigna aux marins à se guider sur la Grande Ourse, ce poète qui raconte ces faits en vers iambiques oublie simplement que **Thalès** a reçu son éducation scientifique en Égypte, où la Grande Ourse, une constellation de l'hémisphère boréal, était bien identifiée par les Égyptiens qui l'appelaient : *Meskhetyou*, représentée par un taureau au corps de forme ovale avec deux petites jambes. Les scènes astronomiques du célèbre plafond du *Ramesseum*, temple jubilaire de **Ramsès II** (1301-1235 av. notre ère), ont dûes être expliquées à **Thalès** : ce plafond a un calendrier en accord avec les données connues de l'astronomie, et **Diodore de Sicile** (I, 49) n'a pas manqué, lui, de décrire le fameux "cercle d'or", immense, qui faisait partie du décor de ce plafond astronomique.

Anaximandre

(vers 610-547 av. notre ère)

Anaximandre de Milet, disciple de **Thalès**, succéda à son maître à la tête de l'école ionienne : il n'y a aucun renseignement précis sur la vie de ce philosophe-physicien, sauf qu'il était fils d'un certain **Praxiadès**, et originaire de Milet.

Des indications doxographiques éparses lui attribuent l'introduction en Grèce du *gnomon* et du *polos*, instruments astronomiques depuis très longtemps connus des Chaldéens (Assyro-Babyloniens). **Hérodote** confirme en effet que les Grecs ont appris l'art de mesurer le temps des Babyloniens : "*Car, pour l'usage du polos, du gnomon, et pour la division du jour en douze parties, c'est des Babyloniens que les Grecs les apprirent.*"¹⁸

¹⁸ Hérodote, II, 109 : πόλον μὲν γὰρ καὶ γνώμονα καὶ τὰ δωδεκά μέρη τῆς ἡμέρης παρὰ Βαβυλωνίων ἔμαθον οἱ Ἕλληνες.

Anaximandre s'adonna donc à l'astronomie et fut, dit-on, le premier (en Grèce) à tracer une carte géographique : *“Le premier il traça le contour de la terre et de la mer, et en outre il construisit une sphère.”*¹⁹

Toutes ces techniques étaient connues en Mésopotamie et en Égypte des siècles avant **Anaximandre**, et ce Milésien a dû les apprendre de la Babylonie.

L'importance d'**Anaximandre**, du point de vue de la philosophie, tient à ce texte qu'on lui attribue à l'unanimité : *“L'apeiron est le principe originel des êtres (...). C'est de là que vient la naissance des êtres, et que naît pour eux la dissolution selon la loi convenable : car il leur est rendu justice et infligé châtiment de l'injustice les uns par les autres selon l'ordonnance du Temps.”*²⁰

Pour **Anaximandre**, et selon le commentaire de **Théophraste**, le principe originel (*archè*) n'est ni l'eau (μήτε ὕδωρ) ni aucune de ces choses que l'on appelle éléments (μήτ' ἄλλο τι τῶν καλουμένων στοιχείων), mais une certaine nature indéterminée (ἀλλ' ἑτέραν τινα φύσιν ἄπειρον), de laquelle naissent tous les cieux et les mondes qu'ils enferment (ἐξ ἧς ἅπαντας γίνεσθαι τοὺς οὐρανοὺς καὶ τοὺς ἐν αὐτοῖς κόσμους).

Cet *apeiron*, que l'on traduit de diverses manières, l'Infini, l'Illimité, l'Indéterminé, etc., est quelque chose qui est au delà, antérieur aux éléments. Au fond, le problème est posé dans les mêmes termes que **Thalès**, mais sans référence “aqueuse” dès le départ. L'*apeiron* du disciple de **Thalès** est une sorte de principe cosmique, quantitativement infini, et qualitativement indéterminé. La multiplicité des êtres, des mondes et des “cieux”, est comme un processus des mutations successives du principe infini, par voie de différenciation, de séparation des contraires sous l'action du devenir, dans un “contexte” où l'*apeiron* prélude à l'idée d'une loi universelle qui soit “raison” et “justice”.

Anaximandre ne semble pas avoir été lui-même en Égypte, sauf son maître **Thalès**. Mais, en posant la question du Temps, question qui prend en compte la différence ou la diversité de choses qui viennent, toujours nouvelles, dans le Présent, **Anaximandre** développe un discours déjà tenu, en toute rigueur, par les philosophes égyptiens, avec le concept de *Kheper*, le *Devenir* selon *Maât*,

¹⁹ Diels, 2, A1 : καὶ γῆς καὶ θαλάσσης περίμετρον πρῶτος ἔγραψεν, ἀλλὰ καὶ σφαῖραν κατεσκεύασε.

²⁰ Diels, B1 : ἀρχὴν εἴρηκε τῶν ὄντων τὸ ἄπειρον [...] ἐξ ὧν δὲ ἡ γένεσις ἐστὶ τοῖς οὐσι, καὶ τὴν φθορὰν εἰς ταῦτα γίνεσθαι κατὰ τὸ χρεών· διδόναι γὰρ αὐτὰ δίκην καὶ τίσιν ἀλλήλοις τῆς ἀδικίας κατὰ τὴν τοῦ χρόνου τάξιν.

c'est-à-dire selon la “Vérité” et la “Justice”, selon la “Vérité-Justice”, loi universelle et nécessaire, principe cosmique convenable. La Sagesse égyptienne est fondamentalement liée à cette notion de la **Maât**.

Aristote (*Physique*, b 6) parle de l'Infini d'**Anaximandre** qui est *athanaton kai anōlethron*, “immortel et indestructible”, comme un élément divin (*theion*). L'identité de *tò theion* (le divin) à *tò apeiron* (l'infini, le devenir infini) montre bien que l'*apeiron* n'est pas vraiment un “principe abstrait”, mais une vision de la réalité du monde dans une dimension temporelle. D'autre part, cet *apeiron*, immortel et indestructible, est “toujours jeune”, “de nature jeune”.

Le verbe égyptien *kheper* signifie : “être, exister, devenir”. Dans l'écriture hiéroglyphique, il est écrit avec le scarabée sacré, dont la marche fut comparée par les Anciens (notamment par **Plutarque**) à la course du soleil, d'Orient en Occident. Et dans certaines tombes, des représentations montrent le Scarabée en train de rouler une boule de feu, le Soleil créateur. Le dieu **Khepri**, “venu de lui-même à l'existence”, symbolise précisément l'un des aspects du soleil, “jeune”, toujours en devenir, tirant de lui-même les éléments du monde égyptien : les dieux, les astres, le ciel, la terre, etc. Il y a ici, de toute évidence, une vision de la réalité du monde dans une perspective temporelle.

L'*apeiron* d'**Anaximandre** rappelle bien des aspects du *kheper* égyptien qui est un principe infini dans le *Devenir*, et selon la “vérité-justice”, toujours jeune en tant que principe divin **Khepri** : le devenir infini est ainsi identifié au divin. La naissance des êtres, leur venue à l'existence, procède de l'existence de l'Existant (**Khepri**) : “Je vins à l'existence, et l'existence exista”, disent les textes égyptiens (*Papyrus BREMNER*).

Toutefois, avec son *apeiron*, **Anaximandre** n'abandonne pas la référence thalésienne à l'eau primordiale. On peut même dire que la principale manifestation de l'*apeiron*, c'est l'eau, qui entre dans la composition des corps. Voici en effet deux considérations d'**Anaximandre** qui suggèrent déjà la notion de l'évolution de la vie par adaptation au milieu :

- “Les êtres vivants naquirent de l'élément humide, après qu'il eût été évaporé par le soleil. Au commencement l'homme était semblable à un autre animal, c'est-à-dire à un poisson.”²¹.

²¹ Diels, 2, A11 : τὰ δὲ ζῷα γίνεσθαι (ἐξ ὑγροῦ) ἐξατμιζομένου ὑπὸ τοῦ ἡλίου. τὸν δὲ ἄνθρωπον ἑτέρῳ ζῳῷ γεγενέναι, τοῦτέστι ἰχθὺι παραπλήσιον κατ'ἀρχάς.

- “Les premiers animaux naquirent dans l'humide...”²².

Cette substance humide (*tò hugrón*), matrice originelle des êtres vivants, de tous les animaux terrestres, parmi lesquels l'homme lui-même, est une espèce de limon des eaux boueuses primordiales, arrivées à l'état solide par l'action asséchante du soleil. Ces anciens animaux terrestres sont en fait d'anciens poissons et descendent, par conséquent, d'animaux aquatiques, sortis eux-mêmes du limon des eaux originelles, soit l'élément humide. Ces considérations **d'Anaximandre de Milet**, sur l'eau, sur l'élément humide d'où sont sortis les êtres vivants, s'accordent étonnamment avec les principes de la science moderne qui admet, elle aussi, que les premières cellules végétales et animales ont pris naissance dans l'océan.

Précisément, dans l'Égypte ancienne où **Thalès**, maître d'**Anaximandre**, se rendit pour apprendre auprès des prêtres du pays, des textes existent qui disent que le Démonurge accomplit son œuvre sur une butte émergée de l'Océan primaire. Cette butte (la terre) est le premier espace surgi des eaux, et le monde à venir se réalise à partir de cette assurance initiale. Ainsi, sur la butte émergée d'Esna, “*Esna-Saïs, ce sol fameux au cœur du Noun*”, la déesse **Neith**, “*qui commença d'être au commencement*”, se transforma en poisson-lates, au commencement du monde. Le poisson est l'un des “avatars” de la déesse **Neith**, mère de l'univers, et de qui tout est venu à l'existence.

Commentant l'ensemble des textes égyptiens relatifs à l'existence du monde, Claire LALOUETTE, professeur d'égyptologie à la Sorbonne, écrit : “*Ces textes permettent également de saisir l'influence considérable que la pensée égyptienne eut effectivement sur la pensée grecque, disciple assidu, et qui s'inspira de ces conceptions, dont l'origine (...) remonte au plus lointain passé de l'histoire de la Vallée du Nil.*”²³

Le discours cosmique égyptien n'était pas inconnu de **Thalès** et des disciples immédiats de celui-ci. Les vues d'**Anaximandre** sur l'univers dénotent un grand esprit, et en “complétant” les données apportées par son maître **Thalès**, il en avait déduit toutes les conséquences, mais l'influence égyptienne, certes

²² Diels, 2, A30 : ἐν ὑγρῷ γενεθῆναι τὰ πρῶτα ζῷα ...

²³ C. Lalouette, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, Paris, Gallimard, tome II, 1987, p. 45.

indirecte, reste toujours “discernable”, à condition que l'on sollicite réellement les textes égyptiens, qui sont nombreux et qui existent.

Le tableau suivant permet de mieux fixer les idées :

Égypte ancienne	Anaximandre (610-547 av. notre ère)
1. Le papyrus de Turin “Des mines d’or” est la plus ancienne carte topographique et géologique du monde (vers 1100 av. notre ère), avec des couleurs (le rouge, le noir, le marron, le blanc) ; le dessin cartographique est accompagné de commentaires en écriture hiéroglyphique. Cette carte représente une région du Ouadi Hammamat	1. Le premier tracé cartographique en Grèce est attribué à Anaximandre le Miletien. Celui-ci a dû s’inspirer de “modèles orientaux” (babyloniens)
2. <i>Kheper</i>, le <i>Devenir</i>, dans le Temps, selon la loi de la Maât, loi universelle de la Vérité et de la Justice, de Ce-qui-convient: “<i>Le temps éternel et le temps infini passent devant ton visage</i>” (texte égyptien : S. SAUNERON, <i>Esna</i>, III, doc. 206).	2. <i>Apeiron</i>, principe originel des êtres selon la loi du convenable, selon l’ordonnance du temps; idée d’une loi universelle qui soit “raison” et “justice”
3. <i>Noun</i>, les eaux primordiales, matière initiale de l’avènement à l’existence de l’univers et des êtres vivants, de tout ce qui existe	3. <i>Tò hugrón</i>, substance humide, matière initiale des êtres vivants
4. <i>Neith</i>, être divin qui commença d’être au commencement, sur un sol entouré des eaux initiales, se transforma d’abord en poisson.	4. Les êtres vivants naquirent de l’élément humide : au commencement l’homme était semblable (<i>paraplesios</i>) à un poisson

Notons enfin, à propos de l’*apeiron*, que les traductions en langue française sont multiples, et surtout hésitantes : l’*Infini*, l’*Illimité*, l’*Indéterminé*, l’*Indéfini*. Cet *apeiron* est, dans la cosmogonie d’**Anaximandre**, la “ressource” du Temps universel.

Or, dans l’Égypte pharaonique, nous avons des concepts identiques, ou presque, à l’*apeiron* du philosophe-physicien de Milet : *nḥḥ*, c’est l’Éternité, c’est-à-dire le Temps dans son immortalité (*s n nḥḥ*, *sa en nheh*, “l’homme dans l’éternité”, “un immortel”), le Temps infini, l’Infini ; *dt*, c’est aussi l’Éternité, c’est-à-dire l’*Infini absolu*, le Temps qui dure et perdure à jamais. Ces deux concepts, *nḥḥ* et *dt*, sont distincts de celui du Temps en général, *3t*, *at*. Avec *nḥḥ* et *dt*, la

notion de limite est transcendée ; *nḥḥ* et *dt* ont à faire à l'Infini cosmique, “réservoir” de tous les temps à venir. Les anciens prêtres Égyptiens ont ainsi posé, sans nul doute, la réalité du monde comme une totalité unifiée, englobée dans le Temps infini qui désigne finalement le Tout.

Anaximène de Milet (VI^e siècle avant notre ère)

Fils d'Eurystrate, **Anaximène** naquit à Milet vers l'an 586 avant notre ère. Il fut le disciple et l'ami d'**Axanimandre**, avant de lui succéder dans la direction de l'école de Milet.

A la question philosophique posée par **Thalès** (quoi est à l'origine de tout ?), **Anaximène** propose une nouvelle définition de l'*apeiron* d'**Anaximandre**, et substitue à l'eau thalésienne trop “biologique”, l'air subtil, plus “physique”.

On dit (**Olympiodore** de Thèbes, l'aristotélicien **Aetius**) qu'il (**Anaximène**) plaçait l'air comme “seule origine mobile” (μία ἀρχὴ κινουμένη) et qu'il identifiait l'air avec la “matière” (ὕλη) de toutes choses, et notamment avec l’“âme” (ψυχή).

Citons ce seul fragment authentique : “*L'air est le principe (ἀρχή) des êtres : car de lui toutes choses naissent et en lui retournent se dissiper. De même que notre âme, qui est de l'air, nous maintient, de même le souffle et l'air entourent (περιέχει) le Cosmos entier.*”²⁴

Anaximène nomme l'air de façon indifférente tantôt *aēr* (ἀήρ) tantôt *pneûmā* (πνεῦμα) principe matériel avec néanmoins son caractère d'infini quantitatif : *aēr apeiron*, *pneûmā*, *apeiron*, - un *archè* plus subtile et plus fluide que l'eau de **Thalès**.

L'œuvre d'**Anaximène** n'apparaît guère différente, quant au fond, de celle de **Thalès**, mais, avec **Anaximène** c'est l'air, la plénitude infinie, qui est “l'environnement” (τὸ περιέχον) même du *Cosmos*.

²⁴ Diels, B12.

Dans l'Égypte ancienne, *Shou*, l'air atmosphérique, est également un élément matériel qui intervient dans la généalogie du monde, en séparant le Ciel de la Terre.

Ainsi, **Thalès**, **Anaximandre** et **Anaximène**, ces premiers philosophes européens de *l'école de Milet*, posent fermement, dans leurs spéculations physiques fondées sur des hypothèses rationnelles, la régularité des phénomènes, leur unité radicale, et ont dégagé un invariant, tantôt l'eau, tantôt l'infini, tantôt l'air, dans le flux perpétuel du devenir.

Ces premières observations occidentales du réel sensible, initiées par **Thalès**, le premier philosophe dans l'histoire culturelle de l'Europe entière, révèlent une pensée préoccupée par l'énigme du monde extérieur. Il y a là, manifestement, un effort de reconstruction *a priori* de la Nature, tout en l'interprétant par la pensée, sans considération pour les mythes anciens (comme chez **Homère** et chez **Hésiode**).

Or, **Thalès**, qui examina le premier en Grèce le fonctionnement des choses de l'Univers, n'eut pas d'autres maîtres que les prêtres Égyptiens. **Thalès** doit par conséquent son éveil et son émancipation intellectuels aux savants de l'Égypte pharaonique, héritiers d'une sagesse et d'une science multi-millénaires.

Diodore de Sicile synthétise, à sa manière, la cosmogonie égyptienne où des principes, des éléments primaires matériels concourent à la formation du tout substantiel de l'univers: "*Osiris ayant le domaine du feu et de l'esprit (pneûma, dans le texte), Isis celui de l'humide et du sec, et tous les deux en commun celui de l'air, principes qui ont produit et nourrissent toutes choses.*"²⁵

Ces cinq principes qui forment l'ensemble de tout ce qui existe sont : l'esprit (*pneuma*, "souffle", "vent", "éther") et le feu, le sec (la terre) et l'humide (l'eau), et en dernier lieu l'air : "*Le corps entier du monde est formé de ces cinq éléments*" (**Diodore de Sicile**). Chacun de ces éléments est révééré par les Égyptiens ainsi qu'un dieu (**Diodore de Sicile**, I, 12).

²⁵ Diodore de Sicile, I, 11. Dans la cosmogénèse égyptienne, **Atoum** surgi de l'Océan primordial (*Noun, Nouou*), créa en premier **Shou**, le dieu de l'air, et **Tefnout**, principe divin de l'humidité : **Shou** et **Tefnout** sont aussi deux aspects du temps et de l'éternité.

Solon d'Athènes et l'Égypte

Solon d'Athènes (vers 640-vers 558 av. notre ère), homme d'État athénien, un des Sept Sages de la Grèce, s'est rendu en Égypte, plus précisément à Saïs, pour apprendre le Droit auprès des prêtres égyptiens. Nombreux sont les témoignages grecs qui confirment ce fait d'histoire.

Amasis, roi de la XXVI^e dynastie saïte (570-526 av. notre ère), imposa aux Égyptiens une loi pour la perception des impôts : *“Que tout Égyptien, chaque année, fit connaître au monarque ses moyens d'existence ; que quiconque ne le ferait pas et ne justifierait pas de ressources honnêtes serait puni de mort.”* (Hérodote, II, 177).

Hérodote (V.484 - v.420 av. notre ère) ajoute aussitôt : *“Solon d'Athènes a pris cette loi en Égypte pour l'établir chez les Athéniens ; et ceux-ci l'observent à tout jamais, comme une loi parfaite.”*¹

Il est vrai qu'**Amasis** ne devint roi qu'en 570, c'est-à-dire près de vingt ans après que **Solon** eut promulgué ses lois.

Mais cette affaire de déclaration imposée et de perception de l'impôt est aussi vieille que la civilisation égyptienne elle-même. Ainsi, par exemple, dans le courant de la VI^e dynastie (vers 2290-2154 av. notre ère), **Pépi 1^{er}** décréta l'exemption de certains impôts en faveur de ceux qui travaillaient pour l'entretien des deux pyramides de **Snéfrou** à Dahshour : *“Ma Majesté ordonna de ne pas lever d'impôt...”* (*Décret de sauvegarde*, bloc de pierre inscrit).

¹ Hérodote, II, 177 : Σόλων δὲ ὁ Ἀθηναῖος λαβὼν ἐξ Αἰγύπτου τοῦτον τὸν νόμον Ἀθηναίοισι ἔθετο· τῶ ἐκείνοι ἐς αἰεὶ χρέωνται, ἑόντι ἀμώμῳ νόμῳ.

En dehors de cette loi particulière, ce sont toutes les anciennes lois d'Égypte que les Grecs admiraient. Les institutions égyptiennes avaient une valeur exemplaire aux yeux des Grecs, et dans ce domaine des institutions politiques les Égyptiens ont eu un tel succès que les philosophes grecs qui se sont occupés de ces questions ont sans réserve loué les législateurs égyptiens, *“et que si les Lacédémoniens dirigent très bien leur Etat, c'est qu'ils ont imité quelques-unes des coutumes de là-bas”*². C'est-à-dire du pays de Pharaon.

Diodore de Sicile (1er siècle avant notre ère) de nommer les législateurs grecs qui ont bénéficié de l'éclairage des institutions égyptiennes : *“Lycurgue, Platon, Solon, si l'on en croit toujours les prêtres égyptiens, n'auraient fait que transporter d'Égypte dans leur patrie la plus grande partie des institutions qu'ils ont mises en vigueur.”*³

Les prêtres égyptiens affirmaient cela sur la foi de leurs livres sacrés, *“et font voir en preuve de ces visites (des Grecs), soit des portraits, soit quelque lieu ou quelque ouvrage auquel on a donné le nom des voyageurs”* (**Diodore de Sicile**).

Plutarque (vers 50-vers 125) retient toujours la tradition, et nomme le maître égyptien de **Solon** à Saïs: *“Solon avait entendu celles (les leçons) du Saïte Sonchis.”*⁴

Mais c'est **Platon** (428/7 - 348/7 av. notre ère) qui apporte les témoignages les plus décisifs sur le séjour studieux de **Solon** en Égypte.

Solon décrit la ville de Saïs

Il y a en Égypte, dans le Delta (*en tō Delta*), vers la pointe duquel le cours du Nil (*to toū Neilou rheūma*) se partage, un certain nome, qu'on appelle Saïtique, *“et de ce nome, la plus grande ville est Saïs”*⁵.

² Isocrate, *Busiris* (XI), 17.

³ Diodore de Sicile, I, 98.

⁴ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 e : Σόλωνά δὲ Σόγχιτος Σαΐτου.

⁵ Platon, *Timée*, 21e : δὲ τοῦ νομοῦ μεγίστη πόλις Σαΐς.

Cette ville de Saïs, rapporte encore **Solon**, fut fondée par la déesse **Neith**⁶. C'est exact. Et les rois de l'époque saïte, soit les Pharaons de la XXVI^e dynastie (664-525 av. notre ère), furent enterrés à Saïs, dans le temple de **Neith**, leur patronne.

Solon s'instruit auprès des prêtres de Saïs

Solon arriva à Saïs. Il y acquit une grande considération de la part des prêtres égyptiens. Il interrogea un jour les prêtres les plus savants en ces matières d'antiquités (*tà palaià*).

L'un des prêtres, qui était très vieux (*mala palaion*), de dire à son interlocuteur : "*Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants : un Grec n'est jamais vieux !*"⁷

Surpris, **Solon** de demander plus d'explication : "*Comment l'entendez-vous ?*"⁸

Et le prêtre égyptien : "*Vous êtes jeunes tous tant que vous êtes par l'âme. Car en elle vous n'avez nulle opinion ancienne, provenant d'une vieille tradition.*"⁹

Ce dialogue entre **Solon** et le vieux sage de Saïs, si jamais il a bien eu lieu, et il n'y a pas de raison d'en douter, souligne l'antiquité immémoriale de l'Égypte ancienne par rapport à la Grèce, en même temps que la supériorité intellectuelle des Égyptiens par rapport à leurs élèves grecs, dans ces temps anciens.

Solon avait traduit en grec, sa langue maternelle, des mots égyptiens se rapportant à l'histoire de l'Atlantide, après s'être enquis "*de la valeur significative de ces noms*", auprès des prêtres égyptiens¹⁰.

Critias a étudié ces écrits de **Solon**, c'est-à-dire les notes d'étudiant de **Solon** à Saïs : "*Ces écrits de Solon se trouvaient chez mon grand-père, ils se trouvent*

⁶ Platon, *Timée*, *ibidem*.

⁷ Platon, *Timée*, 22 b : ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες αἰεὶ παῖδες ἐστε. γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν.

⁸ Platon, *Timée*, 22 b : πῶς τί τοῦτο λέγεις :

⁹ Platon, *Timée*, 22 b.

¹⁰ Platon, *Critias*, 113 a.

encore chez moi à cette heure, et j'en ai fait, étant enfant, une étude minutieuse."¹¹

Dans son activité de législateur et d'archonte, **Solon** a dû mettre à profit ses acquisitions dans la vallée du Nil.

Sans doute, de façon générale - et qu'il s'agisse de **Lycurgue** ou de **Solon**, - la Crète archaïque, si proche de l'Égypte, a dû servir d'intermédiaire entre l'Égypte et la Grèce, en matière d'instauration des systèmes de lois : *"En effet aucune région de la Grèce même ou de ses colonies, à l'époque archaïque, ne peut se vanter de traditions aussi anciennes et de droits d'aïnesse aussi indiscutables, en fait de législation, que la Crète."*¹²

Or la royauté et les institutions politiques égyptiennes sont nettement antérieures à celles de la Crète, escale combien importante de la route qui mène directement de la Grèce en Égypte. Il est donc fort probable que les législateurs crétois tels que **Minos**, **Rhadamanthe** et **Eaque**, et législateurs grecs par la suite tels que **Lycurgue**, **Solon**, aient pu *"imiter quelques-unes des lois égyptiennes"*, comme l'affirme **Isocrate**.

Terre archéologique par excellence, c'est-à-dire terre de la mémoire la plus archivée du monde, tout au moins aux yeux de tous les Grecs, l'Égypte avait tout écrit, depuis des millénaires, bien avant la Crète et la Grèce.

Aussi, aux questions pressantes de **Solon** sur les anciens âges de la Grèce, le vieux prêtre égyptien de Saïs qui venait déjà d'en dire long à son interlocuteur, promit-il de l'instruire, une autre fois, documents en mains, : *"Pour le détail de tout cela, une autre fois, à loisir, nous le parcourrons, textes en mains."*¹³

Le savant prêtre égyptien instruisit donc **Solon** sur l'organisation et l'état social des Grecs d'autrefois, et les structures sociales dans l'Athènes d'autrefois étaient identiques à celles de l'Égypte éternelle où l'on trouve cependant la classe des prêtres, celle des artisans, où chaque corporation exerce son métier séparément ; la classe des pasteurs, celle des chasseurs, celle des laboureurs ; la classe des

¹¹ Platon, *Critias*, 113 b : καὶ ταῦτά γε δὴ τὰ γράμματα παρὰ τῷ πάππῳ τ' ἦν καὶ ἔτ' ἐστὶ παρ' ἐμοὶ νῦν διαμεμελέτῃται τε ὑπ' ἐμοῦ παιδὸς ὄντος.

¹² Giorgio Camassa, "Aux origines de la codification écrite des lois en Grèce", traduction de l'italien par Sabine Bollack, p. 142, dans l'ouvrage collectif *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Presses Universitaires de Lille, 1988.

¹³ Platon, *Timée*, 24 a : αὐτὰ τὰ γράμματα λαβόντες, "en tenant en mains les livres mêmes"

guerriers, des combattants qui manient la lance et revêtent le bouclier, "*armes que nous avons revêtues les premiers parmi les peuples voisins de l'Asie.*"¹⁴, conclut le prêtre de Saïs, instructeur de **Solon**.

La science juridique égyptienne était très raffinée : il y avait des formulaires identiques pour des actes équivalents ; les actes étaient authentifiés par l'apposition du sceau, la liste ou la signature des témoins, en présence d'un scribe juriste désigné officiellement; les pièces judiciaires étaient déposées aux greffes du vizir (le vizirat, la plus haute charge administrative, est attesté depuis le début de l'Ancien Empire) ou des temples. Les anciens Égyptiens, pour leurs actes juridiques, recouraient systématiquement au serment (*meter*, "témoigner" ; *meterou*, "témoin"), etc. Le Pharaon promulguait différentes ordonnances (*oudj*). Les lois (*hepou*, *hapou*) existent dès la naissance même de l'histoire nationale égyptienne. L'existence d'un code pharaonique n'est pas à exclure, avant la Basse Époque. En effet, dans les "*instructions de service*" de la tombe de **Rekhmiré**, le célèbre vizir du roi **Thoutmosis III** (1504-1450 av. notre ère), figurent quarante rouleaux de justice rangés dans des boîtes placées devant le vizir, "pupille du roi", chargé de rendre la justice. Ces rouleaux juridiques représentent fort probablement des textes de droit, un code.

Dans l'Égypte ancienne, le Droit, la **Maât**, "Vérité-Justice", servait prioritairement au maintien de l'Harmonie cosmique.

Il y avait un code et une idée transcendante de la loi, de la justice : une figurine de la Vérité-Justice était suspendue au cou du grand juge égyptien, et huit livres de la loi (le code pharaonique) étaient placés devant les juges. Ces faits sont rapportés par **Diodore de Sicile** : Le président du tribunal "*portait en outre, suspendue au cou par une chaîne d'or, une petite figure enrichie de pierres précieuses que l'on appelait la Vérité (c'est la Maât, "Vérité-Justice"), et donnait le signal pour commencer la procédure en se revêtant de cette marque de son autorité. Huit volumes qui contenaient toutes les lois étaient placés devant les juges.*"¹⁵

Un droit codifié a dû exister en Égypte, d'après ce passage, fort clair, de **Diodore de Sicile**, qui voyagea effectivement au pays de Pharaon.

¹⁴ Platon, *Timée*, 24 b.

¹⁵ Diodore de Sicile, I, 75.

Influence de l'Égypte sur Pythagore, Héraclite et Xenophane de Colophon

Avec **Anaximène**, *l'École ionienne de Milet* nous a conduits jusqu'au milieu du VI^e siècle avant notre ère. Or, vers cette même époque, une nouvelle école est fondée à Samos, île grecque de la mer Égée, dans les Sporades du Sud, proches de la Turquie. Cette école de Samos émigrera ensuite à Crotone, florissante cité de la Grande-Grèce d'Occident, c'est-à-dire le sud de l'Italie et la Sicile. Tarente fut aussi une des villes les plus illustres de la Grèce d'Occident. *L'École de Samos* exerça une influence prépondérante sur le développement de la pensée scientifique et philosophique grecques. L'un des foyers principaux de la spéculation hellénique, cette école de Samos est ainsi l'une des sources de la philosophie occidentale.

Or, le fondateur *l'École de Samos*, appelée plus tard *l'École Italique*, est **Pythagore**, l'illustre Samien qui apparaît, dès le IV^e siècle, comme le héros d'une odyssée spirituelle, thaumaturge, législateur, mathématicien, maître de profonde sagesse.

Précisément, **Pythagore** fut élève des prêtres égyptiens pendant vingt-deux ans, de 558 à 536 avant notre ère.

Pythagore de Samos (vers 590 - vers 530 av. notre ère)

1. Pythagore a passé 22 ans d'étude en Égypte

Fils de **Marmacus de Samos**, **Pythagore** eut pour maître, durant son enfance, un certain **Hermodamante (Hermodamas)**, neveu de **Créophile** de Samos, chef d'une corporation de rhapsodes. Puis **Pythagore** aurait entendu **Phérécyde**

de **Syros**, contemporain de **Thalès** mort vers 556 av. notre ère. **Phérécyde** fut lui-même élève des prêtres égyptiens.

Sur les conseils de **Thalès**, **Pythagore** partit en Égypte pour compléter sa formation : c'est **Jamblique**, philosophe néoplatonicien, né à Chalcis (vers 250 - vers 330), qui nous l'apprend¹.

Pythagore partit donc pour l'Égypte, muni de lettres de recommandation que **Polycrate** lui donna pour **Amasis**².

Mort en 522 av. notre ère, **Polycrate** fut tyran de Samos de 533 à 522. Il attira à sa cour des artistes et des écrivains, dont **Anacréon**, poète lyrique, né à Téos, en Ionie, dans la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère. **Amasis**, roi de la XXVI^e dynastie égyptienne, régna de 570 à 526 av. notre ère. **Pythagore** se rendit donc en Égypte vers 558 av. notre ère.

Ce procédé de recommandation des élèves grecs auprès des prêtres égyptiens est encore utilisé par **Agésilas**, roi de Sparte de 390 à 360 environ avant notre ère, pour **Eudoxe de Cnide** (vers 405 - vers 350 av. notre ère), astronome et mathématicien grec, inventeur du cadran solaire horizontal. **Eudoxe de Cnide**, accompagné du médecin **Chrysippe**, se rendit donc en Égypte, avec des lettres pour le Pharaon **Nectanébo I** (378 - 360 av. notre ère). Et le maître d'**Eudoxe de Cnide** fut **Chounouphis**, prêtre d'Héliopolis³.

Pour revenir à **Pythagore**, ce philosophe et mathématicien grec, étudia donc en Égypte, à Memphis, à Héliopolis et à Thèbes, pendant près de vingt-deux ans : *“Pythagore, en Égypte, fréquenta les temples avec un très grand zèle et éprouvant un examen rigoureux, admiré et aimé par les prêtres et les prophètes avec lesquels il avait des relations, instruit de chaque chose avec application, ne négligeant aucun enseignement oral, qui, selon lui, était recommandé, ni un homme de ceux connus par leur sagesse, ni une cérémonie célébrée n'importe où, ni un endroit qu'on ne peut voir, auquel, en arrivant, on puisse trouver quelque chose de plus à apprendre. De sorte qu'il voyagea vers tous les prêtres, profitant, s'instruisant de la sagesse que chacun possédait.”*⁴.

¹ Jamblique, *Vie de Pythagore*, 12.

² Diogène Laërce, VIII, 3.

³ Diodore de Sicile, I, 98. Et Plutarque, *Isis et Osiris* : “Ainsi, il est rapporté qu'Eudoxe avait suivi les leçons de Chonouphis de Memphis” : Εὐδοξὸν μὲν οὖν Χονούφεως φασὶ Μεμφίτου διακοῦσαι. (Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 e.)

⁴ Jamblique, *Vie de Pythagore*, 4, 18-19.

A Memphis, à Thèbes, et surtout à Héliopolis, **Pythagore** ne reçut l'enseignement des prêtres qu'après avoir subi, avec patience, une longue série d'épreuves. Il a dû même se faire circoncire pour avoir droit à certains enseignements sacrés : "**Pythagore** fréquentait les prêtres-prophètes égyptiens et il a dû se faire circoncire pour qu'il puisse pénétrer dans les adytions (les temples) et apprendre la philosophie secrète des Égyptiens."⁵.

Épreuves de toutes sortes, circoncision rituelle, examens des plus rigoureux dans la connaissance des mystères des dieux, nombreuses visites des endroits sacrés, relations privilégiées avec les prêtres, il fallait manifestement beaucoup de temps à **Pythagore** pour tout cela : "*Il resta donc vingt-deux ans dans les adytions de l'Égypte, apprenant l'astronomie, la géométrie et s'initiant à toutes les cérémonies sacrées des dieux.*"⁶.

Pythagore a donc séjourné en Égypte pendant vingt-deux ans, c'est-à-dire de 558 à 536, sous le règne effectif du Pharaon **Amasis**, qui reçut des lettres de **Polycrate** recommandant l'élève **Pythagore** auprès des prêtres, savants et initiés, de la vallée du Nil.

Eudoxe de Cnide avait suivi les leçons de **Chonouphis de Memphis**, **Solon d'Athènes** avait entendu les enseignements de **Sonchis (Sonkhis) de Saïs**, "*et Pythagore avait conféré avec Enouphis d'Héliopolis.*"⁷.

⁵ Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. I, ch. XV, 66 : Πυθαγόρας αὐτοῖς γε τούτοις (τοῖς Αἰγυπτίων προφῆταις) δι' οὓς καὶ περιετέμνετο, ἵνα δὴ, καὶ εἰς τὰ ἄδυτα κατελθὼν, τὴν μυστικὴν παρ' Αἰγυπτίων ἐκμάθοι φιλοσοφίαν.

⁶ Jamblique, *Vie de Pythagore*, 4, 19.

⁷ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 e : Πυθαγόραν δ' Οἰνούφῳ Ἑλίουπολῖτου.

Notons que d'après **Porphyre**, philosophe platonicien, né à Tyr (234-vers 305), **Pythagore** avait appris la langue des Égyptiens, ainsi que, bien évidemment, par le fait même, les différentes formes de l'écriture égyptienne : voir *Vie de Pythagore*, 11-12 : καὶ ἐν Αἰγύπτῳ μὲν τοῖς ἱερεῦσι συνῆν καὶ τὴν σοφίαν ἐξέμαθε καὶ τὴν Αἰγυπτίων φωνήν, γραμμάτων δὲ τρισσὰς διαφορὰς, ἐπιστολογραφικῶν τε καὶ ἱερογλυφικῶν καὶ συμβολικῶν.

"En Égypte, il (**Pythagore**) fréquenta les prêtres, apprit d'eux la sagesse (*tên sophian*) et la langue égyptienne (*kaì tēn Aiguptiōn phonēn*), d'une part ; d'autre part, leurs trois sortes d'écriture : épistolographique, hiéroglyphique et symbolique."

Les écritures cyriologique (hiéroglyphique) et symbolique sont deux formes de l'*écriture hiéroglyphique* des scribes égyptiens ; l'écriture épistolographique correspond à la *démotique* égyptienne ; la troisième forme est l'*écriture hiératique*. Il existe bien trois sortes de caractères écrits (*tâ grámmata*) égyptiens qui forment ensemble l'écriture égyptienne pharaonique.

Tous ces noms, **Chonouphis**, **Conouphis**, **Khnouphis**, **Conchis**, **Sonkhis**, et **Enouphis**, **(En)ouphis**, **Enouphis**, **Oinouphis**, sont évidemment des mots égyptiens grécisés. Si *Memphis* grec vient de l'égyptien pharaonique *Mn nfr*, “*La Beauté (de Pépi) demeure*”, c'est-à-dire que *nfr*, “*beau, parfait, bon*”, correspond souvent à *-phis* en grec, alors **Khnouphis** (**Chonouphis**, **Conouphis**, **Khnouphis**) dérive probablement de *Hnmw nfr*, “*Knoum-le-Beau*”, le dieu à tête de bélier qui a modelé l'univers. **Sonkhis** (**Sonchis**) serait la grécisation de *s'nh*, “*Le Vivifiant*”, et **Oinouphis** (**(En)ouphis**, **Enouphis**) serait l'**Ounnofer** égyptien, un des noms d'**Osiris**, *Wn nfr*, “*l'Être bon*”. Des initiés égyptiens pouvaient valablement porter ces noms.

A propos des maîtres égyptiens des élèves grecs, nous avons les faits suivants qui correspondent à la réalité historique :

- **Thalès** n'eût d'autres maîtres que les prêtres de l'Égypte, et il reçut toute science, avant de fonder la philosophie naturelle en Ionie ;
- **Solon** eût pour maître **Sonkhis** (*S'nh*, *Sānkh*, *Sōnkh*) de Saïs ;
- **Pythagore** eût pour maître **Oinouphis** (*Wn nfr*) d'Héliopolis ;
- **Eudoxe de Cnide** eût pour maître **Khnouphis** (*Khnoum nfr*) de Memphis ;
- **Platon** eût pour maître également **Khnouphis** de Memphis, et **Sekhuphis** (“*fils de Khnouphis*” en égyptien), prêtre d'Héliopolis⁸ ;
- **Démocrite** eût pour maître **Pamménès** de Memphis⁹.

Ces maîtres égyptiens apprirent à leurs élèves grecs des conceptions métaphysiques les plus hautes, en même temps que l'astronomie, les mathématiques, les Mystères divins, bref la Sagesse.

Ainsi, les principaux philosophes grecs qui se sont instruits en Égypte ont rapporté dans leur patrie la culture intellectuelle et scientifique qu'ils y avaient reçue.

2. Origine égyptienne des cérémonies pythagoriques

En Égypte, la loi religieuse interdisait de porter de la laine dans les sanctuaires, et d'ensevelir les morts avec des tissus de laine. Les prêtres étaient vêtus de tuniques de lin garnies de franges autour des jambes.

⁸ Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. I, ch. XV, 69 : Πλάτων δὲ Σεχνούφιτι τῷ Ἡλιοπολίτῃ (μαθητεῦσαι ἱστορεῖται).

⁹ Georges Syncelle, I, 471.

Hérodote rapporte que le culte de **Dionysos** (sacrifices, procession du phallus, etc.) était introduit chez les Grecs par **Mélampous**, contemporain de **Proetos**, roi d'Argos. Cet homme avisé **Mélampous**, devenu maître de l'art divinatoire, avait lui-même appris ces cultes chez les Égyptiens : *“Je dis donc qu'en homme avisé **Mélampous**, qui se rendit maître de l'art divinatoire, apprit des Égyptiens pour les importer chez les Grecs, en s'écartant sur peu de points de ses modèles, beaucoup de choses, et entre autres ce qui touche **Dionysos**.”*¹⁰

Le culte de **Dionysos** n'était donc pas, en Grèce, indigène, d'après l'historien d'Halicarnasse qui affirme par ailleurs, non moins catégoriquement, ceci : *“Presque tous les personnages divins sont venus en Grèce de l'Égypte.”*¹¹

De même, pour **Hérodote**, les cultes orphiques et bacchiques viennent en réalité d'Égypte, de même que les cérémonies pythagoriques où les vêtements de laine étaient également prohibés : *“Cela (cette interdiction) est conforme aux cérémonies orphiques, que l'on appelle aussi bacchiques et qui sont les mêmes que les égyptiennes et les pythagoriques.”*¹²

Hérodote rapproche ainsi, étroitement, les cérémonies orphiques et les pythagoriques des cérémonies égyptiennes, à cause d'une identité de rites, de pratiques, de prescriptions ou d'interdictions : cette identité trahit évidemment une origine commune, et cette origine, pour **Hérodote**, est à chercher précisément dans les coutumes religieuses de l'Égypte.

Chronologiquement en effet, l'Égypte est la mère. Les mystères et les doctrines orphiques, imprégnées d'“orientalisme”, se rattachent au culte thrace de **Dionysos**. Or ce **Dionysos** a été assimilé à **Osiris** égyptien, dieu de la germination et de la végétation, en même temps que dieu solaire et lui aussi, dieu infernal : il est par conséquent probable que les mystères d'Osiris aient fourni quelques éléments aux cérémonies dionysiaques qui ont inspiré l'orphisme dans une assez large mesure.

¹⁰ Hérodote, II, 49 : ἐγὼ μὲν νῦν φημι Μελάμποδα γενόμενον ἄνδρα σοφὸν μαντικὴν τε ἐωυτῷ συστήσαι καὶ πυθόμενον ἀπ' Αἰγύπτου ἄλλα τε πολλὰ ἐσηγήσασθαι Ἑλλήσι καὶ τὰ περὶ τὸν Διόνυσον, ὀλίγα αὐτῶν παραλλάξαντα.

¹¹ Hérodote, II, 50 : σχεδὸν δὲ καὶ πάντων τὰ οὐνόματα τῶν θεῶν ἐξ Αἰγύπτου ἐλήλυθε ἐς τὴν Ἑλλάδα.

¹² Hérodote, II, 81 : ὁμολογέουσι δὲ ταῦτα τοῖσι Ὀρφικοῖσι καλεομένοισι καὶ Βακχικοῖσι, ἑοῦσι δὲ Αἰγυπτίοισι, καὶ <τοῖσι> Πυθαγορείοισι.

Hérodote a certainement raison en affirmant que le pythagorisme a des caractères qui lui sont communs avec l'orphisme : révélations, initiation progressive, purifications, toutes choses qui tiennent en Égypte une place si importante.

Le pythagorisme a puisé dans les institutions et les pratiques religieuses de l'Égypte antique, par son fondateur, **Pythagore**, qui imposera les règles égyptiennes à la société pythagoricienne : la tempérance, la discipline austère, la pureté rituelle. En effet, **Hérodote** apporte encore ces précisions : les Égyptiens pratiquent la circoncision ; ils sont les plus scrupuleusement religieux de tous les hommes ; ils portent des vêtements de lin, toujours lavés de frais ; leurs prêtres se rasent le corps entiers tous les deux jours ; ils se lavent deux fois chaque jour à l'eau froide et deux fois chaque nuit ; ils s'astreignent à mille et mille autres pratiques religieuses¹³.

Aux prêtres égyptiens, il leur était défendu de manger du poisson. **Pythagore** a emprunté, ici encore, cette interdiction à l'Égypte.

A partir de ces dépositions d'**Hérodote**, on peut donc conclure à la réalité de l'influence exercée par l'Égypte sur **Pythagore**.

Ce que confirme clairement **Isocrate** : *“Beaucoup de gens l'ont fait (admirer la piété des Égyptiens) soit maintenant soit parmi nos prédécesseurs, entre autres **Pythagore de Samos**. Celui-ci, venu en Égypte et s'étant fait le disciple des gens de là-bas, fut le premier à rapporter en Grèce toute la philosophie et s'illustra plus que tout autre par son intérêt pour les sacrifices et les cérémonies des sanctuaires.”*¹⁴

Il est évident que durant vingt-deux ans d'études et de recherches dans la vallée du Nil, **Pythagore** a dû rencontrer, dans les temples, les Initiés, ceux qui s'adonnaient à des rites sacrés, ésotériques et qui avaient la connaissance la plus complète des lois de la nature. Ces prêtres initiés constituaient l'élite intellectuelle et spirituelle de l'Égypte. Le maître de **Pythagore** à Héliopolis, grand centre spirituel et philosophique s'il en fût dans l'Égypte ancienne, le

¹³ Hérodote, II, 37.

¹⁴ Isocrate, *Busiris* (XI), 28 : ἀλλὰ πολλοὶ καὶ τῶν ὄντων καὶ τῶν προγεγενημένων, ὧν καὶ Πυθαγόρας ὁ Σάμιός ἐστιν ὅς ἀφικόμενος εἰς Αἴγυπτον καὶ μαθητὴς ἐκείνων γενόμενος τὴν τ' ἄλλην φιλοσοφίαν πρῶτος εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐκόμισε, καὶ τὰ περὶ τὰς θυσίας καὶ τὰς ἀγιστείας τὰς ἐν τοῖς ἱεροῖς ἐπιφανέστερον τῶν ἄλλων ἐσπούδασεν.

prêtre-prophète **Enouphis**, appartenait à cette élite égyptienne. Et **Pythagore** fut initié aux Mystères des Temples égyptiens.

Le “goût du mystère” de **Pythagore** et des Pythagoriciens vient directement de l'Égypte où les sanctuaires divins, aux architectures secrètes, abritaient des pratiques non moins secrètes des prêtres, et les dieux eux-mêmes étaient “secrets”, “cachés”, de même que les rituels sacrés : “*N'allez point révéler les rituels que vous voyez en tout Mystère, dans les temples.*”¹⁵

3. Origine égyptienne de la métempsychose pythagoricienne

Hérodote a ce passage, assez long, mais très significatif : “*Les Égyptiens, rapporte l'historien grec, sont aussi les premiers à avoir énoncé cette doctrine, que l'âme de l'homme est immortelle ; que, lorsque le corps périt, elle entre dans un autre animal qui, à son tour, est naissant ; qu'après avoir parcouru tous les êtres de la terre, de la mer et de l'air, elle entre de nouveau dans le corps d'un homme naissant ; que ce circuit s'accomplit pour elle en trois mille ans. Il est des Grecs qui, ceux-ci plutôt, ceux-là plus tard, ont professé cette doctrine comme si elle leur appartenait en propre ; je sais leurs noms, je ne les écris pas.*”¹⁶

Il est exact qu'en Égypte, et dès les temps les plus reculés de la civilisation pharaonique, quelque chose de l'homme, son “double” (*ka*), son “âme” (*ba*), survivait à la mort du corps.

Hérodote met ici en relief un fait capital, la croyance des Égyptiens à l'immortalité de l’“âme”. La réalité de cette croyance rapportée par le Père de l'Histoire est évidemment confirmée par toutes les découvertes de l'égyptologie moderne. Les Égyptiens ont été les créateurs de l'idée de survie, en élaborant, de façon vraiment extraordinaire, des doctrines relatives à l'au-delà et à la destinée des défunts : *Textes des Pyramides, Textes des Sarcophages*,

¹⁵ E. Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, Le Caire, IFAO, 1928, p. 361, ligne 3.

¹⁶ Hérodote, II, 123 : πρώτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσι οἱ εἰπόντες , ὥς ἀνθρώπου ψυχὴ ἄθανάτος ἐστὶ, τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντος εἰς ἄλλο ζῶον αἰεὶ γινόμενον ἐσθύνεται· ἔπειτα δὲ πάντα περιέλθῃ τὰ χερσαῖα καὶ τὰ θαλάσσια καὶ τὰ πετεινά, αὐτὶς εἰς ἀνθρώπον σῶμα γινόμενον ἐσθύνειν, τὴν περιήλυσιν δὲ αὐτῇ γίνεσθαι ἐν τρισχλίοις ἔτεσι. τοῦτ' αὖ τῷ λόγῳ εἰσὶ οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, οἳ μὲν πρότερον, οἳ δὲ ὕστερον, ὥς ἰδίῳ ἑωντῶν ἔοντι· τῶν ἐγὼ εἰδὼς τὰ οὐνόματα οὐ γράφω..

l'Amdouat, le Livre des Portes, le Livre de la vache céleste, les Litanies du Soleil, le Rituel de l'ouverture de la bouche, le Livre des Morts, etc., sont des guides, des bréviaires pour l'au-delà dont la puissance reste inégalée dans toute l'histoire de l'Antiquité, sans compter les tombeaux-pyramides, les temples funéraires, les nécropoles bien protégées (magiquement, rituellement), la momification...

L'immortalité de l'“âme” humaine est en propre une découverte égyptienne, explicitée, commentée, vécue, ritualisée, conceptualisée pendant plus de 30 siècles. C'est ainsi que nous devons à l'Égypte antique les notions et les idées suivantes : la croyance en la résurrection des morts (mythe d'Osiris), le ciel comme séjour des Bienheureux (*“Tout se purifie au ciel, les dieux et les hommes” : Textes des Pyramides, 1356*), les “portes du ciel”, la balance de justice, la géhenne à gauche, la place des élus à droite, le tribunal du Grand Dieu, la pesée du cœur, la confession, la déclaration d'innocence, etc.

Selon leurs mérites pendant leur vie terrestre, tous les hommes pouvaient avoir accès, après la mort, à la survie dans le séjour des esprits purs¹⁷.

Pythagore, élève des prêtres égyptiens, n'a donc pas manqué, cela va de soi, de connaître la doctrine égyptienne sur l'immortalité de l'“âme” de l'homme.

Quant à la *métempsychose*, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, elle ne semble pas avoir existé, de façon explicite, en Égypte, car les transformations accomplies par l'âme égyptienne sont volontaires, tandis que dans la doctrine pythagoricienne, la *métempsychose* a le caractère d'une loi nécessaire, véritable, fatale. Pour la doctrine pythagoricienne de la *métempsychose*, l'âme change alternativement de cercle de nécessité (*kúklos anánkēs*), et revêt différemment (se lier: *endeĩsthai*) d'autres corps d'animaux (**Diogène Laërce**).

Pour l'Égypte, le défunt qui atteint le séjour des morts sans avoir commis d'injustice devant la balance des juges qui jugent les coupables “devient là comme un dieu, libre de ses mouvements comme les seigneurs de l'éternité” (**Enseignement pour Mérikaré**, X^e dynastie).

¹⁷ Jacques Pirenne, *Âme et vie d'outre-tombe chez les Égyptiens de l'Ancien Empire*, in “Chronique d'Égypte”, t. XXXIV, n° 68, 1959, pp. 208-213.

Dès lors, l'assomption des formes diverses (faucon, lotus, phénix, étoile, etc.) étant volontaire, libre, montre qu'il est essentiellement question de l'assimilation de l'homme à un type divin que représente chaque forme concrète assumée éventuellement par le défunt.

Le *ka* est partie divine qui est dans l'homme. Le *ka* ne peut donc périr. Dans le cadre de la cosmogonie solaire égyptienne, le *ka* procède de la conscience cosmique, symbolisée par **Râ**. Or le domaine de **Râ**, c'est précisément l'Horizon où se purifient les âmes des morts, là où la mort est inconnue et où la vie dure éternellement. Il est juste que la parcelle de l'Esprit du monde qu'est le *ka* puisse subsister après la mort physique d'un individu. Le *ka* est le principe immortel de la personnalité humaine. Le culte funéraire pharaonique, selon la cosmogonie solaire, consiste précisément à assurer au *ba*, le principe d'individualité, sa survie en maintenant son union avec le *ka*, le principe immortel de la personnalité.

Les transformations de l'âme (*ka* et *ba*), c'est pour que l'être humain rejoigne sa divinité primordiale, initiale. Le but des transformations de l'âme est le séjour des dieux pour jouir, sur les beaux chemins de l'Occident (de la mort), de la vie divine et éternelle en tant qu'esprit pur (*akh*).

Sans doute, **Pythagore** a formulé la doctrine de la *métempsychose* sur des données égyptiennes.

Les Grecs qui ont professé cette doctrine, "*les uns plus tôt*" (*oi mèn próteron*), "*les autres plus tard*" (*oi dè hústeron*), comme étant leur propre invention, ne sont que des "plagiaires" pour **Hérodote** qui ajoute : "*Je connais leurs noms, mais je ne les écris pas*" (*tōn egō eidōs tā ounómata oū gráphō*). Il s'agit, de toute évidence, des Orphiques, de **Phérécyde de Syros**, de **Pythagore** lui-même et d'**Empédocle**.

Hérodote, observateur perspicace, a rapproché les cérémonies égyptiennes des cérémonies grecques relatives au culte de **Bacchus**. Dans maints rites grecs, il a vu la reproduction de certains rites égyptiens. C'est **Mélampe**, fils d'**Amythaon**, qui, selon le Père de l'Histoire, aurait importé d'Égypte en Grèce les cérémonies relatives au culte de **Bacchus**. Mais le fond de ces mystères est resté caché aux Grecs. Les sages grecs qui sont venus après **Mélampe** en ont donné une plus ample explication, après avoir étudié longuement en Égypte, comme le fit **Pythagore**.

4. Origine égyptienne de la philosophie pythagoricienne de l'usage des symboles

Les énigmes de **Pythagore** et de ses disciples ont été imités des signes figuratifs, tels qu'employés par les Égyptiens.

Plein d'admiration pour les Égyptiens, instruit par **Oinouphis d'Héliopolis**, **Pythagore**, nous dit **Plutarque**, "*imita leur langage symbolique et leurs enseignements mystérieux, enveloppant d'énigmes ses doctrines*"¹⁸.

Il s'agit ici de l'écriture égyptienne hiéroglyphique qui est véritablement une peinture de la pensée et de la parole. Cette écriture est donc tout un art, celui de peindre la parole et de parler aux yeux. Elle passe facilement de la métonymie et de la métaphore à la convention énigmatique et aux symboles les plus complexes. C'est dire que le système hiéroglyphique bénéficiait de nombreux avantages : polyvalence de beaucoup de signes, absence d'orthographes fixes, existence de signes homophones, possibilités de métathèses graphiques. Dès lors, les images, les figures (pictogrammes, idéogrammes, déterminatifs) s'abrègent, se schématisent, se combinent, prennent des valeurs multiples. Ces mille procédés graphiques reflétaient tout ce que l'Égypte avait de conventions intellectuelles ou d'idées particulières.

Ces jeux d'écriture, de signes hiéroglyphiques expriment alors toute une philosophie de l'écriture. En figurant par exemple le *soleil* non plus par un *cercle* mais par un *scarabée*, l'écriture hiéroglyphique devient par là même une représentation énigmatique qui renvoie en ligne directe à la mythologie et à la *philosophie égyptienne*. Le scarabée est ici un symbole qui traite et cache un profond enseignement, énigmatiquement. C'est donc d'une manière secrète et vraiment sacrée que les savants prêtres égyptiens donnaient à entendre les principes des choses, les enseignements autrement impénétrables par ailleurs.

Pythagore qui eut pour maître **Oinouphis d'Héliopolis** (la ville de **Râ**) imita la manière égyptienne de présenter la vérité sous des symboles et enveloppa sa doctrine d'un voile énigmatique. Voilà pourquoi aussi, toujours d'après **Plutarque**, la plupart des préceptes pythagoriciens ne le cèdent en rien aux

¹⁸ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 f : ἀπεμιμήσατο τὸ συμβολικὸν αὐτῶν καὶ μυστηριῶδες, ἀναμείξας αἰνίγμασι τὰ δόγματα.

écrits hiéroglyphiques : *“Il n'y a en effet aucune différence entre les textes appelés hiéroglyphiques et la plupart des préceptes pythagoriciens.”*¹⁹.

Les Égyptiens avaient une extrême facilité de représenter les idées par des symboles qui demandaient alors une initiation spéciale pour être compris. Ils attachaient une importance au symbole lui-même. Celui-ci n'était pas seulement une image, mais signe d'une idée morale, philosophique ou religieuse sous forme d'analogies ou d'allégories. L'écriture hiéroglyphique est “pleine de science sacrée”. Cette science sacrée, les prêtres égyptiens n'en étaient pas volontiers prodiges.

Mais dans le cas de **Pythagore**, cette science sacrée lui fut enseignée parce qu'il était “plein d'admiration pour les prêtres égyptiens qui l'admiraient également.”²⁰.

Pythagore avait certainement rempli toutes les conditions pour être initié à la science sacrée des prêtres égyptiens : circoncision rituelle, apprentissage de la langue, patience (car le philosophe grec a passé vingt-deux ans en Égypte). Initié ainsi aux traditions sacerdotales de l'Égypte, **Pythagore** devint, de retour dans son pays, le créateur de la philosophie symbolique. Et comme les prêtres égyptiens formaient la classe savante et éclairée de l'Égypte, **Pythagore** crut nécessaire également de former une secte, pour enseigner les mystères, à l'instar de ses maîtres de la vallée du Nil: *“Il (Pythagore) fonda à Crotone une confrérie prospère qui compta jusqu'à trois cents membres.”*²¹

De cette confrérie initiale de Crotone devait sortir *l'école pythagoricienne*. Cette confrérie était une communauté, à la fois religieuse et scientifique, exactement comme le corps sacerdotal dans les temples égyptiens. La règle de vie avait pour but de favoriser le perfectionnement moral des membres de la communauté. Dans l'Égypte ancienne également, la vertu, la sagesse, la perfection morale, l'étude du monde, était le but recherché par les savants du clergé égyptien, à Héliopolis, Memphis, Thèbes, Saïs, etc. Ceux qui voulaient être admis dans la confrérie de **Pythagore** subissaient au préalable un véritable noviciat : le futur disciple remettait en entrant tous ses biens, qui étaient placés sous scellés ; il faisait ensuite un stage qui pouvait durer de trois à cinq ans ;

¹⁹ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 f : τῶν γὰρ καλουμένων ἱερογλυφικῶν γραμμάτων οὐδὲν ἀπολείπει τὰ πολλὰ τῶν Πυθαγορικῶν παραγγελημάτων.

²⁰ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 e-f : μάλιστα δ' οὗτος, ὡς ἔοικε, θαυμασθεὶς καὶ θαυμάσας τοὺς ἄνδρας.

²¹ Diogène Laërce, VIII, 3.

pendant ce temps, le futur disciple était soumis à la loi du silence et de l'étude. Après cette épreuve, s'il était agréé, il pouvait alors participer aux exercices de la communauté. Il y avait deux catégories bien distinctes de disciples : les exotériques (*eksōterikoi* ou *pythagoristai*), qui n'avaient pas reçu l'initiation complète, et les ésotériques (*esōterikoi* ou *pythagóreioi*), qui étaient admis dans l'intimité de la pensée du Maître. Dans cette organisation aristocratique, la classe des "ésotériques" constituait l'élite par excellence. Le régime était très simple, et rigoureusement végétarien. **Pythagore** imposait à ses disciples un examen de conscience quotidien. Les différentes sections de disciples se livraient à l'étude de la philosophie, des mathématiques ou de la physique.

Une telle organisation, **Pythagore** ne pouvait que l'établir en pensant à tout ce qu'il avait vu dans les temples égyptiens pendant vingt-deux ans. Précisément, dans les temples, les prêtres égyptiens s'occupaient d'études variées : ils enseignaient l'écriture, la lecture, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, les sciences sacrées.

Les prêtres égyptiens étaient des initiés : ils avaient atteint à un degré rare l'intelligence du divin, la maîtrise mentale. Les prêtres formaient les collèges initiatiques et ils ont dû initier leur élève préféré, **Pythagore**. De toutes les façons, "les Collèges égyptiens ont pu servir de modèle à ceux du monde gréco-romain et représenter, en définitive, le prototype millénaire des groupes initiatiques œuvrant dans les Sociétés secrètes contemporaines."²²

Plutarque attribue clairement à la symbolique pythagoricienne une influence égyptienne directe : "*Je crois aussi, pour ma part, que les Pythagoriciens, en appelant Apollon la monade, Artémis la dyade, Athéna le septenaire et Poséidon le premier cube, ont voulu imiter ce qui est édifié sur les temples d'Égypte, ce qui s'y pratique, et aussi, par Zeus ! ce qu'on y voit gravé.*"²³

Il y a là toute une symbolique qui est liée à la spéculation morale, philosophique et cosmogonique de l'école pythagoricienne dont l'idée centrale est que tout est nombre.

²² Max Guilmet, *Les rites initiatiques en Égypte ancienne*, Paris, Robert Laffont, 1977, p. 211.

²³ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 f : Δωκῶ δ' ἔγωγε καὶ τὸ τὴν μονάδα τοὺς ἄνδρας ὀνομάζειν Ἀπόλλωνα καὶ τὴν δυάδα Ἀρτεμιν, Ἀθηνᾶν δὲ τὴν ἐβδομάδα, Ποσειδῶνα δὲ τὸν πρῶτον κύβον, εἰκέναι τοῖς ἐπὶ τῶν ἱερῶν ἰδρυμένοις καὶ γλυφομένοις νῆ Δία καὶ γραφομένοις.

En effet, d'après Armand DELATTE²⁴, **Apollon** était la monade (*monás*), parce que son nom exclut la multiplicité, et la puissance, la vertu des nombres est à rechercher à partir de leur élément générateur, précisément la monade, à laquelle est attribué, en raison de son rôle même, un caractère *divin*. La *dyade*, ou le nombre 2, était le premier nombre pair, c'est-à-dire *féminin* : l'unité primitive est rompue et un principe d'indétermination pénètre dans la suite des nombres. Or, l'indétermination est une lacune, un défaut. Au nombre pair s'associe donc l'idée d'illimité, d'indiscernable, d'inorganique. Le nombre 7, ou *septenaire*, est appelé **Athéna**, parce que ce nombre est le seul qui n'engendre aucun nombre compris dans la décade (dénommée ésotériquement la *tetractys* et représentée par la somme des nombres 1, 2, 3, 4) et qui n'est engendré par aucun d'eux : comme la décade, le *septenaire* apparaît avec la qualité d'un nombre d'essence toute particulière, jouissant d'un ensemble exceptionnel de propriétés. Les Pythagoriciens distinguaient encore les nombres qu'ils appelaient solides (*stereoi*), lesquels se subdivisaient en nombres cubes (*kúboi arithmoí*), soit les troisièmes puissances des nombres naturels. Justement, le premier cube était attribué à **Poséidon**, parce que ce dieu était appelé *aspháleios*, c'est-à-dire solide, irréversible, résistant, ferme, durable.

En quoi **Pythagore** aurait-il imité les Égyptiens en appelant les divinités par des nombres ?

Plutarque qui confirme l'influence directe de la symbolique pharaonique sur les Pythagoriciens donne précisément comme exemple le symbolisme d'**Osiris**, et il écrit : « Ainsi, par exemple, les Égyptiens représentent Osiris, leur seigneur et roi, par un œil et un sceptre. »²⁵.

Osiris (*Wsir* en égyptien ancien ; *Wsir* en démotique ; *Ousire*, *Ousiri* en copte) est écrit hiéroglyphiquement avec un siège, un œil et une divinité comme déterminatif. En statue, le dieu **Osiris** est étroitement gainé dans son habit collant, les bras croisés sur la poitrine, serrant le sceptre et le fouet, la tête coiffée de la mitre blanche flanquée de deux grandes plumes. Où est le symbolisme des nombres ?

Les cérémonies d'**Osiris**, dieu de la terre et des forces végétales, avaient lieu au début du 4^e mois (*khoiak*) de l'an égyptien, au moment du retrait des eaux de

²⁴ A. Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, chap. II, pp. 45, et sv.

²⁵ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 f – 355 a : τὸν γὰρ βασιλέα καὶ κύριον Ὅσιριν ὀφθαλμῷ καὶ σκήπτρῳ γράφουσιν.

l'inondation. D'autre part, **Osiris** est né pendant le premier des cinq jours complémentaires de l'année.

Autres exemples. Le premier mois de la saison *Akhet* (Inondation), inaugurant l'ouverture du Nouvel An (mi-juillet - mi-novembre), correspondait à la fête de **Khnum**, très ancien dieu créateur de la vie, générateur des espèces vivantes. Le premier jour de l'An nouveau était ainsi en relation symbolique avec le dieu potier, **Khnum**. Le groupe de **Sept Hathors** fixait dès la naissance les destins du nouveau-né. Pour revenir à **Osiris**, **Diodore de Sicile** rapporte que tous les collègues de prêtres révéraient "le tombeau d'Osiris, et les trois cent soixante urnes qui y sont déposées."²⁶

Ces urnes, ces vases, au nombre de 360, protégeaient des parties précieuses du dieu, et voir de tels reliquaires était, pour les prêtres initiés, l'instant quotidien le plus exceptionnel. **Pythagore**, qui avait visité les endroits sacrés de l'Égypte, a dû certainement voir les coffres mystérieux dans les temples.

5. Théorème de Pythagore issu d'Égypte

Pythagore, rapporte la tradition grecque, de façon unanime, découvrit le théorème qui porte son nom : le *Théorème de Pythagore*, soit le théorème des trois carrés, c'est-à-dire que si un triangle est rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés de l'angle droit. Si jamais **Pythagore** a démontré le théorème qu'on lui attribue (**Plutarque**, **Diogène Laërce**, **Proclus**), sa démonstration devait être, à peu de chose près, celle qu'on trouve dans **Euclide**, soit la proposition 47 du livre I des *Éléments* (la proposition 48 est la réciproque de 47).

Or, plus de vingt siècles avant le fameux *théorème de Pythagore*, les géomètres égyptiens de l'Ancien Empire avaient appliqué ce théorème pythagoricien en plaçant la chambre sépulcrale de **Khéops** ("Qu'il me protège" en égyptien)²⁷ qui est un parallélépipède rectangle au niveau précis où la surface de la pyramide est la moitié de celle de sa base. Ce faisant, les Égyptiens ont appliqué cette connaissance générale : la diagonale d'un carré d'une surface donnée est égale au côté du carré de surface double. Cette propriété de la diagonale du carré est un cas particulier de celle de l'hypoténuse d'un triangle rectangle quelconque.

²⁶ Diodore de Sicile, I, 22.

²⁷ Khéops, Chéops = *ḫwí.f wí*, *Khoufou*, "Qu'il me protège".

L'application d'un tel calcul est certes "utilitaire", mais elle tient certainement d'une relation générale et non d'un "empirisme intuitif".

D'autre part, la propriété qu'énonce le *théorème de Pythagore* était connue des Égyptiens, pour le triangle dont les côtés sont mesurés par les nombres 3, 4, 5 : les géomètres de l'Égypte utilisaient un pareil triangle pour construire sur le terrain une perpendiculaire à une droite donnée.

Notons encore que les pavages triangulaires des temples égyptiens qui sont des carreaux en forme de triangles rectangles isocèles donnent une idée du *théorème de Pythagore*, car il s'agit ici aussi d'une application particulière de ce théorème avec des triangles rectangles dont les *cathètes* sont égales.

Le triangle sacré égyptien 3, 4, 5 deviendra le triangle cosmique dans l'école pythagoricienne.

D'après tout ce qui précède, **Pythagore** a appris la base du théorème qui immortalise son nom, dans l'histoire des mathématiques, en Égypte, auprès des mathématiciens de ce pays qui avaient appliqué ce théorème, à plusieurs reprises, et plus d'une vingtaine de siècles avant la naissance de **Pythagore**.

6. La mystique du nombre chez Pythagore lui vient également de l'Égypte

Les recherches arithmétiques de **Pythagore** et des premiers pythagoriciens (nombres pairs et impairs, nombres solides et nombres pyramidaux, nombres parfaits, nombres abondants et nombres déficients, etc.) étaient intimement liées à la spéculation philosophique et cosmologique.

En effet, l'idée centrale de l'Arithmétique (Théorie des nombres, et non l'ensemble des règles de calcul : les Grecs distinguaient nettement l'*arithmētikē* de la *logistikē*) pythagoricienne est que tout est nombre, que tout s'explique par le nombre. Un doxographe (**Hermias**) a su résumer le système : "*Pythagore mesure le monde*"²⁸, c'est-à-dire que connaître revient, en définitive, à déterminer et à interpréter des rapports numériques.

²⁸ Hermias, C17, cité par Diels : Τὸν μὲν δὲ κόσμον ὁ Πυθαγόρας μετρεῖ.

Pour **Pythagore** donc, les vrais principes ne sont pas les éléments matériels (l'eau, le feu, l'air, etc.), mais ces espèces d'entités mathématiques qui président à l'assemblage des éléments matériels et qui sont, pour ainsi dire, les ordonnatrices souveraines du cosmos.

Pythagore met ainsi, en relief, très nettement, la puissance du nombre. Connaître, c'est connaître par les nombres, par les mathématiques. La source et la racine de la connaissance de la **Nature**, de tout ce qui est, du cosmos en sa totalité et en sa globalité, demeurent les mathématiques. Pour **Pythagore** et les Pythagoriciens, la spéculation rationnelle et la mystique se rejoignent.

Ici encore, et surtout ici, l'influence de l'Égypte pharaonique est évidente sur cette philosophie mathématique de **Pythagore**. Comment ? Les Égyptiens anciens si "empiriques", si "naïfs", si "utilitaires", ont-ils jamais "théorisé" sur la puissance du nombre ?

Eh bien !, les savants égyptiens, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, ont laissé un document pertinent qui permet de répondre de façon exacte et précise à cette question capitale.

Il s'agit du titre même d'un traité de mathématiques connu sous le nom de **Papyrus Rhind**, rouleau de papyrus conservé au *British Museum*, écrit par le mathématicien **Ahmès** vers 1650 av. notre ère, recopiant un texte plus ancien (2000 - 1800 av. notre ère).

Lisons donc le titre même de ce manuel de l'enseignement des mathématiques dans l'Égypte ancienne : "*Méthode correcte (tp-ḥsb) d'investigation (n ḥ3t) dans la nature (m ḥt), pour connaître (rh, rekh) tout ce qui existe (ntt nbt), chaque mystère (snkt nbt, seneket nebet), tous les secrets (št3t nbt, shetat nebet). Ce rouleau de papyrus a donc été copié en l'an 33, le 4^e mois de la saison Akhet, sous la Majesté du roi de Haute et Basse Égypte Aâ-Ouser-Râ. (...) Par le scribe Iâhmes, (qui) a copié cette copie.*"²⁹ (1).

Ce texte égyptien, que contient-il, sinon une conception générale des mathématiques : l'intention profonde qui a pu motiver la confection d'un tel ouvrage est manifeste, et il s'agit, c'est aussi évident que juste, d'enseigner une méthode (*tep-heseb*) avec des règles précises pour connaître la nature, en tous ses aspects et phénomènes visibles et invisibles, cachés. Il y a ici, clairement,

²⁹ T. Eric Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus*, Londres, 1923, 25 planches.

affirmation de la nécessité d'une méthode que l'esprit doive suivre dans la recherche (*èn hat èm khet*). Et cette méthode rigoureuse de recherche, ce sont les mathématiques, science du nombre, du calcul (*tep-heseb*, "méthode correcte", "calcul").

Grâce au nombre, à la science du nombre, au calcul, bref aux mathématiques, l'homme peut espérer parvenir à une connaissance intime et profonde de la nature, du monde. En effet, cette exigence théorique est exprimée au début même d'un ouvrage mathématique. C'est donc considérer les mathématiques comme l'une des voies royales pour une vraie connaissance de la nature. La mathématique égyptienne est donc conçue comme un ensemble de règles, de principes rigoureux pour pénétrer dans la nature, la connaître en sa constitution profonde.

La toute-puissance des mathématiques prônée par **Pythagore** et ses disciples : "*Toutes choses sont nombres*", "*Les nombres gouvernent le monde*", "*Tout est arrangé d'après le nombre*" (*arithmō dé te pant'hepéoi*ken), ces idées n'auraient pas du tout choqué les savants égyptiens, qui ont explicité clairement l'idéal scientifique des mathématiques.

Il est plutôt à penser que c'est **Pythagore** qui a repris cet idéal égyptien de la toute-puissance des mathématiques : **Pythagore** a été étudiant en Égypte pendant vingt-deux ans.

En disant que la science par excellence est la science de la mesure (*theòs aei geōmétrei*), **Pythagore** ne fait que traduire dans sa langue l'idée fondamentale du titre même de l'ouvrage du mathématicien égyptien **Ahmès**, qui a ainsi pensé plus de dix siècles avant la naissance de **Pythagore** que les mathématiques étaient une méthode par excellence pour tout connaître.

Dès lors, **Pythagore** partait visiblement d'une idée égyptienne en considérant les nombres en eux-mêmes, en les classant et en s'efforçant de définir leurs relations. Et ce travail de **Pythagore** fut absolument nouveau dans le monde grec de son temps. **Pythagore** avait donc su développer sa propre créativité à partir des savoirs reçus dans la vallée du Nil.

7. La gamme diatonique de Pythagore est d'origine égyptienne

A la fin du VII^e siècle av. notre ère, **Terpandre**, poète et musicien grec, né à Lesbos, avait fait accomplir à la musique des progrès notables en inventant la lyre heptacorde (cithare à 7 cordes), les modes éolien et béotien. On attribue également à **Terpandre** la fondation de *l'école citharédique de Sparte*.

Malgré ces résultats significatifs, la connaissance scientifique de la nature du son et des conditions exactes de sa production n'était pas encore réellement assurée.

C'est **Pythagore** qui, le premier, en Grèce, pénétré de cette idée égyptienne que tous les phénomènes peuvent être connus par la méthode rigoureuse des mathématiques, pensa que le son, et notamment les sons parfaits et harmonieux, ceux dont l'oreille saisit immédiatement l'accord, devaient résulter de certaines correspondances numériques, c'est-à-dire facilement exprimables par des nombres. Se plaçant ainsi à un point de vue mathématique, **Pythagore** se préoccupa donc des sons qui ont entre eux un rapport simple et calculable, c'est-à-dire des sons musicaux. En définissant le son et en sachant la cause qui fait varier son intensité, **Pythagore** et ses disciples conçurent alors une unité de mesure musicale, le ton, défini comme l'intervalle de la quarte et de la quinte, et dont ils avaient exactement calculé la valeur en divisant entre eux les rapports qui expriment ces consonances.

C'est ainsi que **Pythagore** classa en trois genres les diverses sortes de modulations :

- la modulation (gamme) diatonique qui s'élève d'ordinaire par tons et qui montre aussi de la vigueur et de la fermeté ;
- la modulation chromatique (colorée) qui s'écarte du premier ton de modulation et change de couleur ;
- la modulation enharmonique où, partant du son le plus grave, la voix module le tétracorde en progressant par un *diésis* (1/4 de ton), puis un autre *diésis* et un double ton (**Théon de Smyrne**, écrivain du début du II^e siècle de notre ère, en son traité *Musique*, ch. IX, X et XI).

Ainsi, dans le domaine des théories numériques de la musique, **Pythagore** (VI^e siècle av. notre ère) s'avère comme un précurseur de génie, avec ses trois genres de modulations : diatonique (*diátonon génos*), chromatique (*chrōmatikón*) et enharmonique (*harmonikón*). Dès lors, en quoi la musique égyptienne, pharaonique, aurait-elle influencé, tant soit peu, le génial **Pythagore** ?

A propos de l'existence ou non d'une écriture musicale dans l'Égypte pharaonique, l'emploi de certaines lettres de l'alphabet phonétique ou d'autres signes graphiques égyptiens a révélé l'existence de signes graphiques à signification musicale, indépendamment de ce que l'on peut encore déduire des gestes des chironomes et des représentations musicales, dès l'Ancien Empire³⁰.

Mais, pour en venir à ce qui nous intéresse le plus ici, il a été reconnu que l'un des aspects de la musique polyphonique dans l'Égypte ancienne est l'exécution d'intervalles harmoniques : *“Ces accords ou intervalles harmoniques étaient composés généralement d'une note fondamentale, de sa quinte et de son octave.”*³¹ Ainsi, les notes les plus importantes du système musical, la fondamentale et sa quinte, existent en Égypte, depuis l'Ancien Empire, et cette conclusion capitale du meilleur connaisseur moderne de la musique pharaonique : *“Cette découverte range donc le système musical des Égyptiens parmi tous les systèmes théoriques connus de l'antiquité. Les autres degrés de la gamme remplissant l'espace entre la fondamentale et sa quinte ont été représentés par le chironome par l'éloignement de la main, le bras formant un angle aigu correspondant à la note la plus aiguë. L'ensemble des gestes forme une sorte d'échelle dont le nombre de degrés coïncide avec les gammes musicales connues par le mesurage des instruments conservés.”*³²

Or, avant les études précises de Hans HICKMANN, l'égyptologue français Victor LORET avait étudié les flûtes égyptiennes, instruments de musique représentés dans les tombes dès la V^e dynastie, c'est-à-dire trente siècles au moins avant notre ère : flûte droite, flûte oblique, flûte double, flûte à tuyaux attachés parallèlement l'un à l'autre.

Avec l'aide de Physiciens, de Professeurs de flûte et de hautbois au Conservatoire de Lyon, Victor LORET entreprit donc d'étudier le système de tonalité égyptienne d'après une trentaine de flûtes conservées dans les musées : il a mesuré ces instruments, en prenant à un dixième de millimètre près les diamètres intérieurs, les distances des trous à l'embouchure, la forme et la dimension de ces trous, etc. Il a joué ces instruments, et a pu dresser ainsi leur échelle musicale. Ce fut vraiment un travail minutieux, patient, mais exhaustif. Transposés dans l'écriture musicale moderne, les diagrammes obtenus sur les

³⁰ Hans Hickmann, *Musicologie pharaonique. Études sur l'évolution de l'art musical dans l'Égypte ancienne*, avec 6 planches et 85 figures, Kehl/Rhin, Heitz, 1956.

³¹ Hans Hickmann, *op. cit.*, pp. 102-103.

³² Hans Hickmann, *op. cit.*, p. 110.

flûtes étudiées ont donné trois gammes : la gamme majeure, la gamme chromatique et la gamme majeure avec altération facultative de la sixte si l'on considère le troisième diagramme comme appartenant à la tonalité *fa*.

Voici la conclusion de Victor LORET : *“Nous pouvons enregistrer ici un exemple de plus appuyant l'opinion de ceux qui voient une origine pharaonique dans la plupart des sciences grecques : la gamme majeure que donnent un grand nombre de flûtes anciennes d'Égypte n'est autre que la gamme diatonique de **Pythagore**, et sa tonique est celle qui caractérise le mode lydien.”*³³.

Ainsi, documents à l'appui, la gamme diatonique de **Pythagore** est d'origine égyptienne. En tout cas, la gamme diatonique était jouée (et enseignée) en Égypte plus de vingt siècles avant la naissance de **Pythagore**.

Résumons les faits dans ce tableau récapitulatif :

Égypte ancienne	Pythagore (VI ^e siècle avant notre ère)
1. Institutions et pratiques religieuses de l'Égypte ont été imitées par Pythagore (Hérodote , II, 81).	1. Cérémonies pythagoriques après un séjour studieux de Pythagore en Égypte, durant 22 ans. Son maître fut Oinouphis d'Héliopolis .
2. Immortalité de l'âme humaine ; assomption des formes diverses, mais volontairement, par le défunt, dans l'Au-delà (Hérodote , II, 123).	2. Pythagore a formulé sa doctrine de la métempsychose à partir des données égyptiennes (Hérodote , II, 123).
3. Écriture hiéroglyphique, si symbolique, liée à la mythologie, à la religion, à la cosmogonie et à la philosophie de l'Égypte, dès l'Ancien Empire.	3. Pythagore fut initié aux symbolismes égyptiens (Plutarque , <i>Isis et Osiris</i> , 354).
4. Triangle sacré égyptien avec les côtés mesurés par les nombres 3, 4, 5 (dès l'Ancien Empire).	4. Triangle cosmique de l'école pythagoricienne
5. Applications nombreuses du théorème dit de Pythagore en Égypte, et dès l'Ancien Empire (chambre sépulcrale de Khéops) : ce qui implique la connaissance générale de ce théorème au niveau des savants égyptiens (géomètres, architectes).	5. Théorème de Pythagore issu de l'Égypte ancienne.

³³ Victor Loret, “Les flûtes égyptiennes antiques”, in *Journal Asiatique*, Paris, 8^e série, tome XIV, n°2, sept.-oct. 1889, pp. 111-237 ; pour la citation pp. 227-228.

6. Reconnaissance explicite de la puissance des mathématiques dans la recherche en général, dans la connaissance de la Nature (Manuel mathématique d'Ahmès, 1650 av. notre ère). 7. Gamme diatonique jouée et enseignée en Égypte plus de vingt siècles avant la naissance de Pythagore à Samos. A l'Ancien Empire, Khoufou-Ankh est chanteur, flûtiste et inspecteur musical : il mourut sous le règne du Pharaon Ouserkaf (2450 - 2442 av. notre ère). Khoufou-Ankh est le premier musicien de l'histoire universelle. Il joua à la cour du roi Ouserkaf sous la V^e dynastie et y occupa le poste de chanteur, de directeur des chanteurs et de flûtistes de la Cour : il obtint la permission d'ériger son tombeau à proximité des Pyramides de Gizeh (Giza).	6. Mystique du Nombre chez Pythagore et ses disciples. 7. Pythagore passe, en Grèce, pour l'"inventeur" de la gamme diatonique (Théon de Smyrne : début du II^e siècle de notre ère. Smyrne, aujourd'hui Izmir, port de Turquie, sur la mer Egée).
---	---

Célèbres Pythagoriciens dans l'Antiquité

A la base de tout savoir, les Pythagoriciens plaçaient la géométrie et l'arithmétique, puis au dessus, et s'appuyant sur elles, les sciences du mouvement, musique ou harmonie et astronomie ; la physique et la physiologie venaient ensuite, et l'édifice était couronné par la théologie et la morale. Le pythagoricisme est ainsi la première tentative grecque de classification rationnelle des sciences, avant **Platon**, en suivant l'ordre de la complexité croissante et de la généralité décroissante. Les Pythagoriciens ont tous contribué à cette spéculation scientifique et philosophique au cours du V^e siècle.

Hippasos de Métaponte développe le pythagoricisme vers 525 av. notre ère.

Epicharme de Cos (vers 525 - vers 446 av. notre ère) aurait laissé des Commentaires, dans lesquels il traite de physique, de morale et de médecine (**Diogène Laërce**, livre VIII).

Alcméon de Crotone fonde la médecine pythagoricienne vers 504-501 av. notre ère. Ce savant Pythagoricien plaçait le siège de l'âme, de la pensée (*noûs*) non pas dans la poitrine et le cœur (comme les poèmes homériques, et encore

Aristote), mais dans cet organe froid (**Platon**) qu'est le cerveau où se tissent les liens et la vie de relations qui unissent le corps au milieu dans lequel il vit. **Alcméon de Crotone** est ainsi neurophysiologiste avant le mot. Un autre médecin de cette école pythagoricienne de Crotone fut **Démocédès**. La médecine hippocratique doit à cette école de Crotone la conception rationaliste des rapports de la pensée et du cerveau et de l'intégration du système nerveux dans l'organisme. Au demeurant, les médecins égyptiens avaient déjà identifié nettement les rapports entre le centre (système nerveux, cerveau) et la périphérie organique.

Ecphantos de Syracuse (vers 490 av. notre ère), disciple du Pythagoricien **Hicétas** (Ikétas) de Syracuse, substitue des atomes corporels mais invisibles aux nombres de **Pythagore**, et enseigne que la terre décrit un cercle.

Philolaos de Crotone (vers 470 av. notre ère) attribue évidemment au nombre une valeur ontologique : *“La vérité est le caractère propre, inné, de la nature du nombre.”*³⁴

Philolaos complète et généralise la théorie pythagoricienne des nombres rangés en diverses classes suivant leur mode de génération, en définissant les nombres gnomons et polygonaux (**Théon de Smyrne**, I, 19-27).

La science de l'harmonie, prolongement de la science des nombres, sera également d'une application directe dans l'étude de l'univers. Pour **Philolaos** en effet, l'harmonie que ne nécessitent pas les choses semblables est par conséquent un accord essentiel entre les choses dissemblables : l'harmonie est un accord entre ce qui diffère, entre ce que **Platon** définira le même et l'autre.

En astronomie, **Philolaos** développe et précise la thèse pyrocentrique des premiers Pythagoriciens. Il place en effet le feu au centre du monde ; c'est ce feu qu'il appelle le foyer de l'univers (ἑστία τοῦ παντός), le lieu et la mesure de la nature.

Philolaos localisait dans l'encéphale la fonction sensitive que traduisent les réactions du corps en contact avec le monde extérieur, dans le cœur la fonction vitalité par excellence, et dans les viscères inférieurs la fonction végétative et reproductrice.

³⁴ Philolaos de Crotone, *Frag. II* : ἡ δ' ἀλήθεια οἰκεῖον καὶ σύμφυτον τῷ τῷ ἀριθμῷ γενεᾷ.

Archytas de Tarente (vers 430 - vers 360 av. notre ère), ami de **Platon**, stratège, ingénieur, philosophe. Ce savant Pythagoricien s'occupa en arithmétique de l'étude des rapports et du problème des *médiétés* (recherche d'une moyenne, soit arithmétique, soit géométrique, soit harmonique entre deux nombres donnés), en harmonie de la théorie des proportions musicales, en géométrie du problème de la duplication du cube. **Archytas** introduisit l'emploi des principes mathématiques en mécanique, ouvrant ainsi la voie aux découvertes d'**Archimède**.

C'est l'*École de Tarente* qui fixa la première la terminologie de la géométrie.

Ainsi, du VI^e siècle à la fin du V^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire des premières spéculations du sage de Samos, élève des Égyptiens pendant 22 ans aux contributions significatives de l'illustre **Tarentin Archytas**, l'*école pythagoricienne* fut, par excellence, le siècle de la grandeur hellène.

Les idées et rites pythagoriciens qui se rattachent eux-mêmes à des sources égyptiennes animent toujours la civilisation occidentale : "*La Loi Nombre y triompha par la chaîne Pythagore, Archytas, Platon, les Alexandrins, puis Nicomaque, Léonard de Pise (Fibonacci), Luca Pacioli, Képler, Descartes, Hamilton, Cantor, Einstein.*"³⁵.

C'est d'Égypte que les premiers géomètres grecs et **Pythagore** prirent le respect du nombre, l'idée de la puissance du nombre et de la forme géométrique. C'est en Égypte aussi, à Alexandrie, que se constitua définitivement le "corpus" des mathématiques grecques, par **Euclide, Eratosthène, Diophante**, etc.

L'Égypte ancienne et l'Égypte alexandrine furent de véritables foyers de lumière dans l'Antiquité méditerranéenne.

Héraclite d'Ephèse

(vers 540 - vers 480 av. notre ère)

Ephèse, ville natale d'**Héraclite**, fut un grand centre commercial dès le VII^e s. avant notre ère, en Ionie, sur la côte de la mer Egée. **Héraclite** fut donc un Grec

³⁵ Mathila C. Ghyka, *Le Nombre d'Or. Rites et Rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale. II Les Rites*, Paris, Gallimard, 1931, pp. 151-152.

d'Asie Mineure, comme les fondateurs de *l'école ionienne*, **Thalès**, **Anaximandre**, **Anaximène**.

Héraclite admet, comme les premiers Milésiens, l'existence d'un principe unique, primordial, soit l'*archè* de la Physique de *l'école ionienne* qui était l'eau pour **Thalès**, l'*apeiron* pour **Anaximandre** et l'air pour **Anaximène**. **Héraclite** choisit le *feu* (πῦρ) comme principe des choses, l'élément premier, constitutif du cosmos.

1. Le feu héraclitéen emprunté à la philosophie égyptienne

Pour **Héraclite**, le *feu* est à la fois l'origine et le terme du devenir. De lui tout vient, et en lui tout retourne. Il est l'unité d'où dérive et où se fond la multiplicité des formes du devenir/changement.

La notion héraclitéenne de l'universel devenir a son origine directe, immédiate dans la Physique de *l'école de Milet* qui, après avoir posé en principe l'unité de la matière, s'était efforcée de décrire le processus du changement.

Voici quelques citations caractéristiques de la philosophie d'**Héraclite** :

- Le *feu* héraclitéen est une forme sensible du *Tout*, et il reste le même à travers ses métamorphoses : “*Toutes choses sont un échange pour le feu et le feu pour toutes choses.*”³⁶

Ainsi, contre le feu se changent toutes choses et contre toutes choses le feu. Le feu se manifeste dans tous les phénomènes naturels et dans toutes les formes saisissables par les sens.

- Dès lors, le *Cosmos* tout entier apparaît “constitué” de feu : “*Ce Monde, le même pour tous les êtres (le même pour toutes choses), ni quelqu'un des dieux ni quelqu'un des hommes ne l'a créé (epoiēsen), mais il fut toujours et il est et il sera un feu toujours vivant (pūr aei zōon), s'allumant en cadence et se consumant en cadence (métra).*”³⁷

³⁶ Diels, 12, B90 : πυρός τε ἀνταμοιβή τὰ πάντα καὶ πῦρ ἀπάντων.

³⁷ Diels, 12, B 30 : κόσμον τόνδε, τὸν αὐτὸν ἀπάντων, οὔτε τις θεῶν οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν, ἀλλ’ ἦν αἰεὶ καὶ ἔστιν καὶ ἔσται πῦρ αἰεὶ ζῶν, ἀπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα.

Le Feu est immanent au monde et il est la Force qui l'anime dans son éternité. Le Feu est une puissance divine : il est la vie et la raison d'être de l'univers. C'est un Feu vivant dans la totalité infinie des cycles cosmiques.

Il est impossible de ne pas reconnaître une influence de l'Égypte sur **Héraclite** qui attribue au feu un rôle si plénier et dynamique, le revêtant d'attributs divins.

Ce feu primordial qui a inauguré la vie et qui maintient le monde vivant, ce feu, pour les anciens Égyptiens, était le Soleil devenu dieu universel avec **Akhnaton** (1372-1354 av. notre ère).

Héraclite reprend ainsi le mythe philosophique égyptien du Soleil (**Râ, Aton**) qui se lève ou renaît chaque matin, à l'horizon oriental du ciel, sous les traits d'un Jeune (**Khepri**) à son lever, Homme mûr à midi (**Râ, Rê**), Vieillard au soir (**Atoum**), quand il se couche ou meurt, mais la mort n'est qu'apparente, puisqu'il ne fait que traverser sur sa barque du jour et sur sa barque de la nuit la totalité du temps.

Héraclite évoque aussi la mort apparente du feu, son séjour sur terre, dans le Monde Inférieur : "*Le feu vit de la mort de la terre.*"³⁸

Cette mort du feu (*puròs thánatos*) est elle-même la naissance de l'air (*aèri génesis*), et la mort de l'air, la naissance pour l'eau (*kaì aëros thánatos húdati génesis*).

Le feu d'**Héraclite** est-ce vraiment le soleil égyptien ? Le feu de la cosmogonie et de la philosophie héraclitéenne peut-il être complètement identifié au dieu soleil de l'Égypte antique ?

A cette question décisive, la réponse est claire et nette, d'une positivité probante. Précisément, le soleil est pour **Héraclite** la plus belle manifestation non seulement du feu matériel et visible, mais du feu invisible, intelligent et en quelque sorte spirituel, dont le feu matériel est l'approximative et presque grossière image.

³⁸ Diels, 12, B 76 : ζῆ πῦρ τὸν γῆς θάνατον.

Ce passage d'**Héraclite** qui est de bout en bout un souvenir du mythe égyptien du soleil : *“Non seulement le soleil est nouveau chaque jour, mais en réalité est toujours (sans interruption) nouveau.”*³⁹

Il est donc fort probable qu'**Héraclite** ait adapté les données égyptiennes à son système philosophique, ainsi que des passages comme celui qui vient d'être cité le montrent assez nettement.

Cette idée du soleil qui se renouvelle chaque jour est typiquement égyptienne. Cette idée est déjà thématisée dès les temps les plus reculés de la civilisation pharaonique. Le § 1688 des *Textes des Pyramides*, à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), fait état du soleil qui s'enfante journellement et qui naît chaque jour : **Khepri** au lever, **Rê/Râ** au zénith, **Atoum** au coucher. Les pyramides et les obélisques sont des monuments essentiellement solaires. Pharaon lui-même était considéré comme fils de **Rê/Râ**, de la IV^e dynastie jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne.

Dans l'Égypte ancienne également, le corps de **Khepri** est l'éternité : *“A qui mènent les chemins de l'éternité (c'est-à-dire les constellations)?”* · *“C'est Ré lui-même”*, disent les textes égyptiens.

Le soleil navigue sans interruption dans l'imagerie égyptienne : *“Tu sortiras dans la barque de la nuit et tu reviendras dans la barque du jour”* (*Textes des Sarcophages*).

2. L'âme et sa destinée d'outre-tombe : Héraclite reprend les conceptions égyptiennes

Selon une croyance populaire des Athéniens, les âmes des morts devenaient des étoiles filantes.

Mais, pour **Héraclite**, il s'agit d'un processus beaucoup plus complexe, que le destin de l'âme humaine dans l'Au-delà.

Voici un fragment héraclitéen particulièrement digne d'intérêt : *“L'âme la plus sage et la meilleure est une lueur sèche (augē ksērē).”*⁴⁰

³⁹ Diels, 12, B 6 : ὁ ἥλιος οὐ μόνον [...] νέος ἐφ' ἡμέρῃ ἐστίν ἀλλ' αἰεὶ νέος συνεχῶς.

⁴⁰ Diels, 12, B 12, B118 : αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

Le destin lumineux est réservé aux âmes d'un rare mérite. Ce sont les âmes les plus vertueuses qui sont pour ainsi dire mises en lumière. Parce qu'elles participent ainsi directement du feu cosmique. C'est l'âme la plus sage et la meilleure qui est une étincelle d'essence stellaire. L'âme juste reçoit sa "mesure" de feu, et devient elle-même une lueur dans le perpétuel devenir de l'univers.

Dans l'Égypte précisément, le mort jugé digne devenait un être lumineux, un *khôu* solaire et immortel. Ce *khôu* est primitivement une parcelle détachée de l'intelligence divine, et les dieux eux-mêmes sont aussi des *khôu*.

Voici un texte égyptien non moins caractéristique, pensé et écrit plus de 20 siècles avant la naissance d'Héraclite : "O Pépi (le Pharaon défunt), tu es âme comme l'étoile vivante." (*Textes des Pyramides*, § 902).

Dans l'Égypte ancienne, l'ordre physique et l'ordre moral étaient unis à l'ordre divin cosmique lui-même. En compagnie des dieux terrestres et des dieux célestes, le défunt bienheureux montait parmi les Étoiles Impérissables : "Il monte au ciel parmi les Étoiles Impérissables" (*Textes des Pyramides*, § 940).

Cette idée du destin stellaire du défunt est très caractéristique de la philosophie pharaonique. Elle a dû avoir quelque influence sur la pensée d'Héraclite.

3. La mystique du fleuve chez Héraclite lui vient d'Égypte. Le flux perpétuel universel, idée centrale de la philosophie égyptienne

L'image du fleuve qui s'écoule en toutes ses métamorphoses permet à Héraclite de tirer sa grande leçon sur la permanence et le changement, l'incessante mobilité et le perpétuel écoulement de toutes choses.

Les fragments d'Héraclite que l'on peut évoquer ici sont les suivants :

- "D'autres et d'autres eaux se ruent (*epirrei*) sur ceux qui descendent dans des fleuves (qui restent) les mêmes."⁴¹ ;

- "Nous descendons et ne descendons pas dans les mêmes fleuves, (parce que) nous sommes (ces fleuves) et ne (les) sommes pas."⁴² ;

⁴¹ Diels, 12, B 12 : ποταμοῖσι τοῖσιν αὐτοῖσιν ἐμβαίνουσιν ἕτερα καὶ ἕτερα ὕδατα ἐπιρρεῖ.

- "Il n'est pas possible de se baigner deux fois dans un fleuve (qui soit) le même."⁴³

C'est dans l'Égypte qu'on trouve le mieux la "mystique" du fleuve, avec le majestueux Nil. Descendre et remonter le Nil est presque un rite banal dans l'ancienne Égypte. Le Nil est lui-même une puissance céleste. Les morts traversent le Nil au milieu de mille épreuves. Au ciel, il existe un Nil présenté comme le "firmament liquide". Lorsqu'on a traversé l'élément liquide pour rejoindre les Bienheureux, il n'est plus possible de le parcourir deux fois.

Héraclite distingue l'essence du fleuve de ses eaux "toujours neuves". Dans l'Égypte ancienne, **Hâpy** était l'essence du Nil, l'Esprit du Fleuve. Et le Nil est le plus long fleuve du monde. Les textes rituels parlent de "*se baigner dans le flot*" du Nil qui s'écoule.

L'idée de l'universel changement, du flux perpétuel, du mouvement universel des choses et des êtres en tant que loi du monde, cette idée-là a été formulée par les philosophes égyptiens des siècles avant la naissance d'**Héraclite**, ainsi que le témoigne clairement ce passage du *Papyrus moral de Boulaq* : "*Le cours du fleuve s'est écarté, les années passées ; une autre direction se fait dans l'année suivante : les grands océans se dessèchent; les rivages deviennent des abîmes ; il n'y a point eu d'homme d'un seul dessein. C'est ce que répond la maîtresse de la vie.*"⁴⁴

Ainsi, pour le philosophe égyptien qui a écrit ce texte, l'instabilité des choses humaines est comparable au devenir incessant de la nature universelle. Ce qui contient déjà la pensée du philosophe grec d'Ephèse.

Dans l'Égypte, il y a l'affirmation nette que le flux perpétuel en ses cycles est bien la loi du monde vivant : "*La vie est un cycle; ainsi, les arbres tombent.*"⁴⁵

L'on voit que bien des siècles avant **Héraclite**, environ mille ans avant, ces deux idées essentielles sur le changement, la mobilité et le devenir des choses (ainsi

⁴² Diels, 12, B 49 a : ποταμοῖς τοῖς αὐτοῖς ἐμβαίνομέν τε καὶ οὐκ ἐμβαίνομεν, εἰμέν τε καὶ οὐκ εἰμέν.

⁴³ Diels, 12, B 91 : πόταμῳ γὰρ οὐκ ἔστιν ἐμβῆναι δις τῷ αὐτῷ.

⁴⁴ Papyrus moral de Boulaq n°4.

⁴⁵ Claire Lalouette, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, Paris, Gallimard, 1984, p. 221. Il s'agit des "Chants du Désespéré" (XII^e dynastic, 1991-1790 av. notre ère).

que la solitude de l'homme dans l'univers face à un tel flux universel) avaient cours en Égypte de façon presque populaire. Ces idées égyptiennes pouvaient avoir quelque influence sur la philosophie grecque tant elles étaient fort répandues en Égypte.

Voici un autre texte bien caractéristique : *“Une génération passe et d'autres hommes viennent à sa place, depuis le temps des ancêtres. (...). J'ai entendu les discours d'Imhotep, et de Dedefhor, dont les hommes partout prononcent les paroles, mais où est maintenant leur résidence ?”*.

Ainsi, un penseur du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère) fait allusion à **Imhotep**, ministre du roi **Djoser** (vers 2700 av. notre ère), et à **Dedefhor**, fils du roi **Khéops** (vers 2650 av. notre ère), connu de tous à cause de la Grande Pyramide.

Tableau comparatif entre les idées égyptiennes et la philosophie héraclitéenne :

Égypte ancienne	Héraclite
1. Râ/Rê, soleil (feu) divinisé, a inauguré la vie, l'existence. 2. Le soleil se renouvelle chaque jour (Khepri au lever, Râ au zénith et Atoum au coucher) 3. Destin stellaire du défunt (<i>“Tu es âme comme l'étoile vivante”, Textes des Pyramides, § 902</i>). L'âme bienheureuse, juste de voix, est esprit lumineux (<i>akh, akhou</i>). 4. La vie est un cycle (XII^e dynastie, Moyen Empire : 2052-1778 av. notre ère) ; les arbres tombent, les générations passent et d'autres hommes viennent. 5. La mystique du Fleuve ; le Nil céleste, le Nil terrestre. Le Nil coule, change en ses crues régulières, mais son Esprit, son Essence (Hâpy) demeure.	1. Le <i>Feu (par)</i>, l'origine et le terme du devenir. 2. Le soleil est chaque jour nouveau, sans interruption, toujours nouveau (<i>helios éstin aei néos</i>) 3. L'âme (<i>psyche</i>) est d'essence stellaire, la plus sage et la meilleure est une lucur sèche (<i>auge ksere</i>). 4. Le flux perpétuel universel, le changement et l'instabilité des choses et des êtres. 5. D'autres et d'autres eaux se ruent sur ceux qui descendent dans des fleuves qui restent les mêmes ; il n'est pas possible de se baigner deux fois dans un fleuve qui soit le même.

Xénophane de Colophon

(vers 580 av. notre ère)

Xénophane de Colophon, cité ionienne de l'Asie Mineure ancienne au nord d'Éphèse, naquit vers 580 av. notre ère. Il est le fondateur de l'école d'Elée, vers 535, ancienne ville d'Italie, en Lucanie, colonie des Phocéens, patrie de **Zénon** et de **Parménide**, deux philosophes également de cette école.

Les trois témoignages suivants indiquent un contact entre **Xénophane** et les Égyptiens.

1. Xénophane et les cérémonies égyptiennes

- *“Xénophane exhortait les Égyptiens à ne pas honorer Osiris en tant que mortel, s'ils le considéraient comme tel, mais à ne pas le pleurer, s'ils pensaient qu'il était un dieu.”*⁴⁶ ;

- *“Xénophane de Colophon estimait volontiers que les Égyptiens ne devaient pas pleurer leurs dieux, s'ils les considéraient comme tels, ou s'ils les pleuraient, qu'ils ne devaient pas les considérer comme dieux.”*⁴⁷ ;

- *“Xénophane, le physicien, voyant les Égyptiens se frapper et se lamenter pendant la fête (en l'honneur des dieux), les avertit familièrement. S'ils sont dieux, dit-il, ne vous lamentez pas sur eux, mais s'ils sont hommes, ne les sacrifiez pas.”*⁴⁸ ;

Les verbes “exhorter” (*keleúō*, “ordonner” ; *diakeleúomai*, “exhorter”) et “voir” (*horáō*, “voir, percevoir par l'organe de la vue”) montrent que **Xénophane** a eu des contacts directs, physiques, “visuels”, avec l'Égypte : en effet, au pays des Pharaons, il a vu des cérémonies, il s'est fait expliquer bien des choses, enfin il a exhorté les prêtres égyptiens à abandonner certains de leurs rites en faveur des divinités. Ainsi, en Égypte même, **Xénophane de Colophon** a vu de ses yeux (*horáō*) les Égyptiens se frapper la poitrine (*kóptomai*) et pousser des

⁴⁶ Diels, 11, A, 13 : Ξ ενοφάνης Αἰγυπτίοις ἐκέλευσε τὸν Ὅσιριν εἰ θνητὸν νομίζουσι μὴ τιμᾶν ὡς θνητόν, εἰ δὲ θεὸν ἡγοῦνται μὴ θρηνεῖν.

⁴⁷ Diels, 11, A, 13 : εἰ μὲν οὖν Ξ. ὁ Κολοφώνιος ἤξιωσε τοὺς Αἰγυπτίους, εἰ θεοὺς νομίζουσι, μὴ θρηνεῖν, εἰ δὲ θρηνοῦσι, θεοὺς μὴ νομίζειν.

⁴⁸ Diels, 11, A, 13 : Ξ. ὁ φυσικὸς τοὺς Αἰγυπτίους κοπτομένους ἐν ταῖς εὐρταῖς καὶ θρηνοῦντας ὁρῶν ὑπέμνησεν οἰκείως· ὅττοι φησὶν εἰ μὲν θεοὶ εἰσι, μὴ θρηνεῖτε αὐτοὺς· εἰ δ' ἄνθρωποι, μὴ θύετε αὐτοῖς.

lamentations (*thrēneō*) au milieu de leurs fêtes (*héortē* ; *héortázō*, “célébrer une fête solennelle”).

Xénophane mentionne le dieu **Osiris**. En effet, la légende osirienne, - les combats du dieu, sa mort, sa résurrection, - était fêtée, chaque année, par exemple à Saïs et à Abydos, à grand renfort de manifestations, d'épisodes mimés, de récitation. Au cours du quatrième mois de l'année égyptienne, Khoiak, le pays entier attendait la résurrection d'**Osiris**, et l'annonce de la renaissance du dieu **Osiris** était certainement accompagnée de grandes réjouissances populaires. **Xénophane** a donc bien noté ces festivités égyptiennes liées à **Osiris**, une divinité reconnue dans l'Égypte entière.

2. Xénophane combat et rejette le polythéisme et l'anthropomorphisme

Voici deux passages caractéristiques du philosophe grec :

- “Mais les mortels croient que les dieux ont été engendrés comme eux, qu'ils ont des vêtements, une voix et un corps semblables aux leurs.”⁴⁹ ;

- “Mais si les bœufs, (les chevaux) ou les lions avaient des mains, et si, avec leurs mains, ils savaient dessiner et accomplir les mêmes ouvrages que les hommes, les bœufs feraient des dieux semblables aux bœufs, les chevaux des dieux semblables aux chevaux, ils dessineraient les images des dieux et leur donneraient des corps semblables à celui qu'ils ont eux-mêmes.”⁵⁰

Xénophane de Colophon a dû être fort étonné par le culte que l'ancienne Égypte rendait aux animaux. Ces animaux furent d'abord honorés en tant qu'animaux, les uns pour leur force, comme le lion, le crocodile; les autres, comme les bœufs, l'oie, le bélier, etc., à cause des services domestiques quotidiens et permanents rendus à l'homme. Plus tard, l'idée première se modifia parmi les théologiens égyptiens, et l'animal cessa d'être le dieu, pour devenir la demeure, le tabernacle vivant, le corps, dans lequel les dieux infusaient une parcelle de leur divinité. Ainsi, l'épervier fut l'incarnation d'**Horus** et non plus **Horus** lui-même, le “chacal” et le bœuf furent l'incarnation d'**Anubis** et de **Ptah**, et non plus **Anubis** ou **Ptah** en personne.

⁴⁹ Diels, 11, B 14 : ἀλλ'οἱ βροτοὶ δοκέουσι γεννᾶσθαι θεούς, τὴν σφετέρην δ' ἑσθῆτα ἔχειν φωνὴν τε δέμας τε.

⁵⁰ Diels, 11, B 15 : ἀλλ'εἰ χεῖρας ἔχον βόες (ἵπποι τ') ἢ λέοντες ἢ γράφαι χεῖρεσσι καὶ ἔργα τελεῖν ἄπερ ἄνδρες, ἵπποι μὲν θ' ἵπποισι βόες δέ τε βουσὶν ὁμοίας καὶ (καὶ) θεῶν ἰδέας ἔγραφον καὶ σώματ' ἐποιοῦν τοιαῦθ' οἷον περ καὶ αὐτοὶ δέμας εἶχον (ἕκαστοι).

Il n'y a donc pas à vrai dire d'“anthropomorphisme” comme le croyait **Xénophane**. En effet, **Horus**, par exemple, est tantôt un homme, tantôt un épervier, tantôt un épervier à tête d'homme, tantôt un homme à tête d'épervier. Cependant, **Horus-dieu** n'est pas plus lui-même sous une de ces quatre formes qu'il ne l'est sous l'autre.

D'autre part, il ne s'agit pas vraiment non plus de “polythéisme”, mais de “visualisation” des forces cosmiques et divines. En effet, dans la conception égyptienne des origines, avant la création régnait une Unité une et indivisible. La multiplicité de l'existant et des dieux n'est qu'une différenciation en la pluralité de “plusieurs millions” du Dieu primordial unique. Le fondement du “polythéisme” égyptien s'explique ainsi : dès qu'il existe de par lui-même, avant la création, avant les dieux, avant le ciel et la terre, avant la mort, le dieu-Aîné doit se différencier, et cette différenciation est la multiplicité même des êtres et des choses de l'univers. Le système théologique égyptien est ouvert : les multiples divinités sont “uniques, sans égal”, mais elles ne sont que la “dispersion phénoménale” de l'Unité primordiale. La multiplicité et la diversité sont des manifestations de l'Unité, c'est-à-dire du dieu créateur, qui fut unique au commencement et qui se transforma, par son œuvre de création, en millions d'autres formes cosmiques. Les dieux égyptiens sont des puissances qui expliquent le monde à travers le langage “codé” des mythes, toujours difficiles à “expliciter” totalement : l'essentiel est le message au sujet du monde et de l'humanité⁵¹.

3. Pour Xénophane il n'y a qu'un seul dieu

Pour le philosophe grec de Colophon, il n'y a qu'un seul dieu, car la multiplicité et l'inégalité comme l'égalité (entre les dieux) sont contraires à la perfection divine. Ce Dieu unique a tous les attributs qui conviennent à son essence. En effet, “*Il est un seul dieu, le plus grand parmi les dieux et les hommes, qui ne ressemble aux mortels, ni pour le corps, ni pour la pensée.*”⁵² Encore ce passage sur la plénitude de l'être divin unique : “*Tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend.*”⁵³

⁵¹ Erik Hornung, *Les Dieux égyptiens. Le Un et le Multiple*, trad. par Paul Couturiau, Monaco, Editions du Rocher, 1986, édition originale allemande, 1971.

⁵² Diels, 11, B 24 : εἷς θεός, ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος, οὐτὶ δέμας θνητοῖσιν ὁμοίος οὐδὲ νόημα.

⁵³ Diels, 11, B 24 : οὐλος ὁρᾷ, οὐλος δὲ νοεῖ, οὐλος δὲ τ' ἀκούει.

Xénophane proclame ainsi l'identité de Dieu et du monde, et son "monothéisme" est en réalité un "panthéisme", en ce sens que dieu et l'univers sont un et finis, mais c'est dieu qui mène tout par la force de son intelligence⁵⁴.

Des divinités égyptiennes étaient "décrites" aussi comme des êtres cosmiques : "dieu solaire", "déesse mère", "dieu de la terre", "déesse du ciel", etc. Le dieu créateur, **Un**, se différencie lui-même dans son œuvre de création, tout en différenciant aussi le monde.

C'est le roi **Akhnaton Aménophis IV** (1372-1354 av. notre ère) qui apporta une nouveauté tout à fait radicale dans la conscience de l'humanité avec le dieu **Aton**, dieu vraiment unique, ne tolérant pas l'existence de dieux autres que lui. L'approche d'**Akhnaton** est absolue et normative. La révélation d'un *Dieu unique*, excluant les autres dieux, date, dans l'histoire générale de la civilisation humaine, du Pharaon **Akhnaton**, et non de **Xénophane de Colophon**, et pas même d'autres conceptions religieuses, très postérieures à **Akhnaton**.

Puisqu'il a vu de ses yeux des festivités religieuses égyptiennes ("**Xénophane** exhortait les Égyptiens à ne pas honorer Osiris", "**Xénophane**, le physicien, voyant les Égyptiens se frapper la poitrine", etc.), **Xénophane de Colophon** a dû connaître des échos de la théologie égyptienne, alors que le philosophe grec se moquait des dieux adorés par la foule et du culte qui leur était rendu par les prêtres.

Tableau comparatif

Égypte ancienne	Xénophane de Colophon
1. Festivités religieuses à propos d' Osiris	1. Xénophane exhorte les Égyptiens à ne pas honorer Osiris
2. L'Unité divine primordiale et les multiples divinités, incarnées dans des animaux ou des statues humaines ; culte journalier aux divinités dans les temples ; en réalité, le système religieux égyptien est très symbolique, très "codé".	2. Les mortels croient que les dieux ont été engendrés comme eux (voix, corps, vêtements). Montaigne (1533-1592), qui cite Xénophane , reprend la critique de l'anthropomorphisme dans <i>l'Apologie de Raymond Sebond</i> .

⁵⁴ Diels, 11, B 25 : "Mais sans labeur, il mène tout par la force de son intelligence" : ἀλλ' ἀπάνευθε πόνοιο νόου φρενὶ πάντα κραδαίνει.

3. Dieu primordial unique; autres dieux, êtres et choses nés de la multiplication de <i>l'Être-Un</i> premier, transcendant et unique. Aton est le Dieu unique et universel, pour l'ensemble de l'humanité.	3. Il est un seul dieu, le plus grand parmi les dieux et les hommes. Dieu possède la plénitude de l'être, comme il est tout l'être.
--	--

Empédocle - Anaxagore - Démocrite et l'influence égyptienne

Thalès (fin du VII^e s. - début du VI^e s. av. notre ère), **Anaximandre** (vers 610 - vers 547 av. notre ère), **Anaximène** (né vers 586 av. notre ère), pour *l'école de Milet* ; **Solon d'Athènes** (vers 640 - vers 558 av. notre ère) ; **Pythagore de Samos** (vers 590-vers 530 av. notre ère), **Héraclite** (vers 540-vers 480 av. notre ère), **Xénophane de Colophon** (vers 580 av. notre ère) : tous ces penseurs grecs des premières générations de la philosophie occidentale ont été tributaires, à bien des égards, de l'Égypte, ainsi qu'il ressort soit de leurs biographies soit des synthèses historiques élaborées par des savants grecs eux-mêmes.

Ainsi, en tenant compte des acquis historiques et biographiques, et en examinant les philosophies de ces premières générations de penseurs grecs, l'on peut affirmer, en toute vérité et en toute objectivité, que la philosophie grecque, née en Asie Mineure, a subi une influence égyptienne sur son développement, dans le cours du VI^e siècle avant notre ère.

Du reste, d'après les Grecs eux-mêmes, la philosophie avait d'abord pris naissance à l'étranger : chez les Mages en Perse, les Chaldéens en Babylonie et en Assyrie, les Gymnosophistes dans l'Inde, les Druides et Semnothées chez les Celtes et les Gaulois, les Égyptiens et Éthiopiens (Nubiens) de la vallée du Nil. C'est ce qu'affirment clairement **Sotion**, grammairien d'Alexandrie et historien de la philosophie, au II^e siècle avant notre ère (*Filiations*, livre XXIII), et **Aristote** dans *le Livre de la Magie*, où il est effectivement question de **Zoroastre**. Ce même **Aristote** attribue aux Égyptiens l'origine des mathématiques (*Métaphysique*, A, 1, 981, b 23).

Hérodote (vers 484-vers 420 av. notre ère), historien ; **Hécatée de Milet** (vers 560 - vers 480 av. notre ère), historien et géographe ; **Platon** (428/427 - 348/347

av. notre ère), philosophe ; **Aristote** (384-322 av. notre ère) : tous ces auteurs et ceux de l'époque d'**Alexandre le Grand** (356-323 av. notre ère) attribuent, sans exception, les premiers ouvrages scientifiques et intellectuels à l'Orient, l'Égypte y compris.

Ainsi, dans l'Antiquité, les Grecs sérieux, savants, et toutes catégories confondues, géographes, historiens, philosophes, etc., ne considéraient pas la Grèce comme le berceau de la science et de la philosophie.

En effet, religion, morale, cosmogonies, astronomie, géométrie, philosophie, médecine, écriture, arts, initiations ("les Mystères"), etc., se trouvent déjà dans les civilisations antérieures à la Grèce.

Chez les Perses arrivés sur le plateau de l'Iran vers 2000 av. notre ère, **Zarathushtra** (Zarathoustra, Zoroastre), le premier mage (prêtre et savant), apparaît vers 700 av. notre ère. Il explique la Nature par le jeu des contrastes et par l'opposition du bien et du mal, c'est-à-dire par l'opposition du dieu **Ormuzd** (ou **Ahura-Mazda**), principe du Bien, créateur, sagesse et loi du monde, et de **Ahriman**, esprit du Mal.

La Chaldée est le nom donné vers 1000 av. notre ère à une partie de la région de Sumer (basse Mésopotamie), puis, au VIII^e siècle av. notre ère, à la Babylonie (partie inférieure de la Mésopotamie). Les Chaldéens (royaume du Sinéar) expliquent la formation de l'univers par une conquête sur le chaos. Ils croient à l'astrologie, aux forces naturelles et aux génies. Ils ont laissé des récits poétiques sur les dieux et le monde.

Les ascètes de l'Inde, nommés par les Grecs "gymnosophistes", ou "philosophes nus" (grec *gymnos*, "nu", et *sophos*, "sage"), étaient les prêtres et les sages hindous qui enseignaient les sagesse et les philosophies dérivées des Védas (livres sacrés, écrits en sanskrit, attribués à la révélation de **Brahma**) ou de la doctrine de **Bouddha** (*Sakyamuni*).

Au cours du 1^{er} millénaire (1200 - 150 av. notre ère), les Celtes envahirent la Gaule et l'Espagne (Celtibères), les Îles Britanniques, l'Italie, les royaumes hellénistiques et l'Asie Mineure (Galatie). La civilisation gauloise se met en place, dans la zone continentale, à la période de la Tène I, entre 480 et 250 av. notre ère. Les Gaulois étaient des Celtes. Les Gaulois accordaient une place particulière aux chefs religieux, les druides, et aux poètes-musiciens, les bardes.

Ils croyaient, semble-t-il, à la vie future et à l'immortalité de l'âme (modes funéraires variés).

Dans la vallée du Nil, les Pyramides datent de la III^e dynastie, à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère) : **Imhotep** est l'architecte de la pyramide à six degrés du roi **Djoser**, à Saqqarah, - pyramide qui est le premier monument en pierre de taille dans l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité. Dès l'époque thinite (3200-2780 av. notre ère), l'écriture était déjà inventée. Le culte des dieux, des morts, le thème du jugement des morts, la sculpture selon un canon déterminé, l'architecture, la médecine, la momification, la matière (**noun**) et l'esprit (**râ/rê**), la notion du devenir (**khepri**), le destin stellaire de l'âme humaine bienheureuse, la psychologie (éléments constitutifs de l'être humain, en sa corporéité et en son essence même), l'enseignement de la sagesse (de la philosophie) à partir des textes qui exprimaient un humanisme qui proposait à l'homme les voies d'une conduite honnête (Enseignement d'**Imhotep**; Enseignement de **Hordjedef**, second fils de **Chéops** ; Enseignement pour **Kagemni**, ministre de **Snefrou** ; Enseignement de **Ptahhotep**, ministre de **Isesi** ; Enseignement de **Kaïrès** : tout cela dès l'Ancien Empire), les progrès de la géométrie et de l'astronomie : tel est l'énorme acquis philosophique, scientifique, culturel, intellectuel, de l'Égypte dans ces temps anciens de l'histoire humaine.

Avant l'arrivée des Achéens (XV^e siècle av. notre ère) et l'invasion doriennne (fin du II^e millénaire), la Crète avait connu, au II^e millénaire, la plus brillante période de son histoire ancienne avec la civilisation minoenne (Cnossos, Malia, Phaistos). Les Crétois croyaient aux forces de la nature divinisées, et au culte des morts.

C'est après l'expansion grecque vers l'Orient et l'Occident, entre le VIII^e et le VI^e siècles av. notre ère, que la Grèce va entreprendre son éveil intellectuel (scientifique et philosophique). Le premier philosophe grec est justement **Thalès** (fin du VII^e siècle - début du VI^e siècle av. notre ère), et ce **Thalès** n'eut pas d'autres maîtres que des prêtres égyptiens.

Il est évident que les Grecs, dès leurs débuts intellectuels en Ionie (partie centrale de la région côtière de l'Asie Mineure), ont été en relation avec ces civilisations anciennes de la Perse, de la Chaldée, de l'Inde, de l'Asie Mineure centrale, de la Phénicie (littoral syro-palestinien), de la Crète et de la vallée du Nil (Égypte - Nubie). Ils ont pris contact avec les cosmogonies, les religions, les sciences et les philosophies de ces anciens foyers de civilisation.

Et bien de mots grecs n'ont pas d'étymologie établie ni en indo-européen ni à l'intérieur du grec lui-même. C'est, par exemple, le cas des termes suivants : *sophós*, “qui sait, qui maîtrise un art ou une technique”, et aussi “instruit, intelligent”; nous avons ce composé progressif : *phílo*, “qui aime *tò sophón*, la science, la sagesse”, d'où *philosophía*, “goût pour la sagesse, la science”. Mais *phil-/philo-*, “ami”, “aimé, chéri, cher”, n'a pas lui-même d'étymologie connue. Dans les autres langues indo-européennes en effet, il n'y a rien de comparable à *phil-/philo-* ; les Grecs voyaient leurs dicux sous forme corporelle, et non comme des esprits : le mot *theós* (*thiós* en béotien) n'a pas non plus d'étymologie connue, établie ; il désigne “dieu”, par opposition à l’“homme”, “être humain”, *ánthrōpos*, au sens de latin *homo* : l'étymologie véritable d'*ánthrōpos* est ignorée.

Commencée avec **Thalès**, l'influence égyptienne sur les penseurs grecs se poursuivra jusqu'au VI^e s. avant notre ère, même quand le génie grec s'est déjà manifesté dans ses caractères distinctifs.

Ainsi, **Empédocle**, **Anaxagore** et surtout **Démocrite** subirent encore, directement ou indirectement, l'influence égyptienne.

Empédocle d'Agrigente (né peu avant 490 - mort vers 438)

Poète, médecin, réformateur religieux, ingénieur, naturaliste, devin, **Empédocle** naquit à Agrigente, une colonie doriennne de Sicile. Son père était un politicien, très respectueux de l'égalité civique.

Admirateur de **Pythagore**, esprit à la fois mystique et précis, **Empédocle** revient, après *l'école d'Élée* (**Xénophane de Colophon**, **Zénon**, **Parménide**), à l'explication des formes changeantes du devenir : il ne retient pas, comme chez les grands Ioniens (**Thalès**, **Anaximandre**, **Anaximène**), un principe unique - l'eau, l'air ou le feu - susceptible de diverses transformations, ou de mutations selon **Héraclite d'Éphèse**. **Empédocle** “abandonne” ainsi la thèse de l'unité du principe constitutif, pour poser, en naturaliste, l'hétérogénéité radicale de quatre racines (*rhizōmata*) de toutes choses contre *l'Un* qui est *l'Être* : le feu, l'air, la terre et l'eau. Ces éléments fondamentaux de toutes choses (les fameux “quatre éléments” médiévaux) courent les uns à travers les autres sous le double effet de deux forces contraires, *Philotēs* (*Amour*, *Libido*) et *Neĩkos* (*Haine*, *Querelle*).

Empédocle s'exprime ainsi, poétiquement :

“Écoute en premier lieu quelles sont les quatre racines de toutes choses :

“Zeus le brillant, Héra la porteuse de vie, Aidôneus,

“Et Nestis, qui, de ses larmes, distille la source mortelle.”¹

Zeus (ou parfois **Héphaïstos**) est ici identifié avec le *feu*, **Héra** avec l'*air* qui entretient la vie chez tous les êtres animés, **Aidôneus**, rois des Enfers, avec la *terre*, **Nestis** enfin avec l'eau qui véhicule, et peut-être contient le *sperme*, le germe (*sperma*) d'où naissent les mortels.

C'est du mélange de ces quatre éléments que toutes les choses sont faites, selon deux forces qui président éternellement au devenir : l'*Amour* (*Philotēs*), force universelle d'attraction qui tend inlassablement à unir toutes choses, et la *Haine* (*Neĩkos*), force de répulsion qui divise toutes choses.

Cette vision reprend pour ainsi le modèle de l'explication de la *Nature* et de son devenir dans la vie organique, à l'instar des grands Ioniciens qui tiennent eux-mêmes une telle “explication” de l'Égypte antique.

La théorie des éléments faisait partie en effet de la cosmogonie égyptienne. Convaincu de ce fait, **Plutarque** (vers 50 - vers 125), qui voyagea en Égypte, a cherché d'expliquer les doctrines grecques sur le monde en s'aidant des mythes égyptiens.

Plutarque résume ainsi la doctrine empédocléenne : “**Empédocle** donne au principe générateur du bien le nom d'amour et d'amitié ; souvent encore il l'appelle harmonie au doux regard. Quant au principe du mal, il le désigne sous le nom de haine pernicieuse, de discorde sanglante.”²

Et ce commentaire global de **Plutarque** : “Effectivement, l'origine et la composition du monde est le produit d'un mélange de deux forces contraires, qui ne sont certes pas également puissantes, mais dont la meilleure prévaut.”³

¹ Diels, 21, B6 : τέσσαρα γὰρ πάντων ριζώματα πρῶτον ἄκουε·
Zeὺς ἀργής Ἡρῇ τε φερέσβιος ἡδ' Ἀιδωνεύς.
Νῆστις θ' ἡ δαχρύοις τέγγει χροῦνῳμα βρότειον.

² Plutarque, *Isis et Osiris*, 370 c.

³ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 a.

Ainsi, dans le corps et dans l'âme du monde, il y a toujours et nécessairement une lutte opiniâtre du principe du mal avec le principe du bien. Ceci est tout à fait égyptien, reconnaît **Plutarque** : *“Dans cette âme du monde, l'intelligence et la raison, qui est le guide et le souverain maître de tout ce qui s'y fait d'excellent, c'est Osiris.”*⁴

L'autre élément contraire est **Seth (Typhon)**, tout ce qu'il y a dans l'âme du monde de passionné, de subversif, de déraisonnable et d'impulsif.

La théorie des contraires existe bien dans la philosophie égyptienne, avec le mythe, très connu, d'**Osiris** et de **Seth**.

Dans la terre, dans le vent, dans l'eau, dans le ciel et dans les astres, tout ce qui est réglé, constant et salutaire, par rapport aux saisons, aux températures et aux périodicités, tout cela découle d'**Osiris**, sa manifestation sous forme sensible⁵.

Au contraire, **Seth (Typhon)** est tout ce qu'il y a d'irrégulier dans l'univers : tous les désordres auxquels donnent lieu les irrégularités et les intempéries des saisons, les éclipses de soleil, les effacements de la lune, sont comme les sorties et les manifestations de **Seth**⁶.

La loi même de l'Univers est la marche d'une évolution ou d'un mouvement incessant où les états d'équilibre sont faits et défaits continuellement.

Cette hypothèse cosmologique égyptienne sera reprise par **Empédocle**, dans l'Antiquité, et par Herbert SPENCER, au XIX^e siècle, dans ses *Premiers Principes*, en distinguant, lui aussi, dans la vie du monde, la tendance qui porte l'hétérogène vers l'homogène, puis la tendance inverse de celle-là.

Dans l'Introduction de *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, **Diogène Laërce** résume admirablement la théorie des quatre éléments de la philosophie égyptienne : *“Telle est la philosophie des Égyptiens au sujet des dieux et de la justice. Elle affirme que la matière est le principe des choses, qu'ensuite les quatre éléments s'en séparèrent et que toutes sortes d'êtres*

⁴ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 a : ἐν μὲν οὖν τῇ ψυχῇ νοῦς καὶ λόγος ὁ τῶν ἀρίστων πάντων ἡγεμὼν καὶ κύριος Ὅσιρις ἐστίν.

⁵ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 b : Ὅσιριδος ἀπορροὴ καὶ εἰκὼν ἐμφαινομένη.

⁶ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 b.

vivants en sortirent. Les dieux sont le soleil et la lune. L'un appelé Osiris, l'autre Isis.”⁷

Les penseurs grecs devaient connaître la philosophie égyptienne des quatre éléments, puisque **Plutarque**, né à Chéronée, une ville de Béotie (Grèce), et **Diogène Laërce**, né à Laërte, en Cilicie, une région située au sud de la Turquie d'Asie, à plus d'un siècle d'intervalle, résument fort admirablement cette philosophie. En particulier, le mythe égyptien d'**Osiris**, de **Seth**, d'**Isis** et d'**Horus** était connu des savants grecs. Ce mythe représente, dans le fond, le perpétuel antagonisme des forces de la nature. Le rapprochement entre les conceptions égyptiennes (**Osiris**, **Isis** et **Seth**) et la doctrine d'**Empédocle** (*Amour et Discorde*) est loin d'être arbitraire.

En effet, entre **Osiris**, **Isis** et **Seth**, l'antagonisme n'est pas seulement celui des phénomènes physiques entre eux, mais encore, et surtout, celui du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres.

Avant les Grecs avec **Homère** et **Hésiode**, les Égyptiens et les Perses sont les deux peuples de l'Antiquité chez lesquels le dualisme moral a pris une très grande importance : en Égypte nous avons le mythe, fort riche, d'**Osiris** et de **Seth**, en Perse le Bien et le Mal sont devenus deux entités morales, **Ormuzd** et **Ahriman**. Dans l'un et l'autre contextes, en Égypte et en Perse, il s'agit, fondamentalement, de la lutte cosmogonique des éléments entre eux.

Or, antérieurement à cette lutte cosmique, il y avait un état d'union du monde avant l'état actuel : le *Noun* égyptien, qui deviendra le dieu *Sphairos* d'**Empédocle**, c'est-à-dire la phase d'union parfaite de la vie du monde. L'évolution incessante de l'Univers à travers ses cycles d'équilibre des forces contraires et ses périodes de désagrégation et de désintégration a un point de départ : le *Sphairos*, qui était uni à lui-même dans “l'épaisse cachette” de l'*Harmonie*. Suite à un “tremblement incercible” le secouant, le *Sphairos* se disloqua, laissant la prédominance de la Haine succéder à celle de l'Amour. S'ensuivit la production des formes vivantes, puis des “espèces fixes”, hommes, animaux et plantes sous le regard des astres.

⁷ Diogène Laërce, *Vies*, Introduction, 10 : τὴν δὲ τῶν Αἰγυπτίων φιλοσοφίαν εἶναι τοιαύτην περὶ τε θεῶν καὶ ὑπὲρ δικαιοσύνης. Φάσκειν τε ἀρχὴν μὲν εἶναι τὴν ὕλην, εἶτα τὰ τέσσαρα στοιχεῖα ἐξ αὐτῆς διακριθῆναι, καὶ ζῶα παντοῖα ἀποτελεσθῆναι. θεοὺς δ'εἶναι ἥλιον καὶ σελήνην, τὸν μὲν Ὅσιριν, τὴν δ' Ἴσιν καλουμένην.

C'est exactement le schéma égyptien de la création. Du *Noun* sortira tout l'Univers (dieux, hommes, animaux, plantes, mortalité, cieux, terre, air, atmosphère) par suite de la puissance du Principe démiurgique, issu lui-même de la Totalité initiale. L'Univers est la manifestation de l'évolution de toutes les formes vivantes et de toutes les espèces de la Nature.

Empédocle s'est inspiré en même temps des conceptions égyptiennes et des conceptions persanes : il n'est pas trop aventureux d'admettre cela, puisqu'il y a eu une influence générale de l'Égypte sur la philosophie grecque.

Tableau comparatif entre la doctrine empédocléenne et la philosophie égyptienne.

Égypte ancienne	Empédocle
1. Mythe d' Osiris et de Seth (Principe du <i>Bien</i> et Principe du <i>Mal</i>). Dans l'âme du Monde, Osiris est l'Intelligence et la Raison, le Guide et le Souverain Maître. Lutte cosmique entre Osiris (<i>Bien</i>) et Seth (<i>Mal</i>).	1. <i>Amour</i> et <i>Haine</i> , deux forces contraires dans le processus évolutif du Monde. Lutte cosmique des éléments à travers les principes du <i>Bien</i> et du <i>Mal</i> .
2. Théorie des quatre éléments de la philosophie (égyptienne) (Diogène Laërce , <i>Vies</i> , Introduction, 10. Toutes sortes d'êtres vivants (<i>zōa pantoia</i>) en sortirent).	2. Les quatre racines (<i>rhizōmata</i>) de toutes choses.
3. <i>Noun</i> incréé, uni à lui-même avant toute création ; "entité" primordiale et une; "totalité" initiale; état primitif et état futur de l'Univers.	3. Le dieu <i>Sphairos</i> , "sphère" ontologiquement primordiale et une, imprégnée du règne de l' <i>Harmonie</i> ; état primitif et état futur de l'Univers.

Anaxagore de Clazomènes

(vers 500 - vers 428 a. notre ère)

Clazomènes, ville de Lydie, ancien pays situé dans la partie occidentale de l'Asie Mineure (aujourd'hui en Turquie), fait d'**Anaxagore** un Ionien sorti d'ailleurs de l'école d'*Anaximène de Milet*. Natif donc de Clazomènes, **Anaxagore** "commença à philosopher à Athènes à l'âge de vingt ans et vécut trente ans dans cette ville" (**Diogène Laërce**, Livre II). Cette indication biographique est très importante : avec **Anaxogore** la philosophie quitte l'Asie

pour se fixer en Grèce, et c'est le début de l'importance philosophique d'Athènes qui coïncide ainsi avec l'âge de **Périclès** (vers 495 - 429 av. notre ère). **Anaxagore** trouva des amitiés précieuses en la personne de **Périclès**, alors au pouvoir, et du poète **Euripide**, né à Salamine (480 - 406 av. notre ère). **Anaxagore** enseigna donc dans la capitale de l'Attique pendant plusieurs années, et le jeune **Socrate** (vers 470 - 399 av. notre ère) aurait compté parmi ses auditeurs. **Anaxagore** mourut vers 428 av. notre ère à Lampsaque, ancienne ville d'Asie Mineure (Mysie), sur l'Hellespont, détroit des Dardanelles de Turquie entre l'Europe (péninsule des Balkans) et l'Asie (Anatolie).

Anaxagore de Clazomènes aurait été en rapport avec l'Égypte, d'après les Grecs eux-mêmes : *“Et en effet, à ce que racontent les Grecs (comme fait historique), Phérécyde de Syros, Pythagore de Samos, Anaxagore de Clazomènes et Platon d'Athènes se rendirent chez (les Égyptiens) dans l'espoir d'apprendre auprès d'eux la théologie et une science de la nature plus exacte.”*⁸

Ces lignes prouvent donc qu'**Anaxagore** s'était mis lui aussi à l'école de l'Égypte, comme **Thalès de Milet**, **Pythagore de Samos**, **Phérécyde**, **Solon**, **Platon**, **Eudoxe de Cnide**, **Hérodote**, **Plutarque**, etc.

La *Doctrine d'Anaxagore* est sommairement la suivante. Au commencement, tous les éléments étaient confondus dans un mélange universel, c'est-à-dire que tout se trouvait partout en quantités égales : ὁμοῦ πάντα χρήματα ἦν. Le monde était alors dans un état de complète immobilité, puisqu'en lui-même ce mélange (*magma*) réalisait un parfait équilibre statique. Une force va donc agir sur cette immobilité initiale : l'intelligence (νόος, νοῦς) survint et donna à la matière cosmique l'impulsion première. Ce *noûs*, l'intelligence, l'esprit, divise les éléments, y met la beauté et l'harmonie, créant ainsi l'ordre vivant du cosmos : ὁ νοῦς πάντα διεκόσμησε, *“l'esprit mit de l'ordre en toutes choses”*.

Il est clair que le *noûs* anaxagorien joue le rôle d'un démiurge ; il organise l'univers. C'est déjà l'ébauche du “Démiurge” du *Timée*.

⁸ Diels, 46, A 10 : καὶ γὰρ, ὥς Ἕλληνες ἱστοροῦσι, καὶ Φερεκύδης ὁ Σύριος καὶ Πυθαγόρας ὁ Σάμιος καὶ Ἀναξαγόρας ὁ Κλαζομένιος καὶ Πλάτων ὁ Ἀθηναῖος πρὸς τοὺτους ἐξεδήμησεν θεολογίαν καὶ φυσιολογίαν ἀκριβεστέραν μαθήσεσθαι παρ' αὐτῶν ἐλπίσαντες.

Le *noūs* est cause efficiente et motrice qui actionne et meut le monde, tout en lui étant extérieur. Le *noūs*, un principe de séparation, fournit l'explication du mouvement dans l'univers.

Anaxagore pose ainsi la différence radicale et l'hétérogénéité absolue de la force et de la matière, de l'esprit et de la matière, alors que les premiers physiciens et philosophes d'Ionie avaient confondu ces deux notions, et c'est à l'aide de ces deux notions qu'**Anaxagore** tente de reconstruire le cosmos.

En grec, *νόος nóos*, contracté en *νοῦς noūs*, est un nom d'action à vocalisme *o*, mais sans étymologie, ni en indo-européen, ni à l'intérieur du grec lui-même. Ce mot signifie : "intelligence, esprit" en tant qu'il perçoit et qu'il pense. Chez **Anaxagore** (frag. 12), le mot *noūs* désigne l'"Intelligence supérieure". Dans le fond, **Anaxagore** reprend proprement, lui qui a étudié la "théologie" et la "science de la nature" en Égypte, la cosmogonie générale des Égyptiens. *Noun*, l'abîme originel, est un monde "somnolent". *Râ/Ré*, l'Intelligence démiurgique, sortira de cet état primitif d'avant la création, pour créer et gouverner le monde. Le *noun*, c'est la matière, et *Râ*, l'esprit, l'intelligence, le démiurge. Dans l'Égypte, le démiurge n'est pas venu de l'"extérieur" de la matière pour l'organiser, à l'instar du *noūs* anaxagorien.

Voici quelques textes égyptiens bien caractéristiques :

1. La Matière initiale, primordiale, inorganique, le *Nouou*, préfigure déjà l'Univers organisé par ses dimensions : "*Le Nouou... dont l'étendue est celle du ciel et la largeur celle de la terre.*"⁹ ;
2. Tout était condensé dans le *Noun* (*Nouou*), dans l'Inorganique initial : "*Le Nounou, condensé en une seule forme.*"¹⁰ ;
3. Mais cet état antérieur de l'Univers, ce *Noun* (*Nouou*) primordial, est déjà principe organisateur dans sa matérialité subtile : "*Je suis Nouou, l'Unique, le Sans-pareil... Je me suis créé moi-même.*"¹¹ ;
4. *Râ/Ré* (symbole de l'Intellect, de l'Entendement, de l'Esprit, de l'Idée, du Concept, de l'Intelligence supérieure) surgit alors hors du *magma* liquide primitif et essentiel, de par sa propre volonté, sa propre magie démiurgique,

⁹ *Textes des Sarcophages*, 78 B1 C.

¹⁰ "Texte du Temple d'Edfou", traduit par S. Saucron, *Naissance du monde*, p. 59.

¹¹ *Textes des Sarcophages*, 741 B3 C.

en un jaillissement lumineux : “*Je suis l'Éternel, je suis Rê qui est sorti du Nouou... Je suis le maître de la lumière.*”¹² ;

5. Ce premier sursaut de lumière, de l'Esprit, de l'Intelligence supérieure va créer le monde, et l'œuvre vitale de *Râ/Rê* aura une inévitable éternité : “*J'assemblai (les choses) étant dans le Nouou... Puis l'efficacité (naquit) en mon cœur, et le plan (de création) s'offrit à mes regards ... Je fis un plan en mon cœur, créai alors d'autres formes, et les formes que je fis se manifester furent innombrables... C'est moi qui crachai Shou et qui expectorai Tefnout.*”¹³ ;
6. L'Air (*Shou*, le Souffle vital) et l'Humidité (*Tefnout*, l'Humide vital), si nécessaires à la Vie, ayant pris forme dans le *Noun*, la Substance primordiale par l'acte créateur du Démon *Râ/Rê*, l'Intelligence supérieure, la matière cosmique en puissance reçut, du coup, ses dimensions temporelles : “*Shou est le temps éternel et Tefnout le temps infini.*”¹⁴.

Ces idées égyptiennes fondamentales étaient enseignées par des prêtres dans les écoles philosophiques d'Héliopolis, de Memphis, de Thèbes, de Saïs, d'Edfou, d'Hermopolis (ville sainte du dieu **Thoth**), d'Esna (à 55 km au sud de Louxor), bref dans tous les sanctuaires philosophiques des bords du Nil. Les étudiants grecs, comme **Anaxagore**, ont dû connaître ces théories égyptiennes qui étaient assez répandues (sur les bandelettes des momies, sur les parois et couvercles des sarcophages, sur divers papyrus, sur des stèles, etc.). Tous les Présocratiques ioniens (**Thalès**, **Anaximandre**, **Anaximène**, etc.) n'ont développé la problématique de la Nature en général, sa genèse, son développement qu'en subissant directement l'influence égyptienne.

Une science de la nature plus exacte (*physiología akrihestéra*) n'était enseignée alors que sur les bords du Nil, et non en Ionie, avant la naissance et l'éducation de **Thalès**, le premier philosophe grec.

C'est en rétablissant de tels rapports entre le berceau de la philosophie grecque en Ionie avec la vallée du Nil que l'on comprend mieux l'origine des hypothèses physiques et cosmologiques des premiers penseurs grecs, car le véritable berceau de la philosophie, aux yeux des Grecs de l'Antiquité eux-mêmes, était

¹² *Livre des Morts*, chap. 153 B.

¹³ *Papyrus Bremner-Rhind* (British Museum, n°10188), édité par Raymond O. Faulkner en 1933. C'est un rituel daté du V^e siècle avant notre ère, reprenant un texte plus ancien des philosophes d'Héliopolis.

¹⁴ *Textes des Sarcophages*, 80 B1 C.

l'Égypte (**Isocrate**, *Busiris* XI, 22). Et la philosophie grecque passa d'Ionie en Grèce avec **Anaxagore de Clazomènes**, disciple d'**Anaximène**, et il fut le premier penseur grec à ajouter l'intelligence à la matière, comme le rapporte **Diogène Laërce** (Liv. II), qui n'est nullement contredit par le savant **Aristote** : “Un homme vint qui déclara qu'il y avait dans la Nature une intelligence, cause de l'ordre et de l'arrangement du monde”. (**Aristote**, *Métaphysique*, I, 3).

Ce *noûs* d'**Anaxagore** qui explique l'ordre du monde n'est rien d'autre que l'Intelligence supérieure de la création cosmique égyptienne symbolisée par le Dmiurge **Râ/Rê**, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué. Retenons surtout ce lien de filiation d'ordre historique qui n'était l'objet d'aucune suspicion dans la Grèce de **Thalès** : berceau de la philosophie en Égypte - fondation en Ionie de la toute première école philosophique en Grèce par **Thalès** après un séjour studieux en Égypte - avec **Anaxagore** la philosophie quitte l'Asie pour se fixer en Grèce, à Athènes, au temps de **Périclès**. Telle est la vérité historique, qu'elle plaise ou non. Les historiens et philosophes africains ne doivent que servir la vérité historique, en toute indépendance d'esprit, sans aucune tutelle intellectuelle, en dépit de l'éducation “académique” occidentale dont les partis pris ne sont parfois que trop évidents.

Tableau comparatif entre Anaxagore et l'Égypte

Égypte ancienne	Anaxagore
1. <i>Nouou</i> , <i>Noun</i> , matière substantielle avant la création de l'Univers actuel	1. <i>Magma</i> primitif avec des éléments hétérogènes; matière cosmique immobile ; masse inerte du chaos primitif (<i>pánta homotí</i>)
2. <i>Râ/Rê</i> , principe dmiurgique, jaillit du <i>Nouou</i> , et se met à créer les éléments premiers du monde (les dieux, l'air, l'humide, etc.). L'intelligence créatrice n'est pas ici indépendante de la matière substantielle initiale, elle, incréée, absolue.	2. Le <i>Noós</i> , <i>Noûs</i> , intelligence qui donna a la matière cosmique l'impulsion première ; principe de séparation, principe organisateur des éléments hétérogènes primitifs, les arrangeant en espèces. Loi, le <i>Noûs</i> est <i>autokratēs</i> , “totalment indépendant” de la matière cosmique primitive, initiale
3. <i>Nouou</i> , <i>Noun</i> , mot égyptien	3. <i>Noós</i> , <i>noûs</i> , mot grec sans étymologie : peut-être grécisation du mot égyptien.

Ce tableau comparatif nécessite un commentaire supplémentaire, pour mieux montrer l'influence égyptienne sur la pensée du Clazoménien.

Pour **Anaxagore**, "*les Grecs ne pensent pas correctement au sujet de la création et de la destruction*"¹⁵.

Cela tient du fait que les Grecs, aux yeux d'**Anaxagore**, ne posent pas un élément originel, "*car aucune chose ne se crée ni ne se détruit*" (*oudèn gār chrēma gínetai oudè apóllutai*) elle-même, purement et simplement.

Anaxagore à qui on attribue, non sans raison, comme à **Pythagore**, à **Thalès** et à **Platon** le voyage d'Égypte¹⁶, revient donc au schéma explicatif des Ioniens dont il a d'ailleurs subi l'influence à travers l'enseignement d'**Anaximène de Milet**. Ce schéma ionien est lui-même, en dernier ressort, étranger à la Grèce : "*Les Grecs ne pensent pas correctement (orthōs)*" au sujet de la création, de la genèse de l'univers.

Pour **Anaxagore**, l'état originel, primordial de l'univers est un mélange total de tous les *chrēmata* (χρήματα), des "fluides-qualités". Le stade initial de l'univers est donc une masse homogène et amorphe, existant de toute éternité, toujours immobile et sans aucun caractère discernable : c'est le *pánta homoū*, le magma originel. Ce *pánta homoū* (πάντα ὁμοῦ), un ensemble homogène ou rien n'est apparent, s'identifie aisément au *Nouou*, *Noun*, égyptien, un ensemble fluide également, existant tout au début de l'univers. Avec le *pánta homoū* anaxagorien et le *noun* (*nouou*) égyptien, le sensible (le monde différencié) n'est pas encore formé.

L'esprit (*noûs*) est la cause de la séparation initiale à partir du *pánta homoū*. Il arrange ces agglomérations dont naît le sensible.

Anaxagore écrit en effet : "*Tout ce qui devait arriver et tout ce qui avait été, les choses qui n'existent pas actuellement, et celles qui existent actuellement aussi bien que leur forme future, tout ce fut l'esprit qui l'arrangea.*"¹⁷

¹⁵ Diels, 46, B17 : τὸ δὲ γίνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαι οὐκ ὀρθῶς νομίζουσιν οἱ Ἕλληνες.

¹⁶ Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*, Paris, Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1948, p. 273. Cet ouvrage contient des fragments d'Anaxagore.

¹⁷ Anaxagore, *Fragment XII*, Diels, 46, B12 : καὶ ὅποια ἔμελλον εἶσεσθαι καὶ ὅποια ἦν, ἅσσα νῦν μὴ ἐστί, καὶ ὅποια ἐστί, πάντα διεκόσμησε νοῦς.

Voici comment **Anaxagore** définit l'esprit (*noûs*) : l'esprit est toujours, il est éternel (*o dè noûs, òs aei esti*) ; il se sépare de tout ce qui bouge dans le magma originel et fait alors débiter le mouvement de la séparation, de la différenciation. La multitude extérieure se manifeste, et c'est la création : les étoiles, le soleil, la lune, l'air, l'éther, le subtil, l'épais, le froid, le chaud, le sombre, l'obscur, bref la totalité cosmique.

Ainsi, “ce qui se montre est un aspect de l'invisible.”¹⁸

Quant à l'esprit (*noûs*), il est tout entier identique à lui-même qu'il soit immense ou minuscule¹⁹.

L'esprit est la cause de l'univers tel que nous le voyons maintenant. Ce qui était mêlé (*tà summisgómēna*) se sépara (*apokríno*) et se différencia (*diakrínō*, “rendre distinct”) par le mouvement impulsé par l'esprit : “Tout ce qui fut l'esprit l'arrangea” (*pánta diekósmēse noûs*). Cette création du sensible par l'esprit n'est qu'un arrangement : **Anaxagore** se sert du verbe *diakosméō* qui a le sens de : “mettre en ordre, ranger par catégories, classer, arranger, régler”.

Anaxagore assigne à la construction du monde une cause spirituelle. Etant identique avec lui-même dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, l'esprit n'est pas affecté, “diminué”, par la séparation des éléments dont naît l'univers.

Cette explication anaxagorienne de la création du sensible – “ce qui se montre est un aspect de l'invisible” - tient de l'école traditionnelle ionienne (**Thalès**, **Anaximandre**, **Anaximène**, etc.). En effet, l'explication cosmogonique des premiers penseurs grecs est éminemment “religieuse”, spirituelle : le principe premier est divin dans sa transcendance. L'on remonte ainsi au cosmos jusqu'au seul vrai “moteur” divin, que les Égyptiens appelaient justement **R â** (ou **Atoum**), surgi de lui-même du liquide fluide inaugural (*noun*), pour se mettre à créer, à faire être distinctement le sensible, dans un processus qui implique évidemment le mouvement, la “rotation première” (*kheper*, “devenir”, “transformer”, avec le scarabée sacré, bien caractéristique, qui, précisément, symbolise la “rotation”, le “mouvement transformateur”). Cette explication

¹⁸ Anaxagore, *Fragment* XIIa : ὁψις γὰρ τῶν ἀδῆλων τὰ φαινόμενα.

¹⁹ Anaxagore, *Fragment* XII, Diels, 46, B12 : νοῦς δὲ πᾶς ὁμοίος ἐστὶ καὶ ὁ μείζων καὶ ὁ ἐλάττω.

cosmogonique égyptienne, reprise par **Thalès** et tous les premiers penseurs de la Grèce asiatique, est aussi à la naissance de la théologie dite naturelle. Le "contexte historique" de l'émergence de la philosophie grecque montre qu'il ne pouvait pas en être autrement, vu l'influence directe de l'Égypte sur les philosophies d'Ionie. Et l'on comprend mieux l'historique de la construction du monde par les tout premiers philosophes hellènes.

Du reste, un savant comme Werner JAEGER²⁰ démontre fort substantiellement que la démarche des premiers penseurs grecs est "théologique". Cela s'explique par l'influence égyptienne sur la pensée grecque. Mais la "théologie" égyptienne est encore beaucoup plus "naturelle" car, pour elle, le démiurge, le dieu-créditeur, l'intelligence organisatrice, le principe premier (**Râ** qui a aussi son **ka**, sa propre substance divine), jaillit de la matière initiale, du liquide fluide homogène du tout début.

Jean ZAFIROPULO, un érudit contemporain peu lié aux habitudes universitaires sclérosantes, n'a pas manqué de souligner, de façon très nette, cette influence de la pensée égyptienne sur ses ancêtres directs, les Grecs de l'Antiquité : "*A ce point de vue là, les voyages qu'entreprirent Thalès, Pythagore et Platon pour se faire initier aux mystères de la religion égyptienne méritent toute notre attention.*"²¹.

Le savant contemporain explique, avec justesse, que le système égyptien était basé sur le "**ka**", sorte de génie de la race et de la nature entière. Le **ka** animait à la fois la matière dans les corps inanimés, la chair des êtres animés et la faculté de l'esprit. Il jouait le rôle de substance commune et d'âme collective, universelle, "l'âme du monde".

ZAFIROPULO a bien vu de quoi il est question dans le "système égyptien". En effet, "*le ka est un être immatériel ayant sa personnalité propre, qui réside dans l'homme, auquel il confère, par sa présence, protection, vie, durée, bonheur, santé et joie. Il n'est pas possible de se représenter un dieu ou un homme sans son ka.*"²².

²⁰ W. Jaeger, *A la naissance de la théologie. Essai sur les Présocratiques*, Paris, Les Éditions du CERF, 1966 ; ouvrage traduit de l'allemand.

²¹ Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*, Paris, Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1948, pp. 218-219.

²² Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*, op. cit. A. Erman et H. Ranke, *La civilisation égyptienne*, Paris, Payot, 1963, p. 386.

Un texte égyptien dit formellement : “**Râ**, l'éternel. Il s'élève hors du **Nouou**. Ses millions de **ka** sont dans sa bouche, car il est la magie, celui qui est né de lui-même; quand ils le voient les dieux sont en liesse ; ils vivent de sa sueur parfumée ; il est celui qui a créé les montagnes et formé le ciel.”²³

Râ/Rê, surgi du magma liquide originel (*nouou, noun*), est le maître de la lumière ; le ciel est gros de lui ; il est éternel ; il a créé tout le sensible existant. Son **ka** puissant est une sorte de génic magique de la nature entière : “L'analogie entre ce “ka” égyptien et “l'âme du monde” hellénique est trop évidente et les rapports entre la Grèce et l'Égypte trop bien établis à cette époque pour que l'on puisse douter d'une **profonde** contamination.”²⁴

Cette “idée générale” égyptienne n'a rien d'anthropomorphisme. **Râ**, seul, se confondant avec le liquide primordial (*nouou, noun*) en une présence unique, suscite sa propre vie, grâce à sa propre puissance, à son **ka**. Il crée alors les premiers couples du monde, et la création se poursuit avec celle de l'humanité. Il s'agit, fondamentalement, de l'identité de la nature : les Égyptiens ont “mêlé”, volontairement, les deux plans de la construction cosmogonique, le plan divin (**Râ** et son **ka**) et le plan naturel (*noun, nouou*, la matière primordiale d'où surgira, lumineux, **Râ**, le démiurge créateur).

L'idée d'une substance primordiale - âme du monde dont les condensations (**Râ** et son **ka**) vont créer le sensible, l'univers tel qu'il existe, cette idée là est foncièrement égyptienne. D'ailleurs le *Noun* lui-même, étant indiscernable, sans qualité, peut être considéré, sans abus, comme quelque chose de pré-matériel, comme un fluide (un éther) doué de certaines propriétés spirituelles (le **ka** de **Râ**, déjà “inclus” lui-même dans cette pré-matière).

Les Grecs “sépareront” de façon plus nette le domaine “spirituel” du domaine “matériel”, la science de la religion, mais cette nouvelle “position” intellectuelle n'est, à bien y regarder, que la continuation du prototype pharaonique de la construction cosmogonique. Les Grecs, à la suite des Égyptiens, et à partir des acquis de ceux-ci, ont spéculé sur l'ensemble du métaphysique et du physique : l'espèce de vapeur d'eau de **Thalès** est “pénétrée de puissance divine” (**Aëtius**, I, 7, 11) ; l'air d'**Anaximène**, le feu d'**Héraclite**, la substance infinie-indéfinie d'**Anaximandre**, sont encore plus ténus. Mais ces constituants universels primordiaux proposés par les penseurs de l'Antiquité grecque se rapportent

²³ *Textes des Sarcophages*, 648 GIT.

²⁴ Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*, op. cit., p. 219. Souligné par nous.

toujours, et nécessairement, à l'“âme du monde”, et non au monde matériel tel que conçu aujourd'hui. C'est encore à l'âme du monde que s'applique l'Un immobile et indifférencié des *Éléates* (Elée, ville de Lucanie en Italie, patrie de **Zénon** et de **Parménide**, deux des philosophes de l'école d'Elée, au V^e siècle av. notre ère). Dans toute l'Antiquité grecque, c'est peut-être le génial **Pythagore** qui atteindra le plus à la notion du plan spirituel abstrait en assignant le nombre (au sens de réalité, de nos jours) comme composante de l'âme du monde. Les choses consistent dans les nombres. Elles sont formées à l'imitation des nombres. Lois d'après lesquelles les choses existent et en même temps symboles de ces choses, les nombres, par leurs combinaisons, devaient encore représenter cette harmonie générale préétablie que **Platon** tentera de préciser dans son *Timée* (IV, VI, 10).

Quoi qu'il en soit de ces “perfectionnements” grecs, le “*noûs*” d'**Anaxagore de Clazomènes** et les “formes” de **Platon d'Athènes**, deux conceptions les plus remarquables échafaudées par l'esprit hellène, il reste que la culture grecque, si originale qu'elle paraisse, n'en est pas moins l'aboutissement d'une longue évolution intellectuelle de l'histoire de l'humanité, dans ces temps anciens. La Grèce a gardé la “trace” originelle du monde égyptien, par contamination profonde, par éducation des savants grecs aux bords du Nil : “*Il était réservé à la Grèce de constituer l'apothéose de ce "mode" de pensée auquel appartient la culture des Égyptiens.*”²⁵

C'est cette filiation historique qui est importante pour une explication objective, sereine, des origines véritables de la pensée grecque. Et c'est un savant Grec contemporain qui reconnaît, avec une probité intellectuelle rare, l'influence directe de l'Égypte pharaonique sur les débuts de la philosophie générale et première des Grecs, dans l'Antiquité. Une telle objectivité est un encouragement pour une lecture plus ample et plus totale de l'histoire de la philosophie, dans les temps anciens de la “civilisation méditerranéenne”.

Cet apport fondamental de l'Égypte au progrès de l'humanité, en matière de philosophie, dans ces temps reculés, est aussi, de ce fait, l'apport de l'Afrique, l'Égypte étant une terre africaine de la vallée du Nil : la pensée grecque n'est pas née de rien, du néant ; elle est au contraire, témoignages historiques à l'appui, l'ultime chaînon d'une longue évolution des mythes et des modes de pensée antérieurs, égyptiens notamment. Le reconnaître, c'est tout simplement instruire la conscience historique de l'humanité, en rendant ainsi justice au ferment

²⁵ Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomènes*, op. cit., p. 230-231.

intellectuel puissant constitué, des millénaires avant l'éveil scientifique ionien, par l'Égypte pharaonique africaine.

Démocrite d'Abdère

(vers 460 - vers 370 av. notre ère)

Patrie de **Protagoras** (vers 480 - 411 av. notre ère), célèbre sophiste qui enseignait que la connaissance est radicalement subjective et que, par suite, il n'y a pas de vérité (*"l'homme est la mesure de toutes choses"*), et de **Démocrite**, disciple de **Leucippe**, fondateur de l'école atomiste (V^e s. av. notre ère), Abdère était une ville de l'ancienne Thrace, sur la mer Égée. Dans l'Antiquité, on entendait sous ce nom de Thrace tout le nord-est de la péninsule des Balkans (à l'exception de la Macédoine), qui fut colonisée vers 700 av. notre ère par les Grecs, et conquise vers 521 av. notre ère par les Perses, puis par les Macédoniens vers 350 av. notre ère. **Démocrite d'Abdère**, surnommé *"l'Aristote du V^e siècle"* à cause de son savoir encyclopédique, vécut par conséquent durant une période assez instable de son pays (conquêtes perse et macédonienne). D'où, sans doute, ses grands voyages d'étude à travers le monde ancien, la Chaldée, la Perse, l'Inde, l'Égypte, l'Erythrée, etc.

Démocrite séjourna longtemps à l'étranger : *"Démétrius et Antisthène affirment, le premier dans les "Homonymies", le second dans les "Successions", que celui-ci (Démocrite) quitta son pays et qu'il se rendit en Égypte auprès des prêtres pour apprendre la géométrie, en Perse auprès des Chaldéens et qu'il se rendit vers la mer Erythrée."*²⁶

Ainsi, d'après deux auteurs anciens, **Démétrius** et **Antisthène** (vers 444 - 365 av. notre ère), **Démocrite d'Abdère** apprit la géométrie auprès des prêtres égyptiens. Le verbe *manthanō* signifie bien : "acquérir, apprendre des connaissances". A propos de la "mer Erythrée", on pense immédiatement à l'ancien royaume de Saba, au sud-ouest de la péninsule arabique, qui connut sa période de grande prospérité entre le VIII^e et le I^{er} siècles av. notre ère. La richesse de ce royaume était célèbre dans l'Antiquité. Elle venait du fait que ce pays contrôlait en grande partie le commerce de transit des produits précieux de l'Inde et de l'Afrique orientale vers le monde méditerranéen, ainsi que

²⁶ Diogène Laërce, liv. IX, 36 ; Diels, 55, A1 : φησὶ δὲ Δημήτριος ἐν Ὁμωνύμοις καὶ Ἀντισθένης ἐν Διαδοχαῖς ἀποδηῆσαι αὐτὸν καὶ εἰς Αἴγυπτον πρὸς τοὺς ἱερεῖας γεωμετρίαν μαθησόμενον καὶ πρὸς Χαλδαίους εἰς τὴν Περσίδα καὶ εἰς τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν γενέσθαι.

l'exportation de l'encens et autres aromates, produits par l'Arabie du Sud. La **reine Saba**, souveraine de ce royaume, rendit visite au 3^e roi des Hébreux, **Salomon** (vers 970 - 931 av. notre ère), attirée par son renom de sagesse. Le royaume de Saba fut conquis par les Éthiopiens, puis par les Perses. Les Sabéens étaient réputés pour leur science astrologique. Ce trait de leur civilisation devait attirer sans doute **Démocrite** en quête de toutes sortes de connaissances.

Les textes, toujours affirmatifs, rapportent encore que **Démocrite** poussa même jusqu'aux Indes: "**Démocrite d'Abdère**, fils de Damasippe, s'étant entretenu avec de nombreux gymnosophistes aux Indes et avec les prêtres en Égypte, ainsi qu'avec les astrologues et les mages à Babylone."²⁷

Les ascètes de l'Inde, appelés justement par les Grecs "gymnosophistes", récitaient solennellement au cours des grandes manifestations du culte des hymnes védiques. Les textes les plus anciens de l'Inde, précisément les Hymnes qui composent le *Veda* (le *Rig-Veda* et l'*Atharva-Veda*), en sanskrit archaïque, ont été écrits entre les XIV^e et X^e siècles av. notre ère. Ces hymnes posent constamment un réseau de corrélations entre le monde céleste et le milieu humain. Toutes choses ont une forme unique. Le cosmos n'est que le résultat, complexe, des interconnexions entre les choses. L'homme ascète est aussi en connexion vivante avec l'univers total. Il y a une unité fondamentale de l'univers²⁸.

Démocrite poussera jusqu'au bout cette conception fluide de la "réalité matérielle" en tant que réseau d'interconnexions relationnelles en posant les "atomes", constituants ultimes de la matière.

Pour revenir au séjour égyptien de **Démocrite**, **Diodore de Sicile** rapporte que le philosophe d'Abdère passa cinq ans avec les prêtres égyptiens, et qu'il reçut d'utiles et nombreuses leçons sur l'astrologie²⁹, c'est-à-dire, ici, sur l'astronomie.

²⁷ Diels, 55, A40 (d'après Hippolyte): Δημόκριτος Δαμασίππου Ἀβδηρίτης πολλοῖς συμβαλὼν γυμνοσοφισταῖς ἐν Ἰνδοῖς καὶ ἱερεῦσιν ἐν Αἰγύπτῳ καὶ ἀστρολόγοις καὶ ἐν βαβυλῶνι μάγοις.

²⁸ Louis Renou, *Hymnes spéculatifs du Vêda*, traduits du sanskrit et annotés, Paris, Gallimard, 1956. Agni, dieu du Feu, est sur la terre, dans les plantes, dans les pierres, à l'intérieur des hommes, dans l'eau, dans les bœufs ; il est soleil, vaste espace aérien, etc.

²⁹ Diodore de Sicile, I, 98, 3 : ὑπολαμβάνουσι δὲ καὶ Δημόκριτον παρ' αὐτοῖς (Αἰγυπτίοις) ἔτη διατρίψαι πέντε, καὶ πολλὰ διδασχθῆναι τῶν κατὰ τὴν ἀστρολογίαν.

Le maître de **Démocrite** à Memphis fut le prêtre **Pamménès**, d'après G. Le SYNCELLE³⁰.

Démocrite lui-même si fier de son savoir, se fait gloire d'avoir parcouru durant des années la vallée du Nil et prétend même avoir dépassé ses maîtres égyptiens en géométrie: *"J'ai entendu les discours de beaucoup d'hommes instruits, personne encore ne m'a surpassé dans la construction de figures au moyen de lignes, accompagnées de preuves, pas même les Harpedonaptes égyptiens, comme on les appelle."*³¹

D'après tous les fragments sollicités, il ressort clairement que **Démocrite** séjourna pendant longtemps en Égypte pour s'instruire, notamment en géométrie et en astronomie. Et le dernier fragment n'est pas si apocryphe.

Au 1^{er} siècle de notre ère, le grammairien **Thrasylle**, qui vivait à la cour de **Tibère** (vers 42 av. notre ère - 37 de notre ère), avait établi un catalogue des œuvres du savant d'Abdère, - catalogue conservé par **Diogène Laërce** (liv. IX, 46-49). Il aurait écrit un livre *"Sur les hiéroglyphes de Méroé"*, d'après ce catalogue des œuvres de **Démocrite**.

³⁰ Georges Le Syncelle, **"Opera"**, dans le *Corpus script. byzantinae*, publié par Niebuhr, Bekker, Dindorf, vol. I, p. 471.

³¹ Diels, 55, B 299 : λογίων ἀνδρῶν πλείστων ἐπήκουσα καὶ γραμμίων συνθέσις μετὰ ἀποδείξεως οὐδεὶς κώ με παρήλλαξεν οὐδ'οἱ Αἰγυπτίων καλεόμενοι Ἀρπεδονάπται.

Platon aussi a étudié en Égypte

Le contexte historique et culturel de la naissance de la philosophie en Grèce est rarement décrit, avec objectivité et ampleur de vue, par les auteurs contemporains. Or, dans l'Antiquité, les savants Grecs eux-mêmes n'osaient parler de "miracle grec" parce que, pour eux, la philosophie avait d'abord pris naissance à l'étranger : en Perse, en Chaldée, en Inde, en Égypte. Aucun savant grec n'a soutenu le contraire.

Pour ce qui est des rapports entre la Grèce et l'Égypte au plan de la philosophie et des sciences (géométrie, astronomie), le rôle civilisateur de la vallée du Nil a été très prépondérant avec les Présocratiques :

1.- Thalès de Milet, le fondateur de *l'école ionienne*, a étudié en Égypte, sous la direction des prêtres, - ses seuls maîtres dans sa vie ;

2.- Solon d'Athènes, le législateur athénien, fut élève du vieux prêtre **Sonchis** à Saïs ;

3.- Pythagore de Samos, le fondateur de *l'école de Samos* (école Italique), a passé près de 22 ans en Égypte pour ses études, à Memphis, à Thèbes, et surtout à Héliopolis auprès du prêtre égyptien **Oinouphis (Enuphis, Onouphis)** ;

4.- Xénophane de Colophon, le fondateur de *l'école d'Élée* vers 535 av. notre ère, a été en Égypte où il exhorta les *Égyptiens* à ne pas rendre de culte à une multitude de divinités ; il exprima également son étonnement en voyant les *Égyptiens* se frapper la poitrine au cours des cérémonies religieuses publiques, tout particulièrement lors des fêtes en l'honneur d'**Osiris** ;

5.- Anaxagore de Clazomènes a visité également l'Égypte, *“dans l'espoir d'apprendre auprès d'eux (des prêtres égyptiens) la théologie et une science de la nature plus exacte.”* ;

6.- Phérécyde de Syros a également été en Égypte, pour apprendre la théologie et les sciences ;

7.- Démocrite d'Abdère eut pour maître **Pamménès de Memphis** ;

8.- Eudoxe de Cnide, astronome et mathématicien, eut pour maître égyptien le prêtre **Khnouphis de Memphis**.

Il n'y a pas de raison de mettre en doute, purement et simplement, par une attitude subjective inavouée, tous ces voyages d'étude des Grecs dans la vallée du Nil. Ce sont, pour la critique historique sérieuse, des faits historiques, ainsi rapportés par des savants grecs eux-mêmes : **Hérodote d'Halicarnasse** (vers 484 - vers 420 av. notre ère), **Isocrate d'Athènes** (436 - 338 av. notre ère), **Diodore de Sicile** (1^{er} siècle av. notre ère), **Strabon d'Amasya** (vers 58 av. notre ère - entre 21 - 25 de notre ère), **Plutarque de Chéronée** (vers 50 - vers 125 de notre ère), **Diogène Laërce en Cilicie** (III^e siècle de notre ère), **Porphyre de Tyr** (234 - vers 305 de notre ère), **Jamblique de Chalcis** (vers 250 - vers 330 de notre ère).

Géographiquement, la philosophie grecque est née en Asie Mineure, dans les villes comme Milet (**Thalès**, **Anaximandre**, **Anaximène**), Colophon (**Xénophane**), Clazomènes (**Anaxagore**), Éphèse (**Héraclite**), Cnide (**Eudoxe**). L'Asie Mineure est le nom que donnaient les Anciens (Grecs, Latins) à la partie occidentale de l'Asie au sud de la mer Noire. C'est bien la Grèce d'Asie, cette frange d'îles (Cos, Samos, Chios, Lesbos, etc.) et des terres peuplées dans l'Antiquité de cités grecques sur la côte orientale de la mer Égée (Cnide, Halicarnasse, Milet, Ephèse, Colophon, Clazomènes, Mytilène, Pergame, Cyzique, etc.), qui est historiquement le berceau immédiat de la philosophie et des sciences grecques.

On ne connaît pas de philosophes grecs au moment du développement de la civilisation mycénienne, vers 1600 av. notre ère. Encore moins lors des invasions doriennes, vers 1200 av. notre ère. L'écriture minoenne dite *“Linéaire B”* en Crète, vers 1500 av. notre ère, n'a pas révélé de textes philosophiques, scientifiques. Les premières inscriptions connues en alphabet linéaire phénicien apparaissent vers 1100 av. notre ère. Les Phéniciens répandent leur alphabet

consonantique, à travers la Méditerranée, vers 900 av. notre ère. Et c'est vers 800 av. notre ère que les Grecs empruntent l'alphabet phénicien, qui est ainsi à l'origine de tous les alphabets gréco-latins. Les Grecs adoptent donc l'écriture phénicienne au VII^e siècle avant notre ère, et la complètent par l'adjonction de signes représentant les voyelles.

Un autre fait d'histoire : l'expansion grecque vers l'Orient et l'Occident se déroula du VII^e au VI^e siècle avant notre ère. Et c'est justement après son séjour studieux en Égypte que **Thalès** fonde la toute première école de philosophie grecque, à Milet, en Asie Mineure. **Thalès** fut un astronome, un géomètre et un physicien de grande réputation ; en mathématiques, un théorème porte toujours son nom. Or ce premier philosophe grec doublé d'un grand savant n'eut pour maîtres que des prêtres égyptiens : "*Il s'instruisit en Égypte sous la direction des prêtres*", affirme la tradition historique constituée des Grecs eux-mêmes, dans l'Antiquité.

Platon aussi a étudié en Égypte, précisément à Héliopolis, auprès du prêtre égyptien **Sekhnuphis**, et à Memphis auprès du prêtre **Khnuphis** (**Khnouphis**), qui enseigna également **Eudoxe de Cnide**.

1. Platon a étudié en Égypte

L'argument pour nier la réalité du voyage d'étude de **Platon** en Égypte est le suivant : les premiers témoignages relatifs à un tel voyage sont postérieurs de plusieurs siècles à la mort de **Platon**, donc ils ne sont pas très convaincants. Soit. Laissons donc de côté **Diodore de Sicile**, auteur d'une *Bibliothèque historique*, composée entre 60 et 30 av. notre ère, où il est question du séjour studieux de **Platon** en Égypte (*Bibl. hist.*, I, 96, 2). Laissons encore de côté, bien évidemment, **Cicéron** qui relate aussi le voyage de **Platon** en Égypte : *De Republica* (I, 10, 16), composé en 54-51 av. notre ère, et *De Finibus* (V, 29, 87), composé en 45 av. notre ère. Or **Platon**, lui, a vécu de 427 à 347 av. notre ère.

Ce faisant, l'"érudition" contemporaine "cache" un témoignage décisif, dû à un contemporain de **Platon** qui fut de surcroît le disciple même du philosophe athénien.

Voici ce témoignage que l'on écarte souvent d'un revers de main, parce que peut-être trop gênant (pour la conscience historique de qui?) : "*A l'âge de vingt-*

huit ans, selon Hermodore, il (Platon) s'en alla à Mégare, chez Euclide, accompagné de quelques autres élèves de Socrate (mort depuis). Puis il (Platon, toujours) alla à Cyrène, auprès de Théodore le mathématicien, et de chez lui en Italie, chez Philolaos et Eurytos, tous deux pythagoriciens, puis en Égypte, chez les prophètes. (...)¹. Platon avait eu l'intention aussi d'aller trouver les Mages, mais les guerres déchirant l'Asie lui firent renoncer à son dessein. Revenu à Athènes, il vécut à l'Académie."

Ce texte est décisif, vu la qualité de son auteur. **Hermodore** en effet est la source principale de **Diogène Laërce** sur ce point précis concernant le voyage d'étude de **Platon** dans la vallée du Nil. Il s'agit d'une notice d'**Hermodore** que consulte **Diogène Laërce**. Or **Hermodore de Syracuse** était un des membres actifs de l'*Académie de Platon* : il y avait vécu au moins durant les dix dernières années du Maître. Il enseigna comme professeur spécialisé. **Hermodore de Syracuse** écrivit sur la doctrine de **Platon** un ouvrage qui contenait beaucoup de détails biographiques puisés à la meilleure source. Les renseignements qui émanent de ce disciple direct de **Platon** ne sont donc pas "postérieurs de plusieurs siècles" à la mort du Maître, et les historiens ont raison de les considérer comme des renseignements du meilleur aloi.

Luciano CANFORA écrit à propos du témoignage direct d'**Hermodore** : "*Il n'y a pas de raison de douter de l'information de ce singulier disciple syracusain de Platon, capable de divulguer de sa propre initiative des écrits du maître*"²

Ce fait capital que constitue le grand voyage de **Platon** en Égypte auprès des prêtres de ce pays se fonde par conséquent sur des documents contemporains de **Platon**, émanant de ses propres disciples directs, qui ont ainsi établi la solide tradition du séjour studieux du philosophe grec en Égypte. **Diodore de Sicile**, **Cicéron**, etc., ne font que reprendre cette tradition établie du vivant même de **Platon** par ses disciples.

A propos d'**Euclide**, il ne s'agit pas bien évidemment du mathématicien qui vécut vers 300 av. notre ère, mais d'**Euclide de Mégare** (450-380 av. notre ère),

¹ Diogène Laërce, *Platon*, liv. III, 6 : εἶτα γενόμενος ὀκτὼ καὶ ἑικοσιν ἔτη, καθά φησιν Ἑρμόδωρος, εἰς Μέγαρα πρὸς Εὐκλείδην σὺν καὶ ἄλλοις τισὶ Σωκρατικοῖς ὑπεχώρησεν. ἔπειτα εἰς Κυρήνην ἀπῆλθε πρὸς Θεόδωρον τὸν μαθηματικόν · κατέειπεν εἰς Ἰταλίαν πρὸς τοὺς Πυθαγορικοὺς Φιλόλαον καὶ Εὐρυτον · ἔνθεν τε εἰς Αἴγυπτον παρὰ τοὺς προφῆτας.

² L. Canfora, *Histoire de la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Paris, Éditions Desjonquères, 1994, pp. 552-553 ; édition originale italienne, Rome - Bari, 1986. Collection "La Mesure des Choses" dirigée par Pierre Béhar.

disciple de **Parménide** et de **Socrate**, fondateur de l'*École éristique* (art de la controverse) de Mégare, ville grecque, sur l'isthme de Corinthe, prospère aux VII^e et VI^e siècles av. notre ère.

Cyrène, ancienne ville grecque d'Afrique du Nord, fondée par les Doriens en 630 av. notre ère, était la capitale de la Cyrénaïque (région du nord-est de la Libye) : cette ville fut à l'époque de sa prospérité, jusqu'en 300 av. notre ère, un grand centre intellectuel et artistique. L'*école philosophique cyrénaïque* fut fondée au IV^e siècle av. notre ère par **Aristippe de Cyrène**, ancien disciple de **Socrate**.

Philolaos de Crotone (ville d'Italie, résidence de **Pythagore**), célèbre pythagoricien, vécut vers 470 av. notre ère : **Platon** a dû s'informer au sujet de l'*Harmonie* (le même et l'autre) auprès de ce Pythagoricien.

Voyons maintenant la chronologie qui n'est pas moins importante :

- 7 mai 427 naissance de **Platon** (d'après **Diogène Laërce**)
- à vingt ans, donc en 407, il est disciple de **Socrate** (vers 470-399 av. notre ère)
- à vingt-huit ans, donc en 399, à la mort de **Socrate**, il voyage pour compléter ses études à Mégare, à Cyrène, en Italie (Crotone), enfin en Égypte (Memphis et Héliopolis);
- en 387 av. notre ère, **Platon** revient à Athènes et fonde l'*Académie*, à l'âge de quarante ans, après douze ans de voyage d'études. Cette école philosophique fondée par **Platon** dans les jardins voisins d'Athènes durera du IV^e au I^{er} siècle av. notre ère.

Les chefs de cette école après **Platon** lui-même furent les philosophes grecs suivants³ :

Speusippe, neveu de **Platon**, dirigea l'*Académie* entre 347 et 339 av. notre ère : il fut le premier, dans cette école, à considérer les rapports des sciences et à marquer leur interdépendance ;

³ Voir à propos de l'*Académie* :

- Harold Cherniss, *The Riddle of the Early Academy*, Berkeley, The University of California Press, 1945. Ouvrage traduit en français, Paris, J. Vrin, 1993.
- John Dillon, *The Middle Platonists 80 B.C. to A.D. 220*, Ithaca and New York, Cornell University Press, 1977.
- R. M. Dancy, *Two Studies in the Early Academy*, Albany, State University of New York Press, 1991.

Xénocrate de Chalcédoine (vers 400 - 314 av. notre ère), dirigea l'*Académie* entre 339 et 314; il s'efforça de réconcilier les doctrines de **Platon** avec le pythagorisme. Chalcédoine est une ville d'Asie Mineure, sur le Bosphore, face à Byzance ;

Polémon d'Athènes dirigea l'école entre 311 et 270 av. notre ère, succédant ainsi à **Xénocrate** ;

Cratès d'Athènes dirigea l'*Académie* de 270 à 265 avant notre ère; il fut mignon de **Polémon**, d'après une tradition rapportée par **Diogène Laërce**;

Crantor de Soles (ville de Cilicie, région située au sud de la Turquie d'Asie, avec d'autres villes plus connues comme Adana et Tarsus, patrie de Saint Paul), élève de **Xénocrate**, et condisciple de **Polémon** ;

Arcésilas de Pitane en Eolide (316 -vers 241 av. notre ère) : il fut d'abord disciple du mathématicien **Antolychos**, son compatriote (Éolie ou Éolide, ancienne contrée du sud-ouest de l'Asie Mineure, fut aussi la patrie de la poésie lyrique grâce à **Alcée** et **Sappho**), avant de venir à Athènes où il fut élève du musicien **Xanthos d'Athènes**, après quoi il suivit les leçons de **Théophraste** né dans l'île de Lesbos (vers 372 - vers 287 av. notre ère), avant d'aller à l'*Académie*, auprès de **Crantor** dont il fut le mignon ;

Bion de Boristhène en Scythie (ancienne région de la Russie méridionale, habitée par les Scythes, tribus semi-nomades de souche iranienne établies entre le Danube et le Don, au VIII^e siècle av. notre ère ; les Scythes disparurent au II^e siècle av. notre ère);

Lacydès de Cyrène succéda à **Arcésilas** à la tête de l'*Académie* en 240 av. notre ère, pendant vingt-six ans, soit jusqu'en 214 av. notre ère ;

Carnéade de Cyrène (vers 215 - 129 av. notre ère). Il fut l'élève de l'Académicien **Hégésinos**, mais aussi du Stoïcien **Diogène** ;

Clitomaque de Carthage succéda à **Carnéade** à l'*Académie* en 129 av. notre ère. Il était venu à Athènes à l'âge de quarante ans.

Les Académiciens venaient donc un peu de partout : d'Athènes même, d'Asie Mineure (Chalcédoine), de Cilicie, d'Eolide, de Scythie, de Cyrénaïque, de

Carthage. L'*Académie* n'était pas une école repliée sur elle-même. Au demeurant, **Platon** lui-même avait entrepris, avant la fondation de l'*Académie*, des voyages d'étude à Mégare (Isthme de Corinthe), à Cyrène, à Crotone, à Héliopolis en Égypte. Le séjour studieux de **Platon** en Égypte a considérablement marqué son œuvre.

2. L'Égypte dans l'œuvre de Platon

Parmi les *Dialogues* de **Platon**, vingt-huit sont parvenus jusqu'à nous, et c'est peut-être la totalité de l'œuvre platonicienne. Dans près de douze *Dialogues*, **Platon** évoque l'Égypte, de façon abondante, diversifiée. La proportion est énorme, soit 42% de l'œuvre totale de **Platon** connue.

L'Égypte est en effet évoquée par **Platon** dans les ouvrages écrits entre 390 et 385 av. notre ère comme le *Gorgias*, *Euthydème*, *Ménexène* ; dans les ouvrages écrits entre 385 et 370 av. notre ère comme le *Phédon*, la *République*, le *Phèdre*, et dans les ouvrages écrits entre 370 et 347 av. notre ère comme le *Politique*, le *Timée*, le *Critias*, le *Philèbe*, les *Lois*. Même dans *Epinomis*, l'Égypte est évoquée.

Il est difficile de soutenir que **Platon** se réfère ainsi à l'Égypte, de façon aussi considérable, par "souvenirs littéraires", c'est-à-dire suite à la lecture des œuvres d'**Homère** (vivant vers 850 av. notre ère), d'**Hérodote** (vers 484 - vers 420 av. notre ère) qui visita l'Égypte peu après 449 av. notre ère, de **Thucydide** (vers 470 - vers 400 av. notre ère), d'**Aristophane** (vers 445 - vers 386 av. notre ère) qui parodie certaines descriptions d'**Hérodote** sur l'Égypte dans les *Oiseaux* (comédie représentée en 414 av. notre ère), et qui contrefait également dans les *Thesmophories* l'*Hélène* d'**Euripide** présentée en 412 et dont les aventures se situent en Égypte ; l'on peut aussi penser au *Busiris* d'**Isocrate** (436 - 338 av. notre ère), composé vers 385 av. notre ère : dans cet ouvrage, **Isocrate** fait l'éloge de l'Égypte, c'est-à-dire du pays, "*placé au plus bel endroit de l'univers*" (§ 11-14) ; de la division du corps social en groupes fonctionnels, le clergé, les métiers, les guerriers (§ 15-20) ; de l'organisation artistique et intellectuelle, à savoir que la médecine et la philosophie sont nées en Égypte (§ 21 - 23) ; enfin de la piété égyptienne : "*C'est surtout la piété des Égyptiens et leur culte des dieux qui méritent d'être loués et admirés*" (§ 24 - 29).

Il y a des faits évoqués par **Platon** qui ne se retrouvent pas en effet dans aucun de ces auteurs antérieurs, par exemple le prix du voyage d'Athènes en Égypte

qui est de deux drachmes (*Gorgias*, 511 d) ; le mythe de Theuth (**Thot**), inventeur de l'écriture et des sciences (*Phèdre*, 274 co - 275 b ; *Philèbe*, 18 b) ; le caractère sacré de la musique égyptienne (*Lois*, VII, 799 a-b) ; l'enseignement des mathématiques en Égypte selon une méthodologie fort agréable et efficace (*Lois*, VII, 819 b-c), etc. **Platon** a dû connaître par lui-même des faits aussi caractéristiques. Sa connaissance de l'Égypte est celle d'un observateur direct, d'un témoin oculaire. Comment **Platon** peut-il écrire que les *Égyptiens* savent enseigner à leurs enfants les mathématiques comme s'il s'agissait d'un jeu si le philosophe grec n'avait pas constaté le fait par lui-même, dans la vallée du Nil ? Comment **Platon** peut-il parler d'élevage de poissons au bord du Nil (*Politique*, 264 b-c) s'il n'avait pas observé le fait par lui-même ? **Platon** écrit : "*En Égypte un roi ne peut régner s'il n'a la dignité sacerdotale.*" (*Politique*, 290 d). Aucun auteur grec avant **Platon** n'est aussi explicite que le philosophe athénien : Pharaon était en effet le premier élément du haut clergé égyptien. **Platon** a donc bien perçu cette hiérarchie. A vrai dire, c'est par délégation du roi que les prêtres accomplissent leur office dans les divers sanctuaires du pays.

Dans les douze *Dialogues* concernés, **Platon** montre qu'il avait de l'Égypte une connaissance fort variée : la géographie, l'histoire, la religion, l'organisation politique et sociale, les arts et l'éducation, les mœurs, les momies, les élevages de poissons au bord du Nil, la pureté du ciel d'Égypte qui explique le développement de l'astronomie dans ce pays, etc., tout cela est amplement développé par **Platon**, parfois avec une assurance pertinente dans le jugement. Une telle connaissance révèle clairement que **Platon** a séjourné longtemps en Égypte, peut-être pendant trois ans, sinon plus.

3. Platon égyptianise les mots au lieu de les gréciser

Platon retient presque toujours la phonétique égyptienne des mots au lieu de gréciser les termes égyptiens. Ainsi son orthographe est tout à fait étrangère, "exotique", par rapport à la phonétique grecque. Ce constat est déjà fort révélateur en lui-même.

Nous avons en effet : **Saïs** orthographié par **Platon** *Sais* répond à l'égyptien **S3w**, *Saou* ; **Neith** orthographié par **Platon** *Neith* correspond à l'égyptien **Nt**, déesse égyptienne appelée par les Grecs **Athéna** : "*Pour ceux de cette cité (la*

grande ville de Saïs), la déesse fondatrice a pour nom , en égyptien *Neith* et , en grec à ce qu'ils disent, *Athēnā*.⁴ .

Theuth de **Platon** équivaut à *Dḥwty*, *Djhouty*, en égyptien, et en copte (égyptien vocalisé) *Thoout*, *Thōt*, *Thaut*, l'inventeur et le protecteur divin des arts, des lois, des sciences exactes dans l'Égypte ancienne: ce dieu égyptien, maître ès-arts et ès-sagesse, était assimilé à **Hermès** par les Grecs.

Lorsque **Platon** fait allusion à des produits égyptiens, il retient évidemment le mot "exotique" : l'oiseau *ibis* (mot évidemment égyptien), l'huile *kiki* (*Timée*, 60 a) répond à l'égyptien *k3k3*, *Kyky*, *kiki* en copte, avec le sens de "ricin" et de "huile de ricin"⁵.

Il est manifeste que le nom de la déesse **Isis** tient directement de l'égyptien *3st*, copte *Ese*, *Esi*.

Le **Thamous** de **Platon**, roi qui régnait sur l'Égypte entière, dont la capitale était Thèbes, ville du dieu suprême **Amon** (*Phèdre*, 274 d), renvoie certainement à *Thoutmosis*, *Thoutmès* en égyptien *Dḥwty-ms*, "Thot est né" ou "Né de Thot", nom de quatre rois de la XVIII^e dynastie qui firent précisément la gloire de Thèbes et d'**Amon** de Karnak.

Platon parle, dans le *Phèdre*, de la série suivante : *Naucratis* et *Thèbes*, **Theuth** et **Amon**, le roi **Thamous**, sans oublier l'oiseau sacré *ibis*. Et dans le *Timée*, nous avons cette autre série : **Saïs**, **Neith**, le roi **Amasis**, les prêtres de **Saïs**. Les *Lois* évoquent **Isis**, et le *Philèbe* encore **Theuth**. Ces séries sont fort instructives en elles-mêmes, et révèlent une connaissance directe de l'Égypte par **Platon**. Une connaissance des lieux, des dieux, des hommes et des symboles égyptiens (*ibis*).

4.- Ce que représente l'Égypte pour Platon

Le discours égyptien de **Platon** était tenu pour dire vrai. Quelle vérité ? Lisons donc attentivement les textes.

⁴ Platon, *Timée*, 21 e.

⁵ Voir également **Hérodote**, II, 94. Enfin **Diodore de Sicile**, I, 34 : "Ils (les Égyptiens) se servent, pour entretenir la lumière de leurs lampes, au lieu d'huile, d'une liqueur grasse extraite d'une plante appelée par eux *kiki*".

a) L'Égypte est le pays de la plus haute antiquité

En Égypte, tout était écrit dans les temples depuis l'antiquité. La mémoire humaine est par conséquent longue aux bords du Nil sauveur. Et c'est avec raison que **Platon** considère l'Égypte comme la réserve archéologique d'un discours complet sur l'Histoire universelle. Etant à l'abri des cataclysmes qui détruisent périodiquement le genre humain (le feu, l'eau, etc.), l'Égypte est devenue le berceau de la civilisation, et l'écriture y est d'un usage particulièrement ancien.

Précisément, concernant "les choses du passé", un prêtre très âgé de Saïs devait dire à **Solon** dont la mémoire historique remontait si peu loin dans le temps : "*Solon, Solon, vous, Grecs, êtes toujours des enfants (αἰὲρ παῖδες ἐστε) ; vieux, un Grec ne l'est pas.*"⁶, c'est-à-dire que les Grecs, restés jeunes par leur âme, n'ont aucun savoir blanchi par le temps.

En revanche, l'Égypte a conservé sur les choses du passé de tous les peuples un nombre considérable d'informations : "*Aussi tout ce qui s'est passé, poursuit le vieux prêtre égyptien, soit chez vous (Grecs) soit ici soit en tout autre lieu, dont nous avons pris connaissance pour ouï-dire, si, pour une raison ou pour une autre, c'est quelque chose de beau, de grand ou qui présente quelque autre différence, tout cela a, depuis l'Antiquité, été mis par écrit ici dans les temples et conservé.*"⁷

Ainsi, l'Égypte fonctionne dans l'œuvre platonicienne, qu'on le veuille ou non, comme la terre de la plus longue durée et le lieu élu de la mémoire la plus archivée du monde. De **Solon** à **Platon**, l'Égypte était ainsi perçue par les Grecs, en tant que berceau de la civilisation, gardienne de la mémoire des peuples.

Le vieux prêtre informateur de **Solon**, qui devait alors avoir aux alentours de trente ans, se réfère à des textes, à des documents écrits, contemporains de la fondation de la ville de Saïs : ils datent de huit mille ans (*Timée*, 32 e). Le vieux sage de Saïs connaît ces écrits par cœur. Cependant, il est tout à fait disposé à expliquer à **Solon**, une autre fois, à loisir, textes en mains, le passé historique des Grecs qui n'ont pas de souvenirs d'un temps humain très reculé.

⁶ Platon, *Timée*, 22 b.

⁷ Platon, *Timée*, 23 a.

La tradition orale égyptienne peut donc être, à tout moment, contrôlée par des textes écrits, des registres archivés. La parole et l'écriture, la remémoration par l'intermédiaire de l'écriture, la véritable mémoire qui s'exprime directement par la parole, voilà tant de merveilles qui devaient fasciner les Grecs qui se rendaient en Égypte, comme **Solon**, pour apprendre des connaissances.

b) L'Égypte est le berceau de l'écriture et des sciences

Dans le **Phèdre**, **Socrate** explique précisément à **Phèdre** que le vrai (*tò aléthēs*, "la vérité"), ce sont les Anciens qui le savent. Le vrai se découvre, en questionnant les traditions constituées de l'antiquité. Et **Socrate** se dit être prêt à raconter quelque chose de vrai qu'il a entendu des anciens (*tōn protērōn*). Impatient, **Phèdre** demande alors à **Socrate** de lui raconter ce qu'il déclare avoir entendu des Anciens :

Socrate : *"Eh bien ! J'ai entendu (**ēkousa**) que, du côté de Naucratis en Égypte, il y a une des vieilles divinités de là-bas, celle dont l'emblème sacré est un oiseau qu'ils appellent, tu le sais, l'ibis ; le nom de cette divinité est Theuth. C'est lui donc qui, le premier (**prōton**), découvrit la science du nombre (**arithmōn**) et le calcul (**logismōn**) et la géométrie (**geōmetrían**) et l'astronomie (**astronomían**), et encore le trictrac (**petteías**) et les dés (**kubeías**), et enfin et surtout l'écriture (**grámmata**)."*⁸

Socrate assure avoir entendu des Anciens (qui savent le vrai) ce récit qui fait partie de la tradition grecque constituée. **Socrate** rapporte ainsi à **Phèdre** une tradition grecque de l'antiquité. Toute tradition, grecque ou autre, vaut ce qu'elle vaut. Celle, grecque, que reprend **Socrate** pour la raconter à **Phèdre**, est que le dieu égyptien **Theuth**, dont l'emblème sacré est l'oiseau ibis, est l'inventeur du nombre, du calcul, de la géométrie, du trictrac, des dés (et autre jeux de société), de l'écriture. La tradition grecque fort ancienne à laquelle se réfère **Socrate** n'attribue pas ces découvertes aux dieux de la Chaldée encore moins à ceux du pays grec même.

L'ibis est effectivement l'oiseau sacré d'Égypte au corps blanc, avec une tête et une queue noires. Le dieu immatériel **Thot (Theuth)** s'incarnait en lui.

⁸ Platon, **Phèdre**, 274 c-d : "Ἐκουσα τοίνυν περὶ Ναύκρατιν τῆς Αἰγύπτου γεγέσθαι τῶν ἑκεί παλαιῶν τινὰ θεῶν, οὗ καὶ τὸ ὄρνειον τὸ ἱερὸν, ὃ δὴ καλοῦσιν ἰβιν· αὐτῷ δὲ ὄνομα τῷ δαίμονι εἶναι Θεύθ. τοῦτον δὲ πρῶτον ἀριθμὸν τε καὶ λογισμὸν εὐρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν, ἔτι δὲ πεττείας τε καὶ κυβείας, καὶ δὴ καὶ γράμματα.

Précisément, dans l'Égypte, ce **Thot**, dieu-lunaire à forme d'ibis, régnait sur l'écriture, la séparation des langages, l'annalistique, les lois, les scribes et les magiciens, le calcul (la géométrie), le calendrier (l'astronomie). **Thot** régnait sur toute opération intellectuelle, en tant qu'inventeur de la civilisation écrite.

Le **Theuth** platonicien rejoint le **Thot** égyptien, pour l'essentiel. Ce dieu a donné à l'Égypte plus de savoir, plus de mémoire, plus de science. Il est le plus grand maître ès-techniques, héros culturel et civilisateur. Les anciens Grecs ont fait du dieu égyptien le bienfaiteur de toute l'humanité. Le premier, il découvrit, pour les hommes, la science du nombre, le calcul, la géométrie, l'astronomie, les jeux de société, l'écriture. **Theuth**, qu'on retrouve dans *Phèdre* (18 b), est évidemment le **Thot** égyptien, l'inventeur divinisé des arts, des sciences, des lois, de l'écriture. Cela, **Socrate** l'a entendu des anciens Grecs. Et il reproduit aisément à l'intention de **Phèdre** une tradition orale (*akoē*) de l'antiquité grecque : "Je suis à même de raconter une tradition que je tiens des anciens : *akoēn ge échō légein tōn protērōn*" (*Phèdre*, 274 c).

Pour les Grecs d'avant la naissance de **Socrate**, il n'y avait aucun doute possible : l'Égypte était effectivement, à leurs yeux, le berceau des sciences et des techniques. **Socrate** n'est pas du tout traumatisé en faisant état de cette vieille tradition grecque à **Phèdre**. Il est clair que **Platon** n'est pas l'inventeur de ce "Mythe de Theuth" : il est question, avec ce "mythe", d'une très ancienne tradition grecque. Tradition vivante reprise par **Socrate** pour **Phèdre**, enfin écrite par **Platon**.

c) L'Égypte est un modèle d'organisation artistique et intellectuelle

Dans l'histoire des nations et des constitutions, seule l'Égypte, aux dires de **Platon**, a su légiférer, comme il faut, à merveille, la question éducative, la formation éthique et culturelle de la jeunesse :

- **Clinias** : "L'Égypte ? Quelle y est donc, d'après toi, la législation sur ce point?"

- **L'Athénien** : "Le seul énoncé vous émerveillera (*thaŭma kai akoŭsai*). Depuis bien longtemps en effet (*pálai gár dēpote*), je pense, ils ont appris cette vérité que nous formulons maintenant (*tà nŭn*) : à savoir que ce sont les belles figures et les belles mélodies (*kalà mèn schēmata, kalà dè mélē*) que doit pratiquer dans ses exercices la jeunesse des cités ; ils (les Égyptiens) en ont

donc fixé la détermination et la nature, puis en ont exposé les modèles dans les temples ; ces modèles, il n'était pas permis ni aux peintres, ni à aucun de ceux qui produit des formes ou quoi que ce soit du genre, de s'en écarter pour innover ou encore d'en imaginer d'autres qui différassent de ce qu'avaient établi les règles nationales (tà pátria) ; et maintenant encore cela leur est défendu, soit en cette matière (des représentations figurées), soit en tout art musical (oudè nŭn êksestin , oúte en toutois oúte en mousikē sumpásē)”⁹.

Ainsi, d'après **Platon**, toute production artistique, sculpturale, picturale, musicale, chorégraphique, etc., était soumise en Égypte, depuis la plus haute Antiquité, à un canon national immuable grâce à une réglementation stricte, contraignante. La production artistique était contrôlée dans les temples par les prêtres. Ainsi codifié, l'art peut alors jouer valablement sa haute fonction sociale et morale, son rôle pédagogique irremplaçable.

Telle est l'exception culturelle que constitue, aux yeux de **Platon**, l'Égypte : ce pays est le seul où l'art soit légiféré, “canonique”. Ce sont de “belles figures” (*kalà schēmata*) et de “belles mélodies” (*kalà mélē*), qui doivent inspirer la “pratique” et les “habitudes” des jeunes gens dans les cités. Pour la question des “modèles”, figuratifs et mélodiques tout autant, elle est également bien réglée : les “modèles” inspirateurs sont “ordonnés” et “exposés” dans les temples, dans les édifices sacrés (les bibliothèques des temples). Il est de ce fait interdit aux peintres ou à tout autre spécialiste des figures, d'innover, de révolutionner (*kainotomeîn*), d'imaginer (*epinoeîn*), de façon fantaisiste, d'autres formes, d'autres figures, contraires aux canons ancestraux (*tà pátria*). **Platon** affirme que cette interdiction perdure encore.

Platon est sans doute le premier égyptologue à avoir discerné clairement les traits principaux et traditionnels de l'art égyptien : schématisme et graphisme, hiératisme et conservatisme, traditionnalité et millénarisme, portée ontologique (dimension sacrée) et fonction éducative.

Cette législation de l'art égyptien implique, cela va de soi, un pouvoir de la société et de l'État sur les créations artistiques. Le résultat est la reproduction millénaire des mêmes formes, selon les mêmes canons et la même technique : “A l'examen, poursuit l'Athénien, tu trouveras que, dans ce pays (l'Égypte), les

⁹ Platon, *Lois*, II, 656 d. Cf. Pierre-Maxime Schuhl, *Platon et l'art de son temps (arts plastiques)*, Paris, PUF, édit. de 1952, p. XV : “Platon (...) se montre partisan d'un art hiératique, immuable comme celui dont il avait admiré les œuvres dans les temples de la vallée du Nil.”

peintures ou les sculptures remontent à des millénaires ; - et quand je dis millénaires, ce n'est pas façon de parler, c'est la réalité ; elles ne sont ni plus belles ni plus laides que celles d'aujourd'hui, et ont mis en œuvre une technique identique.”¹⁰ .

Platon constate simplement un fait qu'il trouve admirable : l'antiquité de l'art égyptien, sa réglementation. Il est donc quelque peu incorrect de dire, à la lecture de ce texte platonicien, que l'auteur des *Lois* avait des goûts archaïques en musique et en poésie. **Platon** trouve simplement “extraordinaire” (*thaumaston*), comme **Clinias** du reste, que l'art ait en Égypte une fonction juridique et politique, depuis des millénaires.

Platon reçoit donc de l'art égyptien un message important : l'art sera moral et social, ou il ne sera pas (une condamnation implicite de l'art pour l'art); l'art ne sera moral et social que s'il reproduit des modèles, s'il met en mouvement les vertus, bref s'il est l'image des Idées.

Et, de fait, dans l'Égypte ancienne, l'art obéissait au canon national de la **maât**, principe cosmique qui explique l'archaïsme, le moralisme et le traditionnalisme de l'art égyptien, art engagé et aulique s'il en fût. Sur ce point, l'égyptologie moderne n'est pas plus avancée qu'au temps de **Platon** : “*L'art égyptien présente, au tableau de l'histoire, ce caractère unique de s'étendre sur quatre millénaires dans une indéniable continuité. Il le doit à l'unité du territoire de l'Égypte, à l'équilibre de ses constituantes physiques, au rôle de la religion et , dans celle-ci, à la fonction royale. (...) Art équilibré entre la grandeur et l'humain, élaboré selon un sens très sûr des lignes, art engagé et aulique, tel se présente l'art égyptien.*”¹¹ .

Cet art hiératique et rigoureux qui a sollicité amplement la méditation de **Platon** avait établi, dès l'origine de la civilisation égyptienne, ses propres “conventions” selon la **maât** : les procédés du quadrillage et de la mise au carreau, la géométrisation du corps humain, l'hiératisme des attitudes, le dépouillement merveilleux des techniques, la figuration en relief, la pureté des lignes architecturales, tout cela n'exclut pas l'évolution, mais il est évident que ces qualités éternelles de l'art égyptien étaient dues aussi bien à l'organisation

¹⁰ Platon, *Lois*, II, 656 e – 657 a : σκοπὼν δ' εὐρήσεις αὐτόθι τὰ μυριοστὸν ἔτος γεγραμμένα ἢ τετυπωμένα, οὐχ ὥς ἔπος εἰπεῖν μυριοστὸν ἀλλ' ὄντως, τῶν νῦν δεδημοιουργημένων οὔτε τι καλλίονα οὔτ' αἰσχίω, τὴν αὐτὴν δὲ τέχνην ἀπειργασμένα.

¹¹ Pierre du Bourguet, *L'art égyptien*, Paris, Desclée de Brouwer, 1973, pp. 14-14. Souligné dans le texte.

politique que religieuse et sociale du monde pharaonique. Voilà ce qui fascinait **Platon**, le philosophe des Idées éternelles et immuables.

Ainsi, l'aspect "transcendant" de l'art égyptien n'a pas échappé à **Platon**. La réglementation de la musique est un fait réel et digne d'intérêt. Il est donc possible de légiférer en la matière comme l'ont fait les *Égyptiens*. Ce serait l'œuvre d'un dieu ou de quelqu'un de divin, de même qu'en Égypte les airs conservés durant tout ce temps sont l'œuvre d'**Isis**¹².

Platon laisse le contrôle de la production artistique aux philosophes-gouvernants (*République*, X, 607 b - 608 b) et aux gardiens-des-lois qui agissent toujours de façon à faire prévaloir la raison, le *noûs* (*Lois*, VII, 799 b) ; mais, dans l'Égypte, les prêtres étaient aussi des philosophes et des gardiens-des-lois : ils devaient agir selon les préceptes de la *maât*, la vérité, la justice, l'ordre, la vertu suprême, le bien souverain.

L'art chorégraphique et musical égyptien était réglementé et sacralisé dans le cadre d'un calendrier où chaque fête trouvait sa place. Il n'y a pas meilleure technique, meilleure organisation, meilleure industrie que celle dont usent les *Égyptiens* :

Clinias : "Quelle technique veux-tu dire ?"

L'Athénien : "Consacrer toute danse et toute musique (*toû kathierōsai pāsan men orchēsin, panta de melē*) ; régler d'abord les fêtes (*tas heortas*), ordonner d'avance, pour l'année (*eis ton eniauton*), quelles fêtes on devra célébrer, à quelles époques, en l'honneur de quels dieux ou enfants des dieux ; ensuite, quel hymne on devra chanter en sacrifiant aux dieux et de quelles danses honorer tel et tel sacrifice ; réglementation qui sera confiée à quelques-uns, mais, une fois faite, tous les citoyens, ayant sacrifié en commun aux Mores et à toutes les autres divinités consacreront, par des libations, chaque hymne successivement à l'un des dieux ou démons."¹³

Platon célèbre ainsi, une fois de plus, la réglementation stricte de l'art égyptien. Le calendrier des arts était établi en fonction des fêtes des dieux. Le caractère religieux des arts est évident.

¹² Platon, *Lois*, II, 657 a- b : ... τὰ τὸν πολὺν τοῦτον σεσωμένα χρόνον μέλη τῆς "Ισιδος ποιήματα γεγονέναι.

¹³ Platon, *Lois*, VII, 799 a-b.

Dans ce problème esthétique-éthique, “bien danser”, “bien chanter”, **Platon**, ayant médité sur les réalités égyptiennes, choisit le parti de la rigueur et de la conservation, contre l'innovation et le charme qui conduisent facilement à la licence, au plaisir et au vice.

Les méthodes éducatives égyptiennes ont nourri la politologie platonicienne. C'est là un problème important, souterrain aux *Lois*.

d) L'Égypte a la meilleure pédagogie pour enseigner les mathématiques aux enfants

Isocrate, dans le *Busiris*, composé vers 385 avant notre ère, nous apprend que les jeunes, en l'Égypte, s'occupent “de l'étude des astres, du calcul et de la géométrie.”¹⁴

Cependant, c'est **Platon**, dans les *Lois*, ouvrage composé entre 370 et 347 avant notre ère, qui manifeste le plus grand intérêt pour la pédagogie égyptienne des mathématiques.

La méthode est primordiale pour **Platon**. L'ignorance, dit-il, même totale et profonde, en quelque matière que ce soit, n'est ni si dangereuse ni si grandement funeste : “*Bien plus dommageable au contraire est d'avoir beaucoup appris et de beaucoup savoir, sans une méthode.*”¹⁵

Apprendre et savoir sans méthode, c'est avoir une tête bien pleine, mais pas nécessairement bien faite, fera remarquer, à son tour, bien plus tard, le sage **Montaigne**.

Précisément, la méthode égyptienne reçoit l'assentiment total de **Platon**. Les mathématiques sont enseignées aux enfants comme s'il s'agissait d'un jeu : “*D'abord, en calcul, on a inventé à l'usage des enfants qui ne savent rien des méthodes pour les instruire, où se mêlent jeu et plaisir*”¹⁶.

¹⁴ Isocrate, *Busiris* (XI), 23.

¹⁵ Platon, *Lois*, VII, 819 a : μετὰ κακῆς ἀγωγῆς, “avec une mauvaise conduite”, un mauvais plan, une mauvaise manière de conduire, c'est-à-dire sans une méthode.

¹⁶ Platon, *Lois*, VII, 819 b : πρῶτον μὲν γὰρ περὶ λογισμοὺς ἀτεχνῶς παισὶν ἐξευρημένα μαθήματα μετὰ παιδιᾶς τε καὶ ἡδονῆς μανθάνειν.

Quelles sont ces méthodes ? **Platon** de préciser : *“Ce sont par exemple des fruits ou des couronnes à partager en un nombre de lots plus ou moins grands de manière à en avoir toujours au total le même nombre; ce sont aussi, à la boxe et à la lutte, l'alternance et la succession selon la règle de ces jeux, de celui qui restera assis et de ceux qui feront la paire. De même, toujours par jeu, les maîtres mêlent des gobelets d'or, de cuivre, d'argent et d'autres matières analogues, qu'ensuite les élèves répartissent de diverses manières en lots. En adaptant à un jeu, ainsi que je l'ai dit, la pratique des opérations mathématiques indispensables, ils rendent ceux à qui ils enseignent aptes aussi bien à régler un campement, à diriger une armée et à organiser une expédition militaire qu'à administrer une maison, et, de toute façon, ils les rendent plus capables de se tirer eux-mêmes d'affaire, et ils en font des gens d'avantage éveillés.”*¹⁷

Après cela, les maîtres égyptiens portaient leurs leçons sur les mesures, longueurs, largeurs, profondeurs (**Platon**, *Lois*, VII, 819 d).

Platon était particulièrement attentif à l'enseignement de la science des nombres parce que, précisément, cette science mène à la contemplation de l'Intelligible. Par sa permanence, sa grande durée temporelle, sa mémoire millénaire bien archivée, sa législation artistique, son organisation intellectuelle, ses méthodes pédagogiques des plus agréables, l'Égypte s'apparentait pour **Platon** à l'Intelligible.

C'est dire, au fond, toute la parenté "intime", entre la pensée égyptienne et la pensée platonicienne. Aucune formule du genre "l'Égypte de **Platon**" ou "l'Égypte selon **Platon**", etc., ne saurait "camoufler" le fait que la philosophie de **Platon** renvoie constamment à l'Égypte, lorsqu'il s'agit de l'écriture, de l'origine de la civilisation, de l'histoire universelle, de la mémoire philosophique et historique de l'humanité, de la conservation des faits immémoriaux, de la philosophie de l'art, de l'éducation du citoyen dans l'enfant, etc. On ne peut pas biffer l'Égypte de l'œuvre platonicienne. Il existe une idée de l'Égypte chez **Platon** qui fit le voyage de la vallée du Nil, - voyage d'étude que ne nient pas des savants de premier plan comme GOMPERZ (*Les penseurs de la Grèce*, t. II), ROBIN (*La Pensée grecque*), Martin BERNAL (*Black Athena*, 1987).

¹⁷ Platon, *Lois*, VII, 819 c.

Déjà, dans l'Antiquité, **Plutarque** avait tenté de concilier la philosophie platonicienne avec la philosophie égyptienne, celle-ci étant l'origine historique et culturelle de celle-là, sur bien des points importants.

5.- Plutarque s'est attaché à concilier la théologie des Égyptiens avec la philosophie de Platon

Plutarque a compris, en gros, que pour les *Égyptiens* l'origine et la composition du monde est le produit d'un mélange de deux forces contraires, mais dont la meilleure prévaut. Le monde a un corps et une âme : *“Dans cette âme du monde, l'intelligence et la raison, qui est le guide et le souverain maître de tout ce qui s'y fait d'excellent c'est Osiris.”*¹⁸.

Tout ce qui est réglé dans l'univers découle donc d'**Osiris** et le manifeste ainsi sous une forme sensible¹⁹.

Seth (Typhon), au contraire, est tout ce qu'il y a dans l'âme du monde de passionné, de subversif, de déraisonnable et d'impulsif, et tout ce qui se trouve de périssable et de nocif dans le corps de l'univers²⁰.

Le mythe égyptien d'**Osiris** et de **Seth** constitue, aux yeux de **Plutarque**, l'explication historique de la doctrine de **Platon** : *“Et Platon, quoique s'exprimant souvent d'une manière obscure et voilée, nomme l'un de ces principes contraires "Le Même" (Identité), et l'autre "L'Autre" (Différence)”*²¹.

Plutarque fait allusion, bien évidemment, au *Timée*, 35 a.

L'essence indivisible est l'âme du monde, tandis que l'essence divisible est le corps de l'univers.

Mais **Platon** est plus explicite dans les *Lois* : *“Mais dans ses Lois, ouvrage écrit par lui dans un âge plus avancé et dans lequel, au lieu de s'exprimer d'une façon énigmatique et symbolique, il se sert des mots propres, il affirme que le*

¹⁸ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 a : ἐν μὲν οὖν τῇ ψυχῇ νοῦς καὶ λόγος ὁ τῶν ἀρίστων πάντων ἡγεμὼν καὶ κύριος Ὀσίρις ἐστίν.

¹⁹ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 b : Ὀσίριδος ἀπορροή καὶ εἰκὼν ἐμφαινόμενη.

²⁰ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 b.

²¹ Plutarque, *Isis et Osiris*, 370 f : Πλάτων δὲ πολλαχοῦ μὲν οἷον ἐπηλυγαζόμενος καὶ παρακαλυπτόμενος τῶν ἐναντίων ἀρχῶν τὴν μὲν ταῦτόν ὀνομάζει, τὴν δὲ θάτερον.

monde n'est pas mis en mouvement par une seule âme, mais par un grand nombre peut-être, et tout au moins certainement par deux.(...). Il admet encore une troisième nature intermédiaire, qui n'est privée ni d'âme, ni de raison, ni de mouvement qui lui soit propre, comme quelques-uns l'ont pensé, mais qui tout en dépendant des deux autres, tend toujours à suivre le meilleur, le désirant et le poursuivant."²²

En effet, dans les *Lois*, 896 d sq., **Platon** parle bien de deux âmes, l'une bonne et l'autre mauvaise, qui auraient concouru toutes deux à la formation du monde; mais il ajoute (*Lois*, 904e) aussitôt que le démiurge a tout mis en œuvre pour que le bien l'emportât sur le mal.

Le commentaire de **Plutarque** n'est pas erroné. En effet, dans ces passages des *Lois*, **Platon** dit que dans le monde manifesté, la raison ne s'explique le mouvement dans l'univers qu'à l'idée d'un premier principe moteur. Ce principe, **Platon** l'appelle âme, et il le déclare antérieur à la matière, c'est-à-dire à tout ce qui dans l'univers participe au mouvement sans se mouvoir soi-même. Au-dessus donc de toutes les âmes manifestées dans les choses, il y a une âme souveraine intelligente et bienfaisante. La pratique de la sagesse (philosophie) consiste par conséquent à nous affranchir de tout ce qui est sensible, matériel, brut, et qui nous entrave, pour nous élever jusqu'à l'intelligence. L'homme tient le milieu entre l'âme du monde et la matière.

Pour **Plutarque**, ce discours platonicien sort directement de l'école théologique égyptienne : *"C'est ce que montrera la suite de notre discours qui s'attachera spécialement à concilier la théologie des Égyptiens avec cette philosophie (de Platon)"*²³.

Ce qui se justifie historiquement puisque **Platon** a séjourné en Égypte pour étudier auprès des prêtres de ce pays²⁴.

Tel est le point capital. Dans la suite (*tà epionta*) du traité (*toū logou*), **Plutarque** entend faire connaître, indiquer clairement (*dēloō*), le plus possible

²² Plutarque, *Isis et Osiris*, 370 f - 371 a.

²³ Plutarque, *Isis et Osiris*, 371 a : ὡς τὰ ἐπιόντα δηλώσει τοῦ λόγου τὴν Αἰγυπτίων θεολογίαν μάλιστα ταύτῃ τῇ φιλοσοφίᾳ συνουκειοῦντος.

²⁴ Plutarque, *Isis et Osiris*, 354 e : les plus éclairés (*oi sophōtatoi*) des Grecs (*tōn Hellēnōn*) ont étudié en Égypte : Solon, Thalès, Platon, Eudoxe, Pythagore.

(malista), que cette philosophie de **Platon** relative à l'origine du monde est exactement la même chose que les croyances religieuses des *Égyptiens* : **Platon** s'est en quelque sorte approprié (*sun-oikeioomai -oūmai*) la théologie égyptienne, plus précisément l'explication égyptienne de l'univers selon le mythe d'**Osiris** et de **Seth**. **Plutarque** est convaincu de cela, et il entend en faire la démonstration dans la suite de son discours, de son traité.

Plutarque identifie l'âme d'**Osiris** avec l'intelligence divine. Son corps est **Horus**, le monde sensible, ou la matière périssable ordonnée par l'intelligence éternelle. Ce corps est démembré par **Seth** ; mais **Isis** en réunit les morceaux et le reconstitue pour une vie nouvelle. **Osiris** est à la fois lui-même et **Horus** : sous ces deux formes, il a la faculté de se reproduire éternellement, et il échappe à l'action de **Seth**, principe de destruction. **Seth** a mis les membres d'**Osiris** en pièces, et les a dispersés ; **Isis**, femme et sœur de la victime, les réunit et les rappelle à la vie ; cette nouvelle naissance prend le nom d'**Horus**, et le combat contre le principe du mal se poursuit. **Horus** est l'image sensible du monde engendrée par **Isis**.

Plutarque de préciser : *"Isis est donc la nature considérée comme femme et apte à recevoir toute génération. C'est en ce sens que Platon la nomme "Nourrice" et "Celle qui contient tout"²⁵.*

Isis est la Mère universelle, le Réceptacle cosmique ; la divine Raison la conduit à recevoir toutes espèces de formes et d'apparences. **Plutarque** a raison : **Platon** nomme **Isis**, la déesse-mère égyptienne personnifiant l'âme universelle, "Nourrice", "Réceptacle, le support de toute naissance" (**Platon**, *Timée*, 49 a, 50 d, 51 a).

Pourquoi **Platon** nomme-t-il ainsi **Isis** s'il n'y avait pas quelque rapport entre sa philosophie et celle de l'Égypte ?

Alors **Plutarque** résume l'essentiel du mythe osirien : *"La nature la plus parfaite et la plus divine se compose donc de trois principes qui sont :*

²⁵ Plutarque, *Isis et Osiris*, 372 e : ἡ γὰρ Ἰσίς ἐστι μὲν τὸ τῆς φύσεως θῆλυ, καὶ δεκτικὸν ἀπάσης γενέσεως, καθὼ τιθήνη καὶ πανδεχὴς ὑπὸ τοῦ Πλάτωνος. **Isis** est le sexe féminin (*tò thēlu*) de la nature (*tēs phuseōs*), le principe femelle de la nature ; pour cela Platon l'a appelée "nourrice" (*tithēnē*) et "Celle qui contient tout" (*pandechēs*).

l'intelligence (Osiris), la matière (Isis), et le produit de leur union (Horus), soit le monde organisé."²⁶

Plutarque enchaîne aussitôt : "**Platon** a coutume de désigner l'intelligence sous les noms d'idée, de modèle, de père ; la matière, sous ceux de mère, de nourrice, de base et de siège de la génération, et le résultat de leur union, il le dénomme le descendant et l'engendré."²⁷

Aux yeux de **Plutarque** qui fait ainsi une exégèse de la philosophie de la création platonicienne, le philosophe athénien n'a pas vraiment innové : il reprend en gros le schéma et l'explication des philosophes égyptiens, inventeurs du mythe osirien (voir **Platon**, *Timée*, 50 c-d).

Cette nature parfaite et divine peut être représentée figurativement par le triangle rectangle où le côté de l'angle droit figure le mâle (**Osiris**), la base du triangle le principe femelle (**Isis**), et l'hypothénuse, le produit des deux (**Horus**).

Ici encore, l'influence égyptienne est palpable sur la pensée de **Platon**, ainsi que s'efforce de le démontrer, une fois de plus, **Plutarque** qui écrit : "*Il paraît probable que les Égyptiens ont considéré le triangle rectangle comme le plus beau des triangles, et que c'est surtout à cette figure qu'ils ont comparé la nature de l'univers. Platon d'ailleurs semble aussi s'en être servi pour représenter, dans sa République, le mariage sous une forme géométrique*"²⁸.

Dans le passage, fort obscur, de la *République*, 546 b-c, ici visé, **Platon** veut en fait désigner un nombre qui devait représenter la grande année humaine et qui, d'après lui, devait exercer une influence sur les mariages et les naissances.

Plutarque insiste sur le fait que **Platon** appelle **Isis** le siège et le réceptacle (*Timée*, 52 d- 53 a). Voici son explication. Les Égyptiens appellent **Isis**, tantôt **Mout**, tantôt **Athyri** et **Méthyer** : "*Le premier de ces noms, disent-ils (les Égyptiens), signifie "mère" ; le second, "habitation terrestre d'Horus" (dans le même sens que Platon appelle Isis le siège et le réceptacle de la génération), et*

²⁶ Plutarque, *Isis et Osiris*, 373 c.

²⁷ Plutarque, *Isis et Osiris*, 373 f : ὁ μὲν οὖν Πλάτων τὸ μὲν νοητὸν καὶ ἰδέαν καὶ παράδειγμα καὶ πατέρα, τὴν δ' ὕλην καὶ μητέρα καὶ τιθήνην ἔδραν τε καὶ χώραν γενέσεως, τὸ δ' ἐξ ἀμφοῖν ἐκγονὸν καὶ γένεσιν ὀνομάζειν εἴωθεν.

²⁸ Plutarque, *Isis et Osiris*, 373 f : ... ὡς καὶ Πλάτων ἐν τῇ Πολιτείᾳ δοκεῖ ... : "... Comme Platon dans la République semble ..."

le troisième est composé de deux mots qui veulent dire "plein" et "cause". La matière du monde, en effet, est pleine, et elle se rattache à une cause bonne, pure et souverainement ordonnée."²⁹

La connaissance de la langue égyptienne par **Plutarque** est ici excellente. En effet, en égyptien *mwt* signifie bien : "mère" ; **Athyri** est la déesse **Hathor**, *ḥwt-ḥr*, en égyptien, dont le nom signifie bien "habitation d'**Horus**", soit le sein des espaces célestes : **Isis** s'assimila toutes les attributions d'**Hathor**, déesse de l'amour et de la fécondité, à mesure que s'étendait la religion d'**Osiris**. **Méthyer** est un qualificatif, signifiant la toute pleine de (*mḥ-ḥr*, "être plein de"), que portait aussi **Neith** (*Nit*, *Nr*) à Saïs (**Neith** est parfois évoquée dans le mythe osirien). Le nom même d'**Isis** est écrit en égyptien avec un hiéroglyphe qui est un siège.

Les mythes, comme celui d'**Osiris**, ou de la naissance d'**Éros** dans le *Banquet* (203 b), ne sont donc pas à considérer en eux-mêmes, purement et simplement : il faut au contraire voir en chacun d'eux ce qui tient de la pensée. Ainsi, "*ces divers noms et ces rites servent de symboles, les uns plus obscurs, les autres plus éclatants, à ceux qui se consacrent aux études sacrées, et ils les conduisent, non sans danger toutefois, à l'intelligence des choses divines.(...). Voilà pourquoi il faut, particulièrement en ces questions, prendre la raison, secondée par la philosophie, pour initiatrice et pour guide, afin de n'admettre que des pensées saintes sur l'interprétation des rites et des doctrines.*"³⁰

Ce passage, important, de **Plutarque** contient une méthodologie toujours utile, toujours actuelle. **Plutarque** est ici un rigoureux comparatiste de la philosophie platonicienne en ses relations avec les doctrines égyptiennes.

Dans presque tous ses ouvrages, **Platon** compare souvent l'acquisition de la philosophie (science, sagesse) à la sainte vertu des initiations dont le but ultime est l'union à Dieu, à l'Intelligence souveraine. Par exemple, dans le *Banquet* (210 a), dans le *Phèdre* (249 c, 250 a), **Platon** établit un parallélisme étroit entre la méthode philosophique et la vertu initiatique. La philosophie époptique (contemplative) est la partie ultime de la philosophie. Là, la vision de l'Être n'est qu'intelligence, lumière, sainteté. La fin suprême de la philosophie est cette fusion avec l'Être premier, simple et immatériel.

²⁹ Plutarque, *Isis et Osiris*, 374 b.

³⁰ Plutarque, *Isis et Osiris*, 378 a-b.

Or, les *Égyptiens*, dans leurs pratiques religieuses, surtout dans leurs purifications et dans leurs régimes (sexuels, alimentaires, sanitaires, intellectuels, etc.), n'ont pas moins visé à la sagesse, à la sainteté, c'est-à-dire au but suprême de la philosophie. Ils brûlaient même des parfums sacrés (le *kyp̄hi* composé de seize espèces de substances et préparé selon des formules indiquées dans les livres saints) pour que le corps, pris désormais sous l'état de l'air qui a changé, doucement et agréablement effleuré par les émanations et les vertus aromatiques, puisse se laisser aller au sommeil et acquérir ainsi une disposition évocatrice : "*La faculté imaginative de l'âme, son aptitude à recevoir des songes deviennent polies comme un miroir.*"³¹

En résumé, l'Égypte a joué un grand rôle dans la pensée de **Platon** : près de 42% de ses *Discours* concernent directement et amplement l'Égypte, pays de la plus haute antiquité, berceau de l'écriture et des sciences, modèle d'organisation artistique, intellectuelle et pédagogique. Et **Plutarque**, dès l'Antiquité même, s'est attaché à lire les *Lois*, la *République*, le *Banquet* et surtout le *Timée* et le *Phèdre*, en précisant ce qui, à ses yeux, était dû à l'Égypte. Cette conciliation tentée par **Plutarque** entre la philosophie platonicienne et la pensée égyptienne est en elle-même digne du plus haut intérêt historique et philosophique.

³¹ Plutarque, *Isis et Osiris*, 384 a : καὶ τὸ φανταστικὸν καὶ δεκτικὸν ὀνείρων μῶριον ὥσπερ κάτοπτρον ἀπολεαίνει.

Cf. Paul Faure, *Parfums et Aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987, p. 50 : "*Jamais, tout au long de son histoire pluri-millénaire, l'Égyptien n'a pu séparer la notion de parfum de celle de divinisation*".

Aristote et l'Égypte

Aristote (384 - 322 av. notre ère), né à Stagire (aujourd'hui Stavro), ancienne ville de la Macédoine, soit la région historique de la péninsule des Balkans, partagée de nos jours entre la Bulgarie, la Grèce et la Yougoslavie, fut le fondateur de l'école péripatéticienne, et précepteur d'**Alexandre-le-Grand**, conquérant de l'Égypte et de l'Orient, roi de Macédoine de 336 avant notre ère. Ce philosophe vraiment encyclopédique a visité l'Égypte et laissé sur ce pays africain des faits intéressants, notamment en matière d'astronomie¹.

1. Aristote a visité l'Égypte

Lorsqu'**Aristote** développe son point de vue sur les déplacements des eaux et des continents, il se réfère, entre autres cas étudiés comme exemple illustratif, à l'Égypte. Tout le pays, dit-il, n'est qu'une alluvion du Nil². Il rappelle ainsi la célèbre formule d'**Hérodote** :

“La région de l'Égypte où les Grecs se rendent en bateau (le Delta) est une terre qui s'ajouta au pays des Égyptiens, présent du fleuve” (dōron toū potamoū), c'est-à-dire que le Delta (et non le haut pays de l'Égypte) est un don du Nil (Hérodote, II, 5).

¹ Dicks D. R., *Early Greek Astronomy from Thales to Aristotle*, Londres, Thames & Hudson, 1970. Dreyer J. L. E., *A History of Astronomy from Thales to Kepler*, New York, Dover Publications, 1956, 1ère édition, 1906. Neugebauer O., *Astronomy and History. Selected Essays*, New York, Berlin, Heidelberg, Tokyo, Springer-Verlag, 1983, 133 illustrations.

² Aristote, *Météorologiques*, 351 b : καὶ πᾶσα ἡ χώρα τοῦ ποταμοῦ πρόσχωσις οὕσα τοῦ Νεῖλου.

Pour argumenter savamment que le Delta est bien un don du fleuve, **Aristote** cite nommément **Homère** qui ne parle pas en effet des villes qui se trouvent dans le Delta. Bien que fort éloigné dans le temps des changements topographiques de l'Égypte, **Homère** mentionne bien Thèbes d'Égypte (*Illiadé*, IX, 381), mais nulle part Memphis, ville qui était pourtant située à l'entrée du Delta. Ce qui tendrait à prouver un changement topographique.

Ces explications, **Aristote** les donne au paragraphe 351 b 30 des *Météorologiques*. Cela pourrait suffire à son argumentation pour dire que ce ne sont pas toujours les mêmes lieux qui sont inondés par les cours d'eau.

Or, au paragraphe 352 b 20 des mêmes *Météorologiques*, **Aristote** reprend l'argumentation, comme pour apporter un témoignage non point "livresque" comme plus haut (351 b 30), mais un témoignage, cette fois-ci, "oculaire". **Aristote** écrit en effet : "*Leur pays (des Égyptiens) est manifestement une création, et l'œuvre du fleuve. C'est évident quand on regarde autour de soi dans ce pays*"³.

Ce passage est extrêmement important. Il convient de le lire de façon serrée et attentive. L'œuvre du fleuve est ce pays : "Et cela est clair (*kai toũto dēlōn estī*) à celui qui voit (*horōnti*) en descendant le long de (*katá*) ce pays (*tēn chōran autēn*)".

Le verbe grec *horáō* est strictement un verbe de perception. Il signifie exactement : "voir, percevoir par l'organe de la vue". Ce verbe *horáō* est très concret. D'où ses autres sens : "regarder", "faire une visite à", "rendre visite à quelqu'un", "examiner avec application", "connaître par les voyages".

La préposition *katá*, construite ici avec l'accusatif, concerne l'espace, et signifie alors : "en descendant le long de", "sur l'étendue de". Et lorsqu'on se trouve au Delta, on descend (= on remonte) tout naturellement le Nil, en allant vers la Haute-Égypte. A qui sait voir, c'est-à-dire à qui sait examiner avec attention, de ses yeux, en remontant la Vallée du Nil, du Delta vers Thèbes, il est clair, il est évident que ce pays d'Égypte est bien l'œuvre du fleuve.

³ Aristote, *Météorologiques*, 352 b, 21-23 : τούτων ἡ χώρα πᾶσα γεγонуῖα φαίνεται καὶ οὕσα τοῦ ποταμοῦ ἔργον. καὶ τοῦτο κατὰ τε τὴν χώραν αὐτὴν ὁρῶντι δῆλόν ἐστιν.

La langue grecque est ici limpide, précise, très explicite, d'une belle syntaxe. Il serait fort étonnant qu'**Aristote** ait pu employer de façon distraite un verbe aussi concret que le verbe *horáō* qui est strictement un verbe de perception (E. RAGON, *Grammaire grecque*, édit. 1973). D'autre part, la préposition *katá* a la valeur primitive et le sens général de : "en descendant".

J. TRICOT n'a pas traduit *katá*, lorsqu'il écrit : "*Cela apparaît clairement à qui observe leur pays*" (Paris, J. Vrin, 1955).

Le Recteur d'Académie Pierre LOUIS a traduit *katá* : "autour de soi". Soit. Mais il faut absolument préciser pour rendre rigoureusement l'idée d'**Aristote** : "Et cela est évident à qui regarde autour de soi en descendant le long de ce pays", c'est-à-dire en remontant le Nil, du Delta vers la Haute-Égypte. C'est qu'en grec, la préposition *katá* n'a pas le sens de : "autour de", qui se dit plutôt *perí*. Nous avons par exemple : *katá potamón pléō*, "descendre un fleuve". La traduction de Pierre LOUIS concernée est celle de la collection *Guillaume Budé, Les Belles Lettres*, 1982.

Il faut comprendre qu'il s'agit absolument d'un témoignage oculaire : **Aristote** a constaté par lui-même, de ses propres yeux, avec attention et application, que l'Égypte est un don du Nil, en examinant le pays autour de lui lorsqu'il remontait le Nil, du Delta vers la Haute-Égypte. Le texte ne veut pas dire autre chose. **Aristote** a donc visité, et bien, l'Égypte. **Aristote** sait parfaitement ce qu'il a écrit. **Aristote** a été en Égypte.

A propos de ce même problème de l'émergence du delta du Nil, qu'en pense la science contemporaine ? Or, en Égypte, un usage intensif a été fait de la méthode du carbone 14 pour compléter les dates de l'archéologie historique égyptienne : on a daté en effet une quantité de restes attribuables à l'activité humaine, dans le delta, la vallée du Nil et dans les régions environnantes de cette vallée. Voici donc la chronologie due aux dates "C14" égyptiennes :

- a. au-delà de -20 000, on trouve des artefacts humains dans la haute vallée du Nil à partir du sud du Caire, ainsi que dans les prolongements de cette vallée dans le Soudan actuel (Nubie ancienne) ;
- b. en -4700, soit 3500 avant notre ère, le niveau de la mer commença à baisser en dessous de + 3 mètres : à ce moment les parties les plus hautes du delta du Nil commencèrent à être exondées ;

- c. vers -4300, soit environ 3000 avant notre ère, toute la surface actuelle du delta se trouva mise progressivement hors de l'eau (cela représente en moyenne plus de 3500 hectares nouveaux sortant chaque année de la mer, grâce à l'accumulation du limon amené par le Nil depuis 5000 ans, à chacune de ses crues annuelles) : en 3000 avant notre ère, la moitié environ du delta était sortie de la mer. Ce pays du delta est bien l'œuvre, le travail du Nil.⁴

Il est évident que la civilisation égyptienne ne pouvait pas prendre naissance dans le delta. Le royaume du Sud (Haute-Égypte) est antérieur à celui du Nord (Basse-Égypte) : "Des rois se succédaient depuis longtemps déjà dans l'Égypte du Sud, que l'on appelle aussi Haute-Égypte, c'est-à-dire tout au long de la vallée du Nil située plus au sud que la position actuelle du Caire. D'autres rois existaient aussi dans l'Égypte du Nord, c'est-à-dire la région constituée par le delta du Nil, mais ces rois du delta ne s'étaient pas installés depuis longtemps, tout au plus depuis deux ou trois siècles : nous savons maintenant que c'est parce qu'auparavant le delta était encore immergé ..." ⁵

2. Aristote tenait les Égyptiens pour les plus anciens des hommes

Le régime du Nil, une merveille hydrographique, ne cessait d'intriguer les Grecs : de l'Égypte, don du Nil (*Neilou dōron*), chez **Hérodote**, au "*Nil sauveur*" (*Neilos Sōter*) de **Platon**, jusqu'à "*l'œuvre du fleuve*" (*toū potamoū érgon*) d'**Aristote**. C'est l'influence civilisatrice du Nil qui se trouve ainsi soulignée, en signe d'émerveillement.

Et pour les Grecs, l'Égypte était le merveilleux pays à la civilisation plusieurs fois millénaire. **Aristote** de classer alors le pays des Pharaons comme la réserve

⁴ Jacques Labeyrie, *L'Homme et le Climat*, Paris, 1985, pp. 139-142.

⁵ Jacques Labeyrie, *L'Homme et le Climat*, Paris, 1985, p. 140. Voir également : Fred Wendorf, Angela E. Close, Achilles Gautier et Romuald Schild, "Les débuts du pastoralisme en Égypte", in *La Recherche*, n° 220, vol. 21, avril 1990, pp. 436-445, 5 figures. L'introduction d'une économie de production dans la vallée du Nil (et non dans le Delta), qui enclencha le processus de développement prédynastique, a été le fait de pasteurs du Sahara oriental (Nabta Playa, à quelque cent vingt cinq kilomètres à l'ouest d'Abou Simbel, Bir Kiseiba il y a environ 8100 ans ; les pasteurs pratiquaient également la culture de l'orge) ; Fred Wendorf, Romuald Schild, "Nabta Playa during the Early and Middle Holocene", *Ankh* n°6/7, année 1995-1996, pp. 32-55.

archéologique la plus ancienne de l'humanité : “*C'est ainsi que les Égyptiens, que nous considérons comme les plus anciens des hommes*”⁶ occupent un pays qui est manifestement tout entier le produit et l'œuvre du fleuve. Il faut comprendre que l'Antiquité égyptienne est celle de progrès merveilleux. Les anciens Grecs en effet faisaient remonter presque toutes les inventions de l'humanité aux Égyptiens : le calcul, la géométrie, l'astronomie, le trictrac et les dés, l'écriture (**Platon**, *Phèdre*, 274 d).

Les plus anciens (*archaiotatoi*) des hommes (*tōn anthrōpōn*) sont aussi, par le fait même de leur ancienneté dans la voie de la civilisation, les premiers créateurs de la civilisation humaine. Depuis **Homère**, l'Antiquité égyptienne fonctionne strictement comme le mémorial de la Grèce : **Hérodote** l'a dit, **Platon** l'a confirmé, **Aristote** ne l'a jamais démenti. La psychologie collective des savants grecs par rapport à l'Égypte montre bien que l'éveil intellectuel et culturel hellène ne peut pas être extrait de son “contexte historique”, soit la Vallée du Nil. La renommée de l'ancienneté de la civilisation égyptienne est l'œuvre des savants grecs, dans l'Antiquité méditerranéenne. Nous ne pouvons que noter le fait, et l'enseigner comme tel. Admirateurs constants de la civilisation égyptienne, les Grecs ont toujours reconnu, d'eux-mêmes, l'antériorité du pays des Pharaons sur la voie de la civilisation et du progrès de l'humanité, dans ces temps anciens. Et ils n'ont jamais rompu leur généalogie intellectuelle et scientifique avec l'Égypte pharaonique, de l'antiquité grecque jusqu'à la période gréco-romaine. **Aristote** le rappelle à la mémoire collective lorsqu'il entreprend, dans un ouvrage technique, l'explication des déplacements des eaux et des continents.

3. Aristote tenait l'Égypte pour le berceau des arts mathématiques

Pays au climat merveilleux, à l'histoire multi-millénaire, l'Égypte était considérée par **Aristote** comme étant le berceau des sciences et des techniques mathématiques. Pourquoi ?

⁶ Aristote, *Météorologiques*, I, 14, 352 b : οὗς γὰρ φάμεν ἀρχαιστάτους εἶναι τῶν ἀνθρώπων Αἰγυπτίους.

C'est que, pour le Stagirite, la "caste" sacerdotale égyptienne jouissant de beaucoup de temps libre, de loisirs (*scholē*), avait par conséquent la disponibilité et la tranquillité pour se consacrer à la recherche scientifique, à l'étude de la nature et de la société. C'est ainsi qu'elle a donné naissance aux sciences mathématiques. Donc, pour **Aristote**, la mathématique égyptienne n'est pas née de l'arpentage (que ne pratiquaient pas les prêtres) mais de l'étude proprement dite (que pratiquaient les prêtres disposant alors de beaucoup de temps libre pour cela).

L'explication d'**Aristote** vaut ce qu'elle vaut. Mais l'essentiel demeure : l'Égypte, berceau des mathématiques dans le monde méditerranéen ancien.

C'est dans un ouvrage aussi important que la *Métaphysique* qu'**Aristote** le note et l'écrit : "Aussi l'Égypte a-t-elle été le berceau des arts mathématiques"⁷.

Lisons attentivement le texte même d'**Aristote** : les arts mathématiques (*mathēmatikāi téchnai*) ont d'abord (*prōton*, "au commencement, premièrement") été formés, constitués (*sun-istēmi*) en Égypte seule (*perì Aígypton*). Le temps aoriste (*sun-estēsan*, du verbe *sun-istēmi*) employé par **Aristote** marque évidemment l'antériorité. C'est de la simple grammaire grecque. Donc, pour **Aristote**, les arts mathématiques n'ont jamais été formés, constitués, élaborés auparavant nulle part ailleurs, sinon primitivement en Égypte seule.

Dans l'Antiquité grecque, les "arts mathématiques" dont parle **Aristote** comprenaient, en son temps, les disciplines suivantes :

- l'*arithmētikē*, la science qui considère les nombres en eux-mêmes (la théorie des nombres, de nos jours) ; la *logistikē*, l'art de calculer, le calcul (au sens actuel du mot "arithmétique" ; cf. **Gorgias** 451 b, c et **Théétète** 145 a, ... pour le distinguo entre *arithmētikē* et *logistikē*) ; la *geōmetria* ou *geōmetrikē*, soit la mesure des terres (arpentage) et le calcul des surfaces et des volumes ; l'*optique*, l'*harmonique* (science des mesures en musique) et l'*astronomie* étaient les branches les plus "physiques", "concrètes", "techniques", des mathématiques :

⁷ Aristote, *Métaphysique*, A, I, 981 b, 23 : διὸ περὶ Αἴγυπτον αἱ μαθηματικαὶ πρῶτον τέχναι συνέστησαν.

l'optique requiert la géométrie, la mécanique encore la géométrie, et l'harmonique ou la canonique exige l'arithmétique⁸.

La documentation mathématique égyptienne contient toutes ces branches des "arts mathématiques", plus de dix siècles avant la naissance d'**Aristote** : "*Les cinq parties du manuel d'Ahmès se réfèrent respectivement à l'arithmétique, à la stéréométrie, à la géométrie, au calcul des pyramides et à un ensemble de problèmes pratiques*"⁹.

Le problème fondamental que pose **Aristote** est celui des origines mêmes de la science grecque qui n'a pas sa source en elle-même. **Aristote** désigne l'Égypte comme étant le berceau des mathématiques, c'est-à-dire l'origine de la mathématique grecque.

Au demeurant, le seul grand texte historique que l'Antiquité grecque nous ait légué au sujet de l'histoire des mathématiques pures est le **Prologue du Commentaire de Proclus aux "Éléments" d'Euclide**. **Proclus** écrit au VI^e siècle de notre ère, mais il transmet un texte de l'histoire des mathématiques dû à un disciple d'**Aristote**, **Eudème**, au IV^e siècle avant notre ère.

Dans ce texte, la position de la mathématique égyptienne est toujours une position initiale :

*"Nous dirons que, suivant la tradition générale, ce sont les Égyptiens qui ont les premiers inventé la géométrie. (...). Thalès, le premier ayant été en Égypte, en rapporta cette théorie dans l'Hellade"*¹⁰.

Maints savants contemporains commencent l'écriture de l'histoire des sciences grecques avec la Grèce, directement, sans essayer de remonter plus loin que la Grèce, aux sources égyptiennes et "orientales" des savoirs théoriques et pratiques des Grecs qui, dès l'Antiquité, ont d'eux-mêmes perçu, noté, consigné

⁸ Heath Thomas L. (Sir), *A History of Greek Mathematics*, New York, Dover Publications, édition de 1981, 2 vol., 1^{ère} édition, Oxford, 1921. Ouvrage fondamental.

⁹ Collette Jean-Paul, *Histoire des mathématiques*, Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, tome I, 1973, p. 30. Il s'agit du *Papyrus Rhind*, manuel mathématique recopié par le mathématicien égyptien Ahmès, vers 1650 av. notre ère.

¹⁰ Tannery Paul, *La géométrie grecque, Comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons. Essai critique*, Paris, Gauthier-Villars, 1887, pp. 66-70 ; ouvrage réédité : Sceaux, Éditions Jacques Gabay, 1988.

la filiation historique de leurs mathématiques avec la science égyptienne. Il est dommage d'amputer ainsi d'un chapitre important l'histoire des sciences grecques qui ne sont pas l'œuvre d'un quelconque "miracle".

Ceux qui, parmi les historiens modernes, font précéder timidement l'histoire des mathématiques grecques d'un chapitre sur les sciences égyptiennes et mésopotamiennes, ont l'habitude tout à fait singulière de nier à l'Égypte et à la Mésopotamie toute prétention à l'intelligence pure des choses. Connaître par exemple la surface du cercle avec précision exige une démonstration rigoureuse : les Égyptiens ont calculé une telle surface avec une bonne approximation de π (pi). Ils ont de même traité le problème sur les triangles semblables 1300 ans avant la naissance de **Thalès de Milet**.

4. Aristote reconnaît et admet l'autorité de la science astronomique égyptienne

a) Aristote a dû observer le ciel égyptien

La Terre est une sphère de modeste dimension. Le cercle d'horizon se modifie, si l'on effectue un déplacement minime vers le Sud ou vers l'*Ourse*. Les astres changent considérablement, et ce ne sont pas les mêmes astres qui brillent au ciel quand on va vers l'*Ourse* ou quand on va vers le midi : "*Certains astres visibles en Égypte ou dans le voisinage de Chypre sont invisibles dans les régions septentrionales*"¹¹.

Aristote semble donc avoir observé, astronomiquement, le ciel égyptien. De l'observation astronomique des astres en Grèce et en Égypte (et à Chypre), il tirait l'argument suivant : la Terre est ronde (*peripherēs*), mais aussi de petite étendue (*mégethos*, "grandeur").

C'est encore le verbe *horáō*, "percevoir par l'organe de la vue", "examiner avec application", qui est ici employé par **Aristote**. En observant ainsi les faits par lui-même, **Aristote** se gausse des gens qui croient que la région des colonnes d'Hercule (Déroit de Gibraltar) touche à celle des Indes (Indoustan) et que, de la sorte, il n'y a qu'une seule mer.

¹¹ Aristote, *Du Ciel*, II, 14, 298 a : ἐνιοὶ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ μὲν ἀστέρες ὁρῶνται καὶ περὶ Κύπρον, ἐν τοῖς πρὸς ἄρκτον δὲ χωρίοις οὐχ ὁρῶνται.

b) Aristote juge les connaissances astronomiques accumulées par les Égyptiens dignes de foi.

Le 4 avril 357, **Aristote** dit avoir été témoin d'une occultation de Mars par la Lune. Il avait donc 27 ans.

Il s'agit d'une question complexe : le mouvement, le déplacement, la translation des astres. Les dépositions astronomiques des Égyptiens et des Babyloniens ont consigné des occultations non seulement de Mars par la Lune, mais encore de bien d'autres astres entre eux : *“La même chose est vraie des autres astres, aux dires de ceux qui, autrefois (pálai), et depuis un très grand nombre d'années, se sont livrés à des observations, les Égyptiens et les Babyloniens, de qui nous tenons, sur chacun des astres, beaucoup d'indications dignes de foi”*¹².

Pour affirmer que beaucoup d'indications astronomiques égyptiennes et babyloniennes sont dignes de foi, **Aristote** devait par conséquent les connaître, directement (il a visité l'Égypte) ou indirectement. Les Égyptiens et les Babyloniens observaient en effet les éclipses et autres phénomènes célestes depuis fort longtemps. Des Babyloniens, les Grecs ont hérité l'astronomie des positions et des durées, et des Égyptiens l'astronomie stellaire, la périodicité céleste, le calendrier solaire, la connaissance des éclipses¹³. Les éclipses étaient connues des Égyptiens (Serge SAUNERON, 1957). La marche des étoiles et des planètes était également une préoccupation de l'astronomie égyptienne : *“Il y a 4000 ans, les Égyptiens savaient que la terre se meut dans l'espace et ne craignaient pas d'attribuer la connaissance de ce fait astronomique aux générations qui les avaient précédés de bien des siècles”*¹⁴.

Aristote rend par conséquent hommage à ces deux écoles astronomiques en connaissance de cause. Et il n'y a pas de raison pour ne pas prendre cet hommage pour ce qu'il est.

¹² Aristote, *Du Ciel*, II, 12, 292 a : ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς ἄλλους ἀστέρας λέγουσιν οἱ πάλοι τετηρηκότες ἐκ πλείστων ἐτῶν Αἰγύπτιοι καὶ Βαβυλώνιοι, παρ' ὧν πολλὰς πίστεις ἔχομεν περὶ ἐκάστου τῶν ἄστρον.

¹³ Saggs H. W. F., *Civilization before Greece and Rome*, New Haven, Yale University Press, 1989, chapitre 11, “Mathematics and Astronomy”, pp. 220-239.

¹⁴ F. Chabas, “Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre”, in *Bibliothèque Égyptologique*, sous la direction de Gaston Maspero, tome XI, Paris, Ernest Leroux, 1903, pp. 1-13 ; pour la citation, p. 12.

c) Aristote rallie la conception égyptienne des comètes.

Au Livre I des *Météorologiques* Aristote expose les différentes opinions des savants grecs à propos des comètes, tout en donnant sa propre position dans ce débat sur la nature des comètes.

Anaxagore et **Démocrite** prétendaient que les comètes étaient une rencontre, une conjonction de planètes (*eīnai toūs komētas súmphasin tōn planētōn astērōn*) qui se rapprochent au point d'avoir l'air de se toucher.

Les cercles pythagoriciens de la Grande-Grèce (Sicile et Sud de l'Italie) affirmaient, eux, qu'une comète est l'une des planètes, mais une planète qui n'est visible qu'à de longs intervalles (*dià polloū te chrónou*).

Hippocrate de Chios, géomètre du V^e siècle avant notre ère, et son disciple **Eschyle**, le mathématicien, tenaient également la comète pour une planète, en ajoutant que la queue (la chevelure) ne faisait pas partie de la comète (*plēn tēn ge kómēn ouk eks autoū ; kómē*, “chevelure d'une comète”).

Pour **Aristote**, “toutes ces explications comportent des impossibilités soit communes à tous, soit spéciales à certains.” (*Météorologiques*, I, 6, 343 a, 21)¹⁵.

Aristote avait évidemment raison. La comète n'est pas une planète. Et la queue appartient bien à la comète. Plus important, pour **Aristote**, le fait astronomique suivant : la comète n'est pas une conjonction de planètes.

Quelle autorité scientifique évoquer pour trancher le débat dans le sens de la vérité ? **Aristote** s'en remet à l'autorité scientifique égyptienne, sûrement en connaissance de cause, pour soutenir fermement que la comète n'est pas une conjonction de planètes : “Le fait doit être considéré comme acquis, non seulement sur la foi des Égyptiens, qui eux aussi sont affirmatifs, mais encore parce que nous l'avons observé nous-mêmes”¹⁶.

¹⁵ Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 a, 21 : πᾶσιν δὲ τοῦτοις τὰ μὲν κοινῇ συμπίπτει λέγειν ἀδύνατα, τὰ δὲ χωρὶς

¹⁶ Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 b, 10 : καὶ τοῦτ' οὐ μόνον Αἰγυπτίοις πιστεῦσαι δεῖ, καίτοι κάκεινοί φασιν, ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς ἐφωράκαμεν.

Ainsi, contrairement à **Démocrite** qui prétendait, comme **Anaxagore**, que les comètes sont le résultat d'une conjonction de planètes, **Aristote**, sur la base des observations astronomiques égyptiennes qu'il connaissait et sur la base de ses propres enquêtes, avait par conséquent raison. La conjonction de planètes ne produit pas en effet les comètes.

Cette confiance d'**Aristote** à l'égard des données astronomiques égyptiennes est constante : *“De plus (près de toutois), les Égyptiens (oi Aigúptioi) eux aussi disent qu'il y a des conjonctions de planètes, soit avec d'autres planètes, soit avec des étoiles fixes, et pour notre part nous avons vu deux fois déjà la planète Jupiter entrer en conjonction avec l'une des étoiles des Gémeaux et la cacher, sans qu'il y ait production de comète”*¹⁷.

Sur des questions astronomiques aussi complexes : nature de la comète, conjonction de planètes, etc., **Aristote** fait confiance, objectivement et constamment, aux observations astronomiques égyptiennes. Sous **Thoutmosis III** (1504-1450 avant notre ère), les astronomes égyptiens semblent avoir noté l'apparition de la comète de **HALLEY** (Serge SAUNERON, 1959), du nom de l'astronome britannique Edmund **HALLEY** (1656-1742), connu pour ses travaux en astronomie stellaire et planétaire, et pour l'étude du mouvement des comètes.

Les comètes qui décrivent des orbites elliptiques sont périodiquement observables (comètes d'**ENCKE** et de **HALLEY**) ; mais les comètes visibles à l'œil nu sont rares. L'aspect des comètes fait apparaître une tête, comprenant un noyau, très petit, entouré d'un nuage gazeux et vaporeux, ou chevelure, et une queue, qui s'étend parfois sur une très grande longueur. La queue ne se développe qu'au voisinage du soleil (conséquence de l'action répulsive des radiations solaires sur les particules les plus ténues du corps de la comète). La chevelure est le dégazage du noyau à proximité du soleil.

Ainsi, la comète est un corps céleste constitué d'un noyau lumineux entouré d'une nébulosité, la chevelure, qui s'étend sous forme d'une traînée lumineuse, la queue, à l'opposé du soleil. L'éclat de la comète augmente au voisinage du soleil.

¹⁷ Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 b, 28-31 : πρὸς δὲ τούτοις καὶ οἱ Αἰγύπτιοι φασὶ καὶ τῶν πλανήτων καὶ πρὸς αὐτοὺς καὶ πρὸς τοὺς ἀπλανεῖς γίγνεσθαι συνόδους, καὶ αὐτοὶ ἐωράκαμεν τὸν ἀστέρα τὸν τοῦ Διὸς τῶν ἐν τοῖς διδύμοις συνελθόντα τινὶ ἤδη καὶ ἀφανίσαντα, ἀλλ' οὐ κομήτην γενόμενον.

Contre **Anaxagore**, **Démocrite**, les Pythagoriciens de la Grande Grèce, **Hippocrate de Chios**, **Eschyle** le mathématicien, **Aristote** avait donc raison d'affirmer, à la suite des Égyptiens, que la comète n'est pas une conjonction de planètes, et qu'à la comète elle-même appartient bien la queue.

Deuxième partie

**LA BIBLIOTHÈQUE
ET
L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE**

La Bibliothèque et l'École d'Alexandrie

La ville d'Alexandrie (*Rakote, Rakoti*, en copte), à l'extrémité nord-ouest du delta du Nil, fut fondée en 332 avant notre ère par Alexandre le Grand. Ce fils de Philippe II vécut de 356 à 323 avant notre ère et fut roi de Macédoine (région historique de la péninsule des Balkans) de 336 à sa mort. Il reçut une éducation très complète et eut le philosophe **Aristote** parmi ses précepteurs. Le rêve d'Alexandre le Grand, stratège habile, grand organisateur, était de fondre les civilisations grecque et perse. Il fit beaucoup pour la science et les arts.

Pendant près de sept siècles, la ville d'Alexandrie fut le foyer principal des mathématiques et de la philosophie grecques. Vers 290 avant notre ère, **Ptolémée Sôter**, le premier des Lagides (dynastie qui régna sur l'Égypte hellénistique de 305 à 30 avant notre ère), créa un Centre (ou Institut) de recherche - le *Musée* - qui allait héberger les poètes, les mathématiciens, les grammairiens et les philosophes du monde méditerranéen. Alexandrie devint ainsi, sur la terre africaine d'Égypte, le premier centre intellectuel et scientifique du monde ancien.

La **Bibliothèque d'Alexandrie** a compté près de 700000 titres ; mais **Ammien Marcellin**, historien latin né à Antioche (vers 330 - vers 400 de notre ère), fait état de 70000 volumes : "*Ce temple (de Sérapis, à Alexandrie) renferma autrefois des bibliothèques d'un prix infini et les anciens écrits parlent unanimement de soixante et dix mille volumes rassemblés par les soins infatigables des Ptolémées*"¹.

Il y avait en réalité plusieurs fonds de rouleaux (les bibliothèques) au *Musée* et au Sérapéum, le tout variant entre 400000 et 90000 rouleaux².

La **Bibliothèque de Pergame** (environ 200000 volumes), ancienne ville de Mysie, capitale du royaume des Attalides de 282 à 133 avant notre ère ; celle

¹ Ammien Marcellin, *Les dix-huit livres de son Histoire qui nous sont restés*, trad. en français, Berlin, chez George Jacques Decker, tome II, 1775, p. 238.

² Luciano Canfora, *La véritable histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro et Danielle Dubroca, Paris, Editions Desjonquères, 1988, pp. 199-204 ; édition italienne, Palerme, 1986. Luciano Canfora est un grand spécialiste d'histoire et des littératures anciennes.

d'**Antioche**, capitale du royaume séleucide, puis de la province romaine de Syrie ; celles de **Rome**, d'**Athènes**, etc... : toutes ces bibliothèques n'étaient que des répliques postérieures de la *Bibliothèque d'Alexandrie* dont la dernière réincarnation, dans l'Antiquité, fut la *Bibliothèque de Byzance*, toujours dans un palais.

Cependant, le modèle primitif de tels grands rassemblements de livres est, sans conteste, la *Bibliothèque sacrée de Ramsès II* (1301-1235 avant notre ère), au Ramesséum de Thèbes, au nord-ouest des Colosses de Memnon.

Diodore de Sicile, historien grec, né à Agyron (1^{er} siècle avant notre ère), décrit cette Bibliothèque sacrée du Ramesséum selon les détails donnés par les prêtres égyptiens et d'après le rapport d'**Hécatee d'Abdère** (ville de l'ancienne Thrace, sur la mer Egée), contemporain d'Alexandre le Grand et du premier des **Ptolémées** qui alla jusqu'à Thèbes enquêter sur le passé pharaonique : *"A la suite (d'une salle où on avait rangé un grand nombre de figures en bois) venait la bibliothèque sacrée sur la porte de laquelle on lisait ces mots "Officine de l'âme". Dans une pièce contiguë à la bibliothèque, on voyait les images de tous les dieux de l'Égypte (...). Adossée au mur de la bibliothèque, se trouvait encore une autre salle richement ornée (...). A l'entour, on avait bâti un grand nombre de chapelles, contenant des peintures représentant les divers animaux consacrés en Égypte. De là, un escalier conduisait au sommet de ce vaste tombeau"*³.

Le lien palais-bibliothèque-sépulture de roi est propre à l'Égypte pharaonique. Le temple d'**Horus** à Edfou avait deux niches où autrefois étaient insérés les rayonnages ou catalogues des rouleaux : cette bibliothèque avait une liste de trente-sept titres.

Les deux bibliothèques du temple d'Horus à Edfou et celle du Ramesséum à Thèbes, ont dû servir de modèles à **Ptolémée Sôter** pour la construction du Musée : *"Dès lors, quel choix plus naturel pouvait faire Ptolémée que celui d'adopter le modèle de l'architecture pharaonique et particulièrement le lien palais-bibliothèque-sôma ?"*⁴.

De fait, le mausolée de **Ramsès II** comprend à l'intérieur une aile si semblable à celle du Musée. Le modèle architectural pharaonique a pu servir aux

³ Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, livre I, seconde partie, § 49.

⁴ Luciano Canfora, *op. cit.*, p. 173.

construiseurs du palais royal ptolémaïque. La conception d'un collège de savants, souvent des prêtres, liés à un temple, lui-même doté d'une ou de plusieurs bibliothèques spécialisées (astronomie, rituels, traités scientifiques et magiques), est proprement égyptienne : "*Les rois grecs d'Égypte n'ont fait qu'imiter les anciens souverains de ce pays qui avaient formé des bibliothèques dans des temps fort reculés*"⁵.

Cette *École d'Alexandrie*, véritable Institut avec bibliothèques considérables, forma des hommes éminents pendant les siècles de la décadence de la Grèce. Et les auteurs anciens ont nommé souvent la *Bibliothèque d'Alexandrie* : cette merveille de l'Afrique grecque, témoin de la période grecque de l'ancienneté des bibliothèques égyptiennes, pharaoniques.

On peut faire état des savants de l'*École d'Alexandrie*, à travers le temps, de 305 avant notre ère à 270 de notre ère⁶.

1. Savants alexandrins sous les règnes de Ptolémée Sôter et de Ptolémée Philadelphie (305-246 avant notre ère)

Ptolémée Sôter, le premier des Lagides, lieutenant du roi de Macédoine **Alexandre le Grand**, figure avec distinction à la tête des écrivains d'Alexandrie : il a laissé une relation sur les conquêtes d'**Alexandre**, utilisée par la suite par **Flavius Arrien**, historien et philosophe grec (vers 105 - vers 180).

Démétrius de Phalère, orateur, homme d'État (il gouverna Athènes au nom du Macédonien Cassandre) et historien grec (vers 350 - vers 283 avant notre ère),

⁵ Jacques Matter, *Essai historique sur l'École d'Alexandrie*, Paris, chez F.G. Levrault, 1820, tome I, p. 49.

⁶ Jacques Matter, *Essai historique sur l'École d'Alexandrie*, Paris, chez F.G. Levrault, 1820, 2 tomes (326 pages et 331 pages). Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Benjamin Farrington, *La science dans l'Antiquité. Grèce-Rome*, trad. de l'anglais par Henri Chéret, Paris, Payot, 1967, pp. 197-243 sur le Musée d'Alexandrie et ses savants.

Bertrand Gille, *Les mécaniciens grecs. La naissance de la technologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, pp. 54-82 : "L'école d'Alexandrie".

Luciano Canfora, *La véritable histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie*, Paris, 1988, 214 p.

arriva en Égypte, enrichi des leçons de **Théophraste** : il joua un grand rôle dans la création du *Musée* et de la *Bibliothèque d'Alexandrie*. L'histoire, la politique, la philosophie, la poésie et la grammaire, occupèrent tour à tour l'esprit de **Démétrius**.

Diodore d'Iasus en Carie, surnommé "Vieux Saturne" (Cronos), élève de l'école de Mégare, fut un fin dialecticien et il fut connu des savants de la cour des Lagides.

Théodore l'Athée fut l'un des premiers philosophes de la Cour d'Égypte : il déclara la guerre aux dieux de la mythologie ; il quitta l'asile des lettres à Alexandrie pour la Cyrénaïque d'où il fut encore banni. Il enseignait que le plaisir était le vrai but de l'existence humaine. Son disciple fut **Evhémère**, mort à la fin du III^e siècle avant notre ère.

Hégésias, philosophe (à ne pas confondre avec **Hégésias de Magnésie**, historien), de l'école d'**Aristippe** comme **Théodore l'Athée**, était surnommé l'orateur de la mort (*peisithanatos*) : il pensait que l'homme était certes créé pour le bonheur, mais comme l'homme ne le trouve pas sur cette terre, il fallait par conséquent s'ôter la vie.

Posidonius d'Alexandrie ne voulant plus suivre **Hégésias**, quitta l'Égypte pour entendre **Zénon de Kition** (vers 335 - vers 264 avant notre ère), philosophe grec, né à Kition (Chypre), fondateur du stoïcisme. **Posidonius** fut peut-être le seul Égyptien qui, sous les Lagides, quitta les philosophes de sa patrie pour ceux des villes grecques. Il est à distinguer de **Posidonius d'Apamée**, historien, et du philosophe de Rhodes du même nom.

Ménédème, fondateur de l'école érétriarque, fille de celle de **Mégare**, versée dans l'art de la controverse, se trouva en Égypte au banquet que la cour des Lagides donna aux soixante-dix interprètes du *Pentateuque*, d'après **Flavius Josèphe** (*Antiquités judaïques*, XII, 2, 12).

Philétas de Cos, poète, fut précepteur, conjointement avec **Zénodote** et **Straton de Lampsaque** (physicien et péripatéticien grec, mort vers 268 avant notre ère), du fils de **Ptolémée Sôter**, Philadelphie.

Euclide, mathématicien grec du III^e siècle avant notre ère, surnommé d'Alexandrie, fut accueilli par le premier des Lagides ; il enseigna les mathématiques à Alexandrie avec tant de succès et de gloire, que le prince fut

lui-même tenta d'apprendre encore cette science. **Euclide** enrichit les mathématiques et la ***Bibliothèque d'Alexandrie*** d'un grand nombre d'ouvrages: *Éléments des mathématiques pures, Éléments d'optique et de catoptrique, Introduction harmonique, Section du canon musical*. Cet esprit génial de l'***École d'Alexandrie*** "trouva en Égypte, le berceau de la géométrie, des ouvrages qui servirent à la composition des siens" (Jacques MATTER, *op. cit.*, tome I, p. 73).

Les Septante : ce sont les auteurs de la version grecque du *Pentateuque*. La version grecque du *Code sacré des Juifs* est l'événement le plus éclatant des annales littéraires d'Alexandrie.

Zénodote d'Ephèse, célèbre philologue, fut chargé par **Ptolémée II Philadelphe** (né à Cos vers 309 avant notre ère, roi d'Égypte de 283 à 246 avant notre ère) de la surveillance de la ***Bibliothèque d'Alexandrie*** : il fit d'importants travaux de critique au *Musée*, notamment sur **Homère**.

Théocrite, poète grec, né en Sicile (vers 315 - vers 250 avant notre ère), créateur de la poésie bucolique (les *Idylles*), séjourna peu de temps dans la ville d'Alexandrie : il fut l'ami de **Philétas de Cos** dont il avait reçu des leçons ; il fut aussi l'ami de **Callimaque**, d'**Aratus** et d'**Apollonius**.

Aratus d'Alexandrie puisa dans les matériaux de la vaste ***Bibliothèque d'Alexandrie*** avant d'aller à la cour de Macédoine avec le médecin **Persius** : à Macédoine, **Antigonos 1^{er} Gonatas** (320 - 240 ou 239 avant notre ère) protégeait les lettres avec toute l'ardeur d'un rival des Lagides. **Aratus** traita en vers plusieurs sujets de médecine. Les *Phénomènes* et les *Diosémées* (signes de Jupiter) furent composés d'après les désirs d'**Antigonos** et sur les idées de l'ancienne astronomie d'**Eudoxe**. Le mécanicien **Léontius** fit un traité particulier sur la construction de la sphère d'**Aratus**.

Lycophron de Chalcis, poète grec né à Chalcis (vers 320 - vers 250 avant notre ère), s'attacha l'amitié des Lagides. Son poème *Alexandra* ou le *Tableau des destinées de la ville de Troie*, mi-dramatique mi-prophétique, est fort obscur quoiqu'il demeure un trésor d'érudition mythologique et historique.

Callimaque, poète et grammairien alexandrin, né à Cyrène (vers 310 - 235 avant notre ère), enseignait à Eleusine, bourg voisin d'Alexandrie. **Ptolémée II Philadelphe**, roi d'Égypte de 283 à 246 avant notre ère, le nomma au *Musée* : **Apollonius de Rhodes**, **Aristophane de Byzance**, **Ératosthène** et

Philostéphanos, tous deux de Cyrène, furent ses élèves de même que **Istrus** et **Hermippe**. L'histoire, la géographie, la grammaire, la critique et la philosophie arrachèrent tour à tour **Callimaque** à la poésie. Ce fut sans doute l'incendie du Bruchion qui consuma le *Tableau des auteurs qui brillèrent dans chaque discipline*. Cet ouvrage de compilation étendue, occupait au moins cent vingt rouleaux (120 livres).

L'*École d'Alexandrie* avait éloigné de son sein des hommes comme **Timon le Phliasien**, un rhéteur sophiste ; **Sotades**, auteur fort licencieux qui fut blâmé universellement ; **Zoïle**, sophiste grec (IV^e siècle avant notre ère), adversaire d'**Isocrate**, auteur d'un ouvrage en neuf livres contre **Homère**.

Mélampe écrivit un poème : *Sur la prédiction d'après les apparences de la lune*, qui a traversé les siècles.

Antigone de Caryste en Eubée (île de la mer Egée, appelée "Nègrepont" au Moyen Age) doit être regardé comme l'un des plus grands compilateurs de l'*École d'Alexandrie* : il composa des biographies de plusieurs philosophes ou savants (que **Diogène de Laërte** et **Athénée** citent quelquefois).

Manéthon, un prêtre égyptien originaire de Sébennytos (un village du Delta) mais résidant à Héliopolis : ce prêtre égyptien du III^e siècle avant notre ère, fut un grand historien. Il exploita les ouvrages sacrés de l'Égypte, ayant à sa disposition les antiques écrits de toute l'Égypte et connaissant la langue pharaonique de ses propres ancêtres. Il composa, d'après les archives du temple d'Héliopolis et d'après une ancienne chronique, une Histoire égyptienne, les *Aegyptiaca*, ouvrage qui embrassait les différentes dynasties du pays jusqu'à l'époque d'**Alexandre le Grand**. **Manéthon** a dû tout naturellement se servir des documents pharaoniques inaccessibles aux Grecs alexandrins qui ne connaissaient pas la langue égyptienne. Ce savant égyptien, connaissant le grec, a réalisé une œuvre à partir des bases pharaoniques elles-mêmes : les *Annales royales de l'Ancien Empire* (*Pierre de Palerme*) dont six fragments ont été retrouvés énumérant les faits saillants, année par année, jusqu'à la V^e dynastie ; trois *Tables Royales* datant du Nouvel Empire (l'une de ces nomenclatures de Pharaons se trouve actuellement au Musée du Louvre : la *Table Royale de Karnak*) ; le *Papyrus Royal de Turin*, toujours au Nouvel Empire : les lambeaux qui en restent fournissent des renseignements du même genre que **Manéthon**. En effet, l'histoire de **Manéthon** contient des listes de Pharaons, classés par ordre de succession et répartis en trente et une dynasties avec durées de règnes et totaux des années. Aujourd'hui, de l'époque thinite qui débuta avec **Ménès**,

Djer (1^{ère} dynastie) à la basse époque qui s'achève avant la seconde domination des Perses et avant **Alexandre le Grand**, avec la dynastie de Sébennytes illustrée par les **Nectanébo**, on compte en effet 30 dynasties égyptiennes. Les savants modernes ont adopté purement et simplement la division de l'histoire égyptienne en dynasties, telles que **Manéthon** les a définies. **Flavius Josèphe** (1^{er} siècle de notre ère), **Jules l'Africain** (vers 220), **Eusèbe** (vers 320), **Georges le Syncelle** (vers 800), ont conservé d'importants fragments de l'ouvrage de **Manéthon**, savant égyptien de l'*École d'Alexandrie*. On lui attribue aussi un traité intitulé *Sotheos* ("*Livre de Sothis*"), qu'il avait dédié à Philadelphie : il s'agissait sans doute d'un écrit astronomique. **Manéthon** aurait publié également un ouvrage : *Sur les anciennes pratiques religieuses de l'Égypte*, et un poème : *Sur les vertus des astres* (d'après **Porphyre**).

Straton de Lampsaque, physicien et péripatéticien grec, mort vers 268 avant notre ère, séjourna à la cour de **Ptolémée Philadelphie**. Il a surtout étudié la nature et les phénomènes naturels, ambitionnant une physique scientifique (il a reconnu la proportionnalité de la pesanteur à la masse, découvert la loi d'accélération croissante des mouvements naturels).

Colotès, disciple zélé d'**Épicure**, a vécu également à la cour des Lagides : **Plutarque** a consacré un grand traité à la réfutation de ses principes, mais l'ouvrage de **Colotès** n'existe plus.

Erasistrate, né à Julis, dans l'île de Céos (Chios), fut formé par **Chrysippe de Cnide**, **Métrodore** et **Théophraste**. Il quitta la cour des Séleucides pour aller partager les doctes travaux des membres du *Musée* d'Alexandrie. **Galien** et **Coelius Aurélianus** ont conservé des fragments de ses écrits sur l'anatomie, l'hygiène, la fièvre, les causes des maladies, les médicaments. Avant de passer en Égypte, **Erasistrate** avait fondé l'*école de Smyrne* qui subsista jusqu'à la fin du IV^e siècle. En Égypte, il fut le véritable fondateur de la physiologie avec de nombreux disciples : **Straton de Béryste**, **Apollonius**, **Xénophon**.

Hérophile, né à Chalcédoine, ancienne ville d'Asie Mineure (*Bithynie*) sur le Bosphore, mort probablement à Alexandrie (vers 335 - vers 280 avant notre ère), fut le fondateur de l'*école médicale d'Alexandrie*. **Hérophile** appartenait à l'*école de Cnide* pour avoir été l'élève de **Praxagoras** et de **Chrysippe**. Le grand foyer de vie et d'études scientifiques qu'a été l'*École d'Alexandrie* a donc bénéficié de la tradition médicale de Cnide. **Hérophile** apparaît comme le véritable créateur de l'anatomie et **Galien**, né à Pergame (vers 131 - vers 201), le considérait comme le grand anatomiste de l'Antiquité. En effet, **Hérophile** a

écrit un traité général *Sur l'Anatomie*, une étude spécialisée *Sur les yeux*, et un manuel pour les sages-femmes dans lequel il donne un exposé de l'anatomie de l'utérus. Mais la gloire du médecin alexandrin réside dans la recherche du siège de l'intelligence dans le cerveau (à la suite d'**Alcméon**), en se basant strictement sur une dissection du système nerveux et du cerveau. **Hérophile** est ainsi le premier médecin de l'Antiquité méditerranéenne à établir un tableau général du système nerveux et à faire la distinction des nerfs moteurs et sensitifs (la nomenclature des parties du cerveau porte encore de nombreuses traces de son œuvre : le pressoir d'**Hérophile**, par exemple). **Gabriele Falloppio** (**Fallope**), chirurgien et anatomiste italien né à Modène (1523-1562), a appelé **Hérophile** "l'évangéliste de l'anatomie". Le docte **Albrecht von Haller**, physiologiste suisse né à Berne (1708-1777), a partagé cet enthousiasme de **Fallope**. Les successeurs alexandrins de **Hérophile** furent : **Démétrius d'Apamée**, **Mantias**, **Callianax**, **Zénon** (pas le philosophe de ce nom) et surtout **Philinus de Cos**.

2. Savants de l'École d'Alexandrie sous le règne de Ptolémée III Evergète 1^{er} (vers 280 - 221 avant notre ère), roi d'Égypte de 246 à 221 avant notre ère

L'*École d'Alexandrie*, créée sous le règne de **Sôter**, parvint à son plus haut degré de gloire sous celui de son successeur **Philadelph**e. Elle se maintient à cette hauteur sous le règne du troisième Lagide, **Evergète**, "Bienfaiteur", qui se signala également généreux protecteur des lettres, comme guerrier de valeur. Il fit une expédition en Syrie d'où il rapporta des statues égyptiennes jadis enlevées par **Cambyse**. Il mit aussi sa capitale, Alexandrie, en relation avec l'Arabie, l'Inde et l'Éthiopie, gagnant ainsi une partie importante du commerce du monde ancien. Alexandrie devint presque la Grèce, brillant d'un plus bel éclat que dans le passé, avec des savants de tout premier plan.

Aristophane de Byzance avait lu presque tous les ouvrages de la *Bibliothèque d'Alexandrie*. Cet érudit chérissait les travaux de critique en bon élève et disciple de **Zénodote** et de **Callimaque**.

Ératosthène, mathématicien, astronome et philosophe grec de l'*École d'Alexandrie*, né à Cyrène (vers 284 ou vers 275 - vers 195), fut instruit par ses compatriotes **Callimaque** et **Lysanius**, grammairien. Il fut aussi disciple de **Zénon** le stoïcien et d'**Ariston de Chios**. Le savant alexandrin avait composé

un grand nombre d'ouvrages : sur la géographie générale, l'architectonique, les sections coniques, l'harmonie, l'arithmétique ; il a rédigé une carte de la terre connue, un traité d'astronomie. **Ératosthène** constitua donc la géographie mathématique et astronomique, en donnant l'image d'un globe géographique avec les pôles, l'équateur, l'écliptique, les tropiques, les méridiens et les parallèles, la longitude et la latitude.

Timocharis, Aristille de Samos, Conon de Samos, furent des astronomes de l'*École d'Alexandrie*. **Timocharis (Timocharès)** a travaillé sur la précession des équinoxes.

Aristarque de Samos, astronome grec du II^e siècle avant notre ère, né à Samos, contemporain de **Straton**, s'intéressa aussi à la physique (problème de la lumière), à la géométrie ; il fit une observation du solstice d'été en 281 ou en 280. Il a laissé un traité, heureusement conservé, relatif aux dimensions et aux distances du Soleil et de la Lune : "*De la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*". Il fut le premier à émettre l'hypothèse de la rotation de la Terre sur elle-même et autour du Soleil et à tenter une mesure des distances de la Terre à la Lune et au Soleil.

Apollonius de Perga (Apollonios de Perga en Pamphylie) vint en Égypte attiré par la réputation d'**Aristrate de Samos**. Son travail, dédié en partie à **Eudème** (historien des mathématiques), en partie au roi **Attale de Pergame**, montre que la géométrie occupa **Apollonius** plus que les mathématiques appliquées à la cosmographie : les *Sections coniques*. **Vitruve**, ingénieur militaire et architecte romain du I^{er} siècle avant notre ère, place **Apollonius de Perga (Perge)** "*parmi les grands hommes dont la nature est si avare*" (*De architectura*, liv. I, chap. 1).

Archimède, savant de l'Antiquité, né à Syracuse (287 - 212 avant notre ère), rechercha aussi la science des Alexandrins : c'est en Égypte qu'il inventa l'une de ses fameuses machines, sa *cochlea*, vis creuse dans laquelle l'eau montait par l'effet de son propre poids.

La propension des savants de l'*École d'Alexandrie* pour l'astronomie et leurs apports considérables dans cette science, s'explique par tout un contexte historique et intellectuel : les ouvrages anciens des astronomes de la Grèce réunis à Alexandrie, de même que les observations de la Chaldée, les traditions et les calculs de l'Égypte elle-même, les conquêtes d'**Alexandre**, les navigations lointaines.

3. Savants de l'École d'Alexandrie depuis la mort en 221 d'Evergète 1^{er} jusqu'à Evergète II,

c'est-à-dire sous les règnes de **Ptolémée IV Philopator** 1^{er} (vers 244 - 203 avant notre ère), roi d'Égypte de 221 à 203, de **Ptolémée V Épiphanes** (vers 210 - 181 avant notre ère), roi d'Égypte de 203 à 181, avec qui se termina la grande période des Lagides, de **Ptolémée VI Philométor** (186 - 145 avant notre ère), roi d'Égypte de 181 à 145, de **Ptolémée VII Évergète II** (182 - 116 avant notre ère), roi d'Égypte de 145 à 116 avant notre ère.

A l'époque qui nous occupe, l'École d'Alexandrie est moins brillante ; il y a peu de savants, mais leurs travaux prouvent que de bonnes études florissaient encore au Musée malgré les troubles : la poésie dramatique, la philosophie, l'histoire, les sciences cosmographiques et la philologie.

Aristonyme est certainement le dernier poète comique de l'École d'Alexandrie : **Athénée**, écrivain grec, né à Naucratis en Égypte (III^e siècle de notre ère), auteur du *Banquet des Sophistes*, a conservé le titre d'une comédie d'**Aristonyme** : "*Le soleil qui gèle*". Ce poète fut privé de liberté, un moment, par **Épiphanes**, avant de se rendre à la cour d'**Eumène II**, roi de Pergame (vers 197 - 159 avant notre ère).

Hipparque de Nicée (ancienne ville d'Asie Mineure, Bithynie) fit faire à l'astronomie des progrès étonnants. Il fut attiré au Musée par la réputation des **Conon** et des **Aristarque**. Il profita de leurs observations déposées au Musée pour rectifier les siennes, faites sous les cieux en Bithynie et à Rhodes. Parmi ses nombreux travaux, citons : *Commentaires sur les étoiles fixes* ; *Traité sur la grandeur et la distance du Soleil et de la Lune* ; *Traité sur le changement des points solstitiaux* ; *Commentaires sur les phénomènes* d'**Aratus** et d'**Eudoxe** (travail de jeunesse dédié à un certain **Aschrion**). Il rectifia aussi les erreurs du premier géographe d'Alexandrie, **Ératosthène**. Considéré comme le plus érudit astronome de l'Antiquité, **Hipparque de Nicée** (190 - 125 avant notre ère) est le véritable créateur de l'astronomie mathématique. Parmi ses multiples découvertes, il faut citer la précession des équinoxes (déjà découverte cependant par les Égyptiens), la projection stéréographique (représentation de solides par projection sur un plan), la trigonométrie (certains rapports trigonométriques étaient déjà connus des Égyptiens). **Strabon** a beaucoup profité des travaux d'**Hipparque**.

Agatharchide de Cnide (ancienne ville de Carie, pays d'Asie Mineure sur la mer Egée), attiré en Égypte par les trésors topographiques qu'on avait entassés au Musée, y publia un *Périple sur la mer Érythrée* (mer Rouge), perdu, mais de larges extraits du *Périple* se trouvent chez **Diodore de Sicile** et dans la *Bibliothèque de Photius*. Dans sa jeunesse, **Agatharchide** avait été lecteur de l'historien **Héraclide Lembus** et il en avait conservé le goût pour le genre poly-historique dans lequel s'exercèrent la plupart des écrivains de cette époque. Il enrichit le monde grec et la *Bibliothèque d'Alexandrie* de deux ouvrages de cette nature, l'un intitulé *Asia*, en dix livres, l'autre *Europiaca*, beaucoup plus volumineux puisqu'**Athénée** (III^e siècle de notre ère) en cite la trente-huitième partie. Notons que le *Périple de la mer Erythrée* fournit des détails caractéristiques sur l'Afrique orientale dans l'Antiquité : le milieu, les peuples et leurs civilisations.

Ptolémée de Mégalopolis (ancienne ville de l'Arcadie, région de la Grèce ancienne dans la partie centrale du Péloponnèse) fut historien du règne de **Philopator** et quitta l'Égypte après avoir rempli auprès des Lagides sa mission. Les auteurs de l'*École d'Alexandrie*, quoiqu'ils fussent en possession des plus riches matériaux sur l'histoire des trois siècles qui suivirent la mort d'**Alexandre le Grand**, n'ont pas connu de véritables historiens.

Aristarque de Samothrace (île grecque de la mer Egée près des côtes de la Thrace), vers 215 - vers 143 avant notre ère, grammairien et critique alexandrin, disciple du grammairien **Aristophane**, laissa près de huit cents volumes à la postérité, presque tous perdus. Ce fameux critique quitta l'Égypte pour Chypre où il mourut dans un âge avancé. Il eut de nombreux disciples, les *Aristarchéens*, parmi ses jeunes auditeurs : **Aper**, **Aristès**, **Aristodème**, **Démétrius Ixion**, **Démétrius Scepsius**, **Dicéarque de Sparte**, **Ménandre**, **Mnaséas**, **Pamphile**, **Satyrius**, **Hellanicus**, **Ménécrate de Nysa**, **Ptolémée Pindarion** et **Ptolémée Epithète**. Le célèbre **Moschus de Syracuse** fut aussi l'un des auditeurs d'**Aristarque**.

Sphérus de Bosphore, instruit par **Cléanthe**, célèbre stoïcien, se rendit à la cour des Lagides. De ses ouvrages, il n'en reste que les titres : *Le monde*, *Les éléments et la semence des choses*, *La fortune*, *Les atomes (principes des choses)*, etc... Ce philosophe se retira à Sparte et instruisit la jeunesse de cette ville.

Sotion d'Alexandrie, philosophe stoïcien, sous le règne de **Philomêtor**, rédigea des biographies de quelques philosophes et **Diogène de Laërte** en a tiré profit.

Satyrus, philosophe péripatéticien, exécuta un travail semblable à celui de **Sotion** : **Diogène de Laërte** et **Athénée** le citent. Il écrivit aussi sur les *Différents peuples d'Alexandrie* : Grecs, Macédoniens, Égyptiens, Juifs et autres Asiatiques. Cet ouvrage historique n'est pas parvenu jusqu'à nous.

4. Savants de l'École d'Alexandrie sous les derniers Lagides

Il s'agit notamment des savants alexandrins sous **Ptolémée VII Évergète II** (182 - 116 avant notre ère), roi d'Égypte de 145 à 116 avant notre ère ; **Ptolémée X Sôter II** (142 - 80 avant notre ère), roi d'Égypte de 116 à 107 et de 88 à 80 avant notre ère ; **Ptolémée XI Alexandre 1^{er}** (vers 140 - 88 avant notre ère), roi d'Égypte de 107 à 88 avant notre ère ; **Ptolémée XII Alexandre II** (vers 105 - 80 avant notre ère), roi d'Égypte en 80 avant notre ère ; **Ptolémée XIII Dionysos**, surnommé "Aulète", c'est-à-dire "Joueur de flûte" à cause de ses talents de musicien, roi d'Égypte 80-58 et 55-51 avant notre ère ; la reine **Cléopâtre VII**, la plus célèbre des **Cléopâtres**, née à Alexandrie (69 - 30 avant notre ère), reine d'Égypte de 51 à 30 avant notre ère. Avec **Cléopâtre** finit la dynastie des Lagides et l'indépendance de l'Égypte hellénistique.

Les sciences philologiques, la philosophie, l'histoire, la poésie et les arts mécaniques trouvent encore dans les annales de l'École d'Alexandrie, sous les derniers Lagides, des noms qui ont survécu au temps :

Dionysius le Thracien, fameux critique après **Aristarque**, a laissé une *Théorie de grammaire* (*Technē grammatikē*), enrichie des scolies (notes critiques ou explicatives) de **Porphyre**, de **Diomède**, de **Mélampe**, de **Théodose d'Alexandrie**, etc...

Tyrannion l'Aîné, élève de **Dionysius le Thracien**, possédait une bibliothèque particulière d'environ 30.000 volumes.

Tyrannion le Jeune fut l'instituteur du célèbre **Strabon** ; cet Alexandrin a publié aussi une recension d'**Homère**.

Ammonius d'Alexandrie, grammairien, chef de l'école créée par **Aristarque** au *Musée*.

Apollodore d'Athènes a dû sa science à **Aristarque**, le plus célèbre critique d'Alexandrie. Il développa encore les sciences philologiques. Sa *Bibliothèque mythologique et généalogique* fut un trésor pour les Anciens.

Eudoxe de Cyzique (ancienne ville de Phrygie, sur la Propontide, soit la mer de Marmara, entre les parties européennes et asiatiques de la Turquie), cosmographe, fut envoyé par **Évergète II** aux Indes. Il semble qu'il exécuta un autre périple en Afrique du Nord et en Espagne.

Ctésibius, mathématicien, fondateur de l'école des mécaniciens d'Alexandrie. Il est connu dans l'histoire des sciences et des techniques pour avoir inventé l'orgue hydraulique, l'horloge à eau (déjà connue dans l'Égypte pharaonique), la pompe à incendie (**Vitruve**, Liv. IX, chap. VII, 4 et 5).

Héron d'Alexandrie, disciple de **Ctésibius**, mathématicien et ingénieur grec, né à Alexandrie : il établit la loi de la réflexion de la lumière et inventa de nombreuses machines (de guerre) et plusieurs instruments de mesure. **Pappos** ou **Pappus**, mathématicien grec d'Alexandrie (début du IV^e siècle) a conservé des fragments de l'Introduction à la mécanique d'**Héron d'Alexandrie**.

Aristobule d'Alexandrie, philosophe d'origine juive, chercha à allier la philosophie d'**Aristote** avec la doctrine de **Moïse** : il s'efforça de démontrer que toute la science philosophique des Hellènes leur était venue des Hébreux. Parmi d'autres Juifs qui prirent part aux travaux des Alexandrins : **Philon le Juif**, philosophe grec d'origine juive, né à Alexandrie (vers 13 avant notre ère - vers 54 de notre ère) dont l'inspiration néoplatonicienne et l'interprétation allégorique de la *Bible* n'ont pas été sans influence sur la littérature patristique ; **Flavius Josèphe**, général et historien juif, né à Jérusalem (37-100), auteur de *La guerre des Juifs* et des *Antiquités judaïques*.

Antiochus, philosophe, ami d'**Héraclite de Tyr**, enseigna la philosophie à **Cicéron**.

Héraclite de Tyr, disciple de **Clitomaque** et de **Philon le Grec**.

Théodote de Chio (île grecque de la mer Egée), présida à l'instruction de **Ptolémée Dionysos Aulète**.

Philostrate, sophiste, né d'une famille égyptienne en dépit de son nom aux consonances grecques, enseigna le platonisme auprès de **Cléopâtre**. Il mourut en Sicile.

Dioscorides d'Alexandrie (à ne pas confondre avec le médecin d'Anazarbe si connu dans l'histoire de la botanique), ami de **Cléopâtre**, médecin d'Alexandrie, aurait composé vingt-quatre livres *Sur divers sujets de médecine*, un *Traité sur les remèdes* et sept livres d'*Observations* sur le travail de ceux qui, avant lui, avaient essayé d'expliquer les passages difficiles d'**Hippocrate**. **Dioscorides** a joui d'une haute considération à la cour des Lagides. **Ptolémée Aulète** l'avait choisi comme défenseur de ses intérêts auprès du Sénat de Rome.

Les savants d'Alexandrie eurent des rapports avec les prêtres et érudits de l'Égypte elle-même : l'Égyptien **Manéthon**, prêtre et historien, a travaillé au *Musée* et à la *Bibliothèque d'Alexandrie*.

Cependant, tous les savants de l'*École d'Alexandrie* étaient Grecs d'origine ou descendants de Grecs établis en Égypte. Cette colonie hellénique n'a pas moins bénéficié des acquis scientifiques et cosmographiques de l'Égypte ancienne.

Des Juifs ont aussi partagé, avec empressement, les travaux des Alexandrins : nous avons déjà parlé d'**Aristobule**, de **Philon le Juif** et de **Flavius Josèphe**. L'auteur anonyme du livre de la *Sagesse* était également Juif et Alexandrin. L'école de littérateurs juifs, rivale en quelque sorte avec le *Musée*, dura depuis l'établissement des Juifs à Alexandrie jusqu'à l'introduction du christianisme en Égypte à la fin du 1^{er} siècle. L'Égypte hellénistique elle-même a duré de 332 à 30 avant notre ère.

Les savants d'Alexandrie ont joui d'une grande liberté intellectuelle, même si la nomination du chef et des membres du *Musée* dépendait des rois grecs (les Lagides). Loin de s'avilir à la cour, les savants d'Alexandrie furent souvent les conseillers et les censeurs des princes.

L'école grecque d'Égypte perfectionna continuellement, pendant près de trois siècles, les sciences grammaticales, historiques, naturelles, mathématiques, philosophiques, enrichissant ainsi, avec un rare éclat, les connaissances des Anciens. La seconde période de l'*École d'Alexandrie*, sous les Romains, commande encore une fois à l'esprit des Grecs et des Romains malgré la guerre et les flammes de **César**.

5. Savants de l'École d'Alexandrie **sous les Empereurs romains :** **c'est la seconde période de l'École d'Alexandrie**

L'Égypte hellénistique a duré de 332 à 30 avant notre ère. L'Égypte romaine, elle, va durer de 30 avant notre ère à 395 de notre ère.

Antoine, général romain (83-30 avant notre ère), lieutenant de **César**, reçut en partage l'Orient à l'issue de la victoire de **Philippe** (ville de Macédoine sur les confins de la Thrace) sur **Brutus** et **Cassius** en 42 avant notre ère. Répudiant **Octavie**, sœur d'**Auguste** (ou **Octave**), il épousa la reine grecque d'Égypte, **Cléopâtre VII**. **Antoine** s'opposa dès lors à **Auguste**. Cet **Auguste**, petit-neveu de **Jules César**, né à Rome en 63 avant notre ère, mort à Nola en 14 de notre ère, vainquit **Antoine** en 31 avant notre ère, à Actium (aujourd'hui Arta), promontoire de Grèce à l'entrée du golfe d'Ambracie. **Auguste** devint donc seul maître du pouvoir.

Mais le vainqueur d'**Antoine** et de **Cléopâtre** imita leur zèle pour la prospérité du *Musée*. De plus, **Auguste** était l'ami d'**Aréas**, philosophe d'Alexandrie et il chérissait lui-même les lettres dont il s'était occupé dans la ville d'Apollonie ou Apollonia, ancienne ville de l'Illyrie (Albanie), centre intellectuel à l'époque gréco-romaine. Plusieurs des plus célèbres Romains avaient fait leurs études à Apollonie. **Auguste** parlait grec. Le philosophe **Nicolas de Damas** a célébré l'érudition d'**Auguste**.

Arrivé donc en Égypte, **Auguste** montra pour les établissements scientifiques et littéraires des Alexandrins beaucoup de bienveillance. **Auguste** confia le gouvernement de l'Égypte à **Gallus**. Ce préfet était de surcroît poète.

Tibère, né à Rome (vers 42 avant notre ère - 37 de notre ère), succéda à **Auguste**. Habile politique et sage administrateur, **Tibère** possédait les littératures grecque et latine. **Dion Cassius**, historien né à Nicée (vers 155 - vers 235), rapporte que **Tibère** enrichit la langue latine de mots nouveaux (*Histoire romaine*, LVII, 17).

Caligula, né à Antium (aujourd'hui Anzio), empereur romain de 37 à 41, gouverna en tyran et périt assassiné : les lettres ne devaient pas fleurir sous son règne.

Son successeur, **Claude**, né à Lyon, empereur romain de 41 à 54 de notre ère, était faible mais cultivé : il chérit les lettres, protégea les savants, écrivit l'histoire (les *Antiquités d'Étrurie* en 20 livres, l'*Histoire de Carthage* en 8 livres), essaya d'enrichir l'alphabet romain de trois nouveaux caractères. Il devint l'émule des Lagides en fondant pour l'*École d'Alexandrie* un nouveau *Musée* en dépit du fait qu'une quantité de savants grecs et alexandrins se rendirent à Rome après la chute du trône des Lagides. L'empereur voulait sans doute réparer le grand tort causé aux savants d'Alexandrie par l'incendie de la *Bibliothèque du Bruchium* où 400.000 volumes furent détruits par les flammes de **César**. La Bibliothèque du Sérapéum qui contenait environ 300.000 volumes fut épargnée par cet incendie. Mais le Sérapéum disparaîtra en 391. Et en 641, le **Calife Omar**, deuxième calife des Musulmans (634-644), conquiert l'Égypte et fit brûler les bibliothèques d'Alexandrie, à tout le moins les débris qui en restaient encore des incendies successifs (en 270 également, **Aurélien**, empereur romain, fit raser le quartier du Bruchium où se trouvait la bibliothèque non loin du palais, dominant le port d'Alexandrie).

Voici donc les savants de l'*École d'Alexandrie* depuis les temps de **Cléopâtre** jusqu'à la fondation du *Musée de Claude* :

Sosigène d'Alexandrie, astronome, mathématicien : sa célébrité est due à la réforme qu'il fit du calendrier romain pour **Jules César**, grand pontife. Les Égyptiens avaient mis au point un calendrier solaire de 365 jours 1/4. **Hipparque**, grand astronome de l'*École d'Alexandrie*, avait reconnu, cent ans avant **Sosigène**, que l'année est inférieure à 365,25 jours et lui attribuait 365 jours 5 heures 55 minutes (mais la vraie valeur est moindre). **Sosigène**, savant alexandrin, ne pouvait ignorer le résultat d'**Hipparque**. D'autre part, deux siècles avant **César**, le roi d'Égypte **Ptolémée III Evergète 1^{er}** (vers 280-221 avant notre ère) avait décrété l'addition quadriennale d'un jour, mais le peuple y resta rétif. **Sosigène d'Alexandrie** a dû sans doute proposer en exemple la réforme d'**Evergète** à **Jules César** qui se rallia à son principe.

Timagène d'Alexandrie, fils du banquier de **Ptolémée Aulète**, historien alexandrin, fut emmené captif par le général romain **Gabinus**. A Rome, il devint l'ami du célèbre **Asinius Pollion**, auteur et protecteur des lettres. **Timagène** enseigna à Rome l'art de l'éloquence et y composa des ouvrages d'histoire et de géographie. Les principaux ouvrages que publia **Timagène** furent le *Grand Périples de toute la mer*, l'*Histoire des Gaules*, l'*Histoire*

d'Auguste, qui fut le fruit de plusieurs années d'un travail assidu (mais **Timagène** brûla cet ouvrage).

Strabon d'Amasée en Cappadoce, instruit d'abord à Nyssa par **Aristodème**, se rendit ensuite à Amisus dans le royaume de Pont pour y entendre **Tyrannion**, grammairien et philosophe de l'école d'**Aristote**. Il quitta **Tyrannion** pour écouter à Séleucie **Xénarque**, également péripatéticien. Dévoré d'une curiosité sans bornes, **Strabon** vint en Égypte. La *Bibliothèque* et le *Musée d'Alexandrie* le fixèrent pendant quelque temps. L'un des hommes les plus instruits de son temps, **Strabon** gagna facilement l'estime et l'amitié de **Gallus**, préfet d'Égypte, connu pour son goût et son talent poétiques. **Strabon** fit avec le préfet romain le voyage des contrées orientales et méridionales de l'Égypte. Dans la suite, **Strabon** parcourut seul l'Afrique du Nord, l'Asie Mineure et la Haute Asie. Il a laissé 17 livres de *Géographie*. Cet ouvrage est l'un des plus beaux monuments de l'École d'Alexandrie. C'est une géographie universelle du monde antique au début de l'Empire romain. Les écrivains d'Alexandrie que **Strabon** suit de préférence sont : **Ératosthène**, **Hipparque** et **Eudoxe**. Il cite aussi les bons historiens et géographes de la Grèce. **Strabon** vécut de 58 environ avant notre ère à entre 21-25 de notre ère.

Xénarque, maître de **Strabon**, vint lui aussi en Égypte, à Alexandrie, alors plus illustre que la patrie de **Platon** et d'**Aristote**. Il professait la doctrine d'**Aristote**.

Boéthus de Sidon en Phénicie, philosophe qui se livra à Alexandrie à l'étude d'**Aristote**. **Porphyre de Tyr** écrivit contre **Boéthus de Sidon** son traité *De l'âme* en 5 livres.

Ariston d'Alexandrie, contemporain de **Xénarque** et de **Strabon**, partagea avec le premier l'étude du péripatéticisme et celle de la géographie avec le second. Il publia un traité sur *Le Nil* d'après **Strabon** (*Geogr.*, XVII, 790).

Eudoxe d'Alexandrie, péripatéticien lui aussi, fut rival en géographie d'**Ariston d'Alexandrie**. Cet **Eudoxe** commenta par ailleurs la métaphysique d'**Aristote**.

Sotion d'Alexandrie professait le système de **Pythagore**. **Sénèque** fut son disciple. En effet, **Sotion** avait quitté Alexandrie pour aller enseigner à Rome.

Chérémon, égyptien, mais non de la ville d'Alexandrie, était néanmoins à la tête de la bibliothèque de cette ville lorsqu'il partit pour Rome. Il est le premier

bibliothécaire connu de cette période gréco-romaine. C'est sur un ordre de **Tibère** que **Chérémon** quitta ses fonctions pour aller s'occuper de l'éducation de **Néron**. Il est l'auteur des *Hieroglyphica* et des *Aegyptiaca*.

Alexandre d'Égée, qui avait continué en Égypte l'étude du péripatéticisme, partagea avec **Chérémon**, qui professait la doctrine du *Portique*, l'honneur d'instruire le futur **César**.

Théon d'Alexandrie, le grammairien (et non le mathématicien et l'astronome), partit enseigner à Rome, sous **Auguste** ; il professait aussi la philosophie de **Zénon** et publia un *Traité de Rhétorique*.

Didyme d'Alexandrie, sorti de la fameuse école d'**Aristarque**, écrivit sur les sujets les plus divers. Il aurait publié près de 4.000 traités. *Celui Des marbres et des bois de toute espèce* est le seul dont la postérité ait fait l'héritage. **Eusèbe** cite l'*Histoire étrangère* de **Didyme** dans sa *Chronique ecclésiastique*.

Archibius et **Apollonius**, père et fils, étaient grammairiens mais moins célèbres que **Didyme**.

Euphranor, autre grammairien d'Alexandrie, dont le disciple **Apion** hérita tout le zèle. **Apion** voua une étude particulière à l'auteur de l'*Iliade*. Il se rendit aussi à Rome et publia un ouvrage sur le dialecte romain.

Tryphon, poète alexandrin, publia douze livres sur les pléonasmes des dialectes éoliens, sur les dialectes que l'on rencontre dans les poésies d'**Homère**, de **Simonide**, de **Pindare**, sur l'hellénisme, le dialecte des habitants d'Argos, d'Himère, de Rhégium, de Syracuse, sur le dialecte des Doriens et autres peuples de l'Antiquité. Son père se nommait **Ammonius**, savant d'Alexandrie lui aussi, grammairien de l'école d'**Aristarque**.

Démétrius d'Adramytte, fameux disciple d'**Aristarque** de ces temps gréco-romains, fut attiré en Égypte par la célébrité du *Musée*. Il était en Égypte au temps d'**Auguste**, mais prit sa retraite à Pergame. On avait de ce grammairien des Commentaires sur **Homère** et **Hésiode**, des traités sur les dialectes et sur les prénoms.

Héliodore, autre grammairien de l'*École d'Alexandrie*.

Irénée (ou Pacatus) d'Alexandrie : cet Alexandrin vécut à Rome s'occupant de recherches sur les dialectes.

Il faut dire que les savants de cette époque de l'*École d'Alexandrie* tenaient beaucoup à l'étude des langues. A l'origine, la ville savante fut peuplée de Macédoniens, d'Égyptiens, de Juifs et de quelques Grecs. Le dialecte macédonien y domina avec tous ses sons désagréables. Quand Alexandrie fut devenue, sous les **Philadelphes** et les **Évergètes**, l'asile des Grecs de toutes les régions, le mélange des dialectes frappa encore davantage les savants du *Musée*. Ils s'imposèrent alors les lois du plus rigoureux purisme. Même à Rome, les lettrés continuaient à s'appliquer à la littérature des Grecs. Il était donc nécessaire de parler et d'écrire le grec dans toute sa pureté.

Vaincu par les Romains, le monde grec n'avait pas cependant cessé toute influence culturelle sur les Romains. Dans ces conditions, l'on comprend pourquoi **Irénée** tenait tant à rétablir l'atticisme (dialecte attique) dans toute sa pureté avec ses *Locutions attiques*, l'*Éloquence* et l'*accent des Athéniens*, etc...

Mais il n'y a pas que l'éloquence. Le siècle d'**Auguste** est encore marqué, par exemple, par un ouvrage d'un très grand intérêt scientifique et historique à la composition claire, au style pur et précis : le *De arte medica* de **Celse**. Ce traité latin veut mettre la science médicale des Grecs à la portée de tous les Romains.

Celse explique les tâtonnements et les progrès de la science médicale depuis **Homère** jusqu'à la naissance des diverses écoles. Ce faisant, il passe en revue et examine les principales doctrines médicales qui s'étaient succédées en Grèce, à Alexandrie et à Rome. Ainsi, cet auteur est le premier à faire connaître, dans l'Antiquité gréco-romaine, le mouvement scientifique de l'*École d'Alexandrie* en matière de médecine et de pharmacopée, comme de chirurgie. Dans sa description détaillée du corps humain, **Celse** s'est évidemment inspiré des découvertes et des ouvrages anatomiques de l'*École d'Alexandrie* laissés par des savants comme **Erasistrate** et **Hérophile**, **Zénon**, **Andréas** et **Apollonius**. Pour la chirurgie, la contribution de l'*École d'Alexandrie* est encore énorme : en effet, cette branche de la médecine (guérir par le secours de la main) fit de grands progrès en Égypte grâce aux travaux de **Philoxène**, de **Gorgias**, de **Sostrate**, d'**Héron**, des deux **Apollonius**, d'**Ammon d'Alexandrie** et de beaucoup d'autres savants alexandrins illustres.

Timagènes d'Alexandrie, historien, évolua lui aussi à la cour d'**Auguste**, avec **Nicolas de Damas**, et le philosophe stoïcien **Athénodore de Tarse** fut ancien précepteur de l'Empereur.

Philotas d'Amphissa (ou Amfissa, ville de Grèce en Phocide près du Parnasse, détruite par les Macédoniens en 338 avant notre ère) avait fait de solides études de médecine à Alexandrie : c'est lui qui accompagna à Rome le fils de **Marc Antoine**.

C'est à partir du règne d'**Auguste** que les médecins forment vraiment une corporation avec un local à elle, des archives, des bureaux, des employés : c'est la *Schola medicorum*, une jeune école rivale de la grande *École d'Alexandrie* toujours florissante. Cette école latine était construite sur l'Esquilin, une des sept collines de Rome, à l'est.

6. Savants de l'École d'Alexandrie depuis la fondation du second Musée par Claude jusqu'à l'origine de l'école chrétienne : de 54 à 150 de notre ère

Après le nouveau *Musée de Claude*, l'*École d'Alexandrie* se trouva encore une fois dans la situation la plus favorable. En effet, l'Égypte était calme. Les travaux des savants d'Alexandrie continuaient de fixer l'attention de l'Asie, de la Grèce et de Rome.

Néron, né à Antium (37 - 68 de notre ère), empereur romain (54-68), succéda à **Claude**, son père adoptif, fondateur du second *Musée d'Alexandrie*. Or, **Néron** avait reçu lui-même des leçons d'un savant alexandrin. Il n'a certainement pas refusé sa protection à l'ancien institut des Lagides.

Galba, empereur romain né à Terracina (vers 5 avant notre ère - 69 de notre ère), successeur de **Néron** pour sept mois seulement (68-69), fut assassiné par les partisans d'**Othon**. Ainsi, à la mort de **Galba**, **Othon**, né à Ferentinum (32-69), fut proclamé empereur romain en 69.

Vitellius (15-69) fut empereur romain en 69.

Vespasien, né près de Reate (9-79), empereur romain de 69 à 79, issu de la bourgeoisie italienne, fut un homme énergique et de mœurs simples. **Flavius**

Sabinus, le propre frère de **Vespasien**, fut préfet de la Ville (*Urbs*). Ce fut un homme également modéré. Vers la fin de sa vie, **Flavius Sabinus** fut obsédé par l'horreur du sang versé par les chrétiens lorsque **Néron** les métamorphosa en torches vivantes pour éclairer ses jardins (**Tacite**, *Hist.*, III, 65).

Empereur romain de 79 à 81, **Titus**, né à Rome (39-81), fut un homme très libéral.

Domitien (51-96), empereur romain (81-96), successeur de **Titus**, son frère, réforma l'administration romaine, releva Rome des ruines provoquées par les incendies de 64 et de 80 et couvrit la frontière danubienne d'un *limes* fortifié. **Domitien** et **Titus** étaient tous deux fils de **Vespasien**. **Domitien**, accusé d'absolutisme et de terreur, fut assassiné avec la complicité de sa femme. **Domitien** avait remis en vigueur les lois juliennes (*lex Julia de adulteriis*) qui sévissaient contre les amours coupables, exilaient les adultères, les privaient de la moitié de leur fortune et leur interdisaient à jamais de se marier l'un avec l'autre. Pour l'ancien droit romain, la faute de la femme était assimilée à un crime que le mari outragé pouvait punir de mort. En revanche, la législation impériale, plus humaine, enlevait au mari le droit de se faire cruellement justice : la législation impériale répartissait les sanctions entre les deux sexes.

Nerva, né à Narni (26-98), empereur romain (96-98), fondateur de la dynastie des Antonins, fut un empereur célibataire.

Trajan, né à Italica (53-117), empereur romain (98-117), excellent administrateur et grand bâtisseur, étendit l'Empire jusqu'à l'Arabie Pétrée, l'Arménie et la Mésopotamie. Il fut lié à sa femme **Plotine** pour la vie alors que dans la Rome des Antonins les dames les plus illustres divorçaient pour se marier et se mariaient pour divorcer (**Sénèque**, *De Benef.*, III, 16,2 2).

Hadrien, né à Italica (Bétique) en 76, mort en 138, empereur romain (117-138), successeur de **Trajan** qui l'avait adopté, encouragea les lettres et les arts. Il fut lié aussi pour la vie avec sa femme **Sabine**. Dans le premier quart du II^e siècle de notre ère, les victoires de **Trajan** avaient amené à Rome, par milliers, captifs et captives de Dacie, d'Arabie et des rives lointaines de l'Euphrate et du Tigre. Il s'ensuivit un véritable métissage à Rome. Mais **Vespasien** avait banni la philosophie de Rome, comme auparavant le Sénat en 161 et encore en 153 avant notre ère, avait frappé d'interdiction les études philosophiques, expulsant l'académicien **Carnéade**, le stoïcien **Diogène** et le péripatéticien **Critolaos** (**Suétone**, *De gramm.*, 1, 2 et *Rhet.*, 1). Voilà pourquoi **Trajan** et **Hadrien** vont

faire bénéficier de leurs générosités la philosophie, les sciences mathématiques et naturelles au *Musée d'Alexandrie* et dans Athènes. Sous le règne d'**Hadrien**, il y eut un renouveau de l'atticisme, un retour du goût littéraire vers l'archaïsme que prônait cet empereur féru de lettres, auteur d'épigrammes grecs. Au *Musée d'Alexandrie*, **Dionisius de Milet**, **Polémon** et **Pancrate** jouissaient des faveurs d'**Hadrien**.

Antonin le Pieux, né à Lanuvium (86-161), empereur romain (138-161), marque, avec son règne, l'apogée de l'Empire. Il fut l'ami des lettres et des idées religieuses de toutes les nations. Il fit introduire le culte de **Sérapis** dans Rome. Détruit par un incendie en 80 de notre ère, le temple d'**Isis** fut rebâti à Rome par **Domitien** avec un luxe dont témoignent les obélisques restés debout (place à la **Minerve** devant le Panthéon) et les colossales statues du Nil et du Tibre que se sont partagées les *Musées* du Vatican et du Louvre. Rome était imbuë de la civilisation hellénistique. Et la ville des **César** exerça une influence sur l'*École d'Alexandrie* en continuant à faire quitter l'Égypte à un grand nombre de savants. Mais la grammaire et les belles lettres, l'étude des mathématiques, de la philosophie et de l'histoire, reprirent une nouvelle vigueur par l'effort de quelques hommes distingués qui restèrent fidèles à l'*école des Lagides*. Nous avons :

Séleucus d'Alexandrie, le plus ancien critique de l'époque ici concernée : **Suidas** et **Eudocie** parlent de lui sans déterminer cependant son âge. **Séleucus** voua une attention constante aux poésies d'**Homère** et commenta tous les poèmes du chantre d'**Achille**. Partageant le goût alors dominant pour les recherches sur les dialectes, **Séleucus d'Alexandrie** publia un ouvrage sur l'Hellénisme, un traité sur les *Différences de synonymes*, un *Recueil de proverbes alexandrins et des Gloses*. Vrai savant d'Alexandrie, **Séleucus** posséda une grande variété de connaissances et publia encore des traités sur la philosophie, sur les dieux, sur les choses qu'on croit faussement. **Séleucus** enseigna l'éloquence à Rome - la grande éloquence, *magna eloquentia* - qui est pareille à la flamme (**Tacite**, *Dial. de Or.*, XXXVI, 1).

Ptolémée Héphestion ou **Chennus**, grammairien, florissait sous les empereurs **Trajan** et **Hadrien (Adrien)**. Il était alexandrin mais il se rendit à Rome où il composa pour une matrone romaine, nommée **Tertullia**, un ouvrage d'histoire : *Recueil de récits historiques*, en 6 livres dont un extrait se trouve dans la *Bibliothèque de Photius* (cod. 109).

Léonidas d'Alexandrie, grammairien, a laissé des épigrammes qui prouvent qu'il a vécu sous **Néron**, **Vespasien** et **Trajan**. Il est à distinguer d'un autre **Léonidas de Tarente** également poète épigrammatique.

Archias d'Alexandrie, grammairien, quitta l'Égypte pour enseigner à Rome et fut le précepteur d'**Épaphrodite**.

Epaphrodite de Chéronée se rendit d'abord en Égypte pour y chercher la science dont il voulait trafiquer à Rome. Arrivé en Égypte, il prit part aux travaux de l'*École d'Alexandrie* et instruisit le fils du préfet **Modeste**. Il possédait une bibliothèque personnelle de 30.000 volumes. Il parvint à l'âge de soixante-quinze ans.

Pollion d'Alexandrie et son fils **Diodore**, grammairiens et sophistes, abandonnèrent aussi le *Musée* d'Égypte, protégé par les empereurs, pour aller rechercher les biens de la fortune à Rome. **Suidas** attribue à **Pollion** un *Traité sur les erreurs en orthographe* et autres écrits philosophiques. **Pollion** florissait à Rome sous l'empereur **Hadrien**. Il affectait le romanisme, ayant adopté le surnom de **Valerius**.

Orion d'Alexandrie alla lui aussi à Rome grossir le nombre des sophistes grecs d'Alexandrie. Il fut célèbre sous le règne d'**Hadrien** dont il osa faire l'éloge dans la langue des maîtres de l'univers. **Orion** ne fut jamais infidèle à l'esprit qui dominait parmi les savants d'Alexandrie. Il publia un *Recueil de locutions ou de voix attiques*, un *Traité d'étymologie* et un *Recueil anthologique*.

Apollonius d'Alexandrie, le grammairien le plus laborieux et le plus célèbre de cette époque gréco-romaine : il florissait dans Alexandrie sous les empereurs **Hadrien** et **Antonin le Pieux**. Il existe de lui quatre livres sur la syntaxe et les parties du discours et trois traités sur les adverbes, les conjonctions et les pronoms. La *Bibliothèque de Fabricius* indique les écrits sortis de la plume d'**Apollonius d'Alexandrie**, fidèle à sa patrie, inséparable des trésors du *Musée* d'Alexandrie.

Aristonicus d'Alexandrie, fils d'un **Ptolémée**, grammairien alexandrin, commenta encore **Homère** avec zèle. Il publia six livres sur les noms irréguliers que l'on rencontre dans l'*Iliade*. Mais le plus célèbre de ses ouvrages est : *Signes d'Homère*.

Nicanor de Cyrène florissait au *Musée d'Alexandrie* au temps d'**Hadrien**. Son traité de la ponctuation (*perí signōn*) le rendit fameux sous le nom de *Stigmatē*. **Nicanor** a disserté également sur des noms de villes, de monuments, de fleuves, de montagnes : *Des choses qui ont conservé leurs noms sans changement*. Sa *Description d'Alexandrie* a été perdue. Le scoliaste d'**Apollonius** assure, sur l'autorité de **Nicanor**, que les Égyptiens étaient le plus ancien des peuples et Thèbes la plus ancienne des villes.

Telle est la liste des grammairiens et des critiques de cette époque où l'*École d'Alexandrie* s'était appliquée avec grand zèle pour le développement des sciences philologiques. L'empereur **Hadrien** nommait à l'*École d'Alexandrie* les savants qu'il voulait distinguer. Il était donc glorieux encore malgré le départ de plusieurs savants à Rome, pour toute la Grèce et Rome, d'appartenir au *Musée d'Alexandrie*.

Polémon fut agrégé par **Hadrien** au *Musée d'Alexandrie* quoique ce sophiste résidât habituellement dans la ville de Smyrne (Izmir), port de Turquie sur la mer Egée. Son fils **Attale**, sophiste comme lui, ne s'attacha également qu'à la gloire de la ville de Smyrne.

Aristide, le plus célèbre des disciples de **Polémon**, composa en Égypte son *Hymne à Sérapis* et partagea pendant quelque temps les travaux des membres du *Musée*. Cependant, né en Bithynie (région et royaume du nord-ouest de l'Asie Mineure en bordure du Pont-Euxin et de la Propontide), instruit à Athènes par les leçons d'**Hérode l'Attique**, à Pergame par celles d'**Aristoclès** et disciple de **Polémon** à Smyrne, **Aristide** n'appartient pas en entier à l'*École d'Alexandrie*. Il regagna Smyrne après un court séjour en Égypte. A Smyrne, il fut célèbre sous le règne de **Marc Aurèle**, empereur romain de 161 à 180.

Euphrate, né en Égypte, se rendit à Rome au commencement du II^e siècle de notre ère et s'y acquit l'amitié des savants comme **Dion** et **Pline le Jeune**. **Euphrate** professait la doctrine du *Portique*. Il mourut en vrai stoïcien.

Ammonius, né en Égypte, quitta Alexandrie pour enseigner la philosophie dans la ville d'Athènes par ordre de l'empereur **Néron**. Il professait la doctrine d'**Aristote** avec des modifications puisées dans celle de **Platon**. L'écrivain grec **Plutarque**, né à Chéronée (vers 50 - vers 125 de notre ère), fut disciple d'**Ammonius**.

Enésidème : son séjour habituel était la ville d'Alexandrie. Son but était de reproduire le scepticisme sous toutes les formes en publiant, dans cette vue, les ouvrages suivants : *Discours pyrrhoniques*, *Linéaments des opinions de Pyrrhon*, *Traité du doute ou de la recherche*.

Soranus d'Alexandrie, le seul médecin d'Alexandrie sous les Romains : il quitta l'Égypte pour briguer les faveurs de **Trajan** et d'**Hadrien**.

Galien Claude, médecin grec, né à Pergame (vers 131 - vers 201), qui fit d'importantes découvertes en anatomie et dont l'œuvre a joui jusqu'à la Renaissance (XV^e et XVI^e siècles) d'un grand prestige, se trouva au *Musée* d'Alexandrie vers le milieu du II^e siècle de notre ère. Il vécut aussi à Rome sous **Commode**, né à Lanuvium (161-192), empereur romain (180-192), fils de **Marc Aurèle** et sous **Pertinax**, né à Alba Pompeia (126-193), empereur romain (193), tué par les prétoriens après trois mois de règne.

Appien, né en Égypte, à Alexandrie (vers 95 de notre ère), historien, est l'auteur d'une *Histoire romaine des origines à Trajan*. Il est l'historien le plus célèbre que l'*École d'Alexandrie* forma à cette époque. Arrivé à Rome, il apprit la langue des maîtres de l'Empire. Il ne nous reste que dix livres sur les vingt-quatre qu'**Appien** avait composés.

Claude Ptolémée, astronome, géographe et mathématicien grec du II^e siècle de notre ère, né probablement à Ptolémaïs Hermieu (Haute-Égypte), est l'auteur d'une *Grande Syntaxe mathématique* (ou *Almageste*), vaste compilation des connaissances astronomiques des Anciens et d'une *Géographie* avec des cartes exécutées par **Agathodémon**, mécanicien d'Alexandrie. Ces deux ouvrages ont fait autorité jusqu'à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Le savant alexandrin imaginait la terre fixe au centre du monde. **Théon**, **Pappus** et **Ammonius**, tous savants d'Alexandrie, ont expliqué la *Grande Syntaxe mathématique* (la *Grande Composition astronomique*) sans prétendre l'enrichir. Lorsque les Arabes vinrent s'emparer de la littérature des Grecs, l'un des premiers ouvrages qu'ils traduisirent fut précisément la *Grande Syntaxe* : l'*Almageste* (un article arabe *al* et un adjectif grec *megistos*). **Ptolémée** résume dans cet ouvrage toute l'histoire de l'astronomie ancienne, joignant à ses propres observations celles d'**Aristille**, de **Timocharis**, de **Métôn**, d'**Euctémon**, de **Conon**, d'**Hipparque**, tous savants d'Alexandrie. **Georges le Syncelle** a sauvé de belles parties du *Canon des rois* de **Ptolémée** : cet ouvrage renferme la suite chronologique des rois d'Assyrie, de Médie, de Perse, celle

des rois de la Grèce et des empereurs de Rome (dont la liste se termine à **Antonin le Pieux**).

Avec les derniers savants de l'*École d'Alexandrie*, la philosophie redevint pour l'école un besoin car un peuple de l'Orient venait de communiquer sa religion à la Grèce et à l'Italie : ce fut pour l'*École d'Alexandrie* un motif puissant de s'occuper des doctrines orientales. Ainsi naquit l'école des chrétiens d'Alexandrie - une école savante - qui forma **Saint Pantème**, **Saint Clément d'Alexandrie**, **Ammonius**, **Origène** et d'autres hommes non moins instruits et savants. Cette nouvelle école fut rivale de l'école grecque d'Alexandrie comme l'avait été jadis celle des Juifs, représentée par **Aristobule**, **Flavius Josèphe** et **Philon le Juif**.

7. Savants de l'École d'Alexandrie depuis l'origine de l'école des docteurs chrétiens jusqu'à la naissance du syncrétisme : de 150 à 222 de notre ère

Dans les derniers temps de l'*École d'Alexandrie*, les événements se pressent et se succèdent avec rapidité : le christianisme triomphe et sévit dans Alexandrie ; les philosophes s'enfuient à Rome ou vont renouveler leurs théories en Grèce ; le *Musée* cesse d'exister mais quelques grammairiens et quelques mathématiciens continuent de cultiver en silence des études protégées autrefois par les Lagides et les Césars.

Marc Aurèle, né à Rome (121-180), empereur romain (161-180), fils adoptif d'**Antonin**, associa son propre fils **Commode** au pouvoir en 177. Empereur philosophe, ouvert et accueillant à toutes les religions sauf au christianisme qu'il laissa persécuter (martyrs de Lyon en 177), **Marc Aurèle** apparaît dans ses *Pensées*, écrites en grec, comme un adepte du stoïcisme. Sous **Marc Aurèle** l'*École d'Alexandrie* jouit d'un calme propice car cet empereur chérissait les lettres ; il avait fait continuer aux professeurs publics les salaires que leur avaient assigné ses prédécesseurs.

Commode, né à Lanuvium (161-192), empereur romain (180-192), fut assassiné : les lettres ne pouvaient pas attendre grand chose de cet homme incapable, aux excès incroyables (il corrompit ses sœurs et donna le nom de sa mère à l'une de ses trois cents concubines !).

Pertinax, né à Alba Pompeia (126-193), empereur romain (193), successeur de **Commode**, avait professé les belles-lettres en Ligurie ; il essaya les réformes les plus urgentes mais mourut assassiné.

Septime Sévère, né à Leptis Magna (146-211), empereur romain de 193 à 211, introduisit en Occident les cultes orientaux. L'*École d'Alexandrie* trouva en lui un zélé protecteur.

Caracalla, fils de **Septime Sévère**, né à Lyon (188-217), empereur romain (211-217), avait étendu à tout l'Empire, en 212, le droit de cité romain. Maniaque, **Caracalla** priva tous les péripatéticiens d'Alexandrie des honneurs dont ils avaient joui jusqu'alors, c'est-à-dire de la table commune à tous les membres du *Musée* et, d'après **Dion Cassius**, du droit d'assister aux spectacles d'Alexandrie.

Geta (189-212), empereur romain (211-212), partagea le pouvoir avec son frère **Caracalla** qui le fit exécuter.

Grand prêtre du Baal solaire d'Emèse (aujourd'hui Homs), ville de Syrie sur l'Oronte, célèbre justement par son temple dédié au Baal solaire **El Gebal**. **Elagabal (Marc Aurèle Antonin)**, né en 204, empereur romain (218-222), introduisit à Rome le culte de son dieu **El Gebal** dont il prit sans vergogne le nom. Homme extravagant, il mourut assassiné par les prétoriens.

Au milieu de ces agitations et de ces violences, **Sévère Alexandre** s'empara du sceptre des Césars et rétablit le calme. Né en Phénicie, à Arca Caesarea en 205 ou 208, empereur romain de 222 à 235, **Sévère Alexandre** fut partisan du syncrétisme religieux ; il toléra le christianisme. Il fut tué au cours d'une sédition militaire.

La doctrine du **Christ** était connue en Égypte depuis le temps des Apôtres ; mais ce ne fut que vers le milieu du II^e siècle que le christianisme eut des écoles savantes dans ce pays. **Eusèbe de Césarée** (vers 265-340) et **Saint Jérôme de Stridon en Dalmatie** (vers 347-420) qui répète le témoignage d'**Eusèbe**, regardent **Saint Marc** un des quatre évangélistes (1^{er} siècle) comme le premier prédicateur de l'évangile en Égypte (**Eusèbe**, *Histoire ecclésiastique*, II, 16). **Saint Clément de Rome**, disciple immédiat des Apôtres, mort en 97, cite un évangile des Égyptiens (avant celui de **Saint Luc**). Le premier évêque d'Alexandrie fut **Anien**, un pieux artisan, expulsé deux fois d'Alexandrie et enfin martyrisé dans cette ville.

Au temps de **Marc Aurèle**, il se fit dans Alexandrie un changement remarquable : des chrétiens doctes se chargèrent d'enseigner dans la capitale d'Égypte la religion du Christ qui eut ainsi ses docteurs. Avec **Saint Pantène**, la science philosophique pénétra dans cette école chrétienne d'Alexandrie d'où sont sortis les **Clément d'Alexandrie**, les **Origène**, enrichissant ainsi le tableau des derniers savants d'Alexandrie.

Voici donc le tableau des derniers savants de l'*École d'Alexandrie* avec ceux de sa rivale, l'école chrétienne des "saintes paroles".

Diophante d'Alexandrie, vers 325 - vers 410, mathématicien grec d'Alexandrie, est considéré comme l'un des précurseurs des algébristes du XVI^e et du XVII^e siècles. Ses ouvrages sont six livres de Problèmes arithmétiques et un traité des Nombres du polygone. **Diophante** se servit pour la solution de ses problèmes d'une méthode analytique fort ingénieuse : l'algèbre. L'équation diophantienne est justement une équation algébrique dont les inconnues sont des nombres entiers (naturels ou rationnels). Quant à l'approximation diophantienne, elle est l'approximation d'un nombre irrationnel par une suite de nombres rationnels (l'exemple des fractions continues).

Diophante d'Alexandrie est le dernier mathématicien d'Alexandrie de la période ici concernée ; cependant, la grammaire et les belles-lettres continuèrent à captiver un grand nombre de savants alexandrins.

Hérodien, fils d'**Apollonius**, fameux grammairien d'Alexandrie, quitta le *Musée* pour aller à Rome au commencement du règne de **Marc Aurèle**. **Ammien Marcellin** appelle **Hérodien** "*un très scrupuleux examinateur de l'art grammatical*" (**Ammien Marcellin**, Liv. XXII, 16). La prosodie semble avoir été la passion d'**Hérodien** ; il écrivit sur les prosodies attique, homérique, spéciale, universelle, irrégulière.

Héphestion, contemporain d'**Hérodien**, se consacra à la métrique ; il déserta aussi le *Musée* pour s'attacher à la fortune des empereurs.

Didyme le Jeune, **Didyme Aréios**, **Tryphiodore** et **Demetrius**, s'occupèrent aussi d'études grammaticales mais avec moins de talent qu'**Hérodien** et **Héphestion**.

Julius Pollux, Phrynichus, Hésychius, Harpocratis et **Ammonius** entreprirent des travaux qui sont comme les inventaires des richesses philologiques d'Alexandrie. Né à Naucratis, en Égypte, **Julius Pollux** quitta l'Égypte pour étudier les belles-lettres et surtout l'éloquence, sous la direction d'**Adrien**, rhéteur-sophiste d'Athènes ; il se rendit par la suite à Rome. Il est l'auteur d'un *Onomasticon*, un recueil des dictons synonymes. **Phrynichus de Bithynie** (région et royaume du nord-ouest de l'Asie Mineure), contemporain de **Julius Pollux**, acquit à l'*École d'Alexandrie* des connaissances précieuses avant de se rendre dans la capitale de l'Empire. Il professa à Rome, sous **Marc Aurèle** et son fils **Commode**, la grammaire, les belles-lettres et la philosophie ou la sophistique. Il composa un grand nombre d'ouvrages qu'il offrit à **Commode**. **Photius**, théologien et érudit byzantin né à Constantinople (vers 820 - vers 895), connaissait de **Phrynichus** environ 36 volumes ou rouleaux de phraséologies par ordre alphabétique (ce **Phrynichus** n'est pas à confondre avec **Phrynichos**, poète grec, fin du VI^e siècle-début du V^e siècle avant notre ère, l'un des créateurs de la tragédie et à qui on attribue l'invention, en Occident, du masque). **Hésychius d'Alexandrie**, chrétien, avait composé un lexique considéré comme la clef de la version des *Septante* : il n'en reste plus qu'un extrait. **Valérius Harpocraton** d'Alexandrie publia le dictionnaire grec le plus classique, les mots étant tirés seulement des dix grands orateurs de l'éloquence athénienne. **Ammonius d'Alexandrie** composa, sur les synonymes, un ouvrage qui a toujours été utile aux philologues (**Ammon de Saxe** en a publié une belle édition en 1787).

Athénée de Naucratis, écrivain grec, né à Naucratis en Égypte (III^e siècle de notre ère), auteur du *Banquet des sophistes*, recueil de curiosités relevées au cours de ses lectures et qui conserve des citations de 1500 ouvrages perdus, est un véritable savant du *Musée*, formé à l'École même d'Alexandrie. Tout entrain dans le cadre d'un banquet célébré par des grammairiens ou des rhéteurs sophistes : l'histoire des grandes choses, celle des grands hommes, poètes, orateurs, philosophes, grammairiens, artistes, sans omettre l'histoire des princes qui avaient protégé les lettres ; à ces détails variés se rattachaient des notices de géographie, des descriptions de villes, de monuments ; des connaissances d'histoire naturelle et de botanique, de médecine ; enfin, des anecdotes sur les mœurs et les personnes. Le *Banquet d'Athénée* est véritablement une riche encyclopédie où tout le monde trouve à choisir tant l'érudition du savant alexandrin était vaste, incomparable à cette époque.

Alexandre d'Aphrodisie en Carie enseignait la philosophie péripatéticienne, celle d'**Aristote**, sous les empereurs **Sévère** et **Caracalla** (ce dernier persécuta

les péripatéticiens dans la ville d'Alexandrie). **Alexandre** était l'un des partisans les plus zélés de la doctrine d'**Aristote** et l'un des écrivains philosophiques les plus féconds de cette époque, avec des traités sur le destin, les choses qui sont en notre pouvoir, des commentaires sur les écrits d'**Aristote**, deux traités de l'âme, un traité (perdu) sur la nature et les vertus des pierres, un livre d'allégories sur l'histoire des dieux. Ces idées étaient celles du siècle : la défense de l'ancienne mythologie et les idées de magie qui entrèrent dans le syncrétisme avec le système allégorique.

Sextus Empiricus (Sexte l'Empirique), philosophe et médecin grec des II^e-III^e siècles, né probablement à Mytilène ou Lesbos (île grecque de la mer Egée, près du littoral turc, capitale de la poésie lyrique aux VII^e-VI^e siècles avant notre ère avec **Alécée** et **Sappho**), vécut à Alexandrie et à Athènes. Il renouvela le scepticisme dans *Hypotyposes pyrrhoniennes* qui renferment les linéaments de son système. Dans son grand ouvrage intitulé *Contre les savants (Contre les mathématiciens)*, il prétendait combattre également le dogmatisme : il déclare la guerre en effet aux grammairiens, aux rhétoriciens, aux géomètres, aux arithméticiens, aux astrologues (astronomes), aux musiciens, aux logiciens, aux physiciens (métaphysiciens) et aux moralistes. Mais le doute philosophique n'avait pas grand succès au *Musée* au temps d'**Enésidème** comme à l'époque de **Sexte l'Empirique**.

Lucien de Samosate, écrivain grec né à Samosate en Syrie (vers 125 - vers 192), auteur de dialogues et de romans satiriques (*Histoire vraie*), fut un littérateur érudit, orateur adroit et ingénieux philosophe. Il parcourut d'abord la Grèce, la Macédoine, la Gaule et l'Italie comme rhéteur ou sophiste. Ayant gagné à Rome les faveurs des grands, il obtint de **Marc Aurèle** le gouvernement d'une partie de l'Égypte. Il a dû avoir des rapports avec les philosophes d'Alexandrie qui poursuivaient avec une ardeur infatigable leurs travaux philosophiques et littéraires pendant que la Grèce et l'Italie étaient inondées de sophistes, de rhéteurs, d'astrologues, de magiciens, etc...

Potamon d'Alexandrie fut l'un des philosophes les plus distingués du *Musée*. Il professa l'éclecticisme, c'est-à-dire la fleur des principes et des opinions de toutes les doctrines dans son ouvrage intitulé *Science élémentaire*.

Voici maintenant quelques chrétiens d'Alexandrie :

Saint Pantène, né en Sicile ou dans la ville d'Athènes ; **Pantène** étudia et professa le stoïcisme sous **Marc Aurèle**. **Pantène** eut connaissance de la

nouvelle religion des chrétiens en Grèce ou en Égypte et l'embrassa avec d'autant plus d'empressement que sa pureté lui offrait de la ressemblance avec la rigueur des dogmes du *Portique*. Les chrétiens d'Alexandrie se réjouirent de sa conversion et lui confièrent leur "*école des paroles saintes*" qu'il dirigea avec tant de succès que des négociants indiens demandèrent à l'évêque d'Alexandrie le départ de **Pantène** pour l'Inde.

Athénagore d'Athènes, l'un des successeurs de **Saint Pantène**, avait enseigné la philosophie platonicienne avant d'embrasser le christianisme. Les chrétiens d'Alexandrie lui confièrent la direction de leur école. **Athénagore** a laissé deux ouvrages : une *Apologie des chrétiens ou Discours d'ambassade*, adressé aux empereurs **Marc Aurèle** et **Commode**, et un traité philosophique sur la résurrection.

Clément d'Alexandrie, père de l'église grecque et philosophe chrétien (vers 150 - entre 211 et 216) élevé dans la ville d'Alexandrie, s'était attaché d'abord à la philosophie mais, par la suite, il préféra la religion chrétienne aux systèmes grecs. Après sa conversion, il parcourut la Grèce, l'Italie et quelques contrées de l'Orient. S'étant fixé en Égypte, les chrétiens d'Alexandrie l'appelèrent à la tête de leur école : il est le successeur immédiat de **Saint Pantène**. Dans son œuvre (*Discours d'exhortations, l'Instituteur, les Tapisseries allégoriques ou les Stromates*), **Saint Clément d'Alexandrie** montre comment la philosophie hellénique a préparé la voie au christianisme. *Les Stromates* ont conservé d'importants fragments d'auteurs grecs qui sont perdus. Il regardait les classiques grecs comme les témoins de la sollicitude générale de la providence et non comme des lumières trompeuses émanées de l'empire du démon pour le tourment de la raison humaine. Ses deux traités, l'un *Sur l'origine du monde*, l'autre *Sur la création*, ont été perdus : il eût été curieux de voir comment un philosophe chrétien a présenté la cosmogonie de **Moïse** à une époque où les philosophes profanes de son temps renouvelaient sur le même sujet les idées de **Platon** et de **Pythagore**.

Ammonius Sakkas ou **Ammonios Saccas**, philosophe d'Alexandrie (III^{ème} siècle de notre ère), est à l'origine du néoplatonisme. Il fut élève de **Saint Clément d'Alexandrie**. **Ammonius** eut lui-même pour disciple **Plotin**, défenseur zélé des systèmes grecs et **Origène**, philosophe chrétien. D'après **Longin** et **Plotin**, les plus célèbres disciples d'**Ammonius**, celui-ci enseigna au *Musée d'Alexandrie* la philosophie platonicienne avec des succès que jusque-là aucun philosophe n'avait pu obtenir en Égypte. Les hommes les plus distingués qui sortirent de l'école d'**Ammonius** : **Origène le chrétien**, **Origène** qui

persévéra dans le paganisme, **Longin**, **Hérennius**, **Olympius d'Alexandrie**, **Plotin**.

Origène le chrétien, exégète et théologien, né à Alexandrie (vers 183/186 - vers 252/254), a laissé une œuvre qui a beaucoup influencé la pensée chrétienne dans le domaine de la théologie, de l'apologétique et de la science biblique. L'origénisme est la reprise systématisée aux siècles suivants de la doctrine d'**Origène d'Alexandrie**. Ses meilleurs ouvrages sont ses livres *Contre Celse* (**Celse**, philosophe platonicien, II^e siècle de notre ère, célèbre par sa critique du christianisme dans *Le Discours véritable*) et son traité *Des principes*. Dans son ouvrage *Hexaples*, **Origène** juxtapose sur six colonnes le texte hébreu de la Bible et celui des versions grecques : cette œuvre est ainsi la première tentative faite pour établir un texte critique de la Bible. L'influence d'**Origène** est perceptible chez les Pères grecs du IV^e siècle : **Grégoire de Nazianze** (329-390), **Basile de Césarée** (330-379) et **Grégoire de Nysse** (mort en 394). **Origène** le païen, autre disciple d'**Ammonius**, a publié, conjointement avec **Hérennius**, les opinions d'**Ammonius** sur les démons comme doctrine ésotérique. Il a encore un ouvrage au titre ambigu et problématique : *Que le poète seul est roi* (en grec : *oti monos poiētēs basileús*).

Longin d'Athènes (vers 213 - vers 276), rhéteur grec, ministre de **Zénobie**, reine de Palmyre, fut attiré en Égypte par la célébrité des littérateurs d'Alexandrie où il suivit les leçons d'**Ammonius**. Il est l'auteur de *Commentaires sur le Phédon et le Timée de Platon*.

Plotin de Lycopolis en Égypte (vers 203/205 - vers 270), suivit les leçons des grammairiens d'Alexandrie à l'âge de huit ans. Il écouta donc en génie précoce les doctes leçons des membres du *Musée d'Alexandrie*. De l'auditoire des grammairiens, **Plotin** fut entraîné à ceux des philosophes. C'est ainsi qu'il suivit les leçons d'**Ammonius** pendant onze ans. Pour aller consulter les philosophes de la Perse et de l'Inde, **Plotin** se mit à la suite de **Gordien II** (vers 192 - 238), empereur romain, associé à son père, qui périt avec lui dans l'expédition en 238 contre les Perses. N'ayant pas pu exécuter ses projets, **Plotin**, après son retour, préféra le séjour de Rome à celui d'Alexandrie. Il fut le chef d'une école philosophique à Rome. **Porphyre**, philosophe platonicien, né à Tyr (234 - vers 305), disciple et successeur de **Plotin** dont il écrivit une biographie, édita les *Énnéades* de son maître **Plotin** : 54 traités rassemblés en 6 groupes de 9 d'où leur nom d'*Énnéades* (du grec *enneos*, "9"). Les *Énnéades* exercèrent une grande influence sur les Pères de l'Eglise, sur **Saint Augustin** notamment mais aussi sur GËTHE et SCHELLING. *L'Un* est, pour **Plotin**, le principe suprême

(c'est la première "hypostase") d'où émane ou procède (théorie de la "procession") *l'Intelligence* (c'est la deuxième hypostase) qui est vision de l'Un, connaissance de soi et connaissance du monde intelligible et qui produit *l'Âme du monde* (c'est la troisième hypostase) d'où émanent les âmes individuelles. Pour **Plotin**, la matière est le dernier reflet du principe suprême. Le retour à l'Un, qui trouve sa meilleure réalisation dans l'extase, est le but de la morale. **Saint Augustin** (354-430) a lu les textes de **Plotin** et de **Porphyre** dans les traductions de **Marius Victorinus Afer** (mort après 362), personnalité de premier plan dans le platonisme chrétien occidental, professeur de rhétorique de grand renom à Rome (cf. **Saint Augustin**, *Confessions*, VIII, 2, 3).

Telle est cette *École d'Alexandrie* d'une si prodigieuse fécondité pendant plusieurs siècles, de 300 avant notre ère à 250 de notre ère, jouant comme un foyer de communication entre l'Orient et l'Occident, nettement mieux que les autres écoles des pays grecs : Athènes, Pergame, Rhodes, pendant la même période.

En comparant, au cours de cette période, les poésies épiques, élégiaques, historiques, bucoliques de l'*École d'Alexandrie* avec celles des autres pays grecs, on doit accorder objectivement la supériorité à l'Égypte : **Apollonius de Rhodes** (vers 295 - vers 230 avant notre ère), poète et grammairien d'Alexandrie, auteur des *Argonautes*, ce que l'épopée grecque a légué de plus beau après l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; **Lycophron de Chalcis** (vers 320 - vers 250 avant notre ère), auteur de *Cassandre* et d'*Alexandra* ; **Callimaque de Cyrène** (vers 310 - 235 avant notre ère), poète et grammairien alexandrin, auteur des *Élégies* qui firent la gloire du *Musée* des Lagides ; **Théocrite**, né sans doute en Sicile (vers 315 - vers 250 avant notre ère), disciple de **Philétas d'Alexandrie**, créateur de la poésie bucolique ; **Aratus**, poète didactique de l'*École d'Alexandrie* dont **Ovide** (43 avant - 17/18 de notre ère), poète latin, a dit : "*Cum sole et luna semper Aratus erit*" (*L'Art d'aimer*, I, 15: "*Aratus sera toujours en compagnie du soleil et de la lune*", les deux grands luminaires) : tous ces poètes n'ont pas de pairs dans les autres pays grecs à cette même époque.

Dans toute cette période ici concernée, la Grèce n'eut pratiquement pas de grammairiens savants tandis que l'Égypte posséda une quantité de grammairiens et de critiques de tout premier plan. De tous les pays grecs, seule une école de philologie rivalisa avec le *Musée* : l'*École de Pergame*, avec **Cratès de Malles**. Cependant les sciences grammaticales ne furent cultivées dans toute leur étendue qu'à l'*École d'Alexandrie*. La philologie est née avec

cette école grecque d'Égypte. Ce ne fut que l'*École d'Alexandrie* qui vit naître, l'une après l'autre, les branches de la philologie : révision des écrits anciens, explication des passages obscurs, interprétation, critique. L'*École d'Alexandrie* se dévoua presque exclusivement aux recensions d'**Homère** : celles de **Zénodote**, d'**Aristophane**, d'**Aristarque** (vers 215 - 143 avant notre ère), de **Tyrannion**, se succédèrent de près au *Musée*.

Après les travaux de recension, d'interprétation et de classification, l'*École d'Alexandrie* publia encore des éléments d'histoire littéraire, des théories de belles-lettres et de grammaire. La plus ancienne grammaire d'Alexandrie qui nous soit parvenue est celle de **Dionysius de Thrace**. Après avoir produit les théories et les règles du langage, l'*École d'Alexandrie* s'occupa des mots ou des phrases et elle composa des lexiques.

Le *Musée d'Alexandrie* fut essentiellement une école de grammaire, au sens large et ancien du terme. Tandis que la Grèce dépérit, l'école d'Égypte conserve au contraire le goût des belles-lettres, propage l'amour de la science et publie d'utiles ouvrages.

Pour ce qui est de la production historique, outre l'histoire des Égyptiens par **Manéthon** (que les égyptologues contemporains suivent encore en son articulation essentielle) et celle des Juifs par **Moïse**, l'*École d'Alexandrie* fit encore connaître aux Grecs celle de quelques peuples de l'Asie et de l'Afrique tropicale. Les **Ptolémées** envoyèrent à plusieurs reprises des voyageurs en Éthiopie, sur les côtes de l'Arabie, aux Indes et dans l'Afrique proprement dite.

Dans les trois derniers siècles avant notre ère, les sciences médicales et naturelles n'ont fait de progrès remarquables qu'à l'*École d'Alexandrie*. Outre l'anatomie qui fut créée par les soins d'**Érasistrate** (III^e siècle avant notre ère) et d'**Hérophile**, la pathologie et la thérapeutique ont dû à l'*École d'Alexandrie* des découvertes importantes. La thérapeutique s'enrichit en Égypte d'une quantité de drogues découvertes avec les plantes méridionales, africaines. Les médecins furent très nombreux dans la ville d'Alexandrie, cultivant la diététique (l'art de conserver la santé), la pharmaceutique (la connaissance des moyens de rétablir la santé), la chirurgie. Les autres pays grecs eurent très peu de médecins remarquables et ne reçurent les nouvelles théories des Alexandrins qu'au temps de **Ptolémée Évergète II**, vers 146 avant notre ère : les *Érasistratéens* fondèrent l'*École de Smyrne*, sous la direction d'**Ikésias** ; les *Hérophiliens* s'établirent dans un temple de la Phrygie près de Laodicée (aujourd'hui

Lattaquié, sur la côte de Syrie). Ces écoles florissaient encore au commencement de l'ère chrétienne.

Les mathématiques faisaient depuis longtemps l'une des plus importantes parties des hautes études grecques. **Pythagore** et ses disciples attachaient le plus grand prix aux notions mathématiques. **Platon** les croyait d'une nécessité absolue pour l'intelligence de sa philosophie. Cependant, il n'en existait pas encore de doctrine lorsque les Lagides créèrent le *Musée*. En effet, on peut dire que de toutes les écoles grecques, celle d'Alexandrie seule a cultivé les mathématiques dans toute leur étendue et qu'elle seule en a publié des théories scientifiques. **Théophraste** le géomètre, **Eudème de Rhodes**, les *Éléments* d'**Euclide**, **Apollonius de Perge** et ses sections coniques, **Conon** aussi, meilleur astronome que géomètre, **Hipparque** dont l'ouvrage sur les cordes des arcs de cercle peut être regardé comme un traité de trigonométrie, sont autant de grands noms de l'histoire des mathématiques. L'on peut dire que sans cette *École d'Alexandrie*, les Grecs ne nous auraient laissé sur les mathématiques aucun ouvrage digne d'être remarqué. Les Arabes doivent une grande partie de leurs connaissances mathématiques à cette *École d'Alexandrie*.

De la même manière, l'astronomie scientifique de l'*École d'Alexandrie* fit franchir des abîmes à la pensée humaine avec les travaux d'**Ératosthène**, d'**Aristarque**, d'**Hipparque**, de **Strabon**, de **Claude Ptolémée**. La géographie historique, l'astronomie mathématique sont des acquis de l'*École d'Alexandrie*.

La ville d'Alexandrie, qui a vu naître tant de sciences au *Musée* des Lagides, a aussi possédé, la première, des mécaniciens qui appliquèrent à leur art les principes mathématiques. Le premier mécanicien célèbre de la ville d'Alexandrie est **Ctésibius**, inventeur de l'orgue hydraulique. Le disciple de **Ctésibius**, **Héron d'Alexandrie**, inventa l'horloge hydraulique et la machine qui porte son nom, la "*fontaine d'Héron*".

Dans la chronologie de la période ici concernée, l'histoire des sciences mathématiques (mathématiques, géométrie, astronomie, mécanique, etc...) est et n'est que celle de l'*École d'Alexandrie*. Aucun autre pays grec ne pourrait comparer ses travaux mathématiques à ceux des savants du *Musée*. **Archimède** lui-même fut du reste le disciple des mathématiciens d'Alexandrie comme **Théocrite** fut celui des poètes et grammairiens de cette ville.

Enésidème, Sexte l'Empirique, Potamon, Ammonius, Saint Clément, Origène, Plotin : tous ces hommes sortis du *Musée* ou élevés à Alexandrie illustrent encore l'institut des Lagides à la fin de son existence.

Ainsi, dans l'histoire des lettres et des sciences, l'*École d'Alexandrie* occupe un rang élevé pour avoir, pendant plusieurs siècles, exécuté des travaux importants, publié de beaux et solides ouvrages.

Les savants d'Alexandrie ont créé successivement les sciences de l'anatomie, de la géographie, de l'astronomie, de la géométrie, de l'arithmétique, de la critique, de la grammaire, de la philologie. Ils ont recueilli, corrigé et expliqué tous les monuments du génie grec. Ils ont enrichi l'histoire d'immenses matériaux. Ils ont perfectionné les sciences naturelles et médicales. Ils ont publié une suite de poésies épiques, lyriques et dramatiques.

A toutes les époques, sous les Lagides ou sous les Césars, les savants d'Alexandrie se distinguent avantagement de leurs contemporains. Pendant tout le temps qu'a existé le *Musée*, la Grèce n'offre que le seul ouvrage de **Polybe**, historien grec, né à Mégalopolis en Arcadie (vers 200 - vers 125/120 avant notre ère) : cet ouvrage de **Polybe**, *Histoires*, surpasse en effet les écrits publiés en Égypte dans le domaine historique par l'analyse méthodique des faits et la recherche des causes. En revanche, pendant que les sciences naturelles, mathématiques, cosmographiques et grammaticales sont à peu près abandonnées en Grèce, l'*École d'Alexandrie* les cultive au contraire avec de merveilleux succès.

Sans l'*École d'Alexandrie*, le monde classique des Grecs nous serait à peu près inconnu. Cette école a sauvé les monuments grecs de la destruction. Elle a enrichi Rome et le Moyen Age.

Auparavant, des siècles avant **Alexandre le Grand**, l'Égypte pharaonique avait aussi servi de façon admirable et permanente les intérêts les plus précieux de l'homme. Des savants grecs ont su tirer profit des acquis scientifiques et spirituels de l'Égypte pharaonique : "*Si quelqu'un a envie d'approfondir la science si variée des choses divines et l'origine des pressentiments, il verra que les éléments de ces connaissances ont été répandus sur toute la terre par les Égyptiens. C'est chez eux que se trouve le berceau des diverses religions et que les principes s'en conservent soigneusement dans des écrits mystérieux et cachés. Pythagore y puisa ses lumières sur le culte secret des dieux... C'est de là qu'Anaxagore apprit à prédire que des pierres tomberaient du ciel... Solon,*

éclairé par les lumières des prêtres d'Égypte, donna à Athènes ses lois équitables et contribua puissamment à établir le droit romain ; c'est après avoir vu l'Égypte et puisé dans ses sources, que Platon s'élevant devint, par la sublimité de ses discours, l'émule de Jupiter et s'acquit cette sagesse qui le combla de gloire" (**Ammien Marcellin**, *Les dix-huit livres de son Histoire qui nous sont restés*, trad. en français, Berlin, chez George Jacques Decker, 1775, pp. 241-242).

Les Lagides et les Césars en protégeant les **Démétrius de Phalère**, les **Érasistrate**, les **Hérophile**, les **Zénodote**, les **Ératosthène**, les **Callimaque**, les **Apollonius de Rhodes**, les **Conon**, les **Aristarque**, les **Hipparque**, les **Eudoxe**, les **Strabon**, les **Philon**, les **Galien**, les **Ptolémée**, les **Énésidème**, les **Sexte**, les **Potamon**, les **Ammonius**, les **Plotin**, etc...poursuivent, comme un destin particulier à la terre des Pharaons, la perfection des belles-lettres et des beaux-arts, des sciences et des arts utiles, de la philosophie et des religions.

On suit ainsi un grand courant civilisateur dans l'histoire de l'humanité : Égypte pharaonique - Grèce ancienne - *École d'Alexandrie* - Monde gréco-romain - Monde arabe - Moyen Age - Temps Modernes occidentaux. Dans cette chaîne culturelle et historique, l'*École d'Alexandrie* a joué vraiment la jonction entre l'Orient et l'Occident, bien avant les Arabes.

Ce grand courant civilisateur est un fait d'histoire : "*Rome était l'héritière de l'Égypte hellénistique et par delà celle-ci de la glorieuse Égypte pharaonique*". (Jean LECLANT, *Méroé et Rome*, in "Studia Meroitica 1984", *Meroitica*, n° 10, 1989, pp. 29-45 ; pour la citation, p. 44. Actes du 5^e Congrès International des Études Méroïtiques, Rome, 1984 : Actes édités par Sergio Donadoni et Steffen Wenig, Akademie-Verlag, Berlin, 1989).

Troisième partie

MOTS GRECS D'ORIGINE ÉGYPTIENNE

I. Géographie

Ancien Égyptien		<i>hwt-k3-Pth</i> , le “Sanctuaire du Ka de Ptah” (<i>Wörterbuch der ägyptischen Sprache</i> , WB, III, 5, 20).
Grec	Αἰγύπτιος	<i>Aigúptios</i> , “Égyptien”.

hwt-k3-Pth, est le nom de *Memphis* sous le Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère).

Le grec mycénien, écrit en *linéaire B*, entre 1400 et 1200 av. notre ère, présente comme nom de personne : *a3-ku-pi-ti-jo*, qui correspond à Αἰγύπτιος “Égyptien” : “Only a man’s name but it supposes that Αἰγύπτιος was already the Greek name of Egypt” (Michael VENTRIS et John CHADWICK, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1973, p. 123). Le signe *a3*, employé seulement au début des mots, a la valeur *ai*. Homérique Αἰγύπτιος, “Égyptien”.

Les Grecs (archaïques et classiques) ont donc tiré le mot *Aígyptos* de l’un des noms pharaoniques servant à désigner le principal port du Nil qui fut en même temps la capitale du pays : *hwt-k3-Pth*. Ils ont ensuite étendu ce nom à tout le royaume pharaonique, du Delta à la 1^{ère} Cataracte du Nil.

Les tablettes cunéiformes écrites en babylonien au XIV^e siècle av. notre ère ont conservé tel quel l’un des noms pharaoniques de *Memphis* : “Vois, *Gubla* est comme *hwt-k3-Pth*. pour mon seigneur !” (D. COLLON et H. CAZELLES, *Les Lettres d’El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon*, Paris, Éditions du Cerf, 1987, p. 267).

Gubla (Gebal, Djebail) est pour Byblos en grec, port important de l’ancienne Phénicie, et *hwt-k3-Pth*. est évidemment pour *hwt-k3-ptḥ*., “Memphis”, port et capitale d’Égypte.

Ainsi, le mot *Égypte* qui vient du latin *Aegyptus*, issu lui-même du grec *Aígyptos*, est d’origine égyptienne, pharaonique (*Het-ka-Ptah*). L’espagnol *Egipto* se rapproche davantage du grec *Aígyptos*, par la terminaison en *-to*, *-tos*, quand le latin est : *-tus*, le français *-te*, l’allemand *-ten* (*Ägypten*). L’anglais est : *Egypt*.

Le mot *égyptologie* est par conséquent formé d'un terme dérivé du pharaonique même (*égypt-*) et du grec *lógos*, "étude, science".

Le vocable *Cophite*, *Copte*, est une variante tardive de *Égyptien*, par l'intermédiaire de l'arabe (où *Égypte* se dit plutôt *Misr*). La conquête arabe et l'islamisation du pays des pharaons eurent lieu entre 639 et 642 de notre ère. Les textes administratifs élaborés par les nouveaux conquérants ont tout naturellement distingué les Arabes eux-mêmes des autochtones. Or l'arabe n'écrit pas les voyelles ni dès lors les diphtongues. La diphtongue *ai* du grec *Aiguptioi* se prononçait comme une voyelle simple *è* (les occupants romains ont prononcé *Egyptioi*), tandis que le *u* se réduisait à un *i* ou à un *o*. Par ailleurs, l'arabe fait débiter une syllabe par une consonne, et il ne connaît pas le *p*. Donc *Aiguptioi* grec est devenu dans les textes arabes : +*Qbt*, +*Qft*. De là, le nouveau mot *Cophite*, *Copte*, "Égyptien". D'un sens ethnique (*Égyptien*), le mot *Cophite*, *Copte*, est passé à un sens religieux (*chrétien d'Égypte*). L'hébreu post-biblique est : *Gifti*, "Copte". Le grec révèle une certaine richesse sémantique :

Αἰγύπτιος :	<i>Aigúptos</i> ,	"Égypte" (le pays)
οἱ Αἰγύπτιοι :	<i>oi Aigúptioi</i> ,	"les Égyptiens"
αἰγύπτιστι :	<i>aiguptistí</i> ,	"en langue égyptienne"
αἰγύπτιαζω :	<i>aiguptiázō</i> ,	"parler égyptien".

Ancien égyptien		<i>Km.t</i> , "le Pays Noir", the "Black Land" en anglais, c'est-à-dire l' <i>Égypte</i> (WB,V, 126,7 – 127,20). La graphie est ancienne.
Démotique (715 av. – 470 de notre ère)		<i>Kmy</i> , le "Pays Noir", i.e., l' <i>Égypte</i> . (W. Erichsen, <i>Demotisches Glossar</i> , Copenhague, 1954, 564).
Copte	ⲕⲙⲉ ⲕⲙⲓ	(Sahidique), <i>Kēmē</i> , <i>id.</i> (Bohairique), <i>Chēmī</i>
Grec	χημία	<i>Chemía</i>

Plutarque (vers 50-ver 125), écrivain grec qui voyagea en Égypte, relate que les Égyptiens appelaient leur pays la *Noire*, *Chemia* (voir *Isis et Osiris*, 33).

Nous avons en égyptien pharaonique *km*, "noir", démotique *km*, copte *kamē*, *chamē*, *kamē* (allemand *schwarz*, anglais *black*, français *noir*, latin *niger*, grec

mélas). Les anciens Égyptiens appelaient bien leur propre pays par : *Km.t*, La “Noire”, le “Pays Noir”.

Le grec *chemía*, *chemeía* et *chumeía*, le latin médiéval *chimia* qui a donné le français *chimie*, l'allemand *Chemie*, l'anglais *chemistry*, etc..., sont des signes qui se rattachent tous à l'égyptien : égyptien pharaonique *km*, “être, devenir noir”, démotique *km*, *kmm*, “devenir noir, être noir” ; copte *kamě*, *kěmi*, *kēmě*, *chēmi*, “noir”. L'alchimie (en grec *chemeía*, *chumeía*) est précisément l'art de la transmutation des métaux : il y avait des alchimistes (chimistes) à Alexandrie. L'activité des chimistes ne se limitaient pas à l'art (égyptien) de la transmutation des métaux mais s'étendait à toutes les préparations (chimiques) de teintures, d'extraits, de décoctions, de sucs, etc.

Qu'on dise : *égyptologie* ou *kemitologie*, on désigne rigoureusement la même chose, c'est-à-dire l'étude (*logos*, mot grec) de l'Égypte ancienne (*het-ka-Ptah*, mot égyptien qui a donné le grec *Aiguptos*, d'où Égypte, d'une part ; d'autre part, *km.t* mot égyptien, qui a donné en copte *kěmi*, *kēmě*, l'“Égypte”). Les Africains-Américains ont raison de parler des “études kémittiques” pour désigner l'égyptologie : c'est tout à fait la même chose.

Le mbochi, une langue bantou du Nord du Congo, présente : *i-kama*, “devenir noir”, charbonner” (le *i*-est la marque de l'infinitif). C'est exactement le mot égyptien *km*, *kamě*, d'autant plus que le mot est écrit en hiéroglyphe avec un bout de bois brûlant, qui se consume (et non une peau de crocodile avec écailles).

Ancien égyptien		<i>pr Itm</i> , la “maison d'Atoum” (<i>WB</i> , I, 144,6). C'est le nom de la localité <i>Pithom</i> .
Copte	Ⲫⲓⲥⲱⲙⲓ ⲡⲉⲥⲱⲙⲓ	(Sahidique), <i>Pithōm</i> (Bohairique), <i>Pěthom</i>
Grec	πάτουμος πιθωμ	<i>Pátoumos</i> (<i>Hérodote</i> , II,158) <i>Pithōm</i> (<i>Septante</i> ou LXX).

Nous avons en hébreu : *Pītōm*, *Petōm*, une des villes où les Hébreux exécutèrent des travaux. C'est ce que nous lisons dans la *Septante*, soit la plus ancienne des versions grecques de l'*Ancien Testament*, faite à Alexandrie entre

250 et 130 av. notre ère, pour les Juifs du monde grec : c'est ainsi que le peuple d'Israël bâtit, pour Pharaon, les villes-entrepôts de *Pitôm* (*tēn te Pithōm*), de Ramsès (soit Tanis) et d'*On* (soit Héliopolis), d'après l'*Exode*, I, 11.

Le dieu *Atoum* (*Tm*, *Itm*, *Itmw*) était considéré dans la théologie d'Héliopolis comme le créateur primordial du monde et de toutes choses, lui-même sorti du *Noun* (Eaux abyssales, Fluide-Ether incréé).

Ancien égyptien		<i>K3s</i> , <i>Kas</i> , "Kouch", Cush, Nubie, Éthiopie des Anciens. Cette graphie est archaïque
		<i>K3š</i> , <i>Kash</i> (<i>WB.</i> , V, 109, 1) au Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère)
		<i>Kš</i> à la XVIII ^e dynastie (1580-1350 av. notre ère)
Copte	ⲕⲟⲩⲥ	(Bohāïrique), <i>Chous</i> , Kouch, Nubie
Grec	χοῦς	<i>Choūs</i> (LXX), Kouch : Le pays d'Éthiopie de la Bible, et le fils de Cham (<i>Genèse</i> 10 : 6)

En hébreu, nous avons *Kūš*, en moyen-babylonien *Ka-ši*, en assyrien *Ku-ši*, *Ku-u-šu*.

Le pays de Kouch (Nubie, "Éthiopie" des Anciens) se situait au Soudan actuel, le long de la Vallée du Nil, de la II^e à la VI^e Cataracte. Les relations entre l'Égypte et la Nubie (*Kouch*, "Éthiopie") remontent au-delà de la III^e Dynastie. Napata et Méroé furent les deux grands royaumes du pays de *Kouch* : Napata vers 1000 av. notre ère, et Méroé vers 300 av. notre ère. La 25^e dynastie (715 ... 663 av. notre ère) égyptienne était d'origine nubienne, "éthiopienne".

Ancien égyptien		<i>Swnw</i> , Syène, Syenne (<i>WB.</i> , IV, 69,4) : au Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère)
Démotique		<i>Swn</i> , Assouan (E., 414)
Copte	Ⲫⲱⲛⲁⲛ Ⲫⲱⲛⲏ	(SB), <i>Souan</i> , Assouan <i>Souen</i>
Grec	Συήνη	<i>Syēnē</i> , Assouan, Assuan, Aswan

Nous avons aussi : araméen *Swn*, hébreu *Sēwan*, *Sēwēnē*, *Sewēnēh*, arabe *Aswān*, nubien *Suwān*.

Assouan, *Aswan*, *Syene* (dans l'Antiquité), située sur la rive droite du Nil, était à l'origine le marché de l'île d'Éléphantine (racine égyptienne, pharaonique *swn*, "trafiquer, commercer" ; *swn.t*, le "commerce"), à quelques kilomètres au Nord de la 1^{re} Cataracte du Nil.

Le granite rose qui a servi aux bâtiments et à la sculpture de l'Égypte antique provenait des carrières d'Assouan. Une colonie militaire juive se trouvait à Assouan au V^e siècle av. notre ère.

Ancien égyptien		<i>wh3.t</i> , "oasis" (<i>WB</i> , I, 347,18).
Démotique		<i>whṭ</i> , "oasis" (E., 98)
Copte	ⲱⲁⲃⲉ ⲱⲁⲃ ⲱⲉⲃⲓ	(S), <i>wahē</i> (oūahē) , <i>id.</i> (B), <i>wah</i> (oūah) (F), <i>wēhi</i> (oūēhi)
Grec	ὠασις	"oasis" (Hérodote , III, 26)

Le *w* égyptien dans *wh3.t*, *whṭ*, a été réalisé comme *a* en grec, et le *.t*, marque du féminin en égyptien, a disparu (déjà en copte même). La terminaison *σις* grécise le mot égyptien.

L'arabe *wāḥ*, aussi *wāḥa*, "oasis", vient du copte, donc de l'égyptien, avec maintien du son *ḥ*.

Le mot français “oasis” est donc un mot grec qui vient lui-même de l'égyptien. L'anglais a : *oasis*, et l'allemand *Oase* (prononcez : *o'a :zé*). L'espagnol est : *oasis*.

La littérature a enrichi le sens du mot qui désigne aussi, dès lors, tout endroit qui offre une détente, un repos.

Ancien égyptien		<i>k3h</i> , “limon”, “terre” (WB, V, 12, 9-12). Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère).
Démotique		<i>kh</i> , “terre” (matière), “district” (pays) (E., 547).
Copte	<i>ΚΑϢ</i> <i>ΚΑϢΙ</i> <i>ΚΕϢΙ</i>	(S), <i>kah</i> , “pays”, “terre”, “limon” (B), <i>kahi</i> (F), <i>kēhi</i>

En grec, nous avons γῆ, *gē*, dorien γᾶ, *gā*, le pluriel étant rare γαῖ et γέαι, “terre” par apposition au ciel, à la mer ; “pays” par opposition à la ville ; “la terre que travaille le laboureur”. Or, la forme la plus ancienne γῆ (dorien), doublet γαῖα, *gaïa*, “terre”, n’a pas d’étymologie établie.

Peut-être le grec γῆ serait-il dérivé de l'égyptien : *k3h*, *kah*, *kēh*, le *k*, *k* égyptien devenu en grec *g*, avec la chute de *h*, *h*.

En égyptien le sens du développement va de “terre”, “argile”, “limon” (matière) au sens de “pays, district” : le grec présente exactement les mêmes contenus sémantiques.

II. Flore

Ancien égyptien		3ḥ, <i>akh</i> , “fourré de papyrus”. Le déterminatif ou sémantème (signe M 15 de la liste de Gardiner) existe dans les <i>Textes des Pyramides</i> , donc 2350 av. notre ère (<i>Pyr.</i> 280).
Démotique		3ḥy, <i>akh</i> y, “fourré de joncs” (E., 10)
Copte	ⲁⲩⲓ ⲁⲩⲓ	(B), <i>ahi</i> , “pré marécageux”, “joncs” (B), <i>adji</i>
Grec	ἄχει	<i>áchei</i> , <i>ákhei</i> (LXX).

A propos des songes de Pharaon, nous lisons dans la *Septante* : “Et il vit monter du fleuve (Nil) sept vaches de belle apparence (*eptà bóes kalàì tò eídei*) et grosses de chair, qui pâturent dans les joncs (*καὶ ἐβόσκοντο ἐν τῷ ἄχει*, *kaì ebóskonto en tò áchei* : LXX, *Genèse* 41, 2). Le mot égyptien a passé également en hébreu : *ahu*, *ṣahu*, “joncs” (collectif). Le Pr. Maximilian ELLENBOGEN ne mentionne pas cet emprunt hébraïque à l'égyptien (M. ELLENBOGEN, *Foreign Words in the Old Testament. Their origin and etymology*, Londres, Luzac & C°, 1962).

Le mycénien a : *kono*, *koino*, “junc aromatique”. Le grec classique présente : *schoĩnos*, “junc”. Mais le mot désigne aussi une corde de junc utilisée comme mesure de longueur pour l'arpentage (**Hérodote**, II, 6).

En langue kanembou (rives septentrionales du lac Tchad), nous avons *kai*, “roseau”, métathèse avec l'égyptien *akh*, *akh*y, “fourré de joncs”, “fourré de papyrus”.

Ancien égyptien		<i>b'y</i> , <i>bây</i> , “tige de la branche du palmier”, “branche de palmier”, en néo-égyptien (<i>WB</i> , 1, 446, 9-10)
Démotique		<i>b'y</i> , <i>bây</i> , “branche de palmier” (E., 113).
Copte	ⲃⲁ ⲃⲁⲉ ⲃⲁⲓ	(S), <i>ba</i> , “branche de palmier” (dépourvue de ses feuilles) (S), <i>baě</i> , <i>baěi</i> (B), <i>bai</i>
Grec	βαῖς, βάιον	<i>báis</i> , <i>báion</i> , (accusatif βαῖν, <i>báin</i>), “feuille de palmier”, “mesure pour arpenter” (LXX). Grec moderne βάιο.

Les astronomes égyptiens se servaient d'un *bây*, *bâyi*, en tant qu'instrument d'observation : la nervure de palme était fendue à sa partie la plus large, et ils appelaient cet instrument *merkhet*. Les branches de palmier (dépouillées de leurs feuilles) servaient aussi à la fabrication de cages, de lits, de chaises, etc. Il en va de même dans l'Afrique noire d'aujourd'hui. Plusieurs langues bantu présentent : *-ba*, *di-ba*, *i-biya*, etc., "palmier à huile", arbre originaire d'Afrique même. L'arabe est : *nahla*, "palme", "palmier", "dattier". En hébreu, le palmier-dattier se dit : *tāmār*.

Voici l'attestation en grec. Il s'agit de la *Septante* (I *Maccabées* 13, 51) : "ils (les Juifs) firent leur entrée dans la citadelle de Jérusalem le 23 du 2^e mois de l'an 171, "avec des acclamations et des palmes" (μετὰ αινέσεως καὶ βαίῳν, *metà ainéseōs kai baïōn*).

Ancien égyptien		<i>hbn</i> , "ébène", attesté dès l'Ancien Empire (vers 2700 av. notre ère) et dans les <i>Textes des Pyramides</i> ; <i>hbny</i> , "ébène", en moyen égyptien ou égyptien classique (environ 2240-1990 av. notre ère) (<i>WB</i> , II, 487, 7-12).
Copte	EBENOS	(SB), <i>ēbēnos</i> , "ébène". Le <i>h</i> , non aspiré, a disparu en copte.
Grec	ἔβενος ἐβένη	<i>ēbenos</i> (Hérodote, Aristote, etc.) <i>ebēnē</i> (Théophraste, né à Lesbos vers 372, mort vers 287 av. notre ère).

Les Grecs distinguaient l'ébène d'Éthiopie (Nubie, Afrique profonde) au bois noir luisant et sans nœud, et l'ébène de l'Inde à taches blanches et rougeâtres (Théophraste, *Hist. des Plantes*, IV, 6,4 : "Ἰδιον δὲ καὶ ἡ ἐβένη τῆς χώρας ταύτης, "L'ébène est aussi particulier à ce pays", c'est-à-dire l'Inde).

L'hébreu a emprunté le mot égyptien : *Ézéchiel* 27,15 : "Les défenses d'ivoire et l'ébène te servaient de paiement", *hobnim*, "ébène".

En arabe classique, l'ébène s'appelle : *'abanūs*, *'abnūs*. Emprunt également à l'égyptien.

La *Vulgate*, traduction latine de la *Bible*, (œuvre de **Saint Jérôme**), approuvée en 1546 par le *Concile de Trente*, présente : *ebenus*, “ébène”.

L’ébène égyptien venait de Nubie, de Kouch et de Pount. L’ébénier (*Dalbergia melanoxylon*) est un arbre de l’Afrique tropicale.

Par les portes de l’Arabie, les Phéniciens faisaient une grande importation d’ivoire et d’ébène d’Afrique.

Au XII^e siècle, on écrivait en français : *ébaine*. Le français *ébène* vient du grec qui dérive lui-même de la langue des Pharaons. En espagnol le mot est : *ébano*. L’anglais *ebony*, “ébène” a donné le français *ébonite*, substance dure et noire, obtenue par la vulcanisation du caoutchouc mêlé à du soufre. En allemand, nous avons : *Eben* (*Ebenholz*, “bois (*Holz*) d’ébène”).

Le grand magazine noir-américain *Ebony* perpétue donc un mot de la langue même des bâtisseurs des Pyramides : un mot égyptien, pharaonique.

Ancien égyptien		<i>k3k3</i> (textes médicaux), aussi <i>kyky</i> à la XIX ^e dynastie (1305-1196 av. notre ère) ; c’est le nom d’une plante (ses graines) employée en pharmacopée. (<i>WB</i> , V, 109, 2-7).
Copte	ⲕⲓⲕⲓ, ⲕⲓⲕⲩ	<i>kiki, kūki</i> , “ricin”, arbrisseau toxique dont les graines renferment une huile incolore et purgative.
Grec	κίκι, κίκι	<i>kiki</i> (Hérodote , I, 94 ; Platon , <i>Timée</i> , 60 a : l’huile <i>kiki</i> ; Diodore de Sicile , I, 34 ; Strabon , XVII, 2,5 : l’huile <i>kiki</i> servait aussi à enduire le corps).

Le grec *kiki* désigne “l’huile de ricin”, et aussi la plante elle-même, “(*Ricinus communis* L.)

Des graines de ricin ont été trouvées dans des tombes égyptiennes datant de la Préhistoire. La plante est indigène à l’Afrique (Lise MANNICHE, *An Ancient Egyptian Herbal*, Londres, British Museum Publications, 1989, pp. 142-143).

Pline (*Hist. Nat.*, XV,7) emploie aussi le mot *kiki*.

Ancien égyptien		<i>ḫmy.t</i> , “gomme”, “résine” (<i>Urk.</i> IV, 329,3 : nous sommes à la XVIII ^e dynastie, 1580-1350 av. notre ère). La gomme était employée lors des momifications et en pharmacopée.
Démotique		<i>ḫm3, kema, qema</i> , “résine, gomme”. Il s’agit de la gomme des acacias. (E, 537).
Copte	<i>ⲕⲟⲙⲙⲉ</i> <i>ⲕⲟⲙⲓ</i>	(S), <i>kommē</i> , “gomme” (B), <i>komi</i> autres graphies coptes : <i>komē, kmmē, kēmmē, kēmē, komē</i> .
Grec	<i>κόμμι</i>	<i>kómmi</i> (Hérodote, II, 86 ; II, 96)

Nous lisons dans **Hérodote**, historien grec, né à Halicarnasse (vers 484 – vers 420 av. notre ère) : “*les larmes (la sève) qui en coulent (de l’acacia) sont la gomme*” (τὸ δὲ δάκρυον κόμμι ἐστὶ, τὸ δὲ δάκρυον *kómmi* ἐστὶ, **Hérodote**, II, 96). Pour envelopper tout le corps du défunt dans des bandes taillées dans du lin très fin, les Égyptiens employaient ordinairement de la gomme (*tō kómmi*) au lieu de la colle (*tō kólles*) : **Hérodote**, II, 86. Le mot était écrit en français du XII^e siècle : *gome*. Le mot français *gome, gomme*, dérive du bas-latin *gumma*, qui vient du latin classique *gummi, -is*, emprunté lui-même au grec *kommi*. Le français populaire a enrichi le contenu sémantique du mot : à la gomme, “de mauvaise qualité” (*un travail à la gomme*) ; mettre toute la gomme, “activer l’allure”. L’ancien égyptien vit encore par de tels emprunts : français *gomme*, espagnol *goma*, anglais *gum* (adjectif : *gummed*), allemand *Gummi*. Le duala (Cameroun) a emprunté à l’allemand : *gumi*, “gomme”. En fait, retour d’un mot africain à l’Afrique !

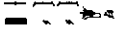
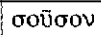
Ancien égyptien		<i>ḫwḫw, qwqw</i> , “espèce de fruit”, “fruit du palmier-doum” (<i>WB</i> , V, 21, 14-15) : l’état de la langue est le néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère).
Copte	<i>ⲕⲟⲩⲕ</i> <i>ⲕⲟⲩⲥ</i>	(S) <i>kouk</i> , “noix du palmier-doum” (S), <i>goŭg, id.</i>
Grec	<i>κοῦκι</i>	<i>koŭki</i> , “palmier-doum” (<i>Hyphaene thebaica</i> L.)

Théophraste (II,6,10) distingue au moins trois sortes de palmiers : le palmier royal (*basilikòn*), le palmier-dattier (*phoenix* ; mycénien *ponike*, tablettes de Pylos) et le palmier-doum (*kóix*). Il précise que l’arbre appelé le palmier-doum

(tò dè kaloúmenon koukió-phorón) est comme le palmier-dattier (*estin hómoion tō phoíniki*). Ainsi, *kóix*, *koáki*, *koukióphorón*, c'est le même arbre. **Théophraste** nous apprend encore que le "palmier-doum" abonde en Éthiopie (Nubie). De fait, le *palmier-doum* est un palmier d'Afrique à tige bifurquée. On l'appelle aussi : "*palmier d'Égypte*". Les fruits du *palmier-doum* ont été trouvés dans des tombes préhistoriques en Égypte.

Ancien égyptien		^c <i>r</i> , <i>ár</i> , "roseau, jonc" (<i>WB</i> , I, 208, 1,4-6 ; <i>Urk.</i> , IV, 127,8).
-----------------	---	---

Les mots grecs ἀρίς (*ar-is*), ἀρίσαρον (*ar-ísaron*) et ἄρον (*ár-on*) qui existent bel et bien dans **Théophraste** par exemple (VII, 12,2 ; VII,13, 1-2) appartiennent au même groupe, et désignent le nom d'une plante, l'*Arum*, dans diverses variétés. Une espèce est originaire d'Afrique. Ces mots qui n'ont pas d'étymologie en grec en ont en réalité une : ils viennent de l'ancien égyptien *ár*. L'ancien égyptien explique ainsi beaucoup de termes qui n'ont pas d'étymologie encore établie en grec même.

Ancien égyptien		<i>zššn</i> , <i>šššn</i> (<i>š</i> = <i>sh</i>) "fleur de lotus" (<i>Textes des Pyramides</i> ; <i>WB</i> , III, 487, 9) : 2350 av. notre ère.
		<i>zšn</i> , <i>sšn</i> , "fleur de lotus" (<i>WB</i> , III, 485, 11bis – 486, 14) : Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère).
		<i>sšnn</i> , "petite fleur de lotus" (<i>WB</i> , III, 486,16) : en néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère).
Démotique		<i>sšn</i> , "lotus" (<i>E.</i> , 464) : 715 av. – 470 de notre ère.
Copte		(B), <i>šōšēn</i> , <i>shōshēn</i> , "lis" (premières manifestations écrites du copte dès le III ^e siècle av. notre ère).
Grec		<i>soūson</i> , le plus tardivement attesté des noms du <i>lis</i> .

Le mot égyptien a passé en sémitique : hébreu *šōšan*, pl. *šōšēnim*, "lis" ; *šūšān*,

“lis” ; šōšēnnā, nom d’unité ; et l’arabe sawsan, sūsan et sūsān, “lis”.

Dans la *Septante* (*Daniel*, 13), il est relaté ceci de l’héroïne de cette histoire : à Babylone vivait un homme du nom de **Ioakim**. Il avait épousé **Suzanne** (**Sousanna**), fille d’**Helcias** : c’était une femme d’une grande beauté (*kalē sphódra*) et craignant Dieu (*kai phobouménē tòn Kúrion*) : ἡ ὄνομα Σουσαννα, “le nom était Sousanna”. D’où le nom propre féminin : *Suzanne*, *Susan*, *Susanna*, *Sue* (abréviation), etc.

Dans l’Égypte pharaonique, le lotus bleu (*Nymphaea caerulea* L.) était une plante sacrée, signifiant presque la vie. C’était l’emblème du dieu Nefertem (“Parfait d’être et de non-être”). **Ramsès III** (1198-1166 av. note ère) avait fait une offrande au dieu Amon de pas moins de 3410 bouquets de fleurs de lotus.

L’emblème de la royauté en France était la *fleur de lis* (Jean-Denis ROLAND, professeur à l’Université Pierre et Marie Curie, *La fleur de lis, légendes et tradition d’un emblème*, in “Historia”, n° 522, juin 1990, pp. 78-87, nombreuses illustrations).

Ancien égyptien		<i>ḥrr.t</i> , “fleur” : mot bien attesté à la XVIII ^e dynastie (1580-1350 av. notre ère) <i>WB</i> , III, 149,8-18).
Démotique		<i>ḥrry</i> , “fleur” (E., 326).
Copte	Ⲫⲣⲏⲣⲉ Ⲫ ⲣ ⲏⲣⲓ Ⲫ ⲣ ⲏⲣⲓ	(S), <i>hrērē</i> , “fleur” (B), <i>hrēri</i> (F), <i>hlēli</i>
Grec	λείριον	<i>leirion</i> , “lis” (<i>Lilium candidum</i>).

Théophraste (vers 372-vers 287 av. notre ère) donne ce commentaire à propos du *smilax*, qui est le nom scientifique de la salsepareille, de la famille des liliacées : “La fleur (du smilax) est blanche et odoriférante comme un lis” ἄνθος δὲ λευκὸν καὶ εὐώδης λείρινον, **Théophraste**, 111,18,11).

On a en hittite : *alēl*, génitif *alilas* (inscriptions cunéiformes de Bogazköy : vers 1500 – vers 1200 avant notre ère), pour “fleur”.

L’égyptien *ḥrr.t* est tout de même antérieur au mot hittite *alēl*.

Bien que le lis soit souvent représenté dans l'art de l'antique civilisation crétoise de Minos, le grec mycénien n'a pas cependant de mot signifiant "lis".

Vers 100 de notre ère, le grammairien **Pamphilos** transcrit égyptien *ḥrr.t* par grec ἀληλώ, *alēlō* (**Dioscoride**, édit. M. Wellmann, 11, Berlin, 1906, 228,8). **Dioscoride** mentionne une plante dont le nom égyptien est : *lyathe* (IV, 144), interprétée comme *Smilax aspera*.

Le grec a un autre mot pour "lis" qui est : κρίνον, *krínon*, mot d'emprunt dont l'origine n'est pas identifiée, établie. Le grec moderne a : λείρι, *leíri*, "tulipe".

Ainsi, les deux mots communs en grec pour désigner le lis (*leírion* et *krínon*) ne sont pas natifs, ni grec ni indo-européen. Le mot *soûlson*, "lis", est également un mot d'emprunt en grec. Le mot *krínon* est attique et plus usuel. C'est ce mot qui est utilisé dans *Osée* (LXX) : "Il croîtra comme le lis : ἀνθήσει ὡς κρίνον" (*Osée* 14 :6).

Ancien égyptien	𓆎=𓆏𓆑𓆒	<i>ims.t</i> , "aneth" (<i>WB.</i> , I, 88,9). <i>Papyrus Ebers</i> (1550 av. notre ère) : 249, 658. <i>Papyrus Hearst</i> (vers 1550 av. notre ère) : 44. <i>Papyrus de Berlin</i> (1300 av. notre ère) : 163e ; il s'agit du <i>Papyrus Berlin</i> 3038.
Démotique		<i>3mys</i> , <i>amys</i> , <i>id.</i>
Copte	ⲉⲙⲓⲥⲉ ⲁⲙⲓⲥⲓ	(S) <i>ēmicē</i> , <i>id.</i> (B) <i>amisi</i>
Grec	ἄνηθον	<i>ánēthon</i>
	ἄννηθον	<i>ánnēthon</i> (ionien-attique)
	ἄνητον	<i>ánēthon</i> (Alcée , poète grec du VII ^e siècle av. notre ère, Sappho , poétesse grecque du début du VII ^e siècle av. notre ère)
	ἄννητον	<i>ánnēthon</i> (Théophraste , IX 7, 3)
	ἄννησον	<i>ánnēson</i> , "anis" (Hérodote , IV, 71,1).

Nous avons, en grec, les noms de plantes en : *-thon*, *-ton*, *-thos*, *-son*, et le radical du mot est bien : *ánē-*, *annē-*.

Nous lisons dans *Les Nuées* d'**Aristophane** (vers 445 - vers 386 av. notre ère) : il n'eût été permis au dîner de se servir du raifort "*ni de dérober aux personnes plus âgées de l'aneth ou de l'ache*" (*Les Nuées*, 982 : οὐδ' ἄννηθον τῶν πρεσβυτέρων ἀρπάζειν οὐδὲ σέλινον).

Il est admis généralement que l'étymologie de ce mot grec est inconnue. En réalité, le mot vient de l'égyptien : *ami-/ánē-*, *annē-*, ainsi que l'a bien établi Bertrand HEMMERDINGER, dans *Glotta*, XLVI, 1960, p. 240, en faisant dérivé les formes du mot grec de l'égyptien *ins.t* (*WB.*, I, 100, I), autre graphie de *ims.t*, "aneth" (*Anethum graveolens* L.).

Un auteur bien documenté a écrit : "*D'Égypte les Grecs importent les mots qui désignent le lis, l'aneth, l'ébénier, la gomme, l'arum, la fleur de lotus, le ricin : le comptoir grec de Naukratis, dans le Delta, est, au VI^e siècle, grand exportateur de flacons et d'arybales pansus, vernissés et remplis d'huile de palme ou de moringa.*" (Paul FAURE, *Parfums et Aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987, p. 162).

III. Faune

Ancien égyptien	 	<i>hby</i> , “ibis” (<i>WB</i> , II, 487 ; 1-4), écrit aussi <i>hbw</i> . <i>h3by</i> , “ibis” en néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère).
Démotique		<i>hb</i> , “ibis” (E., 272).
Copte	Ⲫⲓⲃⲟⲩ Ⲫⲓⲡ Ⲫⲉⲃ	(S), <i>hibōi</i> , “ibis” (B), <i>hip</i> (F), <i>hēb</i>
Grec	ἰβίς ἰβιδά	<i>ībis</i> , oiseau d’Égypte (Hérodote , II, 76 ; II, 67, 1). Le grec moderne a : <i>ibida</i> .

Il s’agit de l’ibis sacré (*Ibis religiosa*), oiseau du dieu **Thot**, différent de l’ibis noir (*Plegadis falcinellus*).

L’ibis sacré, au corps blanc, avec une tête et une queue noires, consacré au dieu **Thot**, incarnait la sagesse dans les croyances de l’Égypte pharaonique.

Platon fait également état de l’ibis, oiseau de **Thot**, dans le *Phèdre*, 274 c-d : “Eh bien ! J’ai entendu (*ēkousa*) que, du côté de Naucratis en Égypte (*perì Naúkratín tēs Aigúptou*), il y a une des vieilles divinités de là-bas, celle dont l’emblème sacré est un oiseau (*tò órneon tò hieròn*) qu’ils appellent, tu le sais, l’ibis (*hò dē kaloṓsin ībin*) le nom de cette divinité est Theuth (*autō dē ónoma tō daímoni eīnai Theúth*)”.

Le français *ibis* vient du latin *ibis* qui dérive lui-même du grec *ībis*, emprunt fait à l’égyptien (*hby*, *hbw*, *h3by*, *hib* qui est aussi la forme démotique).

Clément d’Alexandrie, Père de l’Eglise grecque et philosophe chrétien (vers 150 - entre 211 et 216), rapporte dans ses *Stromates* (V, 6, 43, 3) que l’ibis représente l’écliptique (*καθαπερ ἡ ἰβίς τὸν λοξόν*).

Ancien égyptien		<i>nr.t</i> , “vautour” (<i>Pyr.</i> , 568 ; <i>WB</i> , II, 277, 1-2) ; néo-égyptien : <i>nry.t</i>
Démotique		<i>nr</i> , <i>nr.t</i> , “vautour” (E, 221).
Copte	ⲛⲟⲩⲣⲁ ⲛⲟⲩⲣⲓ	(S), <i>noûrĕ</i> , “vautour” (B), <i>noûri</i>
Grec	νέρτος	<i>nértos</i> , “vautour”

Aristophane, poète comique grec, né à Athènes (vers 445 – vers 386 av. notre ère), dans *Les Oiseaux* où il raille les utopies politiques, cite les oiseaux suivants : une pie, une tourterelle, une alouette, une fauvette, un hypothymis, une colombe, un *nértos* (νέρτος), un faucon (ἰέραξ), un ramier, un coucou (Ar., *Oiseaux*, 303).

L'oiseau *nértos* est donc différent du faucon (*hiéraks*). **Aristophane** semble opposer les “faucons” (*nértos*, *hiéraks*), partisans de la guerre, aux “colombes” (tourterelle, colombe, ramier ou palombe, etc.), partisans de la paix. Nous avons : ἰέραξ *hierāks* en attique, et ἰρηξ *irēks* en homérique et en ionien, pour “faucon”. Le mot *nértos* peut être valablement rapproché de l'égyptien où il désigne le “vautour”.

L'argument zoologique est que le grec possède des mots pour désigner toutes sortes de rapaces, diurnes ou nocturnes, et qu'**Aristophane** pouvait employer le mot grec γύψ, *gýps*, “vautour”, au lieu du mot égyptien *nr.t*, grécisé en *nértos*, qui désigne le “vautour” en égyptien, depuis les *Textes des Pyramides* (2350 av. notre ère). En effet, nous avons en grec :

ἀετός	<i>aetós</i> , “aigle”
γλαῦξ	<i>glauks</i> , “chouette”
γρῦξ	<i>grúks</i> , “gypaète”
σκῶψ	<i>skōps</i> , hibou” (syn. <i>húas</i> ou <i>brúas</i>)
γύψ	<i>gýps</i> , “vautour” (mot usuel)
αἰγυπίος	<i>aigypíos</i> , “vautour” (mot également usuel)
τόργος	<i>tórgos</i> , “vautour” (mot de la poésie alexandrine).

Au demeurant, d'après l'égyptologue français Philippe VIREY, **Aristophane** (vers 445 - vers 386 av. notre ère) aurait trouvé l'idée de sa comédie *Les Oiseaux* en Égypte : “A l'époque où il (*Aristophane*) fit représenter les *Oiseaux*,

c'est-à-dire en 414, vers la fin du V^e siècle, la littérature athénienne s'était assimilé beaucoup de notions égyptiennes, sans les bien comprendre toujours" (Ph. VIREY, "Sur d'anciennes peintures égyptiennes que l'on peut comparer à des scènes décrites par Aristophane dans sa comédie des "Oiseaux", in *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, tome XI, 1906, p. 4).

Ancien égyptien		<i>br</i> , pl. <i>bry-w</i> , "mulet, muge" (" <i>Mugil cephalus</i> "), un poisson du Nil (<i>WB</i> , 1,465,10), du Delta à Assouan.
Copte	ⲁⲱⲣⲉ Ⲫⲱⲣⲓ	(S), <i>bōrē</i> , <i>id.</i> (B), <i>phori</i> , <i>fori</i>
Grec	βωρεὺς	<i>bōreüs</i>

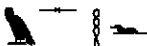
Xenokratēs (1^{er} siècle de notre ère, édition U.C. Bussemaker-Chr. Daremberg, I, Paris, 1851, 158,9), signale que les Égyptiens faisaient des conserves de *bōreüs*, qui se disent *bōrīdia* (il s'agit des fragments 76 et 78 de **Xenokratēs**).

Alexandre de Tralles (VI^e siècle) orthographie βουρίδια, *bourīdia*, et non βωρίδια, *bōrīdia* comme **Xenokratēs**.

En arabe égyptien, c'est toujours le mot pharaonique : *būrī*, "mugil", "mulet".

Il y a trois espèces de mugils dans le Nil, *Mugil cephalus*, *Mugil capito* et *Mugil auratus* : la première espèce est la plus grande et la plus répandue.

La boutargue, un mets préparé avec les ovaires du *Mugil cephalus*, était connue, en Égypte, dès l'Ancien Empire (2781-25280 av. notre ère) : Jacques VANDIER, "Quelques remarques sur la préparation de la boutargue", in *Kêmi*, (Paris), XVII, 1964, pp. 26-34, 5 fig.

Ancien égyptien		<i>msh</i> , "crocodile" (<i>WB</i> , II,136, 10-14, et 137, I).
Démotique		<i>msh</i> , "crocodile" (E., 179).
Copte	ⲙⲥⲁⲗ	(S B), <i>msah</i> , "crocodile"
Grec	χάμψα	<i>champsā</i> (Hérodote, 11, 69,3). Le pluriel est : <i>champsai</i>

En égyptien, le mot écrit existe dès l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère). Le féminin est : *msḥ.t*. Le deuxième conte du *Papyrus Westcar* qui relate les "prodiges" advenus sous le roi Nebka (III^e dynastie : 2800-2700 av. notre ère) fait état de "crocodile de cire", de "crocodile de sept coudée" (*Pap. West.*, 3, 12-13).

Hérodote (vers 484 – vers 420 av. notre ère), qui a visité l'Égypte, appelle en effet le crocodile par le mot même du pays des Pharaons, en opérant une métathèse, c'est-à-dire une inversion de signes : *msh/hms*. En fait, il ne s'agit même pas d'une métathèse car nous avons les graphies égyptiennes anciennes que voici : *ḥms*, *ḥmz* pour le masculin, et *ḥms.t*, *ḥmz.t* pour le féminin (*WB*, III, 96, 11-12). Le grec *chámpsa* s'explique phonétiquement par rapport à la forme égyptienne originelle *msaḥ/hmsa* :

a). – **Hérodote** traite le *ḥ* égyptien, une aspirée, par une aspirée également : *khi*, *chi* (le *khi* χ = *kh* aspiré).

Exemple : *smḥ*, "gauche", a été vocalisé par **Hérodote** Ἀσμάχ, *Asmách*, mot égyptien, qui, traduit en langue grecque, signifie "ceux qui se tiennent à main gauche du roi" (**Hérodote**, II, 30, 4-5),

b). – **Hérodote** raconte l'histoire de l'immense richesse du roi Ῥαμψίνιτος, **Rhampsinite** (**Hérodote**, II, 121).

Le premier élément de ce nom est certainement *Ῥάμψης *Rhámpsēs* (= *r^c ms-sw*, "Engendré de Râ" = **Ramsès**, nom porté par la plupart des pharaons des 19^e et 20^e dynasties) : l'important, ici, est d'observer que le grec met un *ps* entre *m* et *s* (*Râ mes-su/Rhámpsēs* ; *msaḥ*, *ḥmsa/chámpsa*). Expliquons encore un fait pour être complet. Le mot *Râmessu* a deux *s* qui se suivent, tandis que *Rhámpsēs* n'a retenu en réalité qu'un seul *s* (*ps* est entre un *m* et un *s*) : il s'est produit une *haplologie*, c'est-à-dire le processus par lequel une de deux séries de phonèmes successifs et semblables disparaît (**Rhámpsēs* ne fait vraiment pas grec, comme d'ailleurs + *chámpsa*).

Le mot pharaonique survit en arabe sous la forme de *timsāḥ*, pluriel *tamāsīḥ* (il s'agit d'un emprunt pré-copte à cause de l'article féminin sous la forme de *ti-* et non d'un emprunt à l'époque arabe car l'article aurait la forme de *dī*).

Il existe un “air de famille” entre le mot pharaonique et le sara (ngambay), parlé au Tchad : *mâr*, “crocodile”. Au nord de la République Centrafricaine (RCA), la langue fer présente le même signe : *mâr*, “crocodile”.

Ancien égyptien		<i>gf</i> , “singe” (<i>WB</i> , V, 158, 12-16) : graphie ancienne
		<i>gyf.t</i> pl. <i>gfw.t</i> , “guenon, macaque femelle” : <i>Textes des Pyramides</i> (2350 av. notre ère)
		<i>gwf</i> , “macaque, singe” : Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère)
		<i>gfw</i> , “singe” : néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère)
		<i>g3fy</i> , <i>gafy</i> , “singe” : XIX ^e dynastie (1305-1196 av. notre ère)
Démotique		<i>kṣwf</i> , <i>qwf</i> , “singe” (E., 533) <i>kxwf</i> (E., 561) <i>kf</i> (E., 562)
Copte	Ⲅⲁⲡⲓ	(S), <i>gapi</i> , “singe”
Grec	κηπος	<i>kēpos</i> , “singe”

En grec, il y a flottement de l’occlusive intérieure (*p/b*) : ce qui confirme qu’il s’agit bien d’un terme d’emprunt :

- κηπος, *kēpos*, forme normale
- κάπος, *kāpos*, en dorien
- κηπος, *kēpos* (**Diodore de Sicile**, III, 35, 6)
- κηβος, *kēbos* (**Aristote**, *Hist. An.*, II,8,1).

Aristote donne cette définition : “*Le singe est un cercopithèque ayant une queue*” (ἔστι δ’ ὁ μὲν κηβος πίθηκος ἔχων οὐράν).

Le *kēbos* est donc un singe à longue queue. Il existe plusieurs espèces de singes à longue queue (cercopithèques) en Afrique. Le singe (babouin, guenon) fut dieu

en Égypte. Il était importé des pentes d'Abyssinie (Éthiopie), des bois de Nubie (Soudan), depuis les temps thinites (3200-2780 av. notre ère).

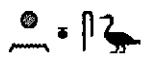
Il n'existe pas un mot signifiant "singe" en grec mycénien, cependant les singes égyptiens hantent les fresques crétoises (Cf. A. MORPURGO, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Rome, 1963 ; A. EVANS, *The Palace of Minos*, II/II, Londres, 1928, planche X, figures 262 et 264). Nous avons également :

accadien	<i>ukūpu</i> , "singe"
sanskrit védique	<i>kapi-</i>
hébreu	<i>qōf</i> , <i>qōp</i>
arménien	<i>kap-ik</i> , <i>kapik</i> (terminaison <i>-ik</i>)

Tous ces mots dérivent de l'ancien égyptien où l'initiale est : *k* ou *g* ou encore *q* (*kf*, *gf*, *qw*). D'autre part, le mot "singe" (*gf*) est attesté en Égypte depuis l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), c'est-à-dire bien avant les plus vieux textes du vieil accadien (ca. 2400 av. notre ère) et du vieux babylonien (ca. 2000 av. notre ère), c'est-à-dire aussi un ou deux millénaires plus tôt que dans d'Inde védique.

Le mot "singe" (*gf*, *gapi*) était aussi un nom propre dans l'Égypte (*WB.*, V, 158, 12-16). Au Congo, chez les Mbochi, il existe un nom propre semblable : *n-gapi*, Ngapi Antoine, Ngapi Ange, etc. Le mot "singe" (*gf*, *gapi*) désignait également des êtres divins dans l'Égypte ancienne.

Remarquons enfin que des mots comme *cebo* en espagnol, *cébi-dé*, *cébidé* (singe laineux d'Amérique) en français, viennent du grec *kēbos* (*kēb-os*), donc, en dernier ressort, de l'égyptien pharaonique.

Ancien égyptien		<i>hnmw</i> , "moustique" (Nouvel Empire : 1567-1085 av. notre ère) (<i>WB</i> , 111, 295, 12)
		<i>hmw</i> , "moustique" (<i>Papyrus médical Ebers</i> , 98.1 : XVIII ^e dynastie)
Copte	ⲭⲱⲛⲥ	(S) (B), <i>šolmeš</i> (<i>š=sh</i>), "moustique"
Grec	κνίψ κνώψ	<i>kníps</i> <i>knōps</i> , "moustique ; moucheron ; fourmi ailée"

La forme grecque κώνωψ *kōnōps* est attestée dès 458 avant notre ère chez **Eschyle** [*Agamemnon*, 892 : “Le vol léger et harcelant du moucheron (κώνωπος) m’éveillait”]. Deux remarques s’imposent : κνώψ *knōps* devient *konops* par anaptyxe, d’une part ; d’autre part, on voit que le phonème égyptien $ḥ > k$ en grec au V^e siècle.

Chez **Aristophane**, nous avons la forme *kníps*, donc dès 414 avant notre ère (**Aristophane**, *Les Oiseaux*, 590 : “Ensuite les mouchérons (κνίπες) et les gallinsectes n’iront pas toujours dévorer leurs figuiers” : εἴθ’ οἱ κνίπες καὶ φῆνες ἀεὶ τὰς συκάδας οὐ κατέδονται).

Chez **Aristote**, on lit κνίψ *kníps* (*Hist. An.*, 534 B 19), et aussi σκνίψ *sknips* (*Hist. An.*, 593 A 4). La forme κνίψ *knips* est devenue σκνίψ *sknips* par prothèse de *s-* à l’initiale. **Aristote** a vécu de 384 à 322 avant notre ère.

La forme κνώψ, *knōps*, est attestée chez **Nikandre** (*floruit* 138-133 avant notre ère) dans ses *Thériaques* 499 ; 520 ; 751.

Le grec moderne a : κουνούπι *kounoúpi* (le ω est devenu ου).

On a donc les correspondances phonétiques suivantes, entre l’égyptien et le grec :

$ḥ > k > ch > š$

$n > n$

$m-s > ps$ (entre *m* et *s* égyptien le grec met *ps*)

Ainsi : $ḥms$ / *champs*, “crocodile”

Râ mes-su / *Rámpsēs*, “Ramsès”

$ḥnms$ / *kníps*, *knōps*, “moustique”.

Un exemple supplémentaire : le démotique a ce mot : *rms*, “espèce de bateau” (E. 247). Le dialecte copte lycopolitain (L) présente : *rams*. Entre le *m* et le *s*, le grec va mettre un *ps* : ρώψ, *rhōps*, “espèce de bateau fait de papyrus” ; autre forme ρώμισις, *rhōmsis*.

IV. Poids et mesures

Ancien égyptien		<i>hnw</i> , a/. "espèce de pot" (<i>Textes des Pyramides</i> , 2350 av. notre ère) b/. "mesure de 0,503 litre" (<i>WB</i> , II, 493, 2-14), estimation récente.
Démotique		<i>hn</i> , "espèce de cruche" (E., 277)
Copte	ⲭⲏⲛ	(SB), <i>hin</i> , "récipient, tasse ; mesure de liquides et de grains"
Grec	εἴν ιν	<i>eín</i> (LXX) <i>in</i> (LXX)

Nombreuses sont les attestations dans la *Septante* (LXX) : *Exode* 29:40 : ... καὶ σπονδὴν τὸ τέταρτον τοῦ ἰν οἴνου "et une libation d'un quart (1/4) de setier de vin".

Nous avons aussi : *Exode* 30 :24 ; *Lévitique* 23 :13 ; *Nombres* 15 :4, 15 : 6. *Ezéchiel* 45 :24, 45 :5.

Le *setier*, ancienne mesure grecque de capacité pour les solides, variait suivant le pays et la matière mesurée. En principe, le *setier* (ἑκτεύς) valait 1/6 du médimne (*medimnos*), soit environ 8,64 litres. Un quart (1/4) de setier équivaut donc à environ 2,16 litres. En fait, un (1) *hîn* hébraïque équivalait à 3,3 litres.

Mesure de liquides (bière, lait, miel, etc.), le *hin* servait aussi, dans l'Égypte ancienne, à mesurer le grain (*Papyrus mathématique Rhind*, 83 : XVIII^e dynastie).

Le mot hébreu *hin* (une mesure de liquides, donc de volume) est un emprunt fait à l'égyptien *hin*. Le phénicien a aussi emprunté à l'égyptien : *hen*. *La Vulgate* présente : *hin*.

Un égyptologue français fournit ces renseignements : "*La fraction du hin s'est trouvée poussée jusqu'au trois cent soixantième.*" (F. CHABAS, *Recherche sur les poids, mesures et monnaies des anciens Égyptiens*, dans *Bibliothèque Egyptologique* sous la direction de G. Maspero, tome XIII, Paris, E. Leroux, 1909, pp. 301-346 ; pour la citation, p. 305).

Ancien égyptien		<i>ḳby, qby</i> , “jarre, cruche” (en terre ou en métal, pour la bière, l’eau) (<i>Urk.</i> , IV, 828,4 ; <i>WB</i> , V, 25, 2-6).
Copte		<i>kabi</i> , “cruche” (B) <i>kēbi</i>
Grec		<i>kábos</i> (LXX)

La *Septante* (IV *Rois* 6.25) : il y eut une grande famine à Samarie et le siège fut si dur que la tête d’âne valait quatre vingt *sicles* d’argent (*pentēkonta síklōn arguríou*) et le quart d’une mesure d’oignons sauvages (“fiente de pigeon” en hébreu) cinq *sicles* d’argent : καὶ τέταρτον τοῦ κάβου κόπρου περιστερῶν πέντε σίκλων ἀργυρίου.

Chez les Hébreux, *sicle* (*šeqel*), poids et monnaies (d’argent ou d’or), pesait environ 6 grammes. Au moment des guerres araméennes conduites par le roi d’Aram contre le roi d’Israël, lorsque la famine dans Samarie assiégée amena même les fils d’Israël à l’anthropophagie (“Nous avons fait cuire mon fils et nous l’avons mangé” , IV *Rois* 6, 29), le 1/4 de la mesure de *kábos* d’oignons sauvages valait donc 5 sicles. L’hébreu a aussi emprunté le mot égyptien : *ḳab*, pluriel *kabbīm* (*qab*, pluriel *qabbīm*), nom de mesure de volume valant 2,3 litres. L’arabe *qubbh*, signifiant une mesure de capacité, est sans doute un mot qui dérive de l’égyptien par hébreu interposé.

Ancien égyptien		<i>mḏ3, medja</i> , “mesure de dattes” (<i>WB</i> , 11, 186, 15) : néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère)
Démotique		<i>mḏ3, medja</i> , “espèce de mesure” (E., 194)
Copte		(S), <i>madjē</i> , nom d’une mesure “mesure” (fruits, blé)
Grec		<i>mátion</i> , mesure de capacité, en Égypte (papyrus, II ^e - III ^e siècle de notre ère).

Ancien égyptien		<i>ip.t</i> , une mesure (fruits) : XII ^e dynastie (1991-1843 av. notre ère)
Démotique		<i>ipy.t, iyp.t</i> , une mesure (E., 29)
Copte	ⲟⲉⲓⲡⲉ ⲱⲓⲡⲓ ⲟⲓⲡⲉ	(S), <i>oēipē</i> , “boisseau” (B), <i>ōipi</i> <i>oipē</i>
Grec	οἰφι	<i>oiphi (oifi)</i> : LXX.

La correspondance est fort régulière : *ōi-p-i* / *oi-ph-i* (le *ph* grec est un *f*, une fricative sourde).

Dans *Lévitique*, *Nombres*, *Juges*, *Isaïe* et *Ruth*, la *Septante* présente bien la forme *oiphi*. Ainsi *Ruth* 2,18 : ... il y avait environ une mesure d'orge : καὶ ἐγενήθη ὥς οἰφι κριθῶν.

L'hébreu *šēfā*, ‘*ēpēh* (*ephah*), est un emprunt fait à l'égyptien (*Amos* 8,5 par exemple). La *Vulgate* donne : *ephum*.

V. Textile

Ancien égyptien		<i>sbn</i> , “bande de tissu”, “bandelette de momie” (<i>WB</i> , IV,89, 13) : graphie tardive.
Copte	Ⲫⲉⲃⲉⲛ	(B), <i>seben</i> , “tissu de lin, bande”
Grec	σάβανον	<i>sábanon</i> , tissu de lin servant notamment de serviette (Alexandre de Tralles , VI ^e siècle) ; Chez Clément d’Alexandrie (<i>Stromata</i> , 190) , <i>sábanon</i> , “serviette de toile pour le bain” ; en grec moderne <i>sábanon</i> , “linceul”.

Le latin a aussi emprunté le mot : *sabanum* ; d’où vieux haut-allemand *saban*, “tissu de lin, linceul” ; vieux slave *savan*, “linceul”.

Ancien égyptien		<i>šndw.t</i> , “pagne”, “pagne du roi” (<i>Textes des Pyramides</i> , 546 : 2350 av. notre ère) ; variante <i>snd.t</i> . <i>šndyy.t</i> : au Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère)
Démotique		<i>šnt</i> , “pagne, vêtement” (E., 516)
Copte	ⲩⲛⲧⲱ ⲩⲉⲛⲧⲱ	(S), <i>shntō</i> , “lin, vêtement de lin” (B), <i>shēnto</i>
Grec	σινδών	<i>sindōn</i> , “fine étoffe de lin” (Hérodote , II, 86).

Hérodote (vers 484 - vers 420 av. notre ère) rapporte que, passé soixante-dix jours, les embaumeurs enveloppaient tout le corps du défunt de bandes taillées dans un tissu de byssos : ... σινδόνης βυσσίνης (**Hérodote**, II,86).

Le grec moderne emploie σινδών, σιντόνι, σεντόνι : *sindōn*, *sintoni*, *sentoni*, “drap de lit”. La *Vulgate* a cette forme : *sindo*, “drap, “fine étoffe de soie ou de lin”.

Le mot égyptien *šndw.t* (copte *shěntō*) dérive du verbe *šnd* (copte *shōnt*). “tisser, tresser”. Nous avons aussi les variantes suivantes : *shontě*, *shntě*, *shěnti*, “tissu, tressage”.

En Égypte, on connaît des fragments de tissus qui remontent au IV^e millénaire avant notre ère, et les métiers à tisser horizontaux possédant une pièce pour monter la chaîne sont attestés de façon sûre, pour la première fois, dans les représentations de l’Ancien Empire (plus de 3000 av. notre ère). Les métiers verticaux apparaissent au Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère). Quant à l’emploi de fusaïoles, il a été constaté dans les différentes cultures préhistoriques d’Égypte. La diversité du vêtement égyptien peut être suivi tout au long des milliers d’années de l’histoire pharaonique.

Compte tenu de ces raisons historiques et chronologiques, les langues sémitiques ont dû emprunter à l’égyptien : accadien *sūddinu*, *saddinu/sattinu*, hébreu *sādīn*, arabe *sadīn*, “tissu, vêtement, habit”.

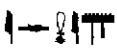
Ce n’est pas le seul emprunt fait par les Hébreux aux Égyptiens en matière de lingerie. En effet nous avons : *šs nsw*, *shes nesou*, “lin royal” (*Pyramide de Teti*, VI^e dynastie : le pharaon a régné de 2290 à 2268 av. notre ère). Au Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère), nous avons : *šs*, *shes*, “lin” (*WB.*, IV, 539, 12). Le copte est : *šēs* (S), *shēs*, “lin fin”, lin royal” ; *sěns* (B), *shěns*.

L’hébreu a tout naturellement emprunté à l’égyptien : hébreu *šēs*, “lin fin”.

Genèse 41:42 “*Et Pharaon ôta son anneau de sa main et le mit à la main de Joseph, il le revêtit d’habits de lin fin (šēs) et lui passa au cou le collier d’or*”.

Exode 26 :1 : “*Quant à la Demeure, tu la feras avec dix bandes d’étoffes de lin fin retors (šēs)*”, etc.

Ezéchiel 16 :13 : “*Tu étais parée d’or et d’argent, vêtue de lin fin (šēs), de soie et de broderie*”.

Ancien égyptien		<i>idmi</i> , “lin rouge” ; variante <i>dmi</i> (<i>Urk.</i> , IV, 1380, 3 ; <i>Livre des Morts</i>)
Grec	οθόνη	<i>othónē</i> , une étoffe de lin.

L'hébreu a emprunté le mot : *'etūn*, un lin d'Égypte. *Proverbes* 7:16 : “*J’ai déployé la fine toile d’Égypte ('etūn)*”.

Ainsi l'hébreu a beaucoup emprunté à l'égyptien :

- | | |
|--|---|
| 1. égyptien : <i>šēnsto</i> , “lin”,
“ Vêtement de lin” | 1. hébreu : <i>sādīn</i> , id. |
| 2. égyptien : <i>šēs</i> , “lin fin” | 2. hébreu : <i>šēs</i> , id. |
| 3. égyptien : <i>idmi</i> , “lin rouge” | 3. hébreu : <i>'etūn</i> , un lin d'Égypte. |

Il existe trois mots en hébreu pour *lin* : *bad*, *šēs*, *būṣ*. Le mot *šēs* vient de l'égyptien, mais *būṣ* qui a donné le grec βύσσος, *byssos*, “tissu de lin”, est sémitique : phénicien *bṣ*, araméen *būṣ*.

Dans tout le Proche-Orient ancien, le lin le plus fin était produit par l'Égypte pharaonique.

VI. Produits caractéristiques

Ancien égyptien		<i>k3p</i> , “brûler” (encens) ; “encenser” (les dieux) : <i>Textes des Pyramides</i> , 1017 ; 1718. <i>Papyrus Kahun</i> , 5, 3-4.
Grec	κῦφι	<i>kyphi</i> , préparation aromatique à usage religieux.

Plutarque (vers 50 - vers 125) a séjourné en Égypte. Il nous apprend que pour composer le *kyphi*, “selon des formules indiquées dans les livres saints”, les prêtres égyptiens mélangeaient seize ingrédients : “Le *kyphi* est un parfum dont le mélange est composé de seize espèces de substances” : Τὸ δὲ κῦφι μείγμα μὲν ἑκαταίδεκα μερῶν συντιθεμένων ἐστὶ. (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 383, e). Les correspondances sont normales : *k-p* / *k-ph* (f). Le mot grec κῦφι, *kyphi*, est d’origine égyptienne. **Galien** (*De Antidotis*, 11, 2) et **Dioscoride** (*De materia medica*, I, 24) ont parlé aussi du *kyphi*. Trois textes hiéroglyphiques (deux textes d’Edfou et le troisième de Philae) donnant la formule égyptienne de la recette du *kyphi* ont été découverts (cf. Victor LORET, “Le *kyphi*, parfum sacré des anciens Égyptiens”, in *Journal Asiatique*, Paris, 8^e série, t. X, juillet-août 1887, pp. 76-132).

Ancien égyptien	 	<i>sdm</i> , “farder” les yeux (<i>Textes des Pyramides</i> , 54, 55) : 2350 av. notre ère ; aussi dans <i>Papyrus Ebers</i> , 59, 10 (1550 av. notre ère). <i>sdm</i> , “fard pour les yeux” (<i>Urk.</i> , IV, 1521, 13).
Démotique		<i>stm</i> , “fard” (E., 478)
Copte	Ⲫⲧⲏⲙⲙ Ⲫⲧⲏⲙⲙ	(SB), <i>stēm</i> , “kohl” pour les yeux <i>stim</i> (<i>Dictionnaire de Crum</i> , 364 b)
Grec	στίμ	<i>stīm</i> , aussi <i>stīmimi</i> , autre forme <i>stībi</i> , “antimoine en poudre, <i>kohl</i> ” avec lequel on se fait les yeux (LXX ; Dioscoride , V, 99).

Ion de Chio (vers 490 – vers 422 avant notre ère) emploie le mot *stīmimi* (*Fragment 25*) : ce produit (fard) noir rend aveugle.

En grec, il y a flottement entre *m* et *b* : *stim*, *stímmi* / *stíbi*. L’emprunt grec à l’égyptien est certain. Le latin a également emprunté le mot égyptien par grec interposé : *stim*, *stibi*, *stibium*, “antimoine”. En français, nous avons : *stibié*, adjectif, signifiant “où il entre de l’antimoine”, et *stibine*, sulfure naturel d’antimoine (ce dernier mot français vient lui-même de l’arabe).

De Pount, les Égyptiens recevaient l’ébène, l’oliban, le térébinthe, l’ivoire, l’or, des animaux (bœufs, cynocéphales et autres cercopithèques), et aussi du fard noir.

Ancien égyptien		<i>sšš.t</i> , “sistre” (<i>Urk.</i> , IV, 917,10)
Grec	σειστρον	<i>seĩstron</i> , instrument de musique des Égyptiens, sistre. (Plutarque , <i>Isis et Osiris</i> , 376 c ou § 63).

Le suffixe grec *-tron* est caractéristique des noms d’instruments (*lĩs-tron*, *lĩstron*, “bêche” ; *elĩsoptron*, “miroir”) : *seĩs-tron* correspond bien à l’égyptien *sšš.t* (le -*t*, marque du féminin).

Ce n’est pas tout. Le *s* initial dans le mot grec *seĩstron* se repose sur un groupe de consonnes : ce qui confirme bien l’étymologie égyptienne du mot. Latin : *sistrum*, d’où le français *sistre*. Voici un avis autorisé :

“Le sistre égyptien des fêtes d’*Isis* (σειστρον) semble aussi avoir pénétré en Grèce avec les rites de ses mystères.” (Jacques CHAILLEY, *La Musique grecque antique*, Paris, Société d’édition Les Belles Lettres, 1979, p. 75).

Apulée, un Berbère, né à Madaure, en Numidie (125 - 180 de notre ère), donne une description du sistre dans ses *Métamorphoses*, XI (ouvrage rédigé en latin vers 160 de notre ère).

Hans HICKMANN de préciser : “Le *sšš.t* est le sistre en forme de *naos*” (H. HICKMANN, *Musicologie pharaonique*, Le Caire, 1956, p. 20).

Ancien égyptien		<i>sf</i> , “couper, égorger” (Ancien Empire : 2700 av. notre ère) <i>sft</i> , “égorgé”, toujours à l’Ancien Empire (<i>WB.</i> , 111, 443, 15-24) <i>sft.t</i> , “épée, couteau” à la XII ^e dynastie (1991-1843 av. notre ère)
Démotique		<i>sfy</i> , “couteau” ; <i>zfy</i> , “épée” (<i>E.</i> , 429)
Copte	Ⲫⲏⲕⲉ Ⲭⲏⲕⲓ	(S), <i>sēfē</i> , “épée, couteau” (B), <i>sēfi</i>
Grec	ξίφος	<i>xíphos</i> , “épée à double tranchant” (Homère , Hérodote).

Le mot est attesté au duel avec le mycénien *qi-si-pee*, *qisipee*, “épée”, “dague” (un idéogramme d’une tablette). Il est admis que l’étymologie de ξίφος *xíphos* (*xífos*) reste obscure, comme pour beaucoup de noms d’instruments.

L’instabilité de l’initiale est à noter : *qi-si-pe-e- (q)* en mycénien, *xíphos (xi)* en grec classique, et *skíphos (sk)* une forme dialectale. C’est-à-dire que le grec traite par une labio-vélaire (x dur) le *q* initial mycénien, et qu’une forme dialectale traite comme *k* précédé d’un *s* (*sigma + kappa*). Rien de vraiment étonnant à cela en grec : σύν, *sún*, “avec” (une préposition) est issu de ξύν, *xún*, dont l’ancienneté est prouvée par le mycénien *kusu* (*kusu*, *xún*, *sún*). Le grec ξύω, *xúō*, “râcler, gratter, rendre lisse”, correspond au lituanien *sku-t-ù*, *skù-s-ti*, “raser, gratter” ; lette *skuvu*, *skut* (*x / sk*). Le *s* égyptien peut donc être traité par le grec comme *s*, *sk*, *k* ou *q*. Le mot égyptien *sēfē*, *sēfi*, étant nettement antérieur au grec (mycénien, classique), a dû être emprunté par le grec (*qi-si-pe-e / xíphos / skíphos*)

Ancien égyptien		<i>br</i> , “bateau” (de mer), pl. <i>bryw</i> (<i>WB.</i> , I, 465, 8-9) ; aussi le sens de “récipient” (latin <i>vasculum</i> , “petit vase” = français “vaisseau”, navire d’assez grandes dimensions). Le mot existe en néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère)
Copte	ⲃⲁⲓⲡⲉ ⲃⲁⲓⲡⲓ ⲃⲁⲓⲡⲓ ⲃⲁⲁⲓⲡⲉ	(S), <i>bairē</i> , “corbeille” (B), <i>bairi</i> <i>bari</i> <i>baarē</i> (Crum , 42 a)
Grec	βαρίς	<i>baris</i> , espèce de bateau plat utilisé en Égypte.

L'emprunt grec à l'égyptien est certain. La terminaison *-is* hellénise le mot égyptien. **Eschyle**, poète tragique grec, né à Eleusis (vers 525 - 456 av. notre ère), connu pour son goût des mots exotiques, écrit dans *Les Suppliantes*, oeuvre dans laquelle sont exploitées les légendes thébaines et anciennes :

“Crie, hurle, appelle les dieux :

une fois dans la galiote égyptienne, tu n'en sauteras pas les plats bords !”

ἴυζε καὶ λάχαζε καὶ κάλει θεούς.

Αἰγυπτίαν γὰρ βάριν οὐχ ὑπερθορή”

(**Eschyle**, *Les Suppliantes*, 874). Dans *Les Perses* (472 av. notre ère) où sont exploités les hauts faits des guerres médiques, **Eschyle** parle encore de *bāris* :

Xerxès et ses galiotes marines (**Eschyle**, *Les Perses*, 553 : βάριδες τε πόντιαι).

Hérodote (vers 484 – vers 420 av. notre ère), précisément à propos de l'Égypte, emploie le mot *bāris* : “Une barque vient dans chaque ville ... d'où les barques viennent : ἀπικνέεται ἐς ἐκάστην πόλιν βάρις ... ἐκ τῆς δὲ αἰ βάριες παραγίνονται (**Hérodote**, II,41).

Plutarque (vers 50 – vers 125) emprunte aussi le mot égyptien en relatant les recherches d'**Isis** : “Informée de ce qui s'était passé, Isis se mit à leur recherche, monta sur une barque faite de papyrus” ... ἐν βάριδι παπυρίνῃ (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 358 a). Le latin a emprunté le mot au grec sous la forme *bāris*, d'où *barca*, bas-latin *barga* : français “barque” (*barca*), “barge” (*barga*), “barquette”. En français, le mot a reçu d'autres contenus sémantiques : “bien mener sa barque”, bien conduire son entreprise ; “mener en barque”, induire en erreur. Le mot égyptien *br* est aussi passé à l'ugaritique : *br* (les textes ugaritiques se situent entre 1400 et 1200 avant notre ère).

Ancien égyptien		<i>irp</i> , “vin”. <i>Sinouhé</i> B 81-82 : “C’était une terre excellente, qui avait nom Iaa. Elle produisait des figues et du raisin ; le vin (<i>irp</i>) y était plus abondant que l’eau”. L’histoire de <i>Sinouhé</i> fut rédigée au Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère). Mais le mot <i>irp</i> est attesté sous la II ^e dynastie (2780-2635 av. notre ère).
Démotique		<i>irp</i> , “vin” (E., 39)
Copte	ⲙⲣⲡ ⲙⲗⲡ ⲟⲓⲣⲡ	(SB), <i>ērp</i> , “vin” (F), <i>ēlp</i> (<i>r-p</i> / <i>l-p</i>) <i>oirp</i>
Grec	ἔρπις	<i>ērpis</i> , “vin”

Ce mot *erpi*s apparaît au V^e siècle avant notre ère avec **Hipponax** (fragment 42) et **Sappho** (*Athénée*, 39 a ; *Lyc.* 579). Le grec natif pour le vin est : οἶνος, *oînos*. En effet, on a par exemple : hittite *wiyana*, latin *uînum* (*vinum*), arménien *gini*, albanais *vênë*, vieux irlandais *fîn*, gallois *gwin*, gotique *wein*, vieux slave *vin*o. Le sémitique a emprunté : arabe *wain*, assyrien *înu*, etc. Le duala (Camcroun) *wán* est étranger (anglais *wine*). Le vieux nubien présente la forme égyptienne : *erpe*, *orp*, “vin”. **Athénée**, écrivain grec, né à Naucratis en Égypte (II^e siècle de notre ère), célèbre les qualités séduisantes des vins d’Égypte, au-delà de tous les vins en général (**Athénée**, *Banquet des Sophistes*, 1,30). Dans le désert, les fils d’Israël ont tant regretté les vins d’Égypte (*Les Nombres*, 20:5). L’Égypte pharaonique avait de riches vignobles, dès 3000 av. notre ère. Malgré cela, les Égyptiens se procuraient encore des vins étrangers : les vins du pays de Pount, les vins d’Asie, les vins de Syrie. Le principal entrepôt des vins grecs était, à Basse Époque (715-330 av. notre ère), à Naucratis (**Strabon**, *Géographie*, XVII, § 14) où les vins de Lesbos étaient de première marque.

Ancien égyptien		<i>ntryt</i> , “natron” (<i>Papyrus médical Ed. Smith</i> : début de la XVIII ^e dynastie) ; syn. : <i>hsmn</i> , “natron” (<i>Textes des Pyramides</i> , 864) ; le mot, avec la même graphie, veut dire aussi “bronze”. Mais la forme <i>ntri</i> , “natron” est attestée dans les <i>Textes des Pyramides</i> également (<i>WB</i> , II, page 366) : le mot évoluera ensuite en <i>ntri</i> , <i>ntryt</i> .
Grec	νίτρον λίτρον νιτροικός	<i>nítros</i> , “natron, soude, carbonate de sodium” (Sappho , frag. 273). Par dissimilation, le grec attique disait <i>líttron</i> (n/1). Le grec moderne <i>nitrikós</i> .

De l’égyptien, attesté depuis les *Textes des Pyramides* (2350 av. notre ère), dépendent également :

Accadien : *nitiru*

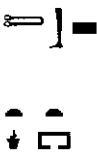
Hébreu : *neter* (noun-taw-rech)

Arabe : *natrum* (qui a donné *natron* en français)

Hittite : *nitri* (Emmanuel LAROCHE, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 5, 19, 1955, p. XXXII sq.)

Le natron servait aux Égyptiens pour conserver les momies. En effet, le “bain” de la momie dans du natron sec faisait que cette matière absorbait toute l’humidité subsistant dans la momie (**Hérodote**, II,86 : emploi de la forme *líttron*). Le “bain” ainsi dans du natron durait soixante-dix jours.

Aucun peuple de l’Antiquité méditerranéenne (Canaan, Phénicie, Grèce, Anatolie, etc.), aucun peuple de l’ancienne Mésopotamie, aucun peuple de Sumer n’a maîtrisé la momification des hommes et des animaux comme l’Égypte pharaonique. La déshydratation de la peau, des os et des cartilages du défunt à embaumer est une technique propre à l’Égypte pharaonique, dans l’Antiquité. Le mot, *ntri*, *natron*, a tout naturellement été emprunté par toutes les civilisations “méditerranéennes”.

Ancien égyptien		<i>tb</i> , “cage d’oiseaux” (<i>WB</i> , V, 360,12). Le mot est attesté depuis l’Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère) <i>tb.t</i> : graphie à la période grecque (<i>WB</i> , V, 261) : 330-30 av. notre ère.
Copte	Ⲫⲏⲃⲓ Ⲫⲉⲃⲓ	<i>thēbi</i> , “caisse” (B), <i>thēbi</i>
Grec	θῖβις	<i>thībis</i> , “panier de papyrus tressé” (<i>LXX</i>).

La mère de Moïse se procura pour son enfant une corbeille en papyrus (θῖβις, *thībis*) qu’elle enduisit d’asphalte et de poix (*Septante* : *Exode* 2:3). L’hébreu a également emprunté le mot égyptien avec extension de sens : *tēbā*, “caisse, boîte, coffre”, aussi “arche” (de Noé).

L’arabe est aussi dans un rapport d’emprunt avec l’égyptien : *tābūt*, “caisse en bois, cercueil, arche d’alliance”.

VII. Institutions – Titres

Ancien égyptien		<i>pr^ε3, per-âa</i> , “Grande Maison”, “palais”, par la suite “Pharaon” (A.H. Gardiner, <i>Egyptian Grammar</i> , p. 75). Le mot est composé : <i>pr</i> , “maison”, et <i>ε3, âa</i> ; “grand” (<i>pr</i> est masculin).
Démotique		<i>pr^ε3, per-âa</i> , “pharaon” (E. 133).
Copte	περο πουργο περρα	(S), <i>pěro</i> , “roi” (B), <i>poïro</i> (<i>pir-ô</i>) (F), <i>pěr-ra, pěrra</i>
Grec	Φερών Φαραώ	<i>Pherōn</i> (Hérodote, II, 111) <i>Pharaō</i> (LXX).

Précisons l'évolution sémantique du mot qui est devenue l'institution pharaonique elle-même :

- le mot égyptien *per-âa* signifie d'abord la “grande maison”, désignation du palais royal ;
- le “palais”, c'est-à-dire le roi et sa cour ;
- le “roi”, depuis la XVIII^e dynastie (1580-1350 av. notre ère).

La transcription cunéiforme assyrienne à l'époque de Sargon II (722-705 av. notre ère) est : *Pi-ir-3u-u*.

L'hébreu a aussi emprunté : *Par^ε-ô, Par'ô* (Gen. 12 :15).

L'arabe *Fir^εawn* (Bible et Coran) provient du syrien, du syriaque *Per^εūn*.

Le mot *pharaon* vient de l'égyptien *pr-âa*. L'espagnol est : *faraón*, l'anglais *pharaoh* (prononcez ‘*fεərou*).

Si l'on ajoute au démotique l'article *pa*, on obtient : *pa-pr^ε3, pa-p-ouro*, “celui du roi”. Or l'exploitation, la commercialisation du papyrus était monopole royal dans l'Égypte. La forme à *pa-* (masculin) – et à *ta-* (pour le féminin) – est caractéristique en démotique aux époques saïte (à partir de 663 avant notre ère) et hellénistique. Cette forme *pa-p-ouro* présente un excellent prototype du mot grec πάπυρος, *pápyros* (*pápūros*), “papyrus” plante (*Cyperus papyrus*), plus tard avec le sens de “matériel à écrire”, “matière pour écrire”, puisque *pápūros*

n'a pas d'étymologie jusqu'ici plausible (Voir Josef VERGOTE, "L'origine du mot "papier" ", in "Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves", tome 416, *Mélanges Henri Grégoire*, III, Bruxelles, 1951, pp. 411-416).

De là, le latin *papyrus*, espagnol *papel*, français *papier*, polonais *papier*, anglais *paper*, allemand *Papier*, russe *papka*, etc.

Ancien égyptien		<i>mny</i> , le roi Ménès .
Copte	ⲙⲏⲛⲁ	(S B), <i>Mēna</i> , <i>Mena</i> , nom propre
Grec	Μῆν, Μῆνος Μήνης	<i>Mīn</i> , <i>Mīnos</i> (Hérodote , II, II,99) <i>Mēnēs</i> (chez Manéthon)

Ménès est le premier roi de la 1^{ère} dynastie (vers 3000 av. notre ère), fondateur de Memphis (*Mn-nfr*, "la Beauté (de Pépi) demeure" ; hébreu *Mōf*, aussi *Mōp* ou *Nōp*, assyrien *Me-im-pi*, néo-babylonien *Me-im-bi*, grec Μέμφις), capitale du pays.

Hérodote, vers 450 av. notre ère, écrit : *Mīn*, *Mīnos*, et **Manéthon**, vers 284 av. notre ère, orthographe : *Mēnēs*.

Chez les Coptes, *Mēna*, *Menas*, est un nom propre fréquent. Il existe un saint **Mina** (**Menas**, **Mena**), thaumaturge bien connu.

Le nom égyptien a été grécisé en Μηνῶς, *Mēnās*. La forme *Mīn* d'**Hérodote** est l'ancienne transcription grecque (*i* = *ē*). La forme de **Manéthon**, *Menes*, correspond déjà à l'orthographe copte (η = *ē*).

Ce qui est par ailleurs intéressant de noter, c'est que le nom du premier roi, du premier pharaon historique connu de l'Égypte (1^{ère} dynastie), a traversé toute la longue histoire égyptienne, de la Période thinite à la Période gréco-romaine, plus de trois millénaires.

Ancien égyptien		<i>shmty</i> , la “Double Couronne” (<i>Urk.</i> , IV, 565, 14 ; etc.)
Grec	ψχέντ	<i>pschént</i> (<i>Pierre de la Rosette</i> : stèle où est gravé en hiéroglyphes, en démotique et en grec, un décret de Ptolémée V, roi d’Égypte de 203 à 181 av. notre ère).

On lit dans le *Larousse* : “**Pschent**, coiffure des pharaons, formée des couronnes de Haute et de Basse-Égypte emboîtées, symbole de leur souveraineté sur les deux royaumes”.

C’est clair. Le mot *pschent*, grec, français, est indigène, égyptien : le *p* de *pschent* est pour l’article *p3*, *pa*, devant le nom *shmty* (*chi* grec répond au *h* égyptien).

La Double Couronne, faite de la Couronne Rouge du Delta (Basse-Égypte) et de la Couronne Blanche de la Haute-Égypte est en effet le symbole de l’unité nationale : c’est un élément constitutif de la royauté pharaonique.

Ancien égyptien		<i>sr</i> , “prince, souverain”, “conseiller”, “noble” ; “Juge supérieur” (<i>WB</i> , IV, 188,3 – 189,9). Le mot existe dans les <i>Textes des Pyramides</i> (2350 av. notre ère). On écrit <i>srw</i> en moyen égyptien (2052-1778 av. notre ère). A l’époque tardive : <i>syr</i> , <i>syrr</i> . Avec l’article (<i>pa</i>), on a le nom propre suivant, <i>p3 Sr</i> , <i>Paser</i> , “Le Noble”
Copte	σιор	(S B) <i>sioŭr</i> , <i>syŭr</i> , avec article défini πε σιор <i>Pě Syŭr</i> .
Grec mycénien		<i>Qa-si-re-u</i> , un fonctionnaire
Grec classique	βασιλεύς	<i>basileús</i> , “roi”. Le mot subsiste en grec moderne.

Expliquons.

1. – Il y a un lien entre mycénien *qa-si-re-u* et *basileús*. Le grec chypriote qui est écrit avec le *Linéaire A* (vers 1200 av. notre ère) présente : *pa-si-le-u-se*, c'est-à-dire que la labio-vélaire (*q-*) du mycénien a disparu, et la consonne /r/ alterne souvent avec /l/ (ce sont deux liquides) ; la terminaison *-s* est notée en chypriote *-se*. On a donc :

- *qa-si-re-u*, "chef", "roi"

- *gwasileu* (s)

- *pa-si-le-u-se*

- *basileús* (John CHADWICK, *Linear B and related scripts*, University of California Press, 1987).

2. – Or, le mot *basileús* n'a pas d'étymologie. Hors du grec, il n'y a rien de semblable dans tout le domaine de l'indo-européen : "Il est vain de chercher une étymologie à βασιλεύς. Le mot semblerait emprunté." (Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Editions Klincksieck, 1983, p. 168).

3. – On peut donc tenter de chercher une telle étymologie.

Voici ce que nous apprend l'histoire : "*l'Égypte qui avait entretenu, spécialement au cours du XV^e siècle, un commerce suivi avec les Crétois, s'ouvre aux Mycéniens qu'elle accueille librement entre 1400 et 1340.*" (Jean-Pierre VERNANT, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962, p. 12).

Ainsi, les Crétois, les Mycéniens (et tous les autres Grecs d'Asie, plus tard), ayant eu des contacts étroits et prolongés avec l'Égypte pharaonique, ont dû emprunter à l'institution pharaonique où *paser* servait à désigner le fonctionnaire le plus haut.

Par exemple, au temps de **Ramsès II** (1301-1235 av. notre ère), la famille du vizir **Paser** occupait tous les grands postes de responsabilité dans l'État, mais "le nom de **Paser** est assez commun, il signifie "le dignitaire" (Claire LALOUETTE, *L'Empire des Ramsès*, Paris, Fayard, 1985, p. 197).

Après les dégâts de l'invasion doriennne, l'*anax* mycénien qui avait des compétences dans les domaines de la guerre, de l'économie, de la célébration des fêtes en l'honneur des dieux (tokharien B *nakte*, "dieu"), se voit remplacé

par le *basileús* : “Dans la chute de l’empire mycénien, le système palatial s’écroule tout entier ; jamais il ne se relèvera. Le terme *anax* disparaît du vocabulaire proprement politique. Il est remplacé, dans son emploi technique pour désigner la fonction royale, par le mot *basileus*.” (Jean-Pierre VERNANT, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962, p. 27).

4. – L’accadien qui a repris le mot égyptien *pa-ser* l’a rendu par : *pasia-ra*.

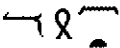
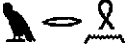
La racine indo-européenne + *rég*, “roi, chef”, est historiquement attestée : sanscrit *rāj-*, latin *rēx*, etc. Le grec ne manque pas de mots pour dire : “chef”, “roi”, “souverain”, “maître absolu” : *koíranos*, *tyrannos*, *kyrios*, etc., tous avec des possibilités étymologiques en indo-européen, sauf le mot *basileús*.

Dès lors, on peut faire dériver le grec (*qa-si-re-u* / *gwasileu(s)* / *pa-si-le-u-se* / *basileús*) de l’égyptien *pa-ser*, tout comme l’accadien *pasia-ra*, car les correspondances consonantiques concordent, à partir du proto-type pharaonique :

- a. *p-s-r* (*pa-ser*) égyptien
- b. *p-s-r* (*pasia-ra*) accadien
- c. *q-s-r* (*qa-si-re-u*) grec mycénien
- gw -s-l* (*gwasileu-s*)
- p-s-l* (*pa-si-le-u-se*) chypriote
- b-s-l* (*basileús*) grec classique

Ancien égyptien		<i>K3ry-šry</i> , <i>kary-shery</i> , en néo-égyptien (environ de 1575 à 715 av. notre ère) : <i>WB</i> , V, 135, 1. le mot a le sens de “guerrier”, d’après les attestations démotique et copte.
Démotique		<i>gl-sr</i> , “guerrier” (E., 588) ; <i>gelc-syr</i> , <i>gâlâ-shyr</i> (E., 574)
Copte	Ⲅⲁⲗⲁⲥⲓⲣⲓⲉ	(L), <i>galashirē</i> , “guerrier” “géant” (dans les textes manichéens)
Grec	καλασίριες	<i>Calasiries</i> , au pluriel : une catégorie de guerriers égyptiens (Hérodote, II, 164, etc.)

Les *Calasiries*, membres d'une des deux classes de guerriers de la Basse Époque, occupaient l'Est et le centre du Delta : ils étaient au nombre de 250.000 hommes. Chacun de ces guerriers possédait une terre d'environ un hectare, exempt de taxes. L'autre classe comprenait les *Hermotybies*, à l'Ouest du Delta, au nombre de 160 000 hommes.

Ancien égyptien		<i>imy-r3 šn.t</i> , “chef de la police” : XVIII ^e dynastie (1580-1350 av. notre ère)
		<i>imy-r3 šn</i> , “chef d’un temple, d’une administration”, “contrôleur” : XX ^e dynastie (1166-1085 av. notre ère)
Démotique		<i>mr šn</i> (=13 <i>šn</i> , <i>la šen</i>), “grand prêtre” (E., 166)
Copte	ⲁⲗⲁⲩⲁⲛⲉ	(S, L), <i>lashanē</i> , “lashané”, titre administratif d’un fonctionnaire, magistrat d’une localité (sens religieux perdu)
Grec	λεσώνις	<i>lesōnis</i> , d’abord titre militaire, ensuite titre de prêtre, enfin titre administratif dans le monde grec de l’époque hellénistique.

Pendant la seconde domination perse (341-332 av. notre ère), **Pétorisis** succéda à son frère dans l’office de grand prêtre de **Thot**, et passa sept ans comme *lésônès* de ce dieu, administrant ses biens, sans faute : Gustave LEFEBVRE traduit ainsi l’un des titres de **Pétorisis** (ce que Miriam LICHTHEIM traduit en anglais par “contrôleur”) : *tombe de Pétorisis à Touna el-Gebel, nécropole d’Hermopolis, centre cultuel de Thot*.

VIII. Philosophie

Ancien égyptien		<i>Imntt</i> , “Occident” (<i>Livre des Morts</i> , 29,2 ; 278,14. Urk., 423,1)
Démotique		<i>Imntt</i> , “nécropole” (E., 34)
Copte	ⲁⲙⲛⲧⲉ ⲁⲙⲛⲧⲉ ⲉⲙⲛⲧⲉ	(SAO), <i>Amnič</i> , “les enfers”, comme séjour des morts (religion païenne) ; “l’Enfer”, comme séjour des damnés (religion chrétienne) (B), <i>Amēnti</i> (AL), <i>Emntē</i>
Grec	Ἀμένθης	<i>Aménthēs</i> (Plutarque , <i>Isis et Osiris</i> , 362, d)

Pour les anciens Égyptiens l’Occident (l’Oucst) où le soleil se couche, était l’empire des morts : “Ainsi, le lieu souterrain où ils croient que les âmes s’en vont après la mort, ils l’appellent Amenthès” : καὶ τὸν ὑποχθόνιον τόπον, εἰς ὃν οἴονται τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετὰ τὴν τελευτὴν, Ἀμένθην καλοῦσι (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 362 d ; ou §29).

Le “bel Occident”, c’est d’abord la nécropole, qui se trouve presque toujours sur la rive occidentale du Nil. Le point cardinal “Occident” était, pour les croyances métaphysiques égyptiennes, l’empire des morts. L’*Amenti* reçoit les âmes et leur donne leurs récompenses après la pesée du cœur ou de la conscience des défunts. L’homme choisit donc son destin dans l’au-delà en fonction de la nature de sa vie sur terre.

Plutarque, fort averti de la richesse et de la complexité de la métaphysique pharaonique, a donc préféré conserver le mot égyptien *Amenti*.

Avant toutes les “Religions révélées”, avant toutes les mythologies méditerranéennes dans l’Antiquité, l’Égypte pharaonique est la première civilisation à avoir élaboré une conception de l’immortalité de l’âme humaine : “Les Égyptiens sont aussi les premiers à avoir énoncé cette doctrine, que l’âme de l’homme est immortelle” : πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσι οἱ εἰπόντες, ὥς ἀνθρώπον ψυχὴ ἀθάνατός ἐστι. (**Hérodote**, II, 123).

En effet, les entités vitales et spirituelles *ka* et *ba* survivaient à la mort du corps, destiné tout de même à la momification.

Dans l'*Amenti*, étaient les *Jardins d'Ialou*, une sorte d'Égypte céleste, d'une fertilité inépuisable : les âmes justes (*akhou*) vivaient dans cette abondance, à jamais.

Ancien égyptien		<i>b3</i> , <i>ba</i> , “âme”, “double” (<i>WB.</i> , 1,411,6 – 412,10) ; anglais “soul” ; pl. <i>b3w</i> , <i>baou</i> ,, “âmes” (des morts), aussi “puissance”
Démotique		<i>by</i> , “âme” (E., III)
Copte	ⲃⲁⲓ	(O), <i>baï</i> , “âme”, “esprit” (O = vieux copte)
Grec	βαί	<i>bai</i> , pl. <i>biou</i>

Horapollon (seconde moitié du V^e siècle de notre ère) avait écrit des traités expliquant les principes de l'écriture hiéroglyphique, souvent avec justesse. Par exemple : l'abeille (*mélissa*) représente le roi (*basileús*) : **Horapollon** (I, 62). En effet, l'abeille symbolise et représente le roi de Basse-Égypte.

Toujours avec justesse, le même **Haropollon** pose βαί, *baï* = ψυχή, *psychē* (**Haropollon**, I,7). L'équation est correcte. En effet, anciennement, l'âme (*psychē*) signifiant l'âme séparée d'un mort, souffle plus ou moins matériel qui séjourne dans l'**Hadès** (*Iliade*, *Odyssée*) et apparaissant sous la forme d'une chose légère et volante.

D'autre part, le glossaire copte-grec (*Aegyptus*, revue italienne d'égyptologie et de papyrologie, éditée à Milan, VI, 1925, p. 197) donne βαινεφῶθ, *bainephōth* = ⲃⲁⲛⲉⲫⲱⲥ, *msah*, “crocodile”. L'autre désignation du “crocodile” est donc “âme de *Nephōth*” *b3 n Nfr-Htp*, *Nfr-Htp* étant un nom donné à plusieurs dieux, par exemple à Khonsou de Thèbes). Cette forme grammaticale et lexicale pour désigner certains animaux par exemple est conforme au génie de la langue :

- phénix *b3 n Wsir*, l’“âme d'Osiris”
- bélier *b3 n R^c*, l’“âme de Ra”
- crocodile *b3 n Shk*, l’“âme de Sobek”
- crocodile *b3 n Nfr-Htp*, l’“âme de *Nephōth*”.

Ce qui est important ici, c'est de noter *baï* grec dans *bainephōth*, *baï* dérivant de l'égyptien *ba*, “âme”.

Le mot égyptien *ba* relève du vocabulaire métaphysique de l'Égypte ancienne. Il s'agit d'une partie essentielle de la personne humaine figurée sous forme d'oiseau, revenant après la mort sur terre.

Ce terme *ba* et d'autres de la même catégorie (*3ḥ*, *akh*, "esprit lumineux" ; *k3*, *ka*, "esprit", "force vitale", "essentialité", etc.) se retrouvent dans toute l'Afrique noire, avec des significations absolument identiques.

Pour être précis, nous avons, chez les Bantu-Mbochi ces termes philosophiques :

- *bà*, "intégrité morale", "plénitude" (*à dí bá*, "il (ou elle) a tous ses esprits") ;
- *o-kâ*, "essence clanique d'un individu" (ce qu'il y a de profond et d'hérité dans l'âme de quelqu'un) : mot qui ne s'emploie que lors des "palabres" familiales importantes.

En duala (Cameroun), l'expression *ná báí* signifie : "avec (*ná*) toute la force (*báí*)". Ex. : *Il lui a donné une gifle "sur la joue de toute sa force" : ó láma ná báí.*

Ancien égyptien		<i>nww</i> , "eaux primordiales" desquelles proviennent les dieux créateurs ; "fluide-ether" incréé, mais d'où tout est sorti : les dieux et toutes leurs créatures (<i>WB.</i> , II, 214, 18 – 215, 12) ; graphie ancienne également : <i>nww</i> . Le mot existe dans <i>les Textes des Pyramides</i> (2350 av. notre ère)
Démotique		<i>nwn</i> , "eau primordiale" (+ <i>nñn</i>) (<i>E.</i> , 211)
Copte	<i>ⲛⲟⲩⲛ</i>	(SBO), <i>noun</i> , "abîme", "abysses", "profondeurs"
Grec	<i>νοός</i>	<i>nóos</i> , contracté en <i>voūs</i> , <i>noūs</i> , "intelligence, esprit". Chez Anaxagore (Frag. 12) et chez Platon (<i>Timée</i> , 48 a), <i>noūs</i> est l'intelligence suprême.

Expliquons.

En grec, le mot *nóos*, contracté en *noūs* (génitif *noū*, datif *nō*, accusatif *nōn*, etc.), est un nom d'action à vocalisme *o*, mais sans étymologie établie.

Le mot grec peut bien provenir de l'égyptien *noun*, *nouou*, Entité Primordiale d'où est sorti de lui-même le Dmiurge, soit l'Intelligence suprême (**Râ**, **Atoum**, etc.). La Métaphysique égyptienne permet de mieux comprendre pourquoi **Anaxagore de Clazomènes** et **Platon d'Athènes** ont fait de *nous* l'Intelligence suprême.

Au plan linguistique propre, l'égyptien peut expliquer le radical grec : *noun*, *nouou* > *nó-os*, *no-ūs*, *no-ū*, *nō-n*.

N'oublions pas qu'**Anaxagore** (vers 500 – vers 428 av. notre ère) et **Platon** (428/427 – 348/347 av. notre ère) ont accompli, l'un et l'autre, le voyage d'étude dans la Vallée du Nil.

Ancien égyptien		<i>db3r</i> , <i>dbir</i> , “chasse d’une divinité” <i>WB.</i> , V, 349), en néo-égyptien (environ de 1573 à 715 av. notre ère)
Copte	ⲧⲁⲃⲓⲣ	(SB), <i>tabir</i> , “sanctuaire” (<i>d>t</i>)
Grec	δαβιρ	<i>dabir</i> (LXX)

Dans *LXX* (I Rois 6 : 5) nous lisons : “*Il adossa au mur du temple une annexe autour du Hékal et du Debir*” : κυκλόθεν τῷ ναῶ καὶ τῷ δαβιρ.

Le grec présente pour l'habitation du dieu : ναός, *naós*, “temple” en tant que construction, et ἱερός, *hierós*, “sanctuaire”. Le grec moderne présente ἱερός, *hierós*, “sacré”, et ναός, *naós*, “temple, église”.

Le grec a emprunté *dabir* à l'égyptien pour signifier l'endroit sacré du temple abritant la statue du dieu.

L'hébreu *hēkāl*, “palais”, “temple”, est un emprunt fait à l'accadien *ēkal*, qui vient lui-même du sumérien *é-gal*, “grande maison” (le mot est assez répandu : arabe *hīkal*). L'hébreu *dēbīr*, “sanctuaire”, est un emprunt à l'égyptien.

Ancien égyptien		<i>rmt</i> , “homme”, graphie ancienne (<i>WB.</i> , II, 421,9 424,13) ; au Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère), la forme <i>rmt.t</i> , “humanité”, “gens”, est collective.
Démotique		<i>rmt</i> , “homme” (E., 247) <i>rmt.t</i> , “femme” (E., 248), forme disparue en copte.
Copte	ⲣⲱⲙⲉ ⲣⲱⲙⲓ ⲗⲱⲙⲉ	(S), <i>rōmē</i> , “homme, être humain”, “mari” (B), <i>rōmi</i> (F), <i>lōmi</i>
Grec	πίρωμις	<i>pirōmis</i> , “l’homme” par excellence (Hérodote , II, 143-144).

Hérodote écrit en effet : “*Pirōmis*, traduit en langue grecque, signifie “homme de bien” : πίρωμις δέ ἐστι κατ’ Ἑλλάδα γλῶσσαν καλὸς καγαθός.

En grec, le mot est déterminé par l’article défini égyptien *p3*, *pa*, qui devient *pi* en grec (*pi-rōmis*) ; le -s hellénise le mot égyptien (*pi-rōmi-s*, *pirōmis*).

En Mbochi (langue bantou du Congo) *o-lómi* signifie : “mari” (exactement comme en copte), “mâle”.

L’expression grecque *kalòs kagathòs* (“beau et bon”) renferme une valeur sociale : elle exprime l’idéal du citoyen qui doit être courageux, noble, utile, bon et beau (au sens moral), bref l’idéal de l’homme de bien.

Les anciens Égyptiens, responsables de la civilisation pharaonique, se considéraient eux-mêmes comme des “Hommes par excellence”, d’après leurs propres commentaires accompagnant les bas-reliefs représentant les principales races humaines connues d’eux.

Ancien égyptien		<i>sb3, seba</i> , “instruire, éduquer” (<i>WB.</i> , IV, 83, 18 – 84, 14) : Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère).
		<i>sb3w, sebaou</i> , “maître, éducateur” (<i>WB.</i> , IV, 85, I-5) : Ancien Empire
		<i>sb3y, sebaï</i> , “maître, éducateur” (<i>WB.</i> , IV, 85, I-5) : Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère)
		<i>sb3w.t, sebaout.t</i> , “enseignement” : moyen égyptien ou égyptien classique (environ 2240-1990 av. notre ère)
		<i>sb3y.t, sebaï.t</i> , “punition” (d’un élève) : néo-égyptien (environ 1573-715 av. notre ère) : <i>WB.</i> , 11, 85, 10 – 86, 12)
		<i>sb3, seba</i> , “apprendre” (<i>WB.</i> , IV, 84, 15, 15) : période gréco-romaine (330-30 av. notre ère)
Démotique		<i>sb3.t, seba.t</i> , “enseignement” (<i>E.</i> , 421) : 715 av. – 470 de notre ère
Copte	ⲥⲁⲟ ⲥⲁ.ⲃⲟ ⲥⲁⲱ ⲥⲁ.ⲃⲉ ⲥⲁ.ⲃⲙ ⲥⲁⲟⲩⲩ ⲥⲉⲃ	(S), <i>shō</i>, “apprendre”, “enseigner” (B), <i>sabō</i> (SB), <i>shō</i>, “enseignement, éducation”, “intelligence” (SB), <i>sabč</i>, “sage, intelligent”, “rusé” (adjectif) (SB), <i>sabč</i>, “sage” (nom) : un sage (SB), <i>shōyi</i>, “disciple”, “apprenti” (B), <i>sčb</i>, “intelligent, rusé”. Les premières manifestations écrites du copte datent déjà du III^e siècle av. notre ère.
Grec	σοφός τὸ σοφόν σοφία	<i>sophós</i>, “qui sait, qui maîtrise un art ou une technique” (poètes, musiciens, artistes, artisans, etc.), mais aussi “instruit, intelligent” <i>tò sophón</i>, “la science, la sagesse” <i>sophía</i>, “habilité à faire”

	σοφώω	(<i>Iliade</i> , 15,412) <i>sophōō</i> , “instruire” (LXX
Grec moderne	σοφία	<i>sophía</i> , “savoir”, “sagesse”

En grec, le mot φιλοσοφία, *philosophía*, c’est-à-dire “goût pour la sagesse, la science” est un composé de dépendance progressif : φιλό *philó-* “qui aime τὸ σοφόν *tò sophón*, la science, la sagesse”.

Or, dans ces deux parties (*philó* - et *sophón*) le mot *philosophía* n’est pas natif, indigène, autochtone. En effet, ni *philó-* ni *sophós* n’ont d’étymologies en grec, en indo-européen.

Précisément, à propos de σοφός, *sophós*, Pierre CHANTRAINE écrit : “*Pas d’étymologie*” (P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Editions Klincksieck, 1984, p. 1031. C’est nous qui soulignons).

Le mot σοφία, *sophía*, est un dérivé de σοφός, *sophós*, en ionien σοφίη, *sophiē*.

Les Grecs sont passés d’une connaissance pratique (maîtrise d’un art, d’une technique) à une connaissance en général, à une connaissance philosophique, mais le mot σοφός, *sophós* avec tous ses dérivés (*sophón*, *sophía*, *philosophía*, *sophistēs*, *sophōō*, etc., etc.) n’est pas un mot originellement grec, encore moins indo-européen (sanskrit : *medhā*, “sagesse” ; gotique : *snutrs*, “sage”).

Toutes ces explications sont admises par les spécialistes en la matière.

Mais on peut sortir de cette attitude négative, et proposer une étymologie acceptable au plan strict de la science.

Nous proposons donc ici, pour la première fois, que le mot grec *sophós* dérive de l’égyptien *sbō* (*sb3*, *seba*), au moins pour trois arguments qui nous paraissent corrects : argument linguistique, argument culturel et argument chronologique.

1. Argument linguistique

C'est l'argument le plus important. Le **b** égyptien est quelquefois rendu en grec par un **ph** (f) :

ancien égyptien : *Nbt ḥwt*, “Maîtresse de Maison”

démotique : *Nbt ḥt*

copte : *Nebtho*

grec : Νέφθυς, *Nephtys*, déesse sœur d'Isis (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 366, c ou § 38

ancien égyptien : *w3ḥ-ib R^c*, *Ouah-ib Râ*, “Clément est Râ”, le roi **Apriès** de la 26^e dynastie

grec : Οὐαφρις, *Ouaphris* (**Manéthon**), Ἀπρίης, *Apriès* (**Hérodote**, II, 161).

La relation **b** : **p** : **f** est constante et régulière entre l'égyptien et le grec : *ipip* nom du 3^e mois de la saison *shemou* en égyptien ancien ; *ēbēb* ; *ēpēp*, 11^e mois de l'année copte ; grec Ἐπιφί, *Epiphi* ; ḥ -*Sfn*, “Maison de Snefrou”, nom de localité ; copte *Shbōn* ; grec Ἀσφυνίς, *Asphynis* (*Asftin* en arabe égyptien), localité en Haute-Égypte, entre Gebelein et Esna, à 46 km au sud de Louxor.

Linguistiquement, il est acceptable d'affirmer que *soph-os*, *soph-ia*, *soph-ón*, *soph-óō* grec (où n'existe pas d'étymologie) vient de l'égyptien ancien *sb3*, *seba*, *sbō* : *s-b* / *s-ph* (f) ; le reste c'est la terminaison qui hellénise le mot (-*os*, -*ia*, -*on*, -*oō*).

D'autre part, l'équation sémantique entre le grec et l'égyptien est également explicable : on **enseigne** la maîtrise d'un art, d'une technique, d'une science ; l'enseigné a appris : il devient apprenti ou disciple ; la maîtrise lui confrère un certain comportement, une certaine attitude intellectuelle et morale, une certaine sagesse ; l'enseigné devient un sage. Ainsi, de la connaissance pratique particulière on aboutit à la connaissance en général, à l'intelligence des hommes et des choses grâce à l'éducation reçue.

Or, dans toutes les sociétés humaines (et même animales), les générations âgées procèdent à l'éducation des générations montantes (au sein de la cellule familiale, du clan, de la tribu, du village, de l'école) : l'institution "école" existe dans l'Égypte pharaonique dès l'Ancien Empire.

Précisément, en matière de science (géométrie, astronomie, mathématiques, médecine, écriture, droit, théologie, etc.) la Grèce a beaucoup reçu de la vieille Égypte pharaonique. Les Grecs instruits et éduqués en Égypte ont tout naturellement emprunté le mot égyptien pour "enseignement, éducation, instruction".

En fait, le grec a eu raison d'emprunter à l'Égypte, parce que *delknūmi*, "enseigner", veut dire étymologiquement "montrer, démontrer, indiquer" (racine "montrer") ; *dēlōō*, "enseigner", veut dire originellement "rendre bien en vue, visible, évident" ; *paideuō*, "enseigner", exprime plutôt la notion de "petit", "enfance" ; *didaskō*, "enseigner", se repose sur un thème indo-européen qui veut dire primitivement "qui fait des miracles" (sanskrit : *dāmsas-*, *dasrá-*) ; *manthānō*, "apprendre", mais c'est anciennement apprendre par expérience (*máthos*, "usage").

Le mot égyptien *sbō*, *sabō*, *sabē*, *seba*, *sabō sēb*., d'où serait dérivé le grec *sophós* (*s-b* / *s-f* (*ph*)), est un mot négro-africain, attesté par exemple en maninka (Guinée, Kankan, Mali) : *sèbé*, *s`obé*, "chose importante, sérieuse, grave" apprise auprès d'un maître, d'un initié. L'éducation initiatique est chose importante et grave en effet.

Entre l'égyptien ancien et le maninka, ces concordances phonétiques, lexicales et sémantiques frappent :

Égyptien ancien		Maninka (Guinée, Kankan, Mali)
 * 	<i>sb3</i> , <i>seba</i> , "enseigner"	<i>sèbé</i> , <i>s`obé</i> "chose importante" (éducation, initiation)
	<i>sm</i> , "prêtre" (prier, bénir, glorifier, saluer)	<i>sémá</i> , prêtre chargé de la surveillance rituelle des circoncis ; Fang : <i>sôme</i> , "bénir, saluer, honorer" Kikongo : <i>sèmà</i> Mbochi : <i>i- sèmè</i>

	<i>di</i> , “donner” Copte : <i>ti</i>	<i>di</i> , “donner”
	<i>iw</i> , “aller” <i>iw m htp</i> , “venir en (m) paix (<i>htp</i>)”	<i>wá</i> , “venir”
	<i>nw</i> , “voir, regarder”	<i>nyá</i> , “œil ; regard”

2. Argument culturel

Homère (vers 850 av. notre ère), considéré par **Hérodote** comme un Grec d'Asie, a laissé *l'Illiade* et *l'Odyssée*, poèmes qui ont exercé dans l'Antiquité gréco-romaine une profonde influence sur les philosophes, les écrivains et l'éducation.

Or, cet **Homère** est le premier Grec qui a vanté la science, les connaissances des praticiens d'Égypte : “*pays de médecins les plus savants du monde*” (*Odyssée*, IV, 227-231 ; trad. Victor BÉRARD).

Solon, homme d'État athénien, un des Sept Sages (οἱ ἑπτὰ σοφοί) de la Grèce (vers 640-vers 558 av. notre ère) s'est rendu en Égypte, précisément à l'école de Saïs, pour apprendre (**Platon**, *Timée*, 21e, etc.).

Isocrate, orateur athénien (436-338 av. notre ère), affirme clairement que l'Égypte est le berceau de la philosophie (**Isocrate**, *Busiris*, XI, 22), c'est-à-dire de la “pratique” qui fixe les lois et cherche la nature des choses (*kai tōn physin tōn ontōn dzētēsai dynatai*).

Hécatée de Milet (vers 560-vers 480 av. notre ère), un des plus anciens et des plus vénérables historiens et géographes grecs, avait visité l'Égypte.

Hellanicos de Mitylène (vers 496-411 av. notre ère), un des plus anciens et des plus éminents historiens grecs, avait entendu les prêtres égyptiens prononcer *Hysiris* le nom d'*Osiris* (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, § 34). En égyptien ancien *Wsir*, copte *Ousire*, *Ousiri*.

Hérodote (vers 484 - vers 420 av. notre ère) a été en Égypte : à Memphis, Héliopolis, Thèbes (II,3). Des inscriptions d'une pyramide lui furent lues par un interprète du pays (II, 125).

La fondation de Naucratis, à partir de la dynastie saïte (664-525 av. notre ère), servait de cité d'accueil à l'intelligentsia hellène qui se rendait en Égypte pour étudier auprès des savants du pays.

Au moment de la conquête perse, les Achéménides profitèrent aussi de la science des Égyptiens. **Diodore de Sicile** (I,95) rapporte que **Darius I^{er}**, roi des Perses de 522 à 486 av. notre ère, avait étudié personnellement la théologie auprès des prêtres égyptiens. Des médecins égyptiens ont été à la cour achéménide.

Ce sont les Grecs eux-mêmes, qui, tout au long de leur histoire, se réclament de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie et de la médecine des Égyptiens. L'inverse n'existe pas. Les Égyptiens ont enseigné, instruit. Les Grecs ont reçu. **Platon** lui-même n'a pas moins bénéficié de la sagesse pharaonique. Dans tous les cas, il est remarquable que la sagesse babylonienne et la sagesse hébraïque soient restées en dehors du champ réflexif du philosophe athénien. **Platon** fait au contraire mention d'**Isis**, **Neith**, **Thot** (Theuth), etc. (Cf. Luc BRISSON, *Platon. Les mots et les mythes*, Paris, François Maspero, 1982, 238 p.)

Des mots de la langue égyptienne ont donc tout naturellement passé en grec, dans ces temps anciens. Combien de mots grecs compte-t-on dans la langue pharaonique ?

Jamblique, philosophe néoplatonicien, né à Chalcis (vers 250 – vers 330 de notre ère), tient pour la vérité même (αὐτὰ τ'ἀληθῆ, *autà t'alēthē*) le fait que des savants grecs ont appris en Égypte, et il serait honteux de ne pas faire appel à la sagesse égyptienne après tant de penseurs hellènes illustres (**Pythagore**, **Platon**, **Démocrite**, **Eudoxe** et bien d'autres) qui ont trouvé l'enseignement convenable dans les inscriptions sacrées des temples égyptiens :

οὐδέ γὰρ εἶη πρέπον Πυθαγόραν μὲν καὶ Πλάτωνα καὶ Δημόκριτον καὶ Εὐδοξον καὶ πολλοὺς ἄλλους τῶν παλαιῶν Ἑλλήνων τετυχηκέναι διδασκῆς τῆς προσηκούσης ὑπὸ τῶν καθ' ἑαυτοὺς γιγνομένων ἱερογραμμάτων
(**Jamblique**, *Les Mystères d'Égypte*, I, 1,10).

Pourquoi **Jamblique** fait-il appel à la sagesse égyptienne si elle n'avait aucun lien avec sa propre conscience d'intellectuel grec pourtant féru de **Platon** ?

Or ce lien culturel et historique entre la sagesse égyptienne et la pensée grecque, celle-ci étant initiée par celle-là, passait pour la vérité même aux yeux de **Jamblique** comme, avant lui, aux yeux d'**Hérodote**, de **Diodore de Sicile**, etc.

Aristagoras de Milet avait composé une histoire d'Égypte en deux livres, et écrit sur les pyramides : **Elie** (*Nat. Anim.*, XI, 10) nous dit que cet historien avait expliqué les marques qui devaient désigner le bœuf Apis ; ce qui suppose qu'il l'avait appris au préalable.

Hécatee d'Abdère, disciple de **Pyrrhon** (vers 365-vers 275 av. notre ère), avait écrit un traité *Sur la philosophie des Égyptiens* (Cf. **DIELS**, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, t. II, pp. 151-154).

Porphyre, philosophe platonicien, né à Tyr (234 - vers 305) rapporte que les Égyptiens regardaient le scarabée comme une image vivante du soleil (**Porphyre**, *De Abst.*, IV,9). C'est juste : *kheper* (hiéroglyphe du scarabée sacré) est une notion capitale de la philosophie égyptienne qui se rapporte en effet au soleil et au devenir.

Ainsi, d'**Homère** (vers 850 av. notre ère) à **Porphyre** et **Jamblique** (vers 250-vers 330 de notre ère), les savants grecs ont eu des liens reconnus et acceptés avec la Vallée du Nil. De tous les pays "barbares", l'Égypte est la principale tutrice de la Grèce ancienne, dans les domaines de la vie intellectuelle, scientifique, artistique, philosophique, spirituelle, religieuse, ésotérique. Et c'est l'historien **Diodore de Sicile** qui écrit ceci : "*Les Athéniens observent à Eleusis les mêmes rites que les Égyptiens ; car les Eumolpides dérivent des prêtres égyptiens, et les hérauts des Pastophores*" (**Diodore de Sicile**, I,29).

Les prêtres égyptiens étaient les plus religieux de tous les hommes, au dire d'**Hérodote** (II, 37 : les plus scrupuleusement religieux de tous les hommes, θεοσεβέες δὲ περισσῶς ἐόντες μάλιστα πάντων ἀνθρώπων).

Dès lors, tant de liens, à travers tant de siècles, et touchant tant de domaines, le courant de l'histoire étant exclusivement dans le sens de la Grèce vers la Vallée du Nil tutrice, dès lors, tant de liens ne peuvent pas faire paraître comme "étrange" l'emprunt de certains mots égyptiens par les Grecs, tel le mot *sophós*, comme le soutient par ailleurs le raisonnement proprement linguistique.

Passons maintenant à l'argument d'ordre chronologique, en complément aux deux arguments précédents, linguistique et culturel.

3. Argument chronologique

Dans l'Antiquité, l'Égypte était considérée comme le pays par excellence des "maîtres spirituels", selon l'expression de l'égyptologue français François DAUMAS (*Maîtres spirituels dans l'Égypte ancienne*, in "Hermès", 1967, pp. 10-35).

Ces "maîtres spirituels", ces "sages", ont beaucoup contribué, en réflexion et en pédagogie, pour donner aux Égyptiens leur profond amour de la vie (au sens très large et total du terme), leur magnifique sens du divin. Ils ont donné à l'Égypte une "sagesse" où s'exprimait un humanisme qui proposait à l'homme les voies d'une conduite sociale honnête, les moyens d'une éthique publique et les "recettes" efficaces de la réussite, enfin une vivante espérance face à l'Au-delà.

Israël était conscient que sa "sagesse" avait des antécédents en Égypte, pour pouvoir écrire : "*La sagesse de Salomon fût plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse de l'Égypte*" (I Rois 5 : 10).

Ceci prouve au contraire que les sages égyptiens étaient réputés, quoi qu'en pense Israël, qui prêcha contre l'Égypte entre 718 et 701 av. notre ère (*Isaïe* 19 : 11-15).

Les "sages" et "philosophes" grecs, nés des millénaires après les Égyptiens à la "sagesse", ont tout naturellement bénéficié de la "sagesse" pharaonique, dont voici les principaux "maîtres spirituels" :

- **Ancien Empire** (2780-2280 av. notre ère) : **Imhotep**, architecte, conseiller du roi **Djoser** de la III^e dynastie ; **Hordjedef**, second fils de **Chéops**, roi de la IV^e dynastie ; **Kagemni**, vizir de **Snefrou** de la IV^e dynastie ; **Ptahhotep**, vizir sous le règne de **Isesi** de la V^e dynastie. Tous ces "sages" ont laissé des écrits ("Enseignements", "Instructions") qui comptent parmi les premières œuvres sapientiales de l'humanité. L'homme d'aujourd'hui peut encore admirer une excellente connaissance de psychologie humaine dans ces anciens ouvrages égyptiens.

- **Moyen Empire** (2052-1778 av. notre ère) : un texte égyptien traduit par l'égyptologue allemand H. BRUNNER contient de manière très explicite la première définition du "sage", du "philosophe", au sens strict du mot, dans l'histoire culturelle et scientifique de l'humanité ; **Amenemhat** ou **Amménémès 1^{er}** (1991-1962) a laissé un "Enseignement" classique, destiné d'abord à son fils **Sésostris 1^{er}** (1971-1928 av. notre ère), associé au pouvoir par son père ;

- **Nouvel Empire** (1567 - 1085 av. notre ère) : **Ani** dont la "Sagesse" est constituée de "maximes", sentences, préceptes, exhortations à l'usage d'un "honnête homme" (*s3i, saï* en égyptien pharaonique) ; **Amenemope** dont la "sagesse" comprend 30 chapitres ("demeures"), avec organisation métrique.

Il existe aussi une littérature sapientiale en démotique (*Papyrus Insinger* d'époque romaine ; "Sagesse" de **Ankhsheshonq**, 1^{er} siècle de notre ère).

Pour ce qui est de la Grèce, on ne compte, au VI^e siècle av. notre ère, que *sept Sages* : les plus célèbres sont **Thalès de Milet** et **Solon d'Athènes**, l'un et l'autre ont étudié en Égypte, sous la direction des prêtres (sages, philosophes, savants égyptiens).

Et même *Le Livre de la Sagesse* a été rédigé en grec par un Juif d'Alexandrie, donc en Égypte, vers 50 av. notre ère : l'auteur introduit une idée qui n'est pas hébraïque, à savoir l'immortalité de l'âme, conception élaborée pour la première fois par les Égyptiens (**Hérodote**, II, 123).

IX. Religion - Spiritualité

Ancien égyptien		<i>Imn</i> , le dieu Amon (<i>Textes des Pyramides</i> : 2350 av. notre ère)
Copte	ⲁⲙⲟⲩⲛ	(SB), le dieu " <i>Amoun</i> "
Grec	Ἄμμυν	<i>Amotn</i> (Hérodote, Plutarque, etc.)

Amoun ou **Amon**, le dieu unique de Thèbes, devint, avec la XVIII^e dynastie, le dieu suprême de l'Égypte. Son culte à Karnak (Haut-Égypte) dura plus de 2000 ans.

Hérodote (II,42) : "*En effet les Égyptiens appellent Zeus Amoun*" : Ἀμοῦν γὰρ Αἰγύπτιοι καλέουσι τὸν Δία.

C'est à partir de 500 av. notre ère que la divinité pharaonique fut assimilée à **Zeus** par les Grecs, et à **Jupiter** à l'époque romaine.

La construction du premier temple d'Amon à Aghurni, tout près de la ville actuelle de Siwa (Siouah), dans le désert occidental d'Égypte, remonte à l'époque de la XXVI^e dynastie (VII^e - VI^e siècle av. notre ère). **Alexandre le Grand** a consulté l'oracle d'Amon à Siwa en 331 av. notre ère. Cet oracle continua d'être sollicité jusqu'au VI^e siècle de notre ère, ou même encore plus tard : la conversion de Siwa à l'Islam n'eut lieu qu'au début du VIII^e siècle, bien après toutes les autres contrées d'Égypte.

Plutarque (*Isis et Osiris*, 354 c ou § 9 : "*De plus, au dire de quelques-uns, le nom de Zeus chez les Égyptiens est Amoun* (mot que nous autres Grecs avons altéré en le prononçant **Ammon**)" : Ἐτι δὲ τῶν πολλῶν νομιζόντων ἴδιον παρ' Αἰγυπτίοις ὄνομα τοῦ Διὸς εἶναι τὸν Ἀμοῦν (ὃ παράγοντες ἡμεῖς Ἀμμωνα λέγομεν).

Dieu Un - Unique, le père des pères, la mère des mères, *Amon l'Invisible*, amène à la lumière les forces latentes des choses cachées.

Amon est un nom propre africain, encore porté aujourd'hui en Côte d'Ivoire par exemple.

Ancien égyptien		<i>Wsir</i> , le dieu Osiris (<i>Textes des Pyramides</i> : 2350 av. notre ère)
Démotique		<i>Wsir</i> , “ Osiris ” (E., 100)
Copte	ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ (o)	<i>Ousirē</i> , “ Osiris ” <i>Ousiri</i>
Grec	Ὀσίρις Ἰσίρις	<i>Osiris</i> , dieu d’Égypte <i>Ysiris</i> (<i>Plutarque, Isis et Osiris</i> , 354a)

Plutarque (vers 50 - vers 125 de notre ère) a voyagé en Égypte. Il a transmis le *mythe d’Osiris* au monde gréco-latin vers 100 de notre ère. D’innombrables invocations ou allusions mythologiques dans les *Textes des Pyramides* relatives à la légende d’**Osiris** ne contredisent pas le récit global de **Plutarque** : *Pyr.* 163, 173, 175, 1007, 584, 1630, 632, 1636, 318, 825, 828, etc.

Osiris était particulièrement adoré a Abydos, en Haute Égypte, et à Busiris, en Basse Égypte (*Pr-Wsir* = Βούσιρς = *Bousiris*, *Busiris* = “Maison d’Osiris”).

Garant de la résurrection humaine avant **Jésus-Christ** (né en 7 ou 6 avant notre ère, mort en 30), **Osiris** avait des sanctuaires sur toutes les rives méditerranéennes. *L’Osireion de Pergame*, ancienne ville de Mysie (nord-ouest de l’Asie Mineure), capitale du royaume des Attalides, centre actif et intellectuel de la civilisation hellénistique, et *l’Osireion de Szombathely*, en Hongrie occidentale, étaient célèbres à juste titre.

Osere (**Osséré** / **Ossété**) est encore un nom propre chez les Mbochi, Kouyou et Makoua du Congo.

Ancien égyptien		<i>Is.t</i> , la déesse Isis (<i>Textes des Pyramides</i>) ; autres graphies : <i>3s.t</i> , <i>Iws.t</i>
Démotique		<i>Is.t</i> , “ Isis ” (E., 43)
Copte	Ⲭⲥⲉ Ⲭⲥⲓ	(SO), <i>Esē</i> , “ Isis ” (B), <i>Esi</i>
Grec	Ἰσίς	<i>Isis</i> , divinité égyptienne (accusatif Ἰσιν, <i>Isin</i>)

Le *i* grec correspond ici à *i* ou *e* égyptien : *Isis* / *Is.t*, *Ese*, *Esi*, tandis que le -s final grecise le nom égyptien. Le radical est bien *Is-*, qui est le mot même

égyptien sans le *-t*, marque grammaticale du féminin qui n'était plus prononcé dès la XVII^e dynastie, et même bien avant.

Platon (*Lois*, II, 657 a-b) informe que les mélodies qui se sont conservées pendant si longtemps en Égypte étaient l'œuvre d'**Isis** (*tēs Isidos*).

En effet, **Isis** avait des associations de chœurs, comme d'autres grandes divinités égyptiennes : **Amon**, **Hathor** et **Osiris**.

Plutarque (dans *Isis et Osiris*) a tort de donner au mot égyptien une étymologie étrangère ('Ελληνικὸν γὰρ ἡ Ἰσίς ἐστι, 351f ou §2), cependant il a parfaitement raison d'écrire que les Égyptiens considéraient *Sirius* (étoile de la constellation du Grand Chien, la plus brillante du Ciel) comme l'étoile d'**Isis**, parce que cette étoile apporte de l'eau dans le Nil (τῶν τ' ἄστρον τὸν σεῖριον Ἰσιδος νομίζουσιν, ὑδραγωγὸν ὄντα, 366 a ou § 38).

En effet, dans l'Égypte pharaonique, l'étoile *Sothis* (*Sirius*), au moment des crues du Nil, était tenue pour une forme d'apparition d'**Isis**.

À l'époque ptolémaïque (330-30 av. notre ère), **Isis** est identifiée à des divinités exotiques, devenant **Isis-Tyché** ou **Isis-Fortuna**, déesse du Hasard et du Destin. Sa force d'amour est incarnée par **Isis-Aphrodite**. Elle garde le port d'Alexandrie en tant qu'**Isis-Pharia**, **Isis du Phare**, tenant un gouvernail ou une ancre marine (ancêtre lointaine des *Vierges-à-l'Ancre*, telle la *Vierge du Suquet*, sur les Hauts de Cannes). C'est ainsi qu'**Isis** est sacrée aux marins. La ville de *Paris* (quelle que soit l'étymologie de ce nom "Paris") symbolise dans ses armes une vénération envers la déesse égyptienne : "*De navigation en navigation, elle (Isis) retint l'attention des Nautes de Lutèce, si bien que la nacelle à la voile gonflée de la plus internationale des déesses de l'Antiquité, de l'épouse et de la mère exemplaire, subsiste encore de nos jours en un symbole millénaire dans les armes de la ville de Paris !*" (Christiane DESROCHES-NOBLECOURT, *La femme au temps des Pharaons*, Paris, Stock, 1986, pp. 39-40).

En 537 de notre ère, quand l'empereur **Justinien** fit fermer le temple d'**Isis** à Philae (île du Nil, en amont d'Assouan, centre culturel d'**Isis** du IV^e siècle avant notre ère au V^e siècle de notre ère), *Isis* avait été récupérée depuis longtemps déjà sous l'aspect de **Marie**, la mère de l'enfant Jésus : **Isis lactans** (allaitant l'enfant **Horus** en le tenant sur ses genoux).

Le culte d'Isis (les mystères isiaques) se répandit en effet dans tout le monde gréco-romain, de Philae à Alexandrie, de Pompéi à toute l'Europe du Sud : l'*Iseion* (*Iseum*) de Dion en Macédoine, l'*Acropole d'Amamthonte* à Chypre, l'*Iseion de Belo-Bolonia* dans la province de Cadix en Espagne, le temple isiaque d'Ampurias (Catalogne), Isis-Nymphe de Laodicée du Lycos en Turquie, etc., etc., font d'Isis vraiment une déesse universelle dans l'Antiquité gréco-romaine (Jean LECLANT, "Isis, déesse universelle et divinité locale, dans le monde gréco-romain", in *Bulletin de Correspondance Hellénique* (École française d'Athènes), Supplément XIV, 1986, pp. 341-353, avec 10 fig.).

Avec le grec -δωρος, *dōros* (dérivé de *didōmi*, "offrir", comme *dōron*, "cadeau"), second terme, le nom propre Ισίδωρος, *Isidōros*, "Isidore", signifie : "(celui) qu'Isis a donné", "(celui) qu'Isis a porté en don", c'est-à-dire le "Don d'Isis" (copte : Ιϣⲁⲗⲱⲣⲟⲥ, *Isiadōros*).

En mbochi (Congo) on a : *Ise*, nom propre, porté souvent par des "maîtres" aux forces spirituelles et occultes reconnues.

Ancien égyptien		<i>Hp</i> , le dieu "Apis", Bœuf sacré des Égyptiens (WB., III, 70, 1-4)
Copte	Ⲓⲁⲡⲉ Ⲓⲁⲡⲓ	(S), <i>Hapž</i> , le dieu "Apis" (B), <i>Hapi</i>
Grec	Ἄπις	<i>Apis</i> , le dieu égyptien (Hérodote, Elie, Strabon, Plutarque, etc.)

Le nom égyptien commence par une aspiration avec le *h*, mais le grec n'orthographie pas "Hapis".

Hérodote (II,153) : Ὁ δὲ Ἄπις κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν ἐστὶ Ἐπαφος, c'est-à-dire : "*Apis, en langue grecque, est Epaphos*". **Epaphos**, nom grec d'**Apis** d'après **Hérodote**, est le fils de **Zeus** et d'**Io** qu'elle a mis au monde au bord du Nil : voir **Eschyle**, poète tragique grec, né à Eleusis 525, mort en 456 av. notre ère, dans son œuvre qui exploite les mythes traditionnels, *Prométhée enchaîné*, 851. Taureau sacré, le dieu *Apis*, l'un des puissants symboles de la fertilité du pays, fut associé par **Ptolémée I^{er}**, né en Macédoine, roi d'Égypte de 305 à 283 av. notre ère, à **Pluton** et à **Apollon**, en tant que Σέραπις, *Sérapis*, c'est-à-dire "**Osiris Apis**", soit le Bœuf sacré défunt (*Wsir Hp*).

Sérapis ou *Sarapis*, dieu gréco-égyptien, dont le culte, institué à la fin du IV^e siècle av. notre ère, unissait ainsi les religions grecque et égyptienne. Son principal lieu de culte fut Canope, à l'Est d'Alexandrie, où existait un grand oracle. Le culte de *Sérapis* se répandit dans les royaumes hellénistiques et dans l'Empire romain.

Ancien égyptien		<i>Dḥwty, Djhouty</i> , le dieu Thot (Ancien Empire : 2780-2280 av. notre ère)
Démotique		<i>Dḥwty</i> , le dieu Thot (E., 652)
Copte	Ⲫⲟⲟⲩⲧ	(S), <i>Thōout</i> , “thot”, premier mois de l’année copte. Déjà en néo-égyptien (1573-715 av. notre ère), <i>dḥwty</i> est le nom d’une fête, par la suite le nom du mois de “ Thot ”.
Grec	Θεῦθ Θοῦθ Θῶθ	<i>Theúth</i> , Thot (Platon , <i>Phèdre</i> 274c) <i>Thoth</i> (époque gréco-romaine) <i>Thōth</i> (G. Syncelle)

Le moyen-égyptien (2052-1778 av. notre ère) ne distingue plus le *d* (*dj*) du *d* dans l’écriture. Le *d* devient *t* en copte où existent ces autres graphies : *thōout*, *thoot*, *thōth*, *thaut*.

Dieu-lune à forme d’ibis, **Thot** a plusieurs attributions et règne sur tout ce qui relève de la vie intellectuelle, scientifique et magique. Il est le patron des scribes et des magiciens. Sa bibliothèque d’Hermopolis était célèbre à juste titre. **Hippocrate de Cos** (vers 460 - vers 377 av. notre ère) a parfait ses connaissances en médecine sacrée et scientifique dans les temples égyptiens de **Thot**, pendant trois ans.

Les Grecs ont assimilé **Thot**, savant et sage, à *Hermès-trois fois-très grand* = *Hermes Trismegistos*, soit *Hermès Trismégiste*.

Les *Livres hermétiques* (par le *Corpus Hermeticum* savant qui remonte aux II^e et III^e siècles de notre ère) sont des écrits d’époque gréco-romaine attribués à l’inspiration du dieu **Hermès Trismégiste** qui n’est, en dernier ressort, que le dieu égyptien **Thot**.

Sur **Thot**, en tous ses aspects et en toutes ses fonctions, voir : Patrick BOYLAN, *Thoth. The Hermes of Egypt*, Chicago, Ares Publishers, 1987 ; 1^{ère} edit., Londres, 1922.

Ancien égyptien		<i>N.t</i> , la déesse <i>Neith</i> (<i>WB.</i> , II, 198,9)
Grec	Νηίθ	<i>Nēith</i> (Platon).

Hérodote appelle la déesse de Saïs **Athéna**, déesse grecque de la Pensée, des Arts, des Sciences et de l’Industrie (**Hérodote**, II, 169 ; II, 175).

En revanche, **Platon** conserve le nom indigène de la déesse égyptienne fondatrice de la ville de Saïs : en grec, c’est **Athéna**, mais en égyptien **Neith** (Αἰγυπτιστὶ μὲν τοὔνομα Νηίθ, Ἑλληνιστὶ δὲ, ὡς ὁ ἐκείνων λόγος, Ἀθηνᾶ. **Platon**, *Timée*, 21e).

Mère du soleil de qui tout procède, patronne des huiles d’onction, créatrice du tissage, protectrice du sommeil, déesse du combat, et aussi gardienne des morts, **Neith** connut une particulière faveur à partir de la XXVI^e dynastie (664 - 525 av. notre ère).

Le -t est conservé par **Platon** : *N.t* / *Neith*, comme **Plutarque** qui conserve le -t

du mot égyptien signifiant “mère” :  , *mw.t*, “mère” ; copte ⲙⲁⲁⲩⲧⲉ, *màâu* ; grec : Μοῦθ, *moûth* (**Plutarque**, *Isis et Osiris* 374 b ou § 36).

Etymologiquement, le théonyme *Athēnē* (*Athéna*, *Athana*) reste inexpliqué.

Hébreu : ’āsenat, **Asenath**, “Qui appartient à Neith”, une Égyptienne, fille de **Potiphera** (“Lui que Râ a donné”, en égyptien), prêtre d’On (*Iwnw* nom égyptien d’Héliopolis), épouse de **Joseph**, mère de **Manasseh** et d’**Ephraïm** (*Genèse* 41 : 45,50 ; 46 :20).

Ancien égyptien		<i>Hwt-Hr</i> , le nom de la déesse du Ciel désignée comme la “Demeure d’Horus”, <i>Textes des Pyramides</i> : c’est le sens du nom “ Hathor ” (2350 av. notre ère)
Copte	Ⲫⲁⲩⲱⲡ	(S), <i>Hathor</i> , le 3 ^e mois de l’année copte ; déjà <i>Hwt-hr</i> désignait à partir du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère) une fête, d’où le nom du mois copte.
	ⲁⲩⲱⲡ Ⲫⲁⲩⲱⲗ	(B), <i>Athōr</i> (aussi <i>Athyr</i> , <i>Athūr</i>) (F), <i>Hathōl</i> (-r / -l)
Grec	Ἄθϋρ	<i>Athūr</i> , <i>Athyr</i> , déesse égyptienne <i>Hathor</i> .

Plutarque a bien expliqué la composition et le contenu du nom de la déesse égyptienne **Hathor**, assimilée alors à **Isis** au moment de l’extension de la religion osirienne : les Égyptiens appellent **Isis** tantôt *Mère* (Μοῦθ), tantôt **Athyri**, et le second nom signifie “Habitation cosmique d’Horus” : ἡ δ’ Ἴσις ἔστιν ὅτε καὶ Μοῦθ καὶ πάλιν Ἄθυρι καὶ Μεθύερ προσαγορεύεται σημαίνουσι δὲ τῷ μὲν πρώτῳ τῶν ὀνομάτων μητέρα· τῷ δὲ δευτέρῳ οἶκον “Ωρου κόσμιον (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 374 b ou § 56).

Athyri est donc bien la déesse **Athōr**, **Hathōr**, dont le nom signifie effectivement : “Demeure d’Horus”, ou le Sein-des Espaces-célestes, en tant que séjour (maison, habitation, demeure) du dieu Horus. La déesse du ciel Hathor était désignée par le même nom, “Demeure d’Horus”.

Hathor, mère d’**Horus** (comme d’ailleurs **Isis**), avait beaucoup d’attributions : elle était régente et corps du ciel, âme vivante des arbres, nourrice de Pharaon, maîtresse des fêtes animées, bruyantes, déesse de l’amour, de la musique et de la beauté féminine, etc. Elle était aussi la maîtresse de la *région minière du Sinaï*.

Dans ce qui est aujourd’hui Israël, il y avait un temple égyptien consacré à **Hathor**, précisément à **Timna**, dont le *secteur minier* fut exploité par les Égyptiens, sous le Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère). Un fragment de bague ou de bracelet en faïence portant les cartouches de **Seti 1^{er}** (1312-1300 av. notre ère) y fut recueilli. Or le roi **Seti 1^{er}** affirma la puissance de l’Égypte en Palestine.

Un grand *chapiteau hathorique* datant de 470 - 460 av. notre ère environ (donc avant l’époque hellénistique) a été trouvé à *Néa Paphos*, dans l’île de *Chypre* (*Kypros*, “île du cuivre”) dont le sol fournit en effet des pyrites de cuivre et de fer.

Toujours dans l'île de Chypre, un autre grand chapiteau hathorique, en calcaire polychrome, a été trouvé en 1983, à Amathonte : le style a été jugé "chypro-grec archaïque". Cette œuvre qui est ainsi la version hellénisée d'un monument d'origine égyptienne daterait de 480 av. notre ère.

D'autres représentations hathoriques ont été exhumées à Chypre. Le développement de l'iconographie de la déesse **Hathor** à Chypre souligne sans doute le rôle d'**Hathor**, protectrice des gisements de métal.

Hathor, Neith, Thot, Apis, Isis, Osiris, Amon, etc., sont des déesses et des dieux égyptiens connus des Grecs (**Hérodote, Platon, Plutarque**, etc.).

Aucune divinité sumérienne n'est nommée par aucun auteur grec : **Enlil**, le roi des dieux sumériens, dieu du Ciel, de la Terre, de l'Air ; **Enki**, le grand dieu sumérien de l'eau ; **Utu**, le dieu sumérien du Soleil ; **Inanna**, déesse sumérienne de l'Amour et de la Procréation, de la Fertilité, déesse de la Planète Vénus, etc. La déesse de l'Amour des Babyloniens, **Ishtar (Ashtart, Astharot, Astarté, Istar, etc.)**, objet de cultes licencieux, est exclusive aux peuples sémitiques. Et le dieu national **Mardouk** ? La piété des gens d'Ougarit adorait **Baal**, la violente **Anat**, et surtout **El**, le dieu suprême, **Kuthar** le dieu forgeron et architecte, tous inconnus du monde grec. Et le dieu cananéen **Hadad** ? Bref, les divinités des Sumériens, Babyloniens, Assyriens, Hourrites, Araméens, etc. n'ont pratiquement pas eu de contact avec la spiritualité des Hellènes, ce qui n'est pas le cas avec le panthéon pharaonique.

Ancien égyptien		<i>ti.t</i> , "figure, image" (<i>Urk.</i> , IV, 84,17) : XVIII ^e dynastie (1580-1350 av. notre ère). Variante : <i>ti</i>
Démotique		<i>ty</i> , "figure, forme, signe" (E., 606)
Copte	ⲧⲟⲓ ⲑⲟⲓ	(S), <i>tōi</i> , "figure, signe, modèle" (B), <i>thōi</i>
Grec (mycénien)		<i>te-o, teo</i> , "dieu", "divinité"
Grec (crétois, chypriote)	θῐός	<i>thios, thi-os</i>
Grec (ionien, attique, etc.)	θεός	<i>theos, the-os</i>
Grec (béotien)	θῐός	<i>thios, thi-os</i>
Grec (laconien, sud-est du Péloponnèse)	σιός	<i>sios, si-os (t- / s-)</i>

Expliquons.

D'abord à l'intérieur du grec lui-même : le mot *theos* n'a pas d'étymologie connue.

A l'intérieur de l'indo-européen, un grand spécialiste fait le point et écrit : “*Le rapprochement (de theos) avec le latin deus, sanskrit deva-, est bien entendu impossible.*” Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Editions Klincksieck, 1983, p. 430).

Il est donc clair que le mot grec *theos* qui signifie “dieu” n'a pas d'étymologie ni en grec même ni dans le cadre général de l'indo-européen.

Le mot commun pour “dieu, déité” dans les langues sémitiques est : accadien *ilu*, hébreu *‘ēl*, arabe *‘ilah*, etc. Il est évident que le grec *theos* ne tient pas originellement du sémitique : il n'y a rien qui puisse rapprocher ces deux signes *‘ēl / theos*.

Nous pensons que l'on peut valablement rapprocher le *theos* (*thios, sios, teo*) grec de l'égyptien *ti, ty*.

Au plan sémantique, le mot *theos*, “dieu”, par opposition à “homme” (*anthropos*, au sens de latin *homō*, attesté une fois en mycénien *atorogo*), est un terme concret : les Grecs voyaient leurs dieux sous forme corporelle et non comme des esprits. Le mot égyptien *ti-, ty, ti*, désigne précisément une “figure”,

“image”. Il tient de la même racine que cet autre mot  , *tw.t*, qui signifie aussi : “image, figure”, et “statue” (le déterminatif signe D53 de la liste de Gardiner : momie déifiée debout). Une statue (vivante) est comme la *forme*, l'*image*, le *modèle*, le *signe*, l'*objet* qui ressemble le plus à quelque chose de transcendant, à un être supérieur, à dieu. Les dieux égyptiens ont tous des *formes corporelles*, des *images*. Dieux, hommes, femmes, avaient des statues en Égypte. Ces statues étaient des *statues vivantes*, des réalités transcendantes, objet de culte et de vénération.

En égyptien (copte), *to, thoi*, est un mot masculin et féminin (en ancien égyptien même, *ti.t* est féminin, mais *ti* masculin car cette dernière forme du mot ne comporte pas la marque grammaticale du féminin). En grec, il existe un féminin

de *theos* qui est *theá* (avec un pluriel quelque peu surprenant *théainai*) ; mais *theos* est masculin, “dieu”, et aussi féminin, “déesse”. L’attique dit usuellement *hē theós*, “déesse” ; on a aussi *ho theós*, “dieu”. Ainsi, *theos* est “dieu” ou “déesse”. Le féminin en mycénien est : *teija*, “déesse”.

Le mot *theos* est *oxyton*, c’est-à-dire qu’il a l’accent aigu (l’accent tonique) sur sa finale : *theós*, *the-ós* (mycénien *te-o*, *teo*). Evidemment, la finale *-os* change si le mot se décline (deuxième déclinaison). Le radical est donc bien *te*, *the-*, *thi-* (le *thêta* et le *tau*, *th* et *t*, apparaissent aussi en égyptien *ti.t*, *ty*, *toi*, *thoi*).

Au plan phonétique donc, *ti-* et *te-* correspondent, comme *thoi* et *theo-*.

Chronologiquement, le mot égyptien est antérieur. En effet, la XVIII^e dynastie se situe entre 1580 et 1350 av. notre ère (encore que le mot *tw.t* se rencontre à l’Ancien Empire, c’est-à-dire la racine même du mot égyptien). Au cours du XV^e siècle av. notre ère, l’Égypte commerce avec les Crétois (qui ont la forme *thi-ós*, *thiós* / égyptien *ti*, *ti.t*). Cette Égypte accueille les Mycéniens entre 1400 et 1340 av. notre ère, et le *linéaire B* est situé entre 1400 et 1200 av. notre ère. La forme mycénienne *te-o*, *teo* peut supposer antérieurement l’égyptien *ti-*, *ti.t*.

Ainsi, le mot grec *theós*, “dieu”, “déesse”, qui n’a pas d’étymologie connue pourrait désormais en avoir une qui est égyptienne, pharaonique.

X. Varia

Ancien égyptien		<i>twf</i> , “papyrus” (<i>WB.</i> , V, 359)
Démotique		<i>twf</i> , “papyrus” (<i>E.</i> , 676)
Copte	ⲭⲟⲟⲩⲣⲓ	(<i>S</i>), <i>djōōūf</i> , “papyrus”

Le mot égyptien a passé en hébreu : *sūf* (*samek* – *waw-pé*). Maximilian ELLENBOGEN ne mentionne pas cet emprunt de l’hébreu à l’égyptien dans son ouvrage *Foreign words in the Old Testament. Their Origin and Etymology* (Londres, Luzak & C°, 1962).

Ancien égyptien		<i>km3w</i> (pluriel), “joncs”, “papyrus” (<i>Cyperus papyrus</i>) (<i>WB.</i> , V, 37, 14-16)
Démotique		<i>km</i> , <i>km3</i> , <i>qema</i> , “joncs” (<i>E.</i> , 537)
Copte	ⲕⲁⲙⲓ ⲕⲙⲓ	(<i>S B</i>), <i>kam</i> , “jonc” (<i>S</i>), <i>kēm</i>

L’hébreu (comme d’ailleurs l’araméen) a emprunté le mot égyptien : *gōme*, “papyrus”, “jonc” (*guimel/ghimel* – *mem* – *alef*).

Dans l’Antiquité, l’Égypte était le seul centre producteur de “papyrus” pour tout le Proche-Orient, puis les pays grecs et l’Italie. Déjà au III^e millénaire av. notre ère, sinon bien avant, l’Égypte employait le “papyrus” en tant que support de l’écriture. L’Égypte a livré à la seule Grèce plus de 30 000 rouleaux de papyrus.

La Bible ne mentionne pas le “papyrus” en tant que matériel de support de l’écriture, mais en tant que matériel qui a servi à tisser la corbeille de Moïse abandonné dans le Nil (*Exode* 2 :3) et des canots de papyrus sont mentionnés dans *Isaïe* 18 :2 : “...toi qui dépêches des envoyés par mer, en canots de papyrus sur les eaux ! Dans *Job* 8 :11 : “*Le papyrus pousse-t-il hors des marais ? Privé d’eau, le jonc peut-t-il croître ?*”. Enfin, dans *Isaïe* 35 :7, les fourrés de papyrus sont un monde de paix et de bonheur : “*Les repaires où gîtaient les chacals deviendront des fourrés de roseaux et de papyrus...*”

Ancien égyptien		<i>šnd.t</i> , “acacia”, “plantation d’acacias” (<i>WB.</i> , IV, 521, 1-15) : Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère)
Démotique		<i>šn.t</i> , “acacia” (<i>E.</i> , 516)
Copte	ϣⲟⲛⲧⲉ ϣⲟⲛⲧⲓ	(S), <i>šontě</i> , <i>shontě</i> , “acacia sount” (B), <i>šonti</i> , <i>shonti</i>

Le mot égyptien pour acacia (*Acacia nilotica* L.), *šnd.-*, *šn.t*, *šonte*, *sonti* (*š* = *sh*), a été pris par l’hébreu *šittīm*, au pluriel ; l’hébreu pos-biblique *šittā* ; par l’arabe *šunt*, *šant*.

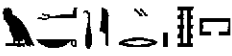
Ancien égyptien		<i>s3pt</i> , “feuille de lotus” (<i>WB.</i> , IV, 18,5) : en moyen-égyptien (2240-1990 av. notre ère) ; <i>srpt</i> en néo-égyptien (1573-715 av. notre ère)
Copte	ϥⲁⲣⲡⲟⲧ	(O), <i>sarpōt</i> , “lotus”
Hébreu		<i>sirpād</i> , “ortie”

Le copte maintient le *t* du féminin de l’ancien égyptien qui devient *d* en hébreu, et le reste des correspondances est bien net : *s-r-p* (*t*) / *s-r-p*(*t*) / *s-r-p*(*d*).

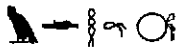
Ancien égyptien		<i>srn.t</i> (<i>WB.</i> , III, 463, 7-11), nom d’une boisson, une sorte de bière fabriquée à base de dattes ; masse de dattes (Moyen Empire : 2052-1778 av. notre ère)
Copte	ϥⲟⲣⲉⲙ ϥⲟⲣⲉⲙⲁ	(S) <i>sorm</i> , “lie” (B), <i>sorēm</i>
Hébreu		<i>šemer</i> , “levure”

Le sémitique traite souvent le *s* (une sifflante) comme un *š* (*sh*, *ch*, une chuintante) : copte : *sasimēn* (B), *simsim*, *semsēm*, “sésame” (*Sesamum orientale et indicum* L.) ; grec : *sēsamon*, *sásamon* ; latin : *sesamum* attesté depuis **Plaute** (254 - 184 av. notre ère) ; accadien : *šamaššammu*, *shamashshammu* ; hébreu : *šumšām*, *shumshān*, pl. *šumsemīn* ; araméen : *šumšēm-ā* ; arabe : *simsim*, *sāsim*, pl. *samāsin* (pas de chuintement). La plante est originaire des îles de la Sonde (îles d’Indonésie : Sumatra, Java, etc.).

La correspondance *s* : *š* (*sh*) peut donc être établie entre l'égyptien et l'hébreu. On peut aussi admettre une métathèse dans la partie finale du mot : *s-rm/ š-mr*. (voir aussi B.H. STRICKER, "Trois études de phonétique et de morphologie copte", in *Acta Orientalia*, XV, 1936-1937, pp. 1-20 ; notamment pages 5 et 16).

Ancien égyptien		<i>mkr</i> , "tour de forteresse" (<i>WB.</i> , 11, 164, 2-3) en néo-égyptien (1573-715 av. notre ère)
Démotique		<i>mkr</i> , "tour de forteresse" (<i>E.</i> , 183)
Copte	ⲙⲉⲓⲧⲟⲗ ⲙⲓⲁⲧⲟⲗ	(S), <i>mēgtol</i> , "tour", "forteresse" (B), <i>midjtol</i> , <i>midtol</i>

L'hébreu a emprunté le mot égyptien : *migdōl*, *midgāl*, "tour d'une forteresse, d'un château", "tour". *Migdol* est le nom d'une ou de plusieurs localités en Égypte. La frontière égypto-cananéenne était défendue par une série de forteresses à travers l'isthme de Suez, et Migdol était probablement le nom de l'une de ces forteresses. L'arabe a aussi emprunté le mot : *miğdal*, "château". *Magdolum* de la Période romaine se trouvait au Nord-Ouest de la péninsule du Sinaï.

Ancien égyptien	 	<i>mdh</i> , "ceinture" (<i>WB.</i> 11, 189, 11) à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère) <i>mdh</i> , "bandeau" (<i>WB.</i> 11, 190, 1) : au Moyen Empire (2052 - 1778 av. notre ère)
Démotique		<i>mdh</i> , "ceinture" (<i>E.</i> , 195)
Copte	ⲙⲟⲩⲁ ⲙⲁⲩⲁ	(S), <i>modjh</i> , "ceinture" (B), <i>madjh</i> , <i>madh</i>

On a en hébreu : *mezaḥ*, "ceinture", et en accadien *mezēḫu*, "ceinture".

La correspondance *z* : *d* (*dj*) qui ne vaut que pour les mots d'emprunt confirme que le sémitique (hébreu, accadien) a pris le mot à l'égyptien ; d'autre part, *h* : *ḥ*, *ḥ* est une correspondance non moins régulière (il s'agit de consonnes, toutes

des aspirées). Enfin, l'antériorité égyptienne est évidente, le mot apparaissant dès l'Ancien Empire.

Ancien égyptien		<i>hnyt</i> , "lance" (<i>Urk.</i> , IV, 729,1).
Hébreu		<i>ḥanit</i> , "lance" comme la lance égyptienne (à la fois pique et javeline)

En hébreu, on a : *kīdōn*, "javeline" ; *rōmah*, "pique". Le mot *ḥanit* est un emprunt fait à l'égyptien. Le guerrier portait la lance *ḥanit* au combat, au champ de bataille (I Samuel 22 :6 : "*Saül était à Gibéa, assis sous le tamaris du haut lieu, sa lance (ḥanit) à la main, et tous ses officiers se tenaient près de lui.*").

La lance *ḥanit* était plantée dans le sol pour signaler les quartiers généraux du roi (I Samuel 26 :7 : "*Ils (David et Abishai) trouvèrent Saül étendu et dormant dans le campement, sa lance (ḥanit) plantée en terre à son chevet, et Abner et l'armée étaient couchés autour de lui.*")

Le mot hébreu *ḥanit* n'a pas de connexions avec aucune autre langue sémitique : c'est un mot d'emprunt.

Ancien égyptien		<i>db.t</i> , "brique" dès l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère)
Démotique		<i>tb</i> , "brique" (E., 617)
Copte	ⲧⲱⲃⲉ ⲧⲱⲃⲓ	(S), <i>tōbē</i> , "brique" (B), <i>tōbi</i>

Il s'agit de la brique d'argile, crue, séchée au soleil (et que le copte appelle *tōbē nomē*), car la brique cuite, rouge, ne sera connue en Égypte qu'à partir de l'Époque romaine.

L'arabe a emprunté le mot sous la forme *tūba*, "une brique", collectif *tūb*, des "briques".

L'espagnol a emprunté le mot égyptien à travers l'arabe : *adobe*, “brique crue”. Le français *adobe* est espagnol, provençal, mais l'origine première est égyptienne, pharaonique, dès les *Textes des Pyramides*, dès l'Ancien Empire.

Ancien égyptien		3bw, “éléphant” (<i>Urk.</i> , IV, 893,15)
		3bw, “ivoire” (<i>Urk.</i> , IV, 724, 11)
Copte	ⲉⲃⲟⲩ	ēbū, “ivoire”, défense d'éléphant”, “éléphant”

Le latin a : *eb-ur*, *eb-oris* (*ebur*, *eboris*), “ivoire”. Le français *ivoire* vient du latin *ebur* : *b-r* / *v-r*. De l'adjectif latin *eburneus*, le français a tiré *éburnéen*, *éburné*, “qui a la couleur ou la consistance de l'ivoire”.

L'égyptien *abu*, *ēbū*, peut rendre compte du latin *ebur* (*ebu-r*, *eb-ur*) qui est certainement un emprunt. L'anglais est : *ivory*, “ivoire”.

La langue négro-africaine **birri** (bassin de la Mbomu, Barh el-Gazal) présente *nvòrò*, *n-vòrò*, “éléphant”.

Ancien égyptien		<i>mr</i> , la houe” (nom de l'héroglyphe de la houe : <i>WB.</i> , 11,98,11). On a aussi <i>mriw</i> , la “houe”. Ancien Empire.
Copte		(SAL), <i>ēmē</i> , “houe, binette”, “charrue” (B), <i>amē</i>

La chute du *r* de *mr* pharaonique en copte qui devient alors *ēmē*, *amē*, *amē*, est un phénomène qui se retrouve : *sr*, “bélier” (*Textes des Pyramides*), *sri* (XVIII^e dynastie), *sr* (démotique), et *ēsōō*, *esaū* (copte), pendant que d'autres langues négro-africaines maintiennent le *r* pharaonique : bisa : *sir*, “mouton, bélier” ; lebir : *sir*, toma : *sereee*, kwi : *siri*, koro : *isor*, etc. (toutes langues de l'Ouest atlantique). Autre exemple : pharaonique *dšr*, “flamand” (oiseau) copte : *ētēshi*, “flamand” en dialecte bohaïrique (*d-sh-r* / *t-sh*). Enfin, pharaonique : *krs.t*, “enterrement” ; démotique : *ks.t*, “enterrement” ; copte : *kaisē*, *kēsē*,

“enterrement, embaumement, cadavre, linceul”, en dialecte sahidique. (*k-r-s* / *k-s*).

Le mot égyptien *mr*, “houe”, a manifestement beaucoup voyagé :

Accadien : *marru*

Latin : *marra*

Français : *marre* (XII^e siècle)

Français : *marre* (patois dans l’Orléanais)

Français : *marro* (patois dans le Médoc) : la houe à fourche pour la vigne.

En Égypte, la *houe de bois* fut d’un usage courant en agriculture, des temps préhistoriques jusqu’à la Basse Époque.

La langue **kanembou** parlée sur les rives septentrionales du lac Tchad, présente : *bârɛ*, “agriculture”. Le champ sémantique n’est pas si éloigné avec *mr* égyptien : le travail de la terre se fait principalement avec la houe.

Phonétiquement, l’occlusive bilabiale sonore *b* a presque la même réalisation physiologique que *m*, une occlusive bilabiale nasale : *b-r* / *m-r*.

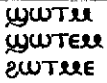
Nous avons une confirmation supplémentaire en **zarma** (Niger) : *bēri*, “piocher” (cultiver avec la houe).

Ainsi :

Égyptien ancien : *mr*, “houe”

Kanembou (Tchad) : *bârɛ*, “agriculture”

Zarma (Niger) : *bēri*, “piocher” (*b-r* / *m-r*).

Ancien égyptien		<i>h̄tm</i> , “sceller”, “fermer” (<i>WB.</i> , 111, 350, 14 bis – 352,3) le mot existe dans les <i>Textes des Pyramides</i> , donc à l’Ancien Empire : 2350 av. notre ère. Le nom <i>h̄tm</i> , “sceau” (<i>Urk.</i> , 1,128,3).
Démotique		<i>h̄tm</i> , “fermer” (E., 372)
Copte		(S), <i>shōtm</i> , “fermer” (<i>h̄</i> : <i>sh</i>) (B), <i>shōtēm</i> (A), <i>hōtmē</i>

Le mot égyptien a passé en hébreu : *ḥātam*, *yihṭōm*, “sceller, compléter, signer”.

L’arabe a également emprunté le mot égyptien qui est attesté dès l’Ancien Empire : *ḥatam*, *yaḥṭim*, “sceller, cacheter, munir d’un sceau, d’un cachet”, et aussi “clore, achever, terminer”.

Le mot *ḥtm* n’a pas été pris par l’accadien où le signe pour “sceau, cachet” est : *kunukku*, (*kanāku* : “sceller”, “cacheter”).

D’autres langues sémitiques ont tout naturellement emprunté à l’égyptien : le phénicien *ḥtm*, “sceller” (aussi le syriaque, l’éthiopien, le mandéen, mais pas l’accadien : ce qui est assez significatif).

Démotique (égyptien)		<i>Wynn</i> , “Grec” (= Ionien) (E., 80)
Copte	ⲟⲩⲱⲉⲓⲛⲓⲛ	(S), <i>Ouēēiēnin</i> , <i>Wēēiēnin</i> ,
	ⲟⲩⲱⲓⲛⲓⲛ	“Grec” (Ionien) (B), <i>Ouēinin</i> , <i>Wēinin</i>
Hébreu		<i>Yāwān</i> , “Grec” ; <i>yewānī</i> , “grec” (adjectif)
Accadien		<i>Yamanu</i> , <i>Yawanu</i>
Vieux-perse		<i>Yauna</i>

Les **Ioniens** (Ἴωνες, Ἰάωνες; mycénien : *iawone*) étaient une des quatre grandes tribus des **Hellènes**. L’*Ionie*, partie centrale de la région côtière de l’Asie Mineure, était peuplée de Grecs venus de la Grèce d’Europe. Les villes principales de l’Ionie furent *Ephèse*, *Milet*, *Priène*, *Colophon*, *Phocée*, *Clazomènes*, (*Samos*, *Teôs*, étaient aussi des colonies ioniennes). Les **Ioniens** furent parmi les premiers envahisseurs du territoire grec, au début du II^e millénaire, et, chassés par les **Doriens**, ils s’installèrent en Asie Mineure. La civilisation ionienne a connu sa plus brillante période aux VII^e - VI^e siècles av. notre ère. Les **Achéens** constituent la plus ancienne famille ethnique grecque. Ils sont originaires de la Thessalie, au sud de l’Olympe, sur la mer Egée. Chez Homère, ce terme “Achéens” désigne l’ensemble des Grecs. Les **Achéens** fondèrent une civilisation brillante, qui avait comme centres *Mycènes* (dans le Péloponnèse) et *Tirynthe* (en Argolide), et qui fut détruite par les **Doriens** vers 1200 av. notre ère. Les **Doriens** envahirent la Grèce à la fin du II^e millénaire av. notre ère : la Thessalie, le Péloponnèse, la Crète, les Cyclades, et colonisèrent le sud-ouest de l’Asie Mineure.

Le mot au pluriel "Έλληνες, **Héllēnes**, désigne : (a) – une peuplade thessalienne (*Iliade*, 11, 684) ; (b) – les Grecs, les Hellènes, par opposition aux Barbares (Perses, Romains, bref tous les peuples restés en dehors de la civilisation grecque) ; (c) – Les païens par opposition aux Juifs (*LXX*).

CONCLUSION GÉNÉRALE

Des contacts de l'Égypte ancienne avec les "étrangers", les égyptologues historiens ne retiennent inlassablement, par une sorte de réflexe séculaire, que les timides infiltrations asiatiques dans le Delta, l'épisode des Hyksos, les "Peuples de la Mer", les dynasties dites "libyennes", la conquête des Napatéens (de Kouch), celle des Assyriens, la double occupation des Perses, la période gréco-romaine, etc...

Ces "moments" historiques font partie, cela est évident, de la vie nationale du peuple égyptien comme, de nos jours et dans les temps modernes, font corps avec l'histoire africaine générale, les "Découvertes" du XV^e siècle, la "Traite atlantique", les "Grandes Explorations" du XIX^e siècle, l'"Ère coloniale", la "Décolonisation".

Mais quel peuple dans l'histoire de l'humanité n'a pas "subi", n'a pas été colonisé ? Rome fut mise à sac plusieurs fois, du III^e au VI^e siècle de notre ère par les "barbares", c'est-à-dire les peuples germaniques; Goths (Wisigoths, Ostrogoths), Vandales, Burgondes, Suèves, Avars, Francs, Hérules, Lombards. La Gaule a été conquise par César de 58 à 51 avant notre ère ; elle subira les premières invasions germaniques au III^e siècle de notre ère et connaîtra la domination des Francs au VI^e siècle de notre ère. Vainqueur des empereurs d'Orient et d'Occident, Attila, roi des Huns (434 - 453), ravagea les cités de la Gaule (sauf Lutèce) et pilla l'Italie en 452.

Toutefois, dans le cas de l'Égypte pharaonique, il n'y a jamais eu de "civilisation égypto-asiatique", "égypto-assyrienne", "égypto-perse", dans la Vallée du Nil égypto-nubienne, comme la "civilisation gallo-romaine" en Gaule conquise. C'est dire que l'Égypte pharaonique, riche de sa très longue histoire, plus de trois millénaires, n'a subi la loi culturelle d'aucun peuple dans l'Antiquité. Tous les "conquérants" se sont tous, sans exception, incorporés dans le moule culturel indigène, autochtone, façonné par les Pharaons et le peuple égyptien de la fertile Vallée du Nil. C'est dire aussi l'ascendant culturel et spirituel de l'Égypte antique, la puissance de ses constructions, l'éclat incomparable de ses œuvres d'art, ses immenses trésors de sagesse.

Ainsi, l'Égypte a tout naturellement beaucoup apporté à ces peuples "étrangers" au plan décisif de la culture, des sciences, de la spiritualité, de la philosophie. Par exemple, le papyrus égyptien a été le papier de toute l'Antiquité méditerranéenne et non l'argile sumérienne ou assyro-babylonienne. L'écriture proto-sinaïtique dérive des hiéroglyphes égyptiens, origine lointaine de ce fait des écritures phéniciennes (grecques, latines, écritures actuelles de toute l'Europe), hébraïques, araméennes, sémitiques méridionales (sabéenne, amharique). **Diodore de Sicile** (1,95) est formel : **Darius 1er**, roi des Perses, mort en 486 avant notre ère, a étudié la théologie égyptienne auprès des prêtres égyptiens à l'École de Saïs dans le Delta.

Ce sont les Grecs eux-mêmes, de **Thalès** à **Aristote**, qui se réclament des Égyptiens pour les mathématiques (la géométrie), l'astronomie, la conception de l'immortalité de l'âme humaine, le droit, les institutions politiques, la médecine, la théologie, les arts plastiques (la sculpture), la sagesse, la philosophie, les jeux de société, etc... Les Grecs (d'Asie et d'Europe) n'ont réellement déployé tout leur génie scientifique et philosophique qu'à la suite de l'éducation de leur intelligentsia dans la Vallée du Nil. **Thalès**, **Solon**, **Pythagore**, **Xénophane**, **Anaxagore**, **Démocrite**, **Empédocle**, **Hérodote**, **Hippocrate**, **Eudoxe de Cnide**, **Platon**, **Aristote**, **Plutarque**, etc... ont été dans la Vallée du Nil pour apprendre, étudier, recevoir l'initiation aux "mystères de l'univers". Les écoles de Saïs, Memphis, Héliopolis, Thèbes, etc... où existaient d'importants collèges de sages et de savants prêtres égyptiens, ont tour à tour accueilli ces étudiants grecs si avides et si curieux pour les choses de l'esprit. L'enthousiasme des Grecs pour les savoirs de la Vallée du Nil s'était même transformé en légende nécessaire : ceux des savants grecs qui n'étaient pas dans la Vallée du Nil se croyaient obligés de s'attribuer quelque séjour studieux au pays des Pharaons. C'est dire la force de l'attrait de l'Égypte pour les intellectuels grecs, dès l'expansion des Hellènes en Méditerranée.

Le problème de la langue, de la communication, avait été résolu par le roi **Psammétique I** (664-610 avant notre ère) qui recruta pour son armée des mercenaires grecs et cariens. En effet, ce Pharaon avait confié aux Ioniens et aux Cariens habitant "du côté de la mer, un peu au-dessous de la ville de Boubastis", de jeunes Égyptiens pour être instruits dans la langue grecque : "Et c'est de ces jeunes gens, qui apprirent la langue, que descendent les interprètes existant aujourd'hui en Égypte" (**Hérodote**, II, 154).

Plus tard, le roi **Amasis** (570-526 avant notre ère) fera quitter les Ioniens et les Cariens ces lieux des environs de Boubastis, pour les établir à Memphis et le quartier grec de Memphis s'appelait "Karikon". De plus, ami des Grecs, Amasis "concéda à ceux qui venaient en Égypte pour y habiter, la ville de Naucratis". (**Hérodote**, II, 178).

Les fondations grecques en Méditerranée, avant Naucratis, par exemple les fondations de Cumes en Italie, Naxos en Sicile par les Chacidiens au milieu du VIII^e siècle, de Tarente à la fin du VIII^e siècle par les Parthiniens chassés de Sparte, de Marseille par les Phocéens vers 600 avant notre ère, toutes ces fondations grecques n'eurent pas la même importance que Naucratis. C'est que Naucratis, fondée par les Phocéens, les Milésiens, les Cariens et d'autres Grecs, ouvrit les Hellènes à une terre de très vieille civilisation, l'Égypte pharaonique.

Toujours en terre africaine d'Égypte, l'*École d'Alexandrie* elle-même, foyer culturel et scientifique d'une puissance jamais égalée dans le monde hellénistique, plonge ses racines dans la culture et l'esprit de la vieille Égypte dont l'originalité sera constamment maintenue, les rois grecs se mouvant d'eux-mêmes dans l'institution pharaonique. Nous le savons maintenant : l'esprit de culture de l'Égypte pharaonique est un esprit qui aime l'ordre et la paix, la mesure, l'équilibre, marqué par ailleurs par l'intelligence du sacré. L'Égypte pharaonique a communiqué quelque peu son esprit à Rome par l'intermédiaire de l'*École d'Alexandrie*, en ce qui concerne notamment le fait que le chef réunisse entre ses mains le pouvoir temporel et religieux.

Bien des mots égyptiens ont passé dans la langue grecque, au niveau de la géographie, de la flore, de la faune, des techniques, de la philosophie. Et le mot grec "sophos" (sage) est lui-même d'origine égyptienne. La langue égyptienne survit encore dans les parlers d'aujourd'hui avec des mots comme "ibis", "ébène", "oasis", "adobe", "gomme", "barque", etc...

Tel est le bilan des rapports entre l'Égypte et la Grèce que nous avons essayé de dresser dans cet ouvrage qui se veut fidèle aux enseignements de l'histoire interculturelle dans l'Antiquité.

Aujourd'hui, dans un monde souvent injuste et incertain, où la science et la solidarité deviennent des atouts majeurs pour être et exercer toutes ses potentialités, l'Afrique jouerait mal en abdiquant de prendre possession culturelle d'elle-même. S'intérioriser pour mieux s'ouvrir au monde. Hâter l'intégration politique et économique du continent pour mieux bâtir l'avenir.

Participer à l'avènement d'un véritable dialogue culturel planétaire où puissent s'affirmer et s'échanger les plus hautes valeurs de toute l'humanité. Ces ambitions sont à la mesure de l'Afrique contemporaine.

En dépit d'un certain "eurocentrisme" parfois agressif, toujours militant, l'histoire reconnaît cependant, conformément à la tradition grecque constituée elle-même, la part réelle jouée par l'Égypte dans la "fabrication" intellectuelle et scientifique de la Grèce. Or, le monde médiéval tout entier, au plan culturel et intellectuel, est sorti de ce même grand courant civilisateur inauguré par l'ancienne Égypte.

Nous sommes aujourd'hui dans un autre cycle civilisateur, depuis la découverte du Nouveau Monde par l'Europe entreprenante et commerçante. Mais la leçon de l'histoire demeure, celle de savoir travailler pour prendre des risques qui s'imposent, à l'appel du meilleur de l'intelligence humaine.

BIBLIOGRAPHIE

I. Auteurs grecs

- Alcée et Sappho**, *Fragments*, texte établi et traduit par Th. Reinach et A. Puech, Paris, les Belles Lettres, 1937 ; 5^{ème} tirage, 1989.
- Aristophane**, *Les Nuées* et *Les Oiseaux*, texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, tirages revus et corrigés, 1987 et 1989.
- Aristote**, *Histoire des Animaux*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969, 3 tomes.
- Aristote**, *Traité du Ciel*, texte établi et traduit par P. Moraux, Paris, Les Belles Lettres, 1965.
- Aristote**, *Météorologiques*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1982, 2 tomes.
- Aristote**, *Métaphysique*, texte établi et traduit en anglais par H. Tredennick, 2 vol. , collection : "The Loeb Classical Library".
- Damascius**, *Des premiers principes. Apories et résolutions*, traduction du grec, Paris, Verdier 1987. Damascius vécut au VI^e siècle. Il est le dernier philosophe de l'École d'Athènes. En 529, Justinien interdit l'enseignement de la philosophie à Athènes.
- Diodore de Sicile**, *Bibliothèque Historique*, 12 vol., texte établi et traduit par divers hellénistes anglais, collection : "The Loeb Classical Library".
- Diogène Laërce**, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, 2 vol., traduction, notice et notes par Robert Genaille, Paris, Garnier-Flammarion, 1965 ; pour le texte grec : voir Diogenes Laertius, 2 vol., par R.D. Hicks, dans la célèbre collection "The Loeb Classical Library".
- Eschyle**, *Les Suppliantes*, *Les Perses* et *Agamemnon*, texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1931, nouveaux tirages en 1983 et 1984.
- Hérodote**, *Histoires*, Livre II : *Euterpe*, Livre III : *Thalie*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1930 et 1939, nouveaux tirages 1982 et 1967.
- Hésiode**, *Théogonie - Les Travaux et les Jours*, texte établi et traduit par P. Mazon, 1928, nouveau tirage 1986.
- Homère**, *L'Odyssée*, texte établi et traduit par V. Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 1924, nouveau tirage 1974-1989, 3 tomes.
- Isocrate**, *Busiris*, texte établi et traduit par G. Mathieu et E. Brémond, Paris, Les Belles Lettres, 1929, 4^{ème} tirage 1972.
- Jamblique**, *Les Mystères d'Égypte*, texte établi et traduit par E. des Places, 1966, 2^{ème} tirage revu 1989.

- Platon**, *Gorgias, Euthydème, Ménexène, Phédon, République, Phèdre, Le Politique, Timée, Critias, Philèbe, Lois, Epinomis*, textes établis et traduits par divers hellénistes (A. Croiset, L. Bodin, L. Méridier, L. Robin, E. Chambry, Cl. Moreschini, P. Vicaire, Ad. Diès, A. Rivaud, E. des Places), Paris, Les Belles Lettres, depuis 1920, récents tirages à partir de 1970.
- Plutarque**, *Œuvres morales*, Tome V - 2ème partie : *Isis et Osiris*, texte établi et traduit par Chr. Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, 1988. Dans la collection "The Loeb Classical Library", le texte a été établi et traduit en anglais par Frank Cole Babbitt, 1984, 1ère édit. 1936.
- Porphyre**, *Vie de Pythagore - Lettre à Marcella*, texte établi et traduit par E. des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- Présocratiques** : H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 4^{ème} édit., 3 vol., 1922.
- Strabon**, *Géographie*, texte établi et traduit en anglais par Horace L. Jones, 8 vol., collection : "The Loeb Classical Library".
- Théophraste**, *Recherches sur les plantes*, texte établi et traduit par S. Amigues, Paris, Les Belles Lettres, 2 tomes, 1988-1989. Dans la collection "The Loeb Classical Library", le texte a été établi et traduit en anglais par Sir Arthur Hort, 1968 (1ère édit. 1916).
- Version grecque de la Bible (Ancien Testament) : Septuaginta (LXX)**, édit. par Alfred Rahlfs, 2 vol. en un seul, Stuttgart, édit. de 1979.
- Waddell, W.G.**, *Manetho*, Loeb Classical Library, Cambridge, Mass. et Londres, 1940. *Fragments de Manéthon* établis et traduits en anglais.

II. Travaux (ouvrages et articles)

- Anthes, R.**, 'Affinity and difference between Egyptian and Greek sculpture and thought in the Seventh and Six centuries B.C.', in "Proceedings of American Philosophical Society", vol. 107, 1963, pp. 60-81.
- Baccou, R.**, *Histoire de la science grecque de Thalès à Socrate*, Paris, Aubier-Montaigne, 1951.
- Barns, J.W.B.**, 'Egyptians and Greeks,' Bruxelles, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1978, Collect. : "Papyrologica Bruxellensia", n° 14.
- Bernal, M.**, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization. Volume I. - The Fabrication of Ancient Greece 1785-1985*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1987.
- Bonwick, J.**, *Egyptian Belief and Modern Thought*, The Falcon's Wing Press, Indian Hills, Colorado, 1956, nombr. illustr.

- Brady, T. A.**, 'The Reception of the Egyptian Cults by Greeks (330-30 B.C.)', in "The University of Missouri Studies", X, 1935.
- Brisson, L.**, 'L'Égypte de Platon', in "Les Études Philosophiques" (Paris), n° 2-3, avril-septembre 1987, pp. 153-168. Ce numéro est consacré à "l'Égypte et la Philosophie".
- Brisson, L.**, *Platon. Les mots et les mythes*, Paris, François Maspero, 1982.
- Canfora, L.**, *La véritable histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro et Danielle Dubroca, Paris, Éditions Desjonquères, 1988 ; édit. italienne, Palerme, 1986.
- Chabas, F.**, 'Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre', in *Bibliothèque Égyptologique*, sous la direction de Gaston Maspéro, tome XI, Paris, Ernest Leroux, 1903, pp. 1-13.
- Chabas, F.**, 'Recherche sur les poids, mesures et monnaies des anciens Égyptiens', in *Bibliothèque Égyptologique*, sous la direction de G. Maspéro, tome XIII, Paris, E. Leroux, 1909, pp. 301-346.
- Chadwick, J.**, *Linear B and related scripts*, University of California Press, 1987.
- Challey, J.**, *La Musique grecque antique*, Paris, Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1979.
- Chantraine, P.**, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 2 vol., édit. de 1983-1984.
- Cline, E.**, 'Amenhotep III and the Aegean : A Reassessment of Egypto-Aegean relations in the 14th century B.C.', in "Orientalia", 56, 1987, pp. 1-36.
- Cumont, Fr.**, *L'Égypte des Astrologues*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1937.
- Davis, W.M.**, 'Plato and the Egyptian Art', in "Journal of Egyptian Archaeology" (Londres), n° 65, 1970, pp. 121-127.
- Derrida, J.**, *La pharmacie de Platon*, dans son ouvrage *La Dissémination*, Paris, Le Seuil, 1972, pp. 69-197. Sur le mythe de Theuth (Thot).
- Demam, A.**, 'Présence des Égyptiens dans la seconde guerre médique (480-479 av. J.-C.)', in "Chronique d'Égypte" (Bruxelles), n°60, 1985, pp.56-75.
- Detienne, M.**, édit., *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Presses Universitaires de Lille, 1988. Collect. : "Cahiers de Philologie", dirigée par Jean Bollack, volume 14. Série "Apparat critique".
- Diop, C.-A.**, *Civilisation ou Barbarie. Anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine, 1981. Ouvrage abondamment illustré.
- Doumas, Chr.**, *Santorin et la fin du monde égéen*, in "La Recherche" (Paris), n° 143, avril 1983, pp. 456-463.
- Effenterre, H. van**, *Les Egéens. Aux origines de la Grèce, Chypre, Cyclades, Crète et Mycènes*, Paris, 1986.
- Eisler, R.**, 'Platon und das ägyptische Alphabet', in "Archiv für Geschichte der Philosophie", 27, 1922, pp. 3-13.
- Ellenbogen, M.**, *Foreign Words in the Old Testament. Their Origin and etymology*, Londres, Luzac & C°, 1962.

- Erichsen, W.**, *Demotisches Glossar*, Copenhague, 1954.
- Erman, A. et Grapow, H.**, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, 5 volumes et 7 suppléments, Leipzig, 1926-1971.
- Faure, J.-A.**, *L'Égypte et les Présocratiques*, Paris, Stock, 1923. Petit ouvrage fort bien documenté.
- Faure, P.**, *Parfums et Aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987.
- Finch, Ch. S.**, *Echoes of the Old Darkland. Themes from the African Eden*, Decatur (Géorgie, près d'Atlanta), 1991, nombr. illustr.
- Finley, M.I.**, *Les premiers temps de la Grèce : l'Âge de Bronze et l'époque archaïque*, trad. de l'anglais par François Hartog, Paris, Flammarion, 1980.
- Frisk, H.**, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, depuis 1960.
- Ghevarughese, G.J.**, *Foundations of Eurocentrism in Mathematics*, in "Race and Class" (Londres), vol. XXVIII, n° 3, 1987, pp. 13-28.
- Godel, R.**, *Platon à Héliopolis d'Égypte*, Paris, Editions Les Belles Lettres, 1956 ; post-face de l'égyptologue François Daumas.
- Gorman, P.**, *Pythagoras. A life*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1979 ; voir chap. 3 : "Egypt and Babylon", pp. 43-68.
- Grenier, J.-C.**, 'Le protocole pharaonique des empereurs romains', in "Revue d'Égyptologie", Paris, t. 38, 1987, pp. 81-104. Étude du même auteur, sur le même sujet, publiée à Bruxelles, en 1989.
- Griffiths, J.G.**, 'Atlantis and Egypt', in "The Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities" (Toronto), n° 13, 1983, pp. 10-28.
- Gyekye, K.**, 'Abstractionism and Plato's Theory of Forms', in "Legon Journal of Humanities", University of Ghana, Faculty of Arts, vol. II, 1976, pp. 60-68. Kwame Gyekye est philosophe ghanéen.
- Heath, Sir Th. L.**, *A History of Greek Mathematics*, New-York, Dover Publications, édit. de 1981, 2 vol. (1ère édit. Oxford, 1921). Ouvrage fondamental.
- Hemmerdinger, B.**, 'Noms communs grecs d'origine égyptienne', in "Glotta" (Revue allemande sur la langue grecque et la langue latine, publiée à Göttingen), XLVI, 1968, pp. 238-247.
- Hemmerdinger, B.**, 'De la méconnaissance de quelques étymologies grecques', in "Glotta", XLVIII, 1970, pp. 40-66. Ces travaux de Bertrand Hemmerdinger sont importants.
- Hornung, E.**, *Les dieux de l'Égypte. Le Un et le Multiple*, trad. de l'allemand par Paul Couturiau, Monaco, Editions du Rocher, 1986 ; édition originale allemande 1971.
- Iniesta, F.**, *Antiguo Egipto. La Nacion negra*, Barcelone, Edit. Sendai, 1989, XVI pl. hors-texte.
- Jackson, J.G.**, *Introduction to African Civilization*, introduction par John Henrik Clarke, Secaucus (New Jersey), The Citadel Press, 1970 (1ère édit. 1937), 17 pl. hors texte ; voir chap. 3 : 'Egypt and the Evolution of Civilization', pp. 93-156.
- Jaeger, W.**, *A la naissance de la théologie. Essai sur les Présocratiques*, trad. de l'allemand, Paris, Les Editions du Cerf, 1966.

- James, G.G.M.**, *Stolen Legacy. The Greeks were not the authors of Greek Philosophy, but the people of North Africa, commonly called the Egyptians*, San Francisco, Julian Richardson, introduction et notes biographiques par Asa G. Hilliard, 1988 (1ère édit. 1954).
- Joly, H.**, 'Platon égyptologue', in "Silex" (Grenoble), n° 13, 1979, pp. 34-42.
- Lalouette, Cl.**, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, Paris, Gallimard, vol. I, 1984 ; vol. II, 1987.
- Lefort, L.-Th.**, 'Saint Pachôme et Amen-em-ope', in "Le Muséon", n°40, 1927, pp. 65-74. L'œuvre de Pachôme porte bien la marque de la sagesse pharaonique.
- Loret, V.**, 'Le kyphi, parfum sacré des anciens Égyptiens', in "Journal Asiatique" (Paris), 8^{ème} série, tome X, juillet-août 1887, pp. 76-132.
- Loret, V.**, 'Les flûtes égyptiennes antiques', in "Journal Asiatique" (Paris), 8^{ème} série, tome XIV, septembre-octobre 1889, pp. 111-237, fig.
- Mallet, D.**, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte (de la conquête de Cambyse, 525, à celle d'Alexandre, 331)*, Le Caire, IFAO, 1922.
- Manniche, L.**, *An Ancient Egyptian Herbal*, Londres, British Museum Publications, 1989. Herbier de l'Égypte antique, avec de nombr. illustr.
- Mathieu, B.**, 'Le voyage de Platon en Égypte', in "Annales du Service des Antiquités de l'Égypte" (Le Caire), 71, 1987, pp. 157-167
- Matter, J.**, *Essai historique sur l'École d'Alexandrie*, Paris, chez F.G. Levrault, 2 vol., 1820.
- McGready, A.G.**, *Egyptian Words in the Greek Vocabulary*, in "Glotta" (Göttingen), XLVI, 1968, pp. 247-254.
- Mossé, Cl.**, 'L'expansion grecque en Méditerranée', in "l'Histoire" (Paris, rue de Seine), n° 98, mars 1987, pp. 40-46, illustr. Naucratis fut fondée vers 610 avant notre ère, donc pendant la XXVI^e dynastie (664-525 avant notre ère).
- Posener, G.**, 'Les douanes de la Méditerranée dans l'Égypte saïte', in "Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes" (Paris), 21-22, 1947, pp. 117-131.
- Préaux, Cl.**, 'Les Égyptiens dans la civilisation hellénistique d'Égypte', in "Chronique d'Égypte" (Bruxelles), n°35, 1943, pp. 148-160. On lit à la page 156 : "L'apport de l'antique Égypte royale (i.e. pharaonique) à la civilisation hellénistique de la vallée du Nil est considérable".
- Renou, L.**, *Hymnes spéculatifs du Véda*, trad. du sanskrit et annotés, Paris, Gallimard, 1956.
- Saint Clair Drake, Black Folk here and there. An essay in History and Anthropology**, vol. I, Los Angeles, University of California, Center for Afro-American Studies, 1987, 31 pl. hors texte, 5 cartes, 6 figures, 3 tableaux.
- Salmon, P.**, *La politique égyptienne d'Athènes (VI^e et V^e siècles avant J.-C.)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1965.
- Sauneron, S.**, *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, Le Seuil, 1957. Collection : "Le Temps qui court", n° 6.

- Schuhl, P.-M.**, *Platon et l'art de son temps (Arts plastiques)*, Paris, PUF, 1952. Collection : "Bibliothèque de Philosophie Contemporaine".
- Svoboda, K.**, 'Platon et l'Égypte', in "Archiv Orientalni", n° 20, 1952, pp. 28-38.
- Valbelle, D.**, *Les Neuf Arcs. L'Égyptien et les étrangers. De la préhistoire à la conquête d'Alexandre*, Paris, Armand Colin, 1990, cartes.
- Vegetti, M.**, 'Dans l'ombre de Thoth. Dynamique de l'écriture chez Platon', dans l'ouvrage collectif *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, sous la direction de Marcel Detienne, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 387-419.
- Vergote, J.**, 'L'Égypte berceau du monachisme chrétien', in "Chronique d'Égypte" (Bruxelles) n°34, 1942, pp. 329-345. Le monachisme chrétien est issu du sol égyptien.
- Vernant, J.-P.**, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962. Collection : "Mythes et Religions", dirigée par Georges Dumézil, n° 45.
- Vycichl, W.**, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Louvain, Peeters, 1983, préface de Rodolphe Kasser.
- Walle, B. van de et Vergote, J.**, 'Traduction des "Hieroglyphica" d'Horapollon', in "Chronique d'Égypte" (Bruxelles), n°35, 1943, pp.39-89. Premier livre. En anglais : *The Hieroglyphs of Horapollon*, traduction et introduction par Georges Boas, Princeton University Press, 1950, 1978, 1993. Bollingen Series XXIII.
- Ward, W.A.**, 'Egypt and the East Mediterranean in the early second millenium B.C.', in "Orientalia", 30, 1961, pp. 22-45 et 129-155.
- Ward, W.A.**, 'Egypt and the East Mediterranean from Predynastic Times to the end of the Old Kingdom', in "Journal of the Economic and Social History of the Orient" (Leyde), 6, 1963, pp. 1-55.
- Will, E.**, *Le monde grec et l'Orient, le V^{ème} siècle (510-403)*, Paris, 1980.
- Yoyotte, J.**, 'Les contacts entre Égyptiens et Grecs (VII^e-I^{er} siècle av. J.-C.) : Naucratis, ville égyptienne', Paris, 1991-1995, in "Annuaire du Collège de France", 92^e année, pp. 679-698 ; 95^e année, pp. 669-683.
- Zafiropulo, J.**, *Anaxagore de Clazomènes. I. - Le mythe grec traditionnel de Thalès à Platon. II - Théorie et Fragments*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1948.
- Zeller, Ed.** *Outlines of the History of Greek Philosophy*, 13^{ème} édition revue par Dr Wilhelm Nestle, traduit de l'allemand en anglais par L.R. Palmer, New-York, Dover Publications, 1980 (1^{ère} édition allemande, Berlin, 1883). Cet ouvrage reste toujours l'une des meilleures introductions à l'histoire intellectuelle de la Grèce, de 500 environ avant notre ère à 500 de notre ère.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

- Aetius, 37, 95
 Agatharchide de Cnide, 147
 Alcéc, 104, 166, 188
 Alcméon de Croton, 66
 Alexandre de Tralles, 192, 200
 Ammien Marcellin, 137, 164
 Ammonius de Sakkas, 160-162, 167, 168
 Anaxagore, 86-96
 Anaximandre, 32-36
 Anaximène, 37-38
 Apollinius de Perga, 145
 Appien, 161
 Apuléc, 204
 Arcésilas de Pitane, 104
 Archélaos de Milet, 21
 Archimède, 67, 172
 Archytas de Tarente, 67
 Aristippe de Cyrène, 103
 Aristophane, 105, 189, 191, 192, 196
 Aristote, 5, 15, 23, 34, 123-134, 194, 196
 Athénée de Naucratis, 142, 146, 165
 Augustin saint, 169

 Babelon, E., 5
 Bassi, M., 17
 Bérard, V., 224
 Bernal, M., 18, 19, 116
 Bion le Boristhène, 104
 Bourguet, P. du, 112
 Brisson, L., 17, 225

 Camassa, G., 42
 Canfora, L., 102, 137-139
 Carnéade de Cyrène, 104
 Cazelles, H., 176
 Celse, 155, 168
 Chabas, F., 131, 197
 Chadwick, J., 176, 212
 Challey, J., 204
 Chantraine, P., 212, 221, 237
 Chassinat, E., 212

 Cicéron, 25, 101, 150
 Claude Ptolémée, 161, 171
 Clément d'Alexandrie, 47, 48
 Clitomaque de Carthage, 104
 Close, A. E., 126
 Collette, J.-P., 129
 Collon, D., 176
 Crantor de Soles, 104

 Dancy, R. M., 103
 Daumas, Fr., 227
 Delatte, A., 57
 Demetrius, 140, 144, 154
 Démocède, médecin, 66
 Démocrite, 16, 48, 82, 96-98, 100, 132-134, 225
 Desroches-Noblecourt, Chr., 231
 Detienne, M., 18
 Diels, H., 22, 23, 25, 32-34, 74-77, passim
 Diodore de Sicile, 15, 16, 31, 32, 40, 43, passim
 Diogène, le Stoïcien, 104, 158
 Diogène Laërce, 22, 28, 29, 46, 52, 55, passim
 Diop, C. A., 5, 6, 14, 20, 26
 Diophante d'Alexandrie, 68, 164
 Dioscoride, 150, 188, 203
 Du Bois, 20

 Ecphantos de Syracuse, 66
 Elien, 232
 Ellenbogen, Max., 239
 Empédocle, 11, 53, 79, 82-86
 Epicharme de Cos, 66
 Erasistrate, 146, 155, 170
 Eratosthène, 68, 145, 171
 Erichsen, W., 177, passim
 Erman, A., 94
 Eschyle, 196, 206, 232
 Eschyle, le mathématicien, 134
 Euclide, 129
 Euclide de Mégare, 102
 Eudème, 129

 Eudoxe de Cnide, 16, 46-48, 67, 100, passim
 Euripide, 105
 Eusèbe, 154, 163, 164

 Fallopio (Fallope), G., 144
 Farrington, B., 139
 Faulkner, R. O., 89
 Faure, J.-A., 18
 Faure, P., 121, 189
 Fiévez, Ch., 16
 Finley, M. I., 21

 Galien, 144, 161, 203
 Gardiner, Sir A. H., 182, 209, 237
 Gautier, A., 126
 Ghyka, M. C., 67
 Gille, B., 139
 Gillings, R. J., 27, 28
 Godel, R., 18
 Gomperz, Th., 116
 Graft-Hanson, J. O. de, 19
 Guilmot, M., 56

 Haller, A. von, 144
 Halley, Ed., 133
 Heath, Sir Th. C., 28, 129
 Hécatee d'Abdère, 226
 Hécatee de Milet, 79, 224
 Hégésinos, 104
 Hellanicos de Mitylène, 224
 Hemmerdinger, B., 189
 Héraclite, 45, 68-73, 79
 Hermias, 59
 Hermodore de Syracuse, 102
 Hérodote, 9, 10, 11, 13, 15, 22, 26, passim
 Héron d'Alexandrie, 149, 171
 Hérophile, 143, 144, 155
 Hésiode, 38, 85, 155
 Hicétas de Syracuse, 66
 Hickmann, H., 63, 64, 204
 Hilliard, A. G., 19
 Hipparque de Nicée, 146, 152

- Hippasos de Métaponte, 66
Hippocrate de Cos, 150, 233
Hippocrate de Chios, géomètre, 172
Hipponax, 207
Homère, 13, 23, 38, 85, 105, 124, passim
Horapollon, 216
Hornung, E., 26, 77

Isocrate, 5, 13-15, 40, 105, 114, passim

Jaeger, W., 93
Jamblique, 46, 47, 100, 225, 226
James, G. G. M., 19, 20
Joly, H., 17
Josèphe, Fl., 140, passim

Labeyrie, J., 126
Lacydès de Cyrène, 104
Lalouette, Cl., 35, 73, 212
Laroche, E., 208
Leclant, J., 6, 173
Lefebvre, G., 214
Leucippe, 96
Lichtheim, M., 214
Longin, 168
Loret, V., 64, 203
Louis, P., 123
Lucien de Samosate, 166
Lycurgue, 16, 40, 42
Lynch, B.M., 17

Manéthon, 42, 143, 150, 210, 222
Manniche, L., 184
Maspero, G., 131, 197
Matter, J., 139, 141
Milhaud, G., 10
Montaigne, 78

Morpurgo, A., 195

Nietzsche, Fr., 24

Neugebauer, O., 28, 123

Oenopide de Chio, 16, 17, passim
Origène, 164, 168, passim
Ovide, 169

Pappus d'Alexandrie, 149, 161
Parménide, 74, 82, passim
Peet, T.E., 60
Phérécyde de Syros, 53, 87, 100
Philolaos de Croton, 66, 103
Philon d'Alexandrie, 149, 150, 162
Photius, 159, 165
Pirenne, J., 52
Platon, 11, 12, 14-18, 40-48, 99-121, passim
Pline, 184
Plotin, 168, 169, 172
Plutarque, 5, 28, 29, 34, 116-121, passim
Polémon d'Athènes, 104
Polybe, 172
Porphyre, 47, 100, 148, 226
Proclus, 58, 129
Pyrrhon, 226
Pythagore, 11, 16, 45-66, 68, 79, 167, passim

Ragon, E., 125
Ranke, H., 94
Renou, L., 97
Rigg, W. J.A., 27
Robbins, L.H., 17
Robin, L., 116
Roland, J.-D., 187

Saggs, H. W. F., 131
Salomon, 97
Sappho, 104, 166, 188, 207
Sauneron, S., 31, 36, 88, 131, 133
Schild, R., 126
Schuhl, P.-M., 111
Sénèque, 154, 157
Sextus Empiricus, 166, 172

Socrate, 14, 18, 21, 87, 103, passim
Solon, 16, 39-42, 47, 79, 108, passim
Sosigène, 152
Sotion d'Alexandrie, 79, 148
Speusippe, 104
Strabon, 100, 153, 184, 207, passim
Syncelle, G. Le, 48, 98, 143, 233

Tannery, P., 129
Terpandre, poète, 62
Thalès, 5, 11, 21-33, 35, passim
Théon de Smyrne, 65, 66
Théophraste, 33, 104, 183, 186-188, passim
Thrasylle, 98
Thucydide, 105
Tricot, J., 125

Vandier, J., 192
Vegetti, M., 17
Ventrès, M., 176
Vergote, J., 209
Vernant, J.-P., 212, 213
Vircy, Ph., 191, 192
Vitruve, 149

Wendorf, F., 126

Xanthos d'Athènes, 104
Xenocrates, 192
Xenocrate de Chalcédoine, 104
Xénophane de Colophon, 45, 74-79, 82, 100

Zafiropulo, J., 91, 93-95
Zahan, D., 17
Zénon d'Elée, 74, 82

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Avant-Propos	5
---------------------	----------

I. Égypte et Grèce : le sens du courant de l'histoire	7
--	----------

Chapitre I. Les Grecs dans la Vallée du Nil.	9
---	----------

Itinéraires empruntés. Prix du voyage.

Provenance des Grecs. La XXV^{ème} dynastie favorable aux Hellènes.

Renaissance culturelle égyptienne. Routes orientale et occidentale de la Grèce en Égypte. Prix du voyage d'après un dialogue de Platon.

Chapitre II. Égypte-Grèce : historiographie	13
--	-----------

Homère, Hérodote, Isocrate, Platon, Aristote, Diodore de Sicile, etc., dans l'Antiquité. Henri Joly, Luc Brisson, Mario Vegetti, Roger Godel, J.-A. Faure, Martin Bernal, J.O. de Graft Hanson, George G. M. James, Cheikh Anta Diop, etc., dans les temps contemporains. Détails historiographiques significatifs.

Chapitre III. L'Égypte matrice de l'école philosophique et scientifique de Milet	21
---	-----------

Thalès, Anaximandre et Anaximène : ce qu'ils doivent à l'Égypte. Tableaux comparatifs.

Chapitre IV. Solon d'Athènes et l'Égypte	39
---	-----------

Solon à Saïs dans le delta du Nil. Analyse des passages du *Timée* et du *Critias* sur le séjour studieux de Solon en Égypte.

Chapitre V. Influence de l'Égypte sur Pythagore, Héraclite et Xénophane de Colophon	45
--	-----------

Pythagore a passé 22 ans en Égypte. Origine égyptienne de la philosophie de Pythagore (rites, métempsychose, symbolismes, mystique du Nombre,

gamme diatonique). Tableaux comparatifs. Célèbres Pythagoriciens dans l'Antiquité. Le feu héraclitéen et la philosophie égyptienne. Mystique de l'eau, flux perpétuel universel. Tableau comparatif. Xénophane de Colophon et les cérémonies égyptiennes. Tableau comparatif.

Chapitre VI. Empédocle - Anaxagore - Démocrite et l'influence égyptienne **79**

Résumé par Diogène Laërce de la théorie des quatre éléments de la philosophie égyptienne. Doctrine empédocléenne et philosophie égyptienne. Tableau comparatif. Anaxagore de Clazomènes et l'Égypte. Démocrite a étudié en Égypte pendant cinq ans.

Chapitre VII. Platon aussi a étudié en Égypte **99**

Déposition d'Hermodore sur le séjour égyptien de Platon. Philosophes de l'Académie. 42 % de l'œuvre totale de Platon connue ont trait à l'Égypte. Mots égyptiens hellénisés par Platon. Égypte, pays de la plus haute antiquité, berceau des sciences et de l'écriture, modèle d'organisation artistique et intellectuelle. Pédagogie des mathématiques en Égypte. Comparaison de la théologie des Égyptiens et de la philosophie de Platon par Plutarque.

Chapitre VIII. Aristote et l'Égypte **123**

Aristote a visité l'Égypte d'après des passages des *Météorologiques*. Problème de l'émergence du Delta dans l'Antiquité. Chronologie absolue effectuée de nos jours non contradictoire avec les observations des Anciens. Les Égyptiens, les plus anciens des hommes. L'Égypte, berceau des mathématiques (*Métaphysique*). Texte de l'histoire des mathématiques dans l'Antiquité (Prologue de Proclus). Aristote se fie à l'astronomie égyptienne. Explication égyptienne des comètes reprise par Aristote.

II. La Bibliothèque et l'École d'Alexandrie **135**

Savants alexandrins (305 av. - 270 de notre ère) sous les Lagides et les Empereurs romains.

Poésie - sciences grammaticales - lexiques - histoire - géographie - astronomie - sciences médicales et naturelles - mathématiques - mécanique - philosophie. Enrichissement culturel de Rome.

III. Mots grecs d'origine égyptienne **175**

Géographie - Flore - Faune - Poids et mesures - Lingerie - Produits caractéristiques - Institutions, titres - Philosophie - Religion et Spiritualité - Varia.

Conclusion générale **247**

Bibliographie **251**

Index des noms d'auteurs **257**

Table analytique des matières **259**

Planches hors-texte

Carte

Abréviations :

WB. : *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, E. Erman, H. Grapow

Urk. I. : *Urkunden des alten Reichs*, K. Sethe

Urk. IV. : *Urkunden der 18. Dynastie*, W. Helck.

Urk. V. : *Religiöse Urkunden*, H. Grapow

Urk. VII. : *Urkunden des mittleren Reichs*, K. Sethe

(S) : dialecte copte sahïdique

(B) : dialecte copte bohaïrique

(F) : dialecte copte fayoumique

LXX : *La Septante*

PLANCHES HORS-TEXTE



Planche I. Le scribe Hesire (*Hesire*) à l'Ancien Empire (2780 - 2280 av. notre ère). *Musée du Caire*, CG 1427.

Le mot égyptien *ss* signifie : “celui qui sait écrire”, “scribe”, “lettré”, c'est-à-dire celui qui sait rédiger “les paroles du dieu”, à savoir les hiéroglyphes. A la base de la société égyptienne était le scribe, qui a réellement forgé la pensée égyptienne.

Matériel du scribe : étui à calames, godet à eau, palette avec deux cupules (encre noire et encre rouge) circulaires. **Hesire** est fier de tenir son matériel à la main.

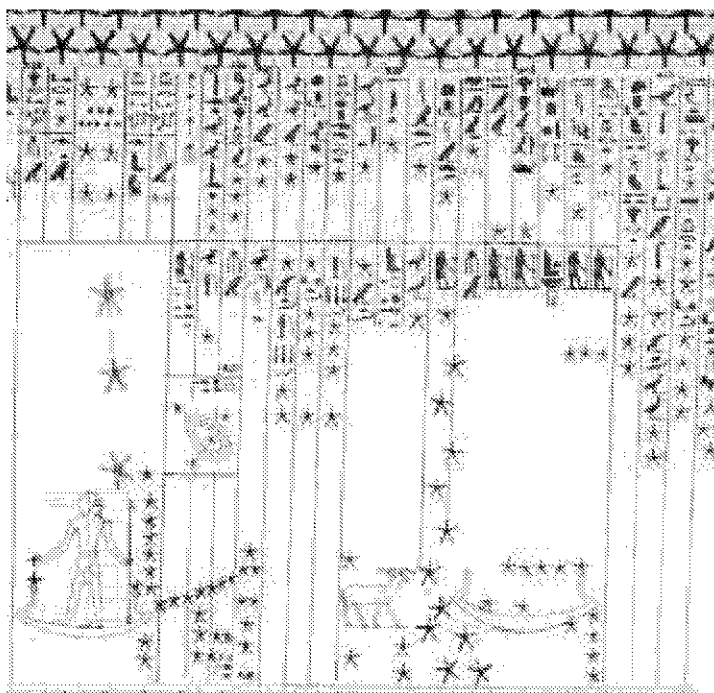


Planche II. Tableau céleste : détail du plafond de la tombe de **Senenmout**, architecte et favori de la reine **Hatshepsout** (1504 - 1483 av. notre ère). *Tombe de Senenmout*, Deir el-Bahari, Haute-Égypte.

L'observation des étoiles et du mouvement des astres jouait un rôle considérable pour des raisons tant proprement astronomiques que culturelles. Nuit après nuit, des astronomes ("serviteurs des heures"), sur le toit des temples, observaient l'immense ciel nocturne égyptien, si scintillant.

Aristote semble aussi avoir observé le ciel égyptien (**Aristote**, *Du Ciel*, II, 14, 298 a : "*Certains astres visibles en Égypte sont invisibles dans les régions septentrionales*"). Le même **Aristote** juge dignes de foi les connaissances astronomiques accumulées par les savants égyptiens (**Aristote**, *Du Ciel*, II, 12, 292 a).

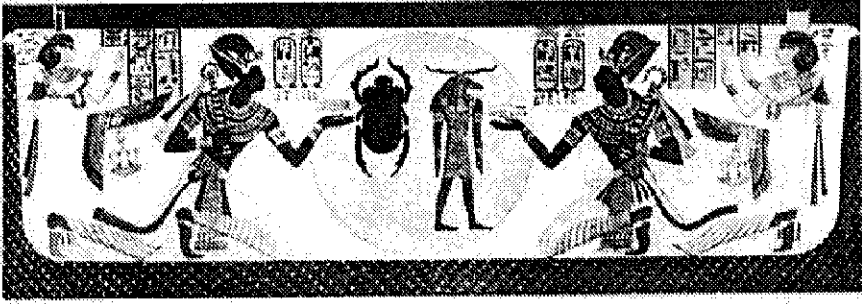


Planche III. Cosmogonie égyptienne : Soleil, Ciel et Terre : Le dieu Khepri (scarabée) symbolise le soleil levant, et le dieu Khnoum (sous forme d'un homme à tête de bélier à double encornure) le Soleil-Créateur de la vie, générateur des espèces vivantes. Thèbes, Vallée des Rois, tombe de Ramsès X (XX^{ème} dynastie : vers 1200 - 1085 av. notre ère) : L. Rosellini, *I monumenti dell'Egitto e della Nubia*. 3.- *Monumenti del culto*, Pise, Niccolo Capurro, 1844, pl. 65.

On retrouve bien les quatre éléments fondamentaux qui constituent le monde et l'univers : *Feu* (Soleil), *Air* (Espace entre Ciel et Terre), *Terre*, *Eau* (avec la terre), mais rien de statique, car le Soleil, au centre, entre *Ciel* (Espace cosmique lointain) et *Terre*, fait tout vivre par son énergie créatrice.

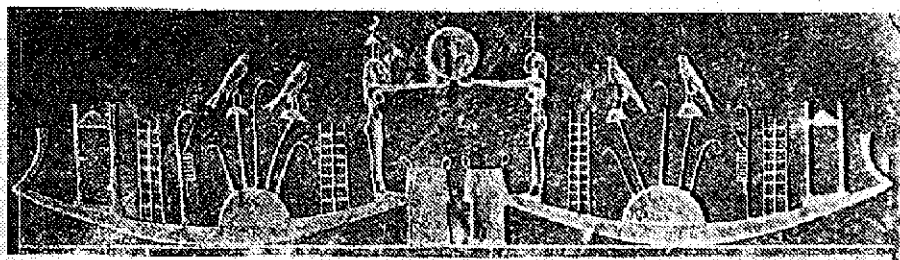


Planche IV. Le Soleil passe de la barque du jour (Orient) à la barque de la nuit (Occident). Ce flux cyclique (du cycle même jour / nuit) concerne le monde entier. Basse Epoque (715 - 330 av. notre ère), *Musée de Berlin*, 29.

Héraclite (vers 540 - vers 480 av. notre ère), pour qui le feu était l'élément premier à l'origine de la matière, concevait les astres comme des auges ("cavités") remplies de feu qui traversent le ciel : de telles auges sont comme un modèle direct des barques dans lesquelles les Égyptiens, bien avant le philosophe grec d'Ephèse, faisaient circuler les astres.



Planche V. Tributs des pays étrangers : or en anneaux essentiellement. Ces tributs sont apportés ici par trois Syriens et un Crétois avec ses longues mèches de cheveux. Reliefs de la tombe de *Pouiemré* (Thèbes, n° 39), "*second prophète d'Amon*", à l'époque de **Thoutmosis III** (1504 - 1450 av. notre ère).

Les Égyptiens n'ont jamais apporté des tributs à un souverain étranger, dans ces temps anciens, en signe de soumission.



Planche VI. Achait. Musée du Caire, Calcaire peint. **Achait**, corps élancé, porte un large collier de perles, divers bracelets composés aux chevilles et aux poignets, une perruque ronde formée de nombreuses petites boucles : cette **prêtresse d'Hathor** et favorite du roi **Mentouhotep II**, Moyen Empire, 11^e dynastie, vers 2050 av. notre ère, hume le parfum d'une fleur de lotus épanouie (symbole de vie comme le signe *ankh* tenu de la main droite). Le mot égyptien *sšn*, "fleur de lotus", a passé en grec *soûson* "lis" ; en hébreu *šōšan*, *šūšan*, "lis" ; en arabe *sawsan*, *sūsan*, *sūsan*, "lis". D'où le prénom féminin *Suzanne*, *Susan*.



Planche VII. Mesure de capacité : récipient égyptien en albâtre. Nouvel Empire, vers 1300 av. notre ère. *British Museum*.

La capacité est indiquée : $8 \frac{1}{6}$ *henou*, soit environ 4 litres. Le mot égyptien *hnw* (démotique *hn*, copte *hîn*) a passé en grec (*etn*, *in* : LXX *Exode* 29 : 40, etc), en hébreu *hîn*, en phénicien *hen*, en latin de la *Vulgate* *hin*.

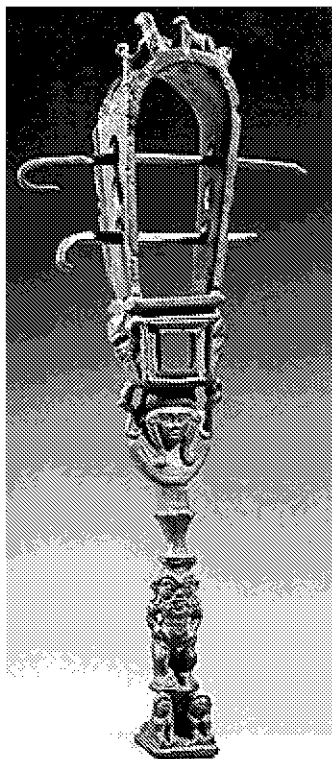


Planche VIII. Sistre : instrument rythmique de musique, principalement utilisé dans le culte d'Hathor et d'Isis. *Musée du Caire*, CG 69316 (JE 53327). Ce sistre à cadre arqué, traversé de bâtonnets mobiles, est garni d'un manche. Sa décoration comporte plusieurs divinités.. Bronze. Époque gréco-romaine. Le mot égyptien *sššt*, "sistre", a passé en grec *seístron*, en latin *sistrum*.

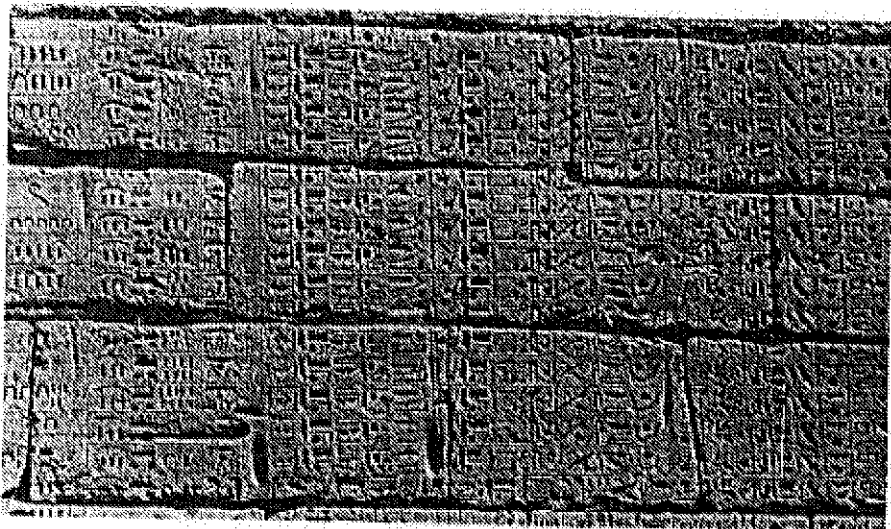


Planche IX. Calendrier complet des fêtes sur le mur sud-est du temple de Médinet Habou (partie sud de la Thèbes occidentale), temple funéraire ("Château de Millions d'Années") de Ramsès III (1198 - 1166 av. notre ère).

Ce calendrier porte aussi un inventaire minutieux de la quantité bien précise des offrandes (pains, gâteaux, bière, vin, viande, volaille) destinées chaque jour à l'usage du temple.

Platon (*Lois*, VII, 799 a-b) était émerveillé par la manière stricte des Égyptiens à tout régler d'avance : les fêtes, les époques de ces fêtes, les dieux honorés, les sacrifices et libations prévus, etc. Ce document égyptien confirme totalement la déposition du philosophe grec. **Platon** n'a donc pas "rêvé" ce qu'il a écrit à propos de l'Égypte où il a étudié pendant plusieurs années.



Planche X. Colonne en basalte : Basse Époque, XXVI^e dynastie, règne d'Apriès (589 - 570 av. notre ère). *Musée du Caire*.

La légende : “*Apriès, aimé de Neïth, la maîtresse de Saïs*”, trouve un écho chez **Platon** (*Timée*, 21e) qui donne exactement le même renseignement que le texte égyptien : “*De ce nome Saïtique, la plus grande ville est Saïs, fondée par une certaine déesse, en égyptien son nom est Neïth, mais, en grec, à ce qu'ils disent, c'est Athéna*”.

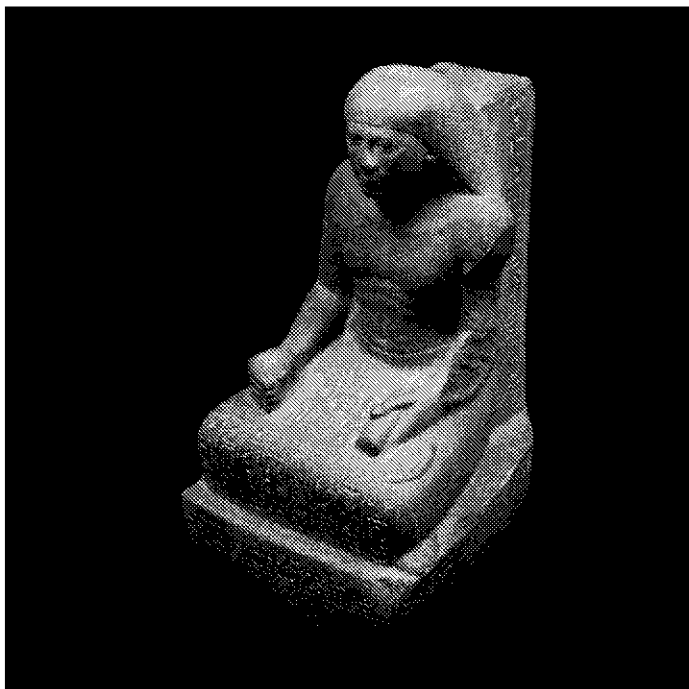


Planche XI. Le scribe Peshuper de la XXV^e dynastie (vers 750 av. notre ère). *British Museum*, n° 1514.

Un papyrus est déroulé sur ses genoux. Il fut un contemporain du poète épique grec **Homère**.

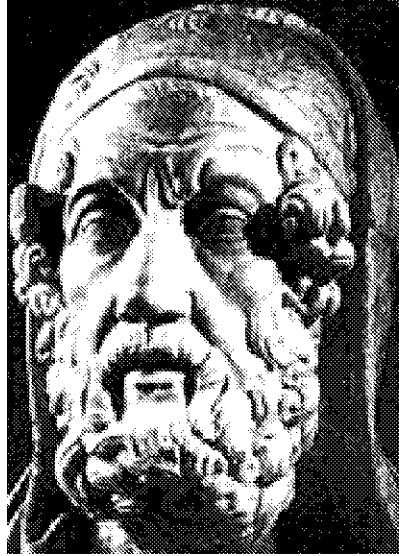


Planche XII. Homère. Buste d'Homère en marbre, *Musée du Capitole, Rome*. Homère, “divin poète”, à l'origine même de la littérature grecque, vivait vers 850 av. notre ère. L'*Illiade* et l'*Odyssée* furent composés entre 750 et 700 av. notre ère, c'est-à-dire à la fin de la XXIV^e dynastie égyptienne. Homère vante les mérites des médecins d'Égypte, “*les plus savants du monde*” (*Odyssée*, IV, 227 - 231).

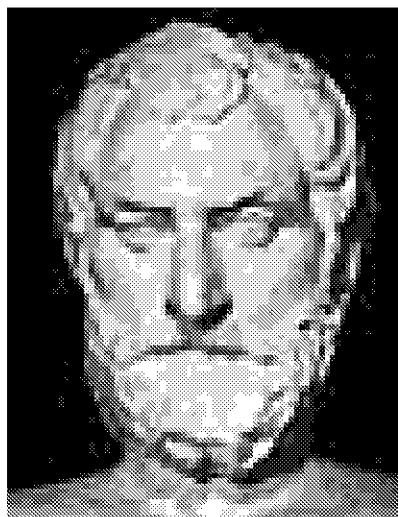


Planche XIII. Thalès de Milet (entre 625 et 550 av. notre ère). Instruit en Égypte sous la direction des prêtres, il fut le premier Grec à rapporter d'Égypte la géométrie et l'astronomie.



Planche XIV. Anaximandre de Milet (vers 610 - vers 547 av. notre ère). Disciple et successeur de Thalès.

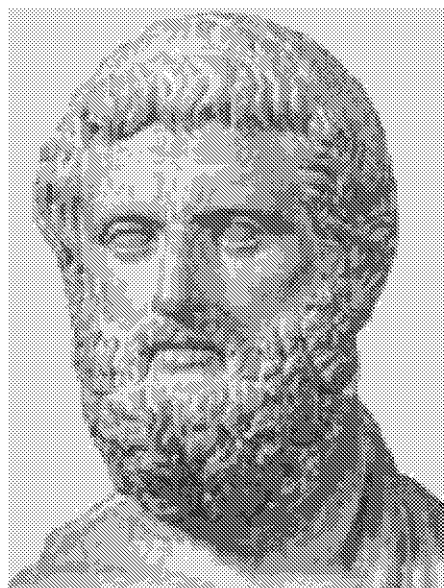


Planche XV. Solon d'Athènes (vers 644 - vers 558 av. notre ère), Marbre, *Galerie des Offices, Florence*.

Solon d'Athènes, l'un des *Sept Sages de la Grèce*, se rendit en Égypte à Saïs dans le delta où il suivit l'enseignement du prêtre **Sonchis**. Champion de l'équité, **Solon** s'opposa aux mesures sévères édictées par **Dracon**, législateur d'Athènes (VII^e s. av. notre ère) et décréta la *sisakhteia*, mesure capitale qui allégea le fardeau des paysans endettés. Une mesure d'exemption d'impôts en faveur des travailleurs (pyramides, etc.) était déjà connue dans l'Égypte ancienne, dès l'Ancien Empire.

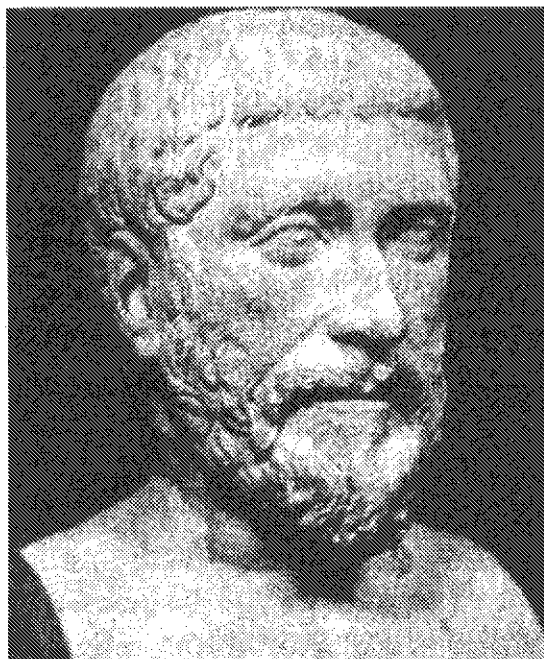


Planche XVI. Pythagore de Samos (vers 590- vers 530 av. notre ère). se rendit en Égypte vers 558 av. notre ère, donc sous le règne du pharaon Amasis (570 - 526 av. notre ère). Il étudia à Memphis, Héliopolis et Thèbes pendant 22 ans. Son maître à Héliopolis fut le prêtre **Oinouphis** (*Wn-nfr* en égyptien).



Planche XVII. Héraclite d'Ephèse (vers 540- vers 480 av. notre ère). Ses conceptions sont une interprétation des idées et mythes provenant de l'Égypte. (Source : Alinari-Giraudon).

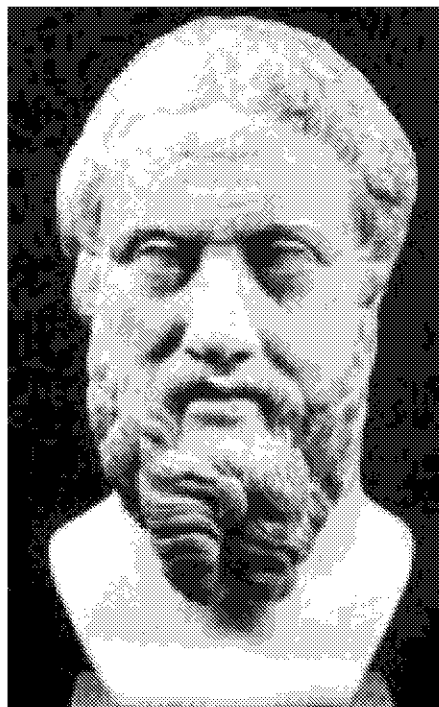


Planche XVIII. Hérodote d'Halicarnasse (vers 484 - vers 420 av. notre ère).

Il entreprit un grand périple qui le mena en Asie Mineure, à Babylone, à Suse, à Tyr, en Égypte (Memphis, Héliopolis, Thèbes, etc.) et à Cyrène. Il fit le tour complet du Bassin méditerranéen oriental et aborda aux rives de la mer Noire. Le *Livre II* et le début du *Livre III* de son *Enquête (Histoires)* sont consacrés à l'Égypte.

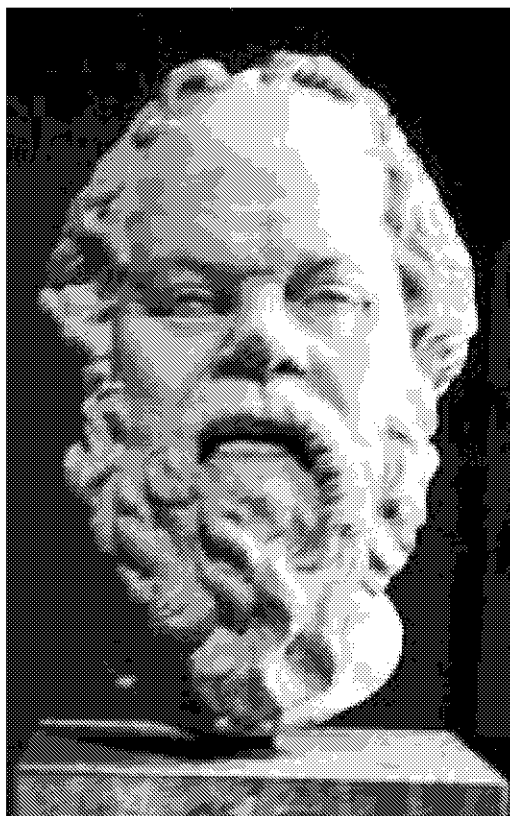


Planche XIX. Socrate (vers 470- 399 av. notre ère). Buste de **Socrate**, *Musée du Louvre*, Paris.

Sa philosophie est connue principalement par les *Dialogues* de son disciple **Platon**, les *Nuées* d'**Aristophane** et les *Mémoires* de **Xénophon**. Il avait entendu des Anciens cette vérité que ce fut le dieu égyptien **Thot** qui inventa, le premier, la science du nombre, le calcul, la géométrie, l'astronomie, le tric-trac, les dés et enfin et surtout l'écriture (**Platon**, *Phèdre*, 274c-d).

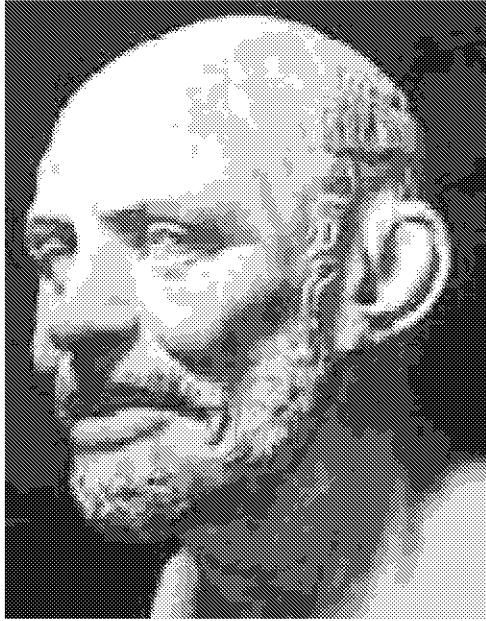


Planche XX. Démocrite d'Abdère (vers 460- vers 370 av. notre ère). (*Source* : J. J. Bernouilli, *Griechische Ikonographie*, Munich, Ed. Bruckmann, 1901).

A peu près contemporain de **Socrate** (vers 470 - 399 av. notre ère) et du médecin **Hippocrate de Cos**. Elève de **Leucippe** (né vers 490 av. notre ère), **Démocrite** étudia aussi pendant 5 ans en Égypte (géométrie, astronomie, science sacrée). Son maître à Memphis fut le prêtre **Pamménès**.

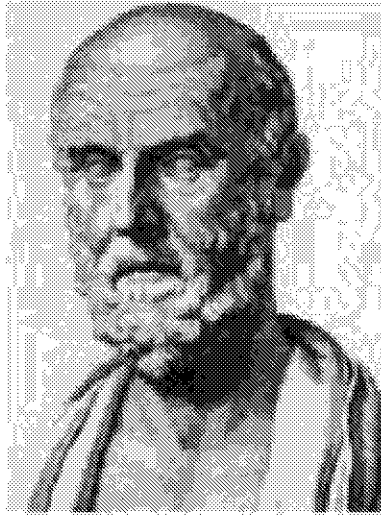
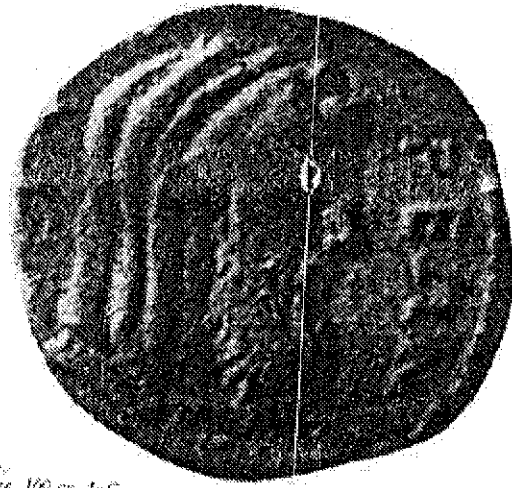


Planche XXI. Hippocrate de Cos (vers 460 - vers 370 av. notre ère). Buste d'Hippocrate, *Les Offices*, Florence.

Il étudia avec son père **Héraclide**, entendit **Hérodicos** à l'*École de Cnide* (fondée dans la première moitié du V^e siècle av. notre ère par **Euryphon** et **Hérodicos**). Il reçut également une formation à Memphis en Égypte.



16. 100 av. J.-C.

Planche XXII. Euclide le Socratique, philosophe grec (vers 450 - vers 380 av. notre ère), (Source: **Karl Schefold**, *Die Bildnisse der antiken Dichter, Redner und Denker*, Bâle, B. Schwabe, s. d.). **Euclide le Socratique** est le fondateur de l'École de Mégare, sur l'isthme de Corinthe.

Platon se rendit chez lui, accompagné de quelques autres élèves de **Socrate** (mort depuis).

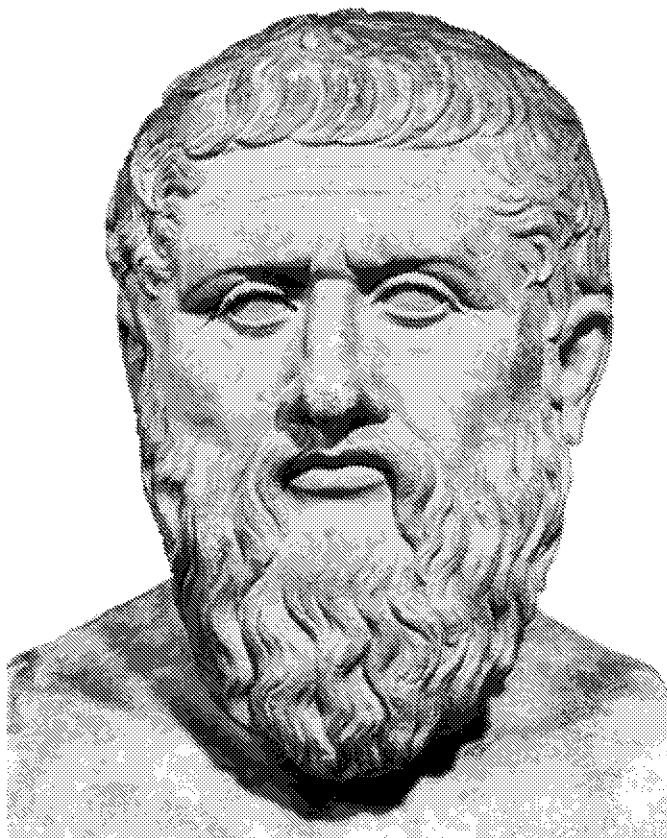


Planche XXIII. Platon d'Athènes (428 / 427 - 348 / 347 av. notre ère).

En Égypte, **Platon** a étudié à Héliopolis auprès du prêtre **Seknouphis** ("Fils de Khnouphis" en égyptien), et à Memphis auprès du prêtre **Knouphis** (*Hnwn-nfr, Khnoum-nfr*, "Khnoum est beau" en égyptien), qui enseigne également **Eudoxe de Cnide** (vers 405 - vers 350 av. notre ère), astronome et mathématicien.



Planche XXIV. Aristote (384 - 322 av. notre ère), né à Stagire (Macédoine). *Musée du Louvre*, Paris.

D'après un passage des *Météorologiques*, **Aristote** semble avoir été en Égypte. Dans tous les cas, ce philosophe grec tenait l'Égypte pour le berceau des mathématiques (*Métaphysique*). En astronomie, **Aristote** s'est rallié à la conception égyptienne des comètes.

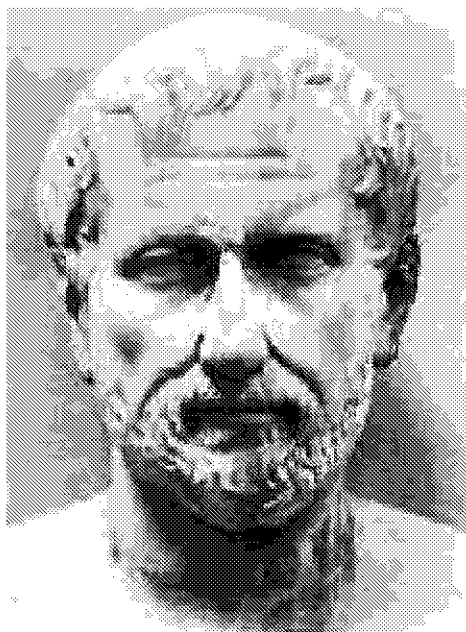


Planche XXV. Théophraste (vers 372 - vers 287 av. notre ère), né dans l'île de Lesbos ou Mytilène, dans la mer Egée, près du littoral turc. Il succéda à **Aristote** dans la direction du Lycée.

Au *Livre IV* de ses *Recherches sur les Plantes*, **Théophraste** mentionne des plantes spécifiques à l'Égypte (*sari*, *mnasion*, etc.).



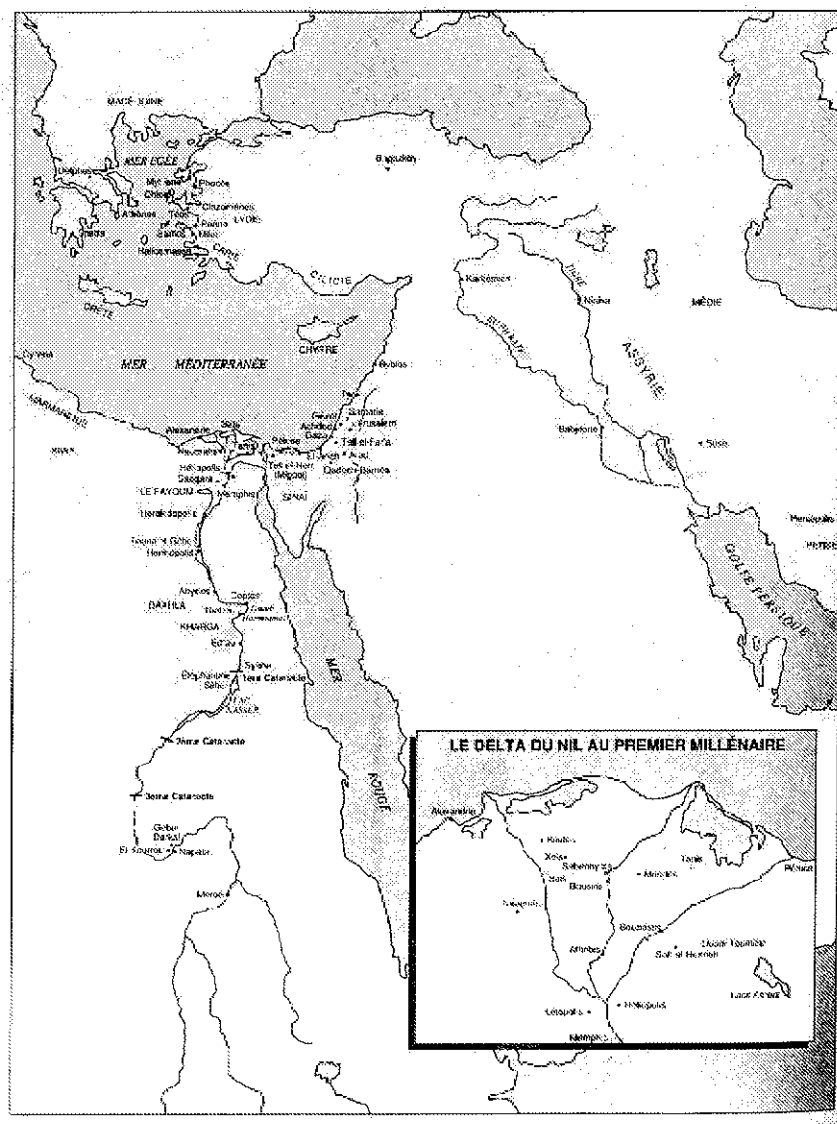
Planche XXVI. Plaque de fondation en or d'un temple de Sérapis, à Alexandrie. Musée gréco-romain, Alexandrie.

Le document est bilingue, rédigé en grec et en égyptien (hiéroglyphes). Époque de **Ptolémée II Philadelphe**, né à Cos (vers 309 - 246 av. notre ère, roi d'Égypte de 283 à 246 av. notre ère. Protecteur des arts et des lettres, **Ptolémée II** entreprit de grandes constructions : Bibliothèque, Musée et le célèbre Phare d'Alexandrie.



Planche XXVII. Stèle de Ptolémée II Philadelphie, né à Cos (vers 309 - 246 av. notre ère), Musée Pouchkine de Moscou, I. 1.a 5375 (3175).

Ptolémée II Philadelphie a été roi d'Égypte de 283 à 246 av. notre ère. Le roi grec habillé, en pharaon, fait une libation à sa sœur et épouse **Arsinoë II Philadelphie** (vers 316 - vers 270 av. notre ère), morte depuis. Rois et princesses de la dynastie grecque s'étaient moulés d'eux-mêmes dans toutes les fonctions et attributions de l'institution pharaonique traditionnelle, indigène, autochtone.



Vallée du Nil et Grèce au 1^{er} millénaire avant notre ère. (Source : D. Valbelle, 1990).